

Stephanie
LAURENS

Audacieuse
Heather

roman

Victoria

STEPHANIE LAURENS

Audacieuse Heather

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Emmanuelle Sander

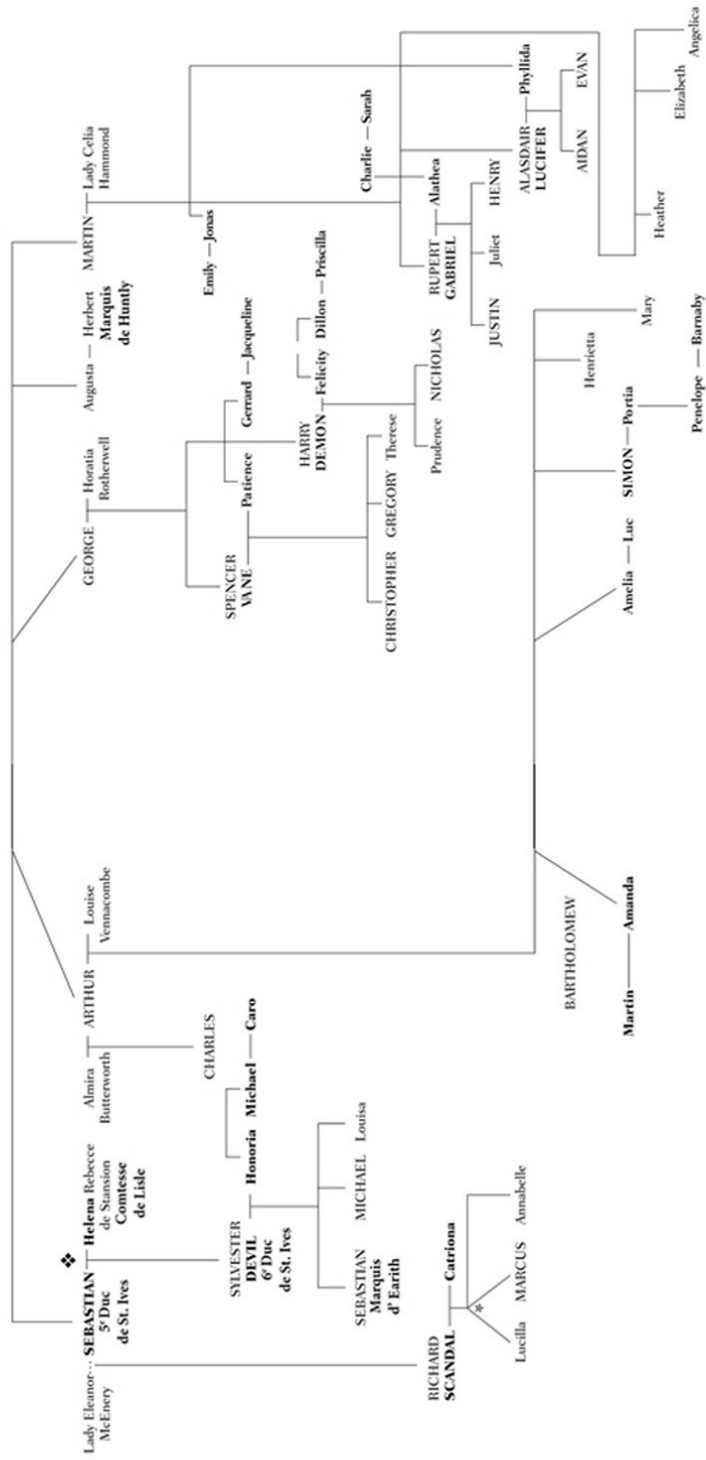
Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

#1 les listes de best-sellers du New York Times, Stephanie Laurens a commencé à écrire pour fuir l'austérité du monde scientifique, mais bientôt ce passe-temps est devenu une véritable carrière. Ses romans situés à l'époque de la Régence ont captivé les lecteurs du monde entier, faisant d'elle l'un des auteurs de romance les plus populaires au monde. Stephanie a publié une soixantaine de romances historiques. Elle vit aujourd'hui avec son mari et ses deux chats près de Melbourne, en Australie, où elle partage son temps entre écriture, lecture et jardinage. Suivez son actualité et retrouvez toutes les informations sur ses romans sur son site officiel : www.stephanielaurens.com.

La famille Cynster



Prologue

Février 1829

Le château était calme et silencieux. Dehors, la neige s'appesantissait sur la lande, tel un épais manteau blanc recouvrant collines, vallées et forêts.

Dans l'armurerie, l'un de ses refuges préférés, l'homme nettoyait avec minutie les fusils dont il s'était servi ce jour-là, lorsque, à l'occasion d'une accalmie, il s'était aventuré dehors avec un petit groupe d'hommes ; ensemble ils avaient rapporté suffisamment de viande fraîche pour approvisionner le château pendant une semaine, peut-être plus. Il en tirait une certaine satisfaction — la viande était au moins quelque chose qu'il était capable de fournir.

Il perçut un bruit de pas décidés, et tout son orgueil s'évanouit. Il ne pouvait nommer ce mélange déroutant de colère, de frustration et de peur qu'il ressentait en présence de sa mère.

Celle-ci s'avança avec raideur dans la pièce et s'arrêta devant la table à laquelle il était assis.

Il sentait son regard posé fixement sur lui mais ne leva pas la tête et, stoïque, continua de remonter le fusil qu'il venait de nettoyer.

Elle frappa violemment la table du plat de la main puis se pencha vers lui en sifflant :

— Jure-le ! Jure que tu vas le faire, que tu vas aller dans le Sud capturer l'une des sœurs Cynster et la ramener ici afin que je puisse avoir ma vengeance.

Il prit son temps pour réagir, cherchant refuge derrière la façade qu'il avait coutume d'opposer aux gens lorsqu'il voulait rester maître de la situation. Mais dans le cas présent, sa mère avait assez bien manœuvré pour échapper à son emprise, à tel point que c'était lui qui se trouvait sous la sienne.

Il se sentait blessé.

Et si, et si... Ces mots résonnaient en lui. S'il avait prêté plus d'attention aux divagations de cette femme, aurait-il deviné plus tôt ses projets ? Assez tôt pour intervenir et y mettre un terme ? D'aussi loin qu'il se souvienne, sa mère avait toujours été ainsi, pétrie de pensées amères et avide de vengeance.

Son père n'avait jamais su voir clairement en elle : devant lui, elle présentait un visage doux, un masque suffisamment impénétrable pour cacher le fiel qui l'habitait.

De son côté, il avait espéré que la mort de son père désarmerait sa mère, viderait son cœur de cette bile noire, mais le poison s'était propagé dans ses veines de manière plus corrosive encore.

Il avait grandi bercé par ses accès de colère et ne les écoutait plus depuis longtemps — hélas pour lui, et pour d'autres en l'occurrence.

Mais il était trop tard pour les regrets, et pour les récriminations.

Il leva la tête et, sans rien laisser transparaître de ses émotions, soutint le regard de sa mère avant d'acquiescer brièvement.

— Oui, je le ferai.

Puis il se força à prononcer les mots qu'elle voulait entendre.

— J'amènerai ici l'une des sœurs Cynster afin que tu puisses te venger.

Chapitre 1

Mars 1829

Wadham Gardens, Londres

Dès l'instant où Heather Cynster pénétra dans le salon de lady Herford, elle comprit que son plan pour trouver un mari convenable était voué à l'échec.

Dans un coin éloigné de la pièce, une tête sombre, coiffée dans un style désinvolte à la dernière mode, se redressa. Deux prunelles noisette l'épinglèrent aussitôt.

— Bon sang !

Crispant la mâchoire mais souriant toujours, Heather balaya le salon du regard en feignant d'ignorer cet homme, le plus séduisant de la pièce, qui ne la quittait pas des yeux.

Breckenridge était entouré non pas d'une, mais de trois jolies dames qui manifestement cherchaient à attirer son attention. Heather leur souhaitait vraiment de réussir, et pria pour que Breckenridge se montre raisonnable et fasse comme s'il ne l'avait pas vue.

Bien décidée de son côté à adopter cette attitude, elle préférait se concentrer sur l'étonnante assemblée que lady Herford avait conviée à cette petite fête et réfléchir aux perspectives qui s'offraient à elle.

La plupart des invités étaient plus âgés qu'elle, les femmes du moins. Elle en reconnut certaines et n'aurait pas été surprise de découvrir que toutes étaient mariées. Ou veuves. Ou encore plus vieilles filles qu'elle. Les soirées comme celles de lady Herford étaient le territoire des dames bien nées qui s'ennuyaient, recherchant une compagnie plus conviviale que celle de leurs vieux maris avachis. Ces dames n'étaient pas vraiment légères, mais aucune n'était tout à fait innocente. Elles avaient déjà offert à leurs maris un, voire deux héritiers, bien avant la naissance de Heather.

Elle fit un bref repérage des lieux et en conclut que la plupart des gentlemen présents étaient un peu plus âgés qu'elle également. Ils devaient avoir la trentaine et, à leur allure élégante, leurs coûteux habits et leurs manières raffinées, elle sut qu'elle avait bien fait de choisir la soirée de lady Herford pour sa première expédition loin des ennuyeuses salles de bal, des salons et des dîners donnés au plus haut échelon de la société.

Pendant des années, c'est dans ces salles de réception distinguées qu'elle avait recherché son héros — l'homme qui la prendrait dans ses bras et lui apporterait la sérénité conjugale à laquelle elle aspirait —, pour en arriver à la conclusion que cet homme-là n'évoluait pas dans ces cercles. Bon nombre de gentlemen de la bonne société, bien que convenables en tout point, préféraient se tenir à

l'écart de ces jeunes et douces demoiselles qui paraient sur le marché du mariage. Ils passaient plutôt leurs soirées dans les salons comme ceux de lady Herford, et leurs nuits à jouer et à courir les femmes.

Son héros — il fallait qu'elle continue de croire qu'il existait quelque part — faisait probablement partie de ce groupe d'hommes insaisissables. Et puisqu'il était peu probable qu'il vienne à elle, elle avait décidé — après de longues et houleuses discussions avec ses sœurs, Elizabeth et Angelica — qu'il lui incombait de venir à lui.

De le débusquer, si nécessaire, et de le poursuivre.

Avec un aimable sourire, elle descendit les quelques marches qui menaient au cœur du salon. La villa de lady Herford était une construction récente, luxueusement décorée et située au nord de Primrose Hill — suffisamment proche de Mayfair pour être facilement accessible en voiture, ce qui était une bonne chose puisque Heather y était venue seule. Elle aurait préféré être accompagnée, mais sa sœur Eliza, âgée d'un an de moins qu'elle et pareillement révoltée par l'absence de héros dans leur cercle restreint de connaissances, avait été sa complice. Toutes deux ne pouvaient prétendre avoir la migraine le même soir sans éveiller les soupçons de leur mère. En conséquence, Eliza honorait actuellement de sa présence le bal de lady Montague, tandis que Heather était censée se trouver en sécurité dans son lit douillet de Dover Street.

Elle se faufila dans la foule en affichant une assurance décontractée. Elle attirait considérablement l'attention des autres invités et sentait les regards évaluer l'élégante robe de soie ambrée qui épousait joliment ses formes. Ce modèle particulier présentait un décolleté en forme de cœur ainsi que de petites manches bouffantes. Comme l'air était extrêmement doux pour la saison et que sa voiture était garée à l'extérieur, elle avait opté pour un magnifique châle de soie ambre et topaze de Norwich, dont les franges habillaient ses bras nus et caressaient le haut de sa jupe. Ses vingt-cinq ans lui donnaient une plus grande liberté en matière de tenues vestimentaires et, même si sa robe n'était pas aussi décolletée que d'autres, elle n'en charmait pas moins les hommes.

L'un des gentlemen, un peu plus audacieux que ses semblables, se dégagea du cercle et vint lui emboîter nonchalamment le pas.

Heather s'arrêta et le considéra d'un air interrogateur, légèrement hautain.

Il sourit en s'inclinant élégamment devant elle.

— Mademoiselle Cynster, je crois bien ?

— En effet, monsieur. A qui ai-je l'honneur ?

— Miles Furlough, ma chère.

Il croisa son regard et se raidit.

— Est-ce la première fois que vous venez ici ?

— Oui.

Elle promena ses yeux autour d'elle pour se donner une contenance. Elle voulait choisir son homme, et non que ce soit lui qui le fasse.

— L'endroit semble assez animé, dit-elle.

Le volume des conversations montait progressivement. Reportant son attention sur Miles Furlough, Heather demanda :

— Les soirées de lady Herford sont-elles toujours aussi animées ?

Furlough esquissa un sourire que Heather n'était pas certaine d'apprécier.

— Je pense que vous le découvrirez...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur un point derrière elle.

Aussitôt, Heather fut saisie par une appréhension. Elle sentit un frisson primitif lui traverser la

nuque, puis de longs doigts d'acier se refermer sur son coude.

De ce contact naquit une chaleur intense, remplacée aussitôt par une sensation de vertige qui la laissa désorientée. Heather retint son souffle. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Timothy Danvers, vicomte de Breckenridge — son pire cauchemar — avait décidé de se montrer capricieux.

— Furlough.

La voix profonde qui fusa derrière elle lui faisait toujours le même effet déconcertant.

Ignorant le froid désagréable qui parcourut son dos, elle tourna lentement la tête et le gratifia d'un regard furieux.

— Breckenridge, lâcha-t-elle froidement.

Rien dans sa voix ne disait qu'elle était heureuse de son arrivée, bien au contraire.

Il ignora royalement le ton glacial qu'elle avait pris pour s'adresser à lui ; il ne semblait même pas l'avoir remarqué. Ses yeux n'avaient pas quitté Furlough.

— Si vous voulez bien nous excuser, vieil homme, je souhaiterais m'entretenir en privé avec Mlle Cynster, dit Breckenridge. Je suis sûr que vous comprendrez.

L'expression de Furlough indiquait en effet qu'il avait compris, mais qu'il regrettait d'être contraint de laisser sa place. Pourtant, il était presque impossible dans ce milieu de contredire Breckenridge, qui était le favori de ces dames et de la maîtresse des lieux. A contrecœur, Furlough hocha la tête.

— Bien sûr, répondit-il.

Puis il se tourna vers Heather et lui sourit — un peu tristement, il est vrai.

— Mademoiselle Cynster, peut-être nous rencontrerons-nous dans un endroit moins fréquenté une prochaine fois.

Il la salua et s'éloigna d'un pas nonchalant.

Heather laissa échapper un soupir d'exaspération. Mais avant même qu'elle ait pu exprimer son mécontentement à Breckenridge, celui-ci resserra son étreinte et commença à l'entraîner parmi les invités.

— Mais que..., fit Heather, surprise.

— Si vous avez un minimum de respect pour vous-même, vous vous dirigerez vers la sortie sans faire d'histoires.

Il l'emmenait avec lui, la poussant discrètement vers la porte, non loin de là.

— *Lâchez-moi*, marmonna-t-elle avec détermination.

Il profita du moment où elle monta la première marche d'escalier pour se pencher vers elle et lui glisser à l'oreille :

— Que diable faites-vous ici ?

Il semblait tout aussi furieux que Heather. Ses mots, le ton de sa voix s'insinuèrent en elle et provoquèrent l'effet escompté : une peur diffuse et instinctive la gagna.

Le temps qu'elle la chasse, Breckenridge la conduisait d'une main en apparence calme et douce vers le hall d'entrée bondé d'invités.

— Non, dit-il, ne vous donnez pas la peine de me répondre.

Il ne la regarda même pas. La porte d'entrée se trouvait dans sa ligne de mire.

— Je ne veux pas savoir quelle est l'idée saugrenue qui vous a traversé l'esprit. Vous partez. Immédiatement.

En pleine forme, intacte et vierge, voulut ajouter Breckenridge avant de se raviser.

— Vous n'avez aucune raison de vous mêler de cela, protesta la jeune femme d'une voix vibrante, qui témoignait de sa colère contenue.

Il reconnaissait bien là son sale caractère — qu'elle avait toujours dès qu'il s'approchait d'elle. Normalement il l'aurait évitée, mais dans le cas présent il n'avait pas le choix.

— Avez-vous la moindre idée de ce que vos cousins me feraient — sans parler de vos frères — s'ils apprenaient que je vous ai vue dans ce lieu de débauche sans rien leur dire ?

Heather se contenta de soupirer puis tenta subrepticement, mais sans succès, de se libérer de son étreinte.

— Vous êtes aussi grand que n'importe lequel d'entre eux, et tout aussi brutal. Vous seriez capable de vous défendre.

— Contre l'un d'eux, peut-être, mais les six en même temps ? Je ne le crois pas. Sans parler de Luc, de Martin et de Gyles Chillingworth... Et que faites-vous de Michael ? Non, mieux encore. Que faites-vous de Caro, de vos tantes et... La liste est longue. Je préférerais être écorché vif, ce serait moins douloureux.

— Vous exagérez. On peut difficilement qualifier la demeure de lady Herford de lieu de débauche.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle.

— Il n'y a rien de désobligeant dans ce salon, ajouta-t-elle.

— Pas dans ce salon, peut-être... Du moins, pas encore. Mais vous ne vous êtes pas aventurée plus loin dans la demeure. Croyez-moi, il s'agit vraiment d'un lieu de débauche.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

Ils atteignirent le porche, désert heureusement. Breckenridge lâcha Heather et s'autorisa à la regarder. Il contempla son visage à l'ovale parfait, agrémenté de traits délicats et de prunelles oscillant entre un gris et un bleu orageux, bordées de longs cils bruns.

Même si ses yeux étaient devenus sévères, même si ses lèvres charnues étaient pincées, son visage était de ceux qui avaient soulevé des armées et déclenché des guerres depuis la nuit des temps. Un visage plein de vie. Plein de promesses, de vitalité et de sensualité à peine contenue.

Sans parler de sa silhouette mince et élégante, animée par tant de grâce que chacun de ses mouvements éveillait en lui des pensées qu'il valait mieux, dans le cas présent, ne pas explorer.

A son entrée dans le salon, si Heather n'avait pas été assaillie par la foule, c'était uniquement parce qu'aucun homme, à l'exception de Furlough, ne s'était ressaisi assez vite.

Breckenridge sentit ses traits se durcir, et dut se faire violence pour ne pas la toiser de toute sa hauteur dans une tentative, certainement vaine, de l'intimider.

— Vous allez rentrer chez vous, un point c'est tout, dit-il.

Elle le fusilla du regard.

— Si vous essayez de me forcer, je hurle, rétorqua-t-elle.

Incapable de se contenir plus longtemps, il serra les poings.

— Si vous faites cela, dit-il d'un ton menaçant, j'assènerai un coup sur votre jolie tête pour vous assommer, je dirai à tous que vous vous êtes évanouie, je vous jetterai dans une voiture et vous renverrai chez vous.

Elle écarquilla les yeux, l'étudia avec soin mais ne céda pas.

— Vous n'en ferez rien.

— Mettez-moi au défi, dit-il sans ciller.

Heather soupesa le pour et le contre. Le problème, avec Breckenridge, c'était qu'elle ne savait jamais quand il était sérieux. Son visage, semblable à celui d'un dieu grec, tout en angles droits, présentait des joues minces sous des pommettes saillantes et une mâchoire puissante et carrée. Ses traits aristocratiques étaient impassibles, parfaitement impénétrables. Même ses iris noisette et ses paupières lourdes ne livraient aucun indice. Son expression était toujours celle d'un gentleman désinvolte qui ne se souciait de rien d'autre que de son plaisir immédiat.

Tout dans son apparence, de son élégance discrète à la coupe stricte de ses vêtements, ne faisait que souligner son corps mince et musclé. Même la voix traînante qu'il adoptait habituellement venait soutenir cette image qui, Heather en était presque certaine, n'était qu'une façade.

Elle l'étudia un instant et ne décela pas la moindre attitude qui aurait pu contredire ses menaces. Ce qui était extrêmement gênant.

— Comment êtes-vous venue ? demanda-t-il.

Elle désigna à contrecœur la file de voitures qui s'étendait à perte de vue le long de la chaussée sinueuse de Wadham Gardens.

— Avec la voiture de mes parents... et, avant que vous me fassiez la morale sur le danger de traverser Londres seule la nuit, sachez que le cocher et le valet sont au service de ma famille depuis des décennies.

Les lèvres serrées, il acquiesça.

— Je vais vous accompagner.

Il saisit de nouveau son coude, mais elle se dégagea brusquement.

— Ne vous dérangez pas.

Une immense frustration l'envahit. Heather était certaine que Breckenridge allait dire à ses frères qu'il l'avait rencontrée chez lady Herford ; cela mettrait un terme à son plan qui, avant l'arrivée du vicomte, lui paraissait prometteur. Elle lui décocha un regard furibond.

— Je suis capable de parcourir vingt mètres toute seule.

Même à ses propres oreilles, son ton lui parut acerbe. Pourtant elle ne put réprimer une autre réplique cinglante :

— Laissez-moi tranquille !

Elle tourna les talons et, le menton fièrement levé, descendit les marches puis pivota en direction de la voiture de ses parents.

Intérieurement, elle tremblait. Elle se sentait puérile, furieuse et... impuissante. Chaque fois que Breckenridge et elle s'affrontaient, elle avait ce sentiment.

Elle ravala des larmes de rage et, sentant des yeux scrutateurs dans son dos, se redressa de toute sa hauteur avant de s'éloigner d'un pas régulier.

Caché dans l'ombre du porche, Breckenridge la regarda retourner à sa vie sûre. Cette femme empoisonnait son existence. Il ignorait pourquoi, parmi toutes les dames de la société, Heather Cynster était la seule qui l'exaspérait de la sorte. C'était quelque chose qu'il ne pouvait pas maîtriser. Elle avait vingt-cinq ans, et lui avait dix ans et un million de nuits de plus qu'elle. Elle le voyait au mieux comme un cousin plus âgé, au pire comme un oncle qui faisait de l'ingérence.

— Merveilleux, marmonna-t-il.

Dès qu'il la saurait en sécurité, il rentrerait chez lui à pied. L'air frais de la nuit lui permettrait d'évacuer le trouble et l'agitation qui s'emparaient de lui chaque fois qu'il avait affaire à elle, d'oublier ce sentiment de solitude, de vide et de temps s'écoulant inexorablement.

Et sa vie, sa vie un peu inutile, ou plutôt dénuée de sens.

Non, il ne voulait pas, mais vraiment pas, penser à Heather. D'ailleurs, dans la foule du salon se trouvaient des dames prêtes à se battre pour le divertir, même s'il avait appris depuis longtemps la valeur de leurs sourires et de leurs soupirs.

Toutes ces relations étaient brèves, insignifiantes et illusoires. Elles lui donnaient de plus en plus le sentiment d'être rabaissé, utilisé. Insatisfait.

Il contempla le reflet du clair de lune dans la chevelure blonde de Heather. Il l'avait rencontrée quatre ans plus tôt quand sa belle-mère Caroline avait épousé Michael Anstruther-Wetherby, frère de Honoria, duchesse de St. Ives et reine du clan Cynster. Le mari de Honoria, Devil Cynster, était le cousin le plus âgé de Heather.

Même si Breckenridge avait rencontré Heather par cette journée ensoleillée dans le Hampshire, il connaissait ses cousins depuis plus de dix ans : ils évoluaient dans les mêmes cercles et, avant que ses cousins ne se marient, ils avaient partagé les mêmes intérêts.

Soudain, le bruit d'une voiture le tira de ses pensées. Breckenridge tourna la tête dans la direction du véhicule, qui sortait de la file, à gauche de la maison, et vit le cocher faire avancer lourdement les chevaux. Puis il reporta son attention sur Heather qui marchait encore sur la chaussée.

— Vingt mètres, m'a-t-elle dit ! marmonna-t-il. Plutôt cinquante, oui.

Mais où diable était sa voiture ?

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'une autre voiture, un attelage de voyage, vint se placer au niveau de Heather.

Puis ralentit.

Les portes s'ouvrirent brusquement et un homme sortit en trombe. Un autre homme assis à côté du cocher se laissa glisser de son siège.

Le temps d'un éclair, les deux hommes se fauilèrent entre les voitures garées le long de la chaussée et se saisirent de Heather. Etouffant de la main son cri de détresse, ils la soulevèrent, l'amènèrent devant la voiture et la poussèrent à l'intérieur.

— Hé ! s'écria Breckenridge.

Son cri fit écho à celui d'un cocher situé quelques voitures plus loin. Mais les deux complices s'introduisaient déjà dans la voiture tandis que le cocher fouettait les chevaux.

Avant même d'avoir songé à ce qu'il devait faire, Breckenridge avait descendu les marches et courait le long de la chaussée. La voiture disparut au détour d'un virage qui donnait sur Wadham Gardens. En entendant les vibrations des roues, il sut qu'elle s'était engagée à droite au premier croisement.

Le cocher qui avait crié en même temps que lui était figé sur son siège, le regard braqué dans la direction qu'avaient prise les kidnappeurs. Arrivé à sa hauteur, Breckenridge se hissa sur le banc et fit un geste pour attraper les rênes.

— Laissez-moi faire, lança-t-il. Je suis un ami de la famille. Je vais la rattraper.

Sidé, le cocher hocha la tête et lui tendit les rênes.

Breckenridge s'en saisit d'une main habile et fit avancer la voiture sur la chaussée en pestant contre son étroitesse. Dès qu'ils eurent quitté la file, il fouetta les chevaux.

— Ouvrez bien les yeux, dit-il au cocher, je ne sais pas quel chemin ils ont pris.

— Oui, monsieur...

L'homme l'observait à la dérobée.

— Je suis le vicomte de Breckenridge, déclara celui-ci. Je connais Devil et Gabriel.

Et bien d'autres, mais ces noms devaient suffire à le rassurer.

Le cocher acquiesça prudemment.

— Bien, monsieur.

Breckenridge se tourna vers son valet accroché à l'arrière de la voiture.

— Regardez à gauche, James, je regarderai à droite. Si nous ne les voyons pas, vous descendrez au prochain croisement pour surveiller les alentours.

Breckenridge se concentra sur les chevaux. Heureusement, il y avait très peu de circulation. Il tourna dans la rue empruntée par les ravisseurs ; les trois hommes scrutaient la route devant eux. La lumière crue des lampadaires éclairait un croisement un peu biscornu.

— Par ici ! cria le valet à l'arrière. Ce sont eux, ils ont tourné à gauche dans la grand-rue.

Breckenridge remercia l'œil aiguisé de James ; il avait à peine aperçu l'arrière de la voiture lui-même. Fouettant les chevaux aussi vivement qu'il le put, ils atteignirent l'intersection et prirent le virage, juste à temps pour voir la voiture prendre à droite à l'intersection d'après.

— Oh ! s'écria le cocher.

Breckenridge lui lança un regard en coin.

— Qu'y a-t-il ?

— Ils ont tourné dans Avenue Road. Cette rue donne sur Finchley Road un peu plus loin.

Et Finchley Road devenait, un peu plus loin encore, la Grande Route du Nord.

— Ils doivent se rendre dans un quartier du nord.

Breckenridge se dit que cette hypothèse était plausible... Pourtant ils suivaient une voiture de voyage et non un attelage de ville.

Il conduisit les chevaux vers Avenue Road tandis que le cocher et James inspectaient la route.

— Oui, ce sont eux, dit le cocher. Mais ils sont loin devant nous maintenant.

Etant donné que les chevaux qui les tiraient appartenaient aux Cynster, Breckenridge n'était pas inquiet quant au fait de pouvoir suivre Heather.

— Du moment que nous ne les perdons pas de vue, se dit-il.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Ce ne furent pas leurs chevaux qui les ralentirent, mais les bêtes tirant les sept véhicules qui s'étaient interposés entre eux et la voiture qui emmenait Heather.

Dans les rues étroites des banlieues de l'immense métropole, passé Cricklewood en direction de Golders Green, Breckenridge n'avait nulle part où se faufiler. Ils réussirent à garder la voiture dans leur ligne de mire assez longtemps pour avoir la certitude qu'elle se dirigeait bien vers la Grande Route du Nord. Le temps d'arriver à la hauteur de High Barnet, laissant derrière eux la longue rue de Barnet Hill, ils l'avaient perdue de vue.

Etouffant un juron, Breckenridge tourna dans la cour du Barnet Arms, un grand relais de poste où il était connu. Il arrêta la voiture et lança au cocher et à James :

— Allez sur la route demander si quelqu'un n'aurait pas vu le véhicule que nous cherchons, s'ils ont changé de chevaux, par exemple. Essayez d'obtenir des informations.

Les deux hommes descendirent prestement de la voiture et Breckenridge s'adressa aux garçons d'écurie qui avaient accouru pour tenir les chevaux.

— J'ai besoin d'un cabriolet et de vos meilleurs chevaux. Où est votre maître ?

Une demi-heure plus tard, Breckenridge retrouva James et le cocher. Plusieurs personnes avaient vu la voiture qui s'était brièvement arrêtée pour changer de chevaux au Scepter and Crown. Elle avait repris son chemin vers le nord.

— Tenez, dit Breckenridge en tendant au cocher une lettre qu'il avait écrite à la va-vite en attendant leur retour. Donnez ceci à lord Martin dès que vous le pourrez.

Lord Martin Cynster était le père de Heather.

— Si pour une raison quelconque, il n'était pas disponible, ajouta-t-il, donnez-la à l'un des frères de Mlle Cynster, sinon, à St. Ives.

Breckenridge savait que Devil était à Londres, mais il en était beaucoup moins sûr pour les autres.

— Bien, monsieur, répondit le cocher en levant une main en guise de salut. Je vous souhaite bonne chance, monsieur. J'espère que vous rattraperez très vite ces canailles.

Breckenridge l'espérait aussi. Il regarda les deux hommes monter sur le siège de la voiture et quitter la cour de l'auberge en direction de Londres, puis se dirigea à grands pas vers le phaéton léger qui l'attendait. Un couple de chevaux gris que l'aubergiste ne louait presque jamais à personne s'ébrouaient sous leurs harnais. Il fallait deux garçons pour les contenir.

— Ils sont nerveux, monsieur, dit l'un d'eux en l'accompagnant. Ils n'ont pas été sortis depuis une éternité. Je n'arrête pas de dire au maître qu'il ferait mieux de les faire courir de temps en temps.

— Je vais m'en accommoder, répondit Breckenridge en sautant sur le siège.

Il fallait faire vite, et un attelage léger associé à des chevaux de race était exactement ce qu'il lui fallait. Il tira sur les rênes, testa les mors puis fit un signe de tête aux garçons d'écurie.

— Lâchez-les, dit-il.

Les garçons obéirent et firent un bond en arrière lorsque les chevaux se cabrèrent.

Breckenridge retint l'attelage le temps de quitter la cour de l'auberge avant de s'élancer vers Barnet Hill puis la Grande Route du Nord.

La conduite de l'attelage retint quelque temps toute son attention, mais, dès que les chevaux se furent calmés, il se laissa bercer par le rythme régulier de leurs sabots qui avalaient les miles. La route était dégagée et Breckenridge put calmement réfléchir à la situation.

Heureusement que la nuit n'était pas glaciale, car il n'était vêtu que de sa tenue de soirée.

Il prit alors conscience que s'il n'avait pas insisté pour que Heather quitte la villa de lady Herford, s'il ne lui avait pas permis de parcourir seule les vingt mètres — en réalité, cinquante — qui la séparaient de sa voiture, elle ne se trouverait pas en ce moment même entre les mains de ravisseurs inconnus, et ne serait pas soumise aux outrages qu'ils lui avaient probablement déjà fait subir.

Ils allaient le payer, il s'en assurerait personnellement. Mais cela n'atténuait en rien le sentiment d'horreur et d'immense culpabilité qui le tenait. C'était sa faute si Heather était en danger à présent.

Il avait voulu la protéger, et au lieu de ça...

Les mâchoires serrées, Breckenridge braqua les yeux sur la route et fila aussi vite qu'il le put.

* * *

Ses ravisseurs la gardèrent ligotée et bâillonnée jusqu'à ce qu'ils aient quitté Barnet et atteint un tronçon de route déserte. Dès l'instant où ils l'avaient poussée dans la voiture devant la villa de lady Herford, ils lui avaient entouré la bouche avec un chiffon et lié les mains, puis les chevilles après qu'elle eut essayé de leur donner des coups de pied.

Les deux hommes n'agissaient pas seuls. Une femme, grande et forte, les attendait dans la voiture, le bâillon à la main. Dès que Heather eut été réduite au silence et immobilisée, ils l'avaient assise sur le siège avant, à côté de la femme, puis s'étaient installés sur la banquette opposée. L'un

d'eux lui avait demandé de se calmer et d'attendre en silence. Bientôt, il lui dirait tout.

Forte de cette promesse et du fait qu'ils n'avaient pas essayé de lui faire du mal — ils ne l'en avaient même pas menacée —, elle s'était faite discrète. Elle n'avait pas vraiment le choix et il était dans son intérêt de leur obéir.

Mais cela ne l'avait pas empêchée d'analyser la situation. Elle savait qu'ils étaient trois en plus du cocher et qu'ils l'emmenaient vers le nord de Londres. Elle avait aperçu en chemin assez d'indices pour acquérir la certitude qu'ils avaient pris cette direction.

* * *

Ils roulaient sur la Grande Route du Nord quand le plus mince des deux hommes, un peu plus grand que la moyenne et très sec, avec des cheveux bouclés d'un brun terne et un visage aux traits anguleux, lui dit :

— Si vous vous montrez raisonnable et que vous vous comportez correctement, nous vous détacherons. Nous sommes sur une longue route très peu fréquentée, et nous n'allons pas nous arrêter avant un long moment. Il n'y aura personne pour vous entendre si vous criez. Et si jamais vous essayez de sauter de la voiture, à cette vitesse vous risquez de vous casser une jambe, sinon le cou. Donc, si vous promettez de garder le silence, de vous tenir assise et de nous écouter, nous pouvons vous détacher et vous expliquer la situation — quels en sont les tenants et les aboutissants. Que décidez-vous ?

Dans l'obscurité de la voiture, Heather ne distinguait pas vraiment les yeux de l'homme, mais elle hocha la tête dans sa direction.

— Gentille fille, répondit-il, sans aucun sarcasme dans la voix. Il nous avait dit que vous étiez intelligente.

Qui ça, « il » ? songea-t-elle en regardant l'homme maigre se pencher sur elle et saisir son pied. Il s'arrêta dans son élan et lança un coup d'œil furtif vers la femme assise aux côtés de Heather.

— Il vaut mieux que ce soit toi qui lui détaches les pieds, lui dit-il.

Il se redressa et entreprit de délier les poignets de la jeune fille.

* * *

Heather regarda la femme avec perplexité. Celle-ci souffla, quitta péniblement son siège puis s'accroupit entre les banquettes. Elle passa la main sous la jupe de soie de Heather et atteignit les liens autour de ses chevilles.

Tandis qu'ils s'affairaient pour la détacher, Heather était stupéfaite de voir qu'ils se souciaient de sa pudeur. Jamais elle n'aurait pensé que des ravisseurs puissent avoir des manières si courtoises.

Une fois qu'elle lui eut libéré les pieds, la femme se rassit.

— Le bâillon aussi ? demanda-t-elle.

Sans quitter Heather des yeux, l'homme maigre acquiesça.

— Nous devons lui rendre le voyage aussi confortable que possible. Donc, sauf si elle est plus bête que nous le croyons, il n'y a pas de raison de le lui laisser.

Heather se tourna de sorte que la femme puisse avoir accès au nœud derrière sa tête. Lorsque le chiffon tomba, elle s'humecta les lèvres et put enfin détendre sa mâchoire.

— Qui êtes-vous et qui vous envoie ? demanda-t-elle à l'homme maigre.

Il lui sourit, dévoilant une rangée de dents blanches.

— Ah, maintenant, vous prenez les devants, mademoiselle. Je pense que je ferais mieux de vous expliquer que nous avons été envoyés pour ramener l'une des sœurs Cynster — vous ou une autre. Nous vous surveillons depuis plus d'une semaine, mais aucune de vous ne fait un pas sans l'autre. Jusqu'à ce soir, cela va sans dire.

L'homme maigre, « Gringalet », comme Heather avait décidé de l'appeler, inclina légèrement la tête.

— Nous vous en sommes reconnaissants. Nous commençons à envisager quelque chose de plus musclé pour parvenir à isoler l'une d'entre vous. Néanmoins, maintenant que nous vous tenons, il est préférable que vous compreniez que toute tentative de nous échapper est vouée à l'échec. Personne ne vous aidera car nous avons mis au point une histoire qui justifie pourquoi nous vous avons emmenée. Quoi que vous fassiez ou disiez, cela ne fera que rendre notre histoire plus crédible encore aux yeux des autres.

— Et quelle est cette histoire ? demanda-t-elle.

Gringalet affichait un air calme, assuré ; il ne semblait pas avoir l'habitude de parler à la légère. C'était bien sa chance d'avoir été kidnappée par des ravisseurs capables de réfléchir.

Comme pour confirmer ses soupçons, Gringalet lui sourit. Sa satisfaction transpira dans le ton de sa voix.

— C'est une histoire assez simple. Nous avons été envoyés par votre tuteur pour vous retrouver. Vous vous étiez enfuie à Londres, cette ville malfamée, pour échapper à son éducation stricte. Il nous a donc envoyés pour vous rattraper, et...

Faisant une pause très théâtrale, Gringalet sortit de sa poche une feuille pliée en quatre et la brandit vers elle.

— ... voici une lettre qui nous donne autorité pour faire tout ce qui sera nécessaire pour vous garder auprès de nous et vous ramener à lui.

Elle considéra le papier d'un air soucieux.

— Mon père est mon tuteur, et il ne vous a jamais donné cette autorisation.

— Ah, mais vous n'êtes pas Mlle Cynster, n'est-ce pas ? Vous êtes Mlle Wallace, et votre tuteur, sir Humphrey, est très impatient de vous voir rentrer dans le foyer où vous résidez.

— Et où se trouve ce foyer ?

Elle espérait qu'il lui annoncerait où ils l'emmenaient, mais Gringalet se contenta de sourire.

— Vous le savez très bien, nous n'avons pas besoin de vous le dire.

Heather garda le silence, révisant mentalement leur plan et cherchant un éventuel moyen de le contrecarrer, mais elle n'avait aucun document sur elle qui puisse prouver son identité. Son seul espoir — qu'elle se garderait bien d'exprimer à voix haute — était de rencontrer une personne qui la connaisse de vue. Malheureusement, la probabilité qu'une chose pareille se produise en pleine campagne, à la fin du mois de mars, alors que la Saison venait tout juste de commencer à Londres, était très mince.

Comme elle lançait un regard en biais vers la femme à ses côtés, Gringalet prit les devants :

— Martha, ici présente, dit-il en la désignant, est bien entendu la bonne que sir Humphrey a embauchée pour être votre chaperon et vous donner du crédit pendant votre voyage.

Gringalet sourit.

— Martha vous accompagnera tout le temps. Surtout lorsque notre présence à Cobbins ou à moi-même sera inopportune.

Décidant que c'était le moment de montrer à quel point elle était une gentille fille, Heather hocha la tête, d'abord en direction de la femme.

— Martha, dit-elle.

Puis elle se tourna vers l'autre homme, plus petit que Gringalet mais plus trapu, qui était resté sagement assis dans un coin de la voiture.

— Cobbins, ajouta-t-elle.

Enfin, elle braqua son regard vers Gringalet.

— Et vous êtes ? demanda-t-elle.

— Vous pouvez m'appeler Fletcher, mademoiselle Wallace, répondit-il d'un ton affable.

Heather songea à quelques autres qualificatifs qui pourraient lui aller, mais, se calant sur son siège, elle se contenta d'opiner puis s'appuya contre les coussins. Elle se doutait que Fletcher s'attendait à ce qu'elle proteste, les supplie, ou essaie de les corrompre afin de les détourner de leur objectif, mais elle ne vit aucun intérêt à s'abaisser de la sorte.

Car plus elle pensait à ce que Fletcher lui avait dit et plus elle en était persuadée : elle vivait l'enlèvement le plus insolite qui soit. Bien sûr, elle n'avait jamais entendu le récit détaillé d'une tentative d'enlèvement, mais elle trouvait pour le moins étrange qu'ils la traitent de manière si... délicate. Si incroyablement calme et assurée.

Fletcher, Cobbins et Martha n'avaient pas le profil de ravisseurs banals. Ils n'étaient peut-être pas distingués, mais ils ne semblaient pas sortir des bas-fonds. Ils portaient des vêtements propres et discrets. Martha était plutôt grande et forte, mais elle pouvait aisément passer pour la dame de compagnie d'une lady séjournant le plus clair de son temps à la campagne. Cobbins paraissait réservé. Vêtu d'habits des plus simples, il semblait se fondre dans le décor. Tout comme Fletcher, il n'était pas du genre à fréquenter les auberges sordides, mais plutôt le type d'homme qu'un riche châtelain pouvait embaucher pour son compte.

Celui qui les avait dépêchés à Londres les avait bien préparés. Leur plan était à la fois simple et imparable. Cela ne voulait pas dire que Heather ne s'échapperait pas — elle était sûre de pouvoir y arriver, d'une façon ou d'une autre. Mais, avant cela, il fallait qu'elle en sache davantage sur son troublant kidnapping.

Ces gens avaient été envoyés pour l'enlever, pas elle en particulier mais l'une des sœurs Cynster — Eliza, Angelica ou elle-même, et probablement ses cousines, Henrietta et Mary, qui pouvaient elles aussi prétendre à ce titre.

Heather n'imaginait pas les raisons pour lesquelles elle se trouvait entre les mains de ces inconnus, si ce n'était pour une demande de rançon. Mais dans ce cas, pourquoi l'emmener hors de Londres ? Pourquoi la livrer à un autre homme ? Elle y réfléchit longuement, réexamina la situation sans pouvoir se débarrasser du sentiment que tout ce que Fletcher lui avait dit était vrai : le trio agissait pour le compte de leur employeur.

Recruter trois personnes de leur acabit, en plus d'un cocher et d'une voiture à quatre chevaux, sans compter qu'ils les surveillaient déjà, ses sœurs, ses cousines et elle, depuis une semaine... Rien de tout cela ne ressemblait vraiment à un simple enlèvement en échange d'une rançon.

Mais alors, qu'y avait-il derrière ce geste ? Si jamais elle parvenait à s'enfuir sans obtenir de réponse, seraient-elles, ses sœurs et elle, toujours en danger ?

* * *

Comme ils avaient loué des chevaux frais à High Barnet, ils traversèrent à vive allure Welham Green et Welwyn.

Enfin, la voiture ralentit et ils pénétrèrent dans une petite ville. Fletcher se pencha pour regarder

par la fenêtre.

— Nous sommes à Knebworth, dit-il.

Il étudia Heather en s'adossant contre son siège.

— Nous allons nous arrêter ici pour la nuit. Allez-vous vous montrer raisonnable et vous taire, ou allons-nous devoir vous maîtriser et raconter à l'aubergiste notre petite histoire ?

S'ils le faisaient... et si jamais sa famille venait la chercher, comme elle se l'imaginait — à l'heure qu'il était, Henry, le vieux cocher, les avait certainement alertés —, l'aubergiste et le personnel, à qui on l'aurait présentée comme étant Mlle Wallace, ne leur parleraient même pas d'elle.

Les yeux rivés sur Fletcher, elle leva fièrement le menton.

— Je saurai me tenir, dit-elle.

Il lui décocha un sourire plus encourageant que victorieux.

— C'est la bonne solution.

Heather soupira discrètement. L'absence de suffisance de Fletcher prouvait son intelligence. En dépit de l'histoire qu'ils avaient inventée, Heather aurait pu, si elle s'était mise à hurler, créer un esclandre et faire venir l'agent de police local, peut-être même le convaincre de la garder avec lui le temps qu'il vérifie sa version et celle de ses ravisseurs. Mais sa réputation supporterait difficilement d'avoir été retrouvée entre les mains de kidnappeurs, malgré la présence de Martha. Surtout après l'inconscience dont elle avait fait preuve ce même soir en se présentant dans l'univers intrépide de lady Herford.

Mais par-dessus tout, tant qu'elle gardait le silence et jouait le rôle qu'on voulait lui faire endosser, elle ne courait aucun danger réel, et ce jusqu'à ce qu'ils la livrent à leur employeur. En attendant, elle allait faire tout son possible pour découvrir ce qui se cachait derrière cet étrange kidnapping.

Ensuite, elle se servirait de son intelligence pour s'enfuir.

Chapitre 2

Trois heures plus tard, allongée sur un lit inconfortable au deuxième étage de l'auberge Red Garter Inn à Knebworth, Heather fixait le plafond. Dehors, la lune perçait à travers les nuages. Des traits de lumière argentée éclairaient faiblement la pièce par les fenêtres dépourvues de rideaux.

— Que suis-je censée faire ?

Son murmure flotta dans la chambre et resta sans réponse.

Elle avait bien fait de renoncer à l'idée de faire une scène et d'essayer de rallier l'aubergiste et ses clients à sa cause. Après avoir observé de plus près ses ravisseurs, elle avait compris que sa première impression ne leur rendait pas justice. Fletcher, en particulier, imposait suffisamment le respect pour qu'on le croie s'il remettait en doute la parole de Heather. En croisant son regard en pleine lumière, elle avait estimé qu'il était non seulement intelligent, mais également vif d'esprit et rusé. Si jamais elle essayait de dire qu'elle avait quitté Londres contre son gré, de convaincre quiconque de l'aider et de se liguier contre Fletcher, celui-ci utiliserait certainement tous les arguments possibles pour contredire les siens. Elle savait ce que cela voulait dire : si elle le poussait à bout, sa réputation serait ruinée, et on ne la libérerait pas pour autant.

Hélas, même si elle avait été convaincue qu'il était plus sage de s'échapper maintenant, pendant qu'elle était encore suffisamment proche de Londres et de la protection de sa famille, elle en aurait été incapable.

Ils lui avaient pris tous ses vêtements.

Dans la voiture, bien avant de lui ôter ses liens, Martha avait sorti un manteau en laine noir et l'avait délicatement posé sur les épaules de Heather. Cela avait été d'ailleurs le premier signe indiquant qu'ils allaient prendre soin d'elle. A mesure que la nuit avançait, elle avait apprécié la chaleur du vêtement. Selon le vœu de Fletcher, elle avait fermé le manteau sur elle lorsqu'ils étaient entrés dans l'auberge. Pourtant, lorsque Martha et elle étaient entrées dans leur chambre, la femme lui avait réclamé le pardessus. Elle lui avait ensuite demandé de retirer sa robe avant de se mettre au lit. Heather s'était exécutée sans vraiment réfléchir. Elle n'avait pas pour habitude de dormir en robe de soirée.

En revanche, elle était habituée à porter une tenue plus conséquente que sa chemise et ses bas de soie.

Elle n'avait aucun autre vêtement à se mettre, qu'il s'agisse des siens ou de ceux de Martha, si jamais l'idée lui venait de crocheter la serrure de leur porte et de descendre pour donner l'alarme. La femme avait soigneusement rangé la clé dans la poche de la volumineuse combinaison avec laquelle elle dormait. *Que puis-je faire en chemise et en bas ?* bougonna Heather. Elle considéra de nouveau

le lit sur lequel Martha dormait en ronflant bruyamment.

Les vêtements de Martha, tous y compris ceux qu'elle avait rangés dans une grande besace avec la robe de soirée de Heather et son châle, et une simple robe à l'anglaise qu'elle avait prévu de donner à Heather le lendemain, se trouvaient soigneusement disposés sous son corps imposant.

Pour cette nuit, Heather était contrainte de demeurer avec ses ravisseurs.

Une partie d'elle voulait céder à la panique, notamment parce que, jusqu'à présent, lesdits ravisseurs avaient anticipé ses réactions et avaient pris des mesures pour réduire à néant chaque solution avant même qu'elle puisse la mettre en œuvre. Par ailleurs, la part la plus audacieuse d'elle-même lui soufflait que la situation délicate dans laquelle elle se trouvait était peut-être un appel du destin à rester avec ses kidnappeurs le temps de découvrir quelle était la menace qui pesait sur ses sœurs et elle.

Elle se demandait si elle devait s'abandonner à ce pragmatisme fataliste, lorsqu'un grattement sur la vitre de leur chambre la fit frémir.

Elle se tourna vers la fenêtre, derrière laquelle une ombre se profilait.

Il s'agissait d'un homme — elle distinguait sa tête et ses larges épaules.

Heather se laissa glisser du matelas, s'enveloppa du couvre-lit et se précipita pieds nus vers la fenêtre. Elle s'approcha plus près...

Et tomba nez à nez avec Breckenridge. L'espace d'un instant, elle fut pétrifiée.

Elle perçut son air exaspéré tandis que, d'une main, il lui faisait de grands signes pour l'inviter à lui ouvrir. Sa chambre se trouvait au deuxième étage et Breckenridge paraissait être accroché à une gouttière.

Heather se débattit quelques instants avec le loquet de la fenêtre. Peut-être n'était-elle pas si étonnée de le trouver là. Après tout, il l'avait vue s'éloigner vers la voiture de ses parents et avait dû assister à son enlèvement. Heather parvint enfin à débloquent l'ouverture, souleva le châssis et lança un regard derrière elle tandis que le bois coulissait en crissant.

Les ronflements de Martha persistèrent, puissants, au même rythme régulier.

Breckenridge avait suivi son regard.

— Il y a quelqu'un ici ? lui demanda-t-il.

Sa voix était à peine un murmure. Heather acquiesça et se pencha vers le rebord, au niveau de son visage.

— Oui, dit-elle. C'est une grande et forte femme, mais elle dort profondément. Vous pouvez d'ailleurs l'entendre ronfler.

Breckenridge hocha la tête.

— Très bien.

Puis, fronçant les sourcils :

— D'où sort cette... bonne ?

— Mes ravisseurs, Fletcher et Cobbins, ont été embauchés par un homme pour m'amener jusqu'à lui. Mais d'après ce qu'ils m'ont dit, il leur aurait demandé de veiller à mon confort tout au long du voyage. D'où la présence de Martha. Elle se trouvait dans la voiture quand ils m'ont enlevée.

Breckenridge n'était ni stupide ni simple d'esprit.

— Vos ravisseurs vous ont fournis une bonne ? s'étonna-t-il.

Elle acquiesça.

— Pour satisfaire mes besoins et me donner une contenance. C'est ainsi que Fletcher, le maigrelet, qui semble être le chef, me l'a exposé lorsqu'il nous a présentées, Martha et moi, à l'aubergiste. Ils m'appellent Mlle Wallace.

Breckenridge sembla hésiter avant de demander :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à l'aubergiste votre véritable nom et ne lui avez-vous pas demandé son aide ?

Heather esquissa un léger sourire.

— Il y a une raison, dit-elle.

Elle lui confia alors l'histoire de son prétendu tuteur, sir Humphrey, de sa supposée fuite dans les rues malfamées de Londres et de la lettre d'autorisation que Fletcher avait fabriquée de toutes pièces.

Breckenridge garda le silence quelques instants.

Heather jeta un coup d'œil par-dessus le rebord de la fenêtre et eut la confirmation qu'il était bien accroché à une gouttière en acier, le pied calé sur une corniche. Etant donné sa taille et son poids, le fait d'être dans cette position, et de la garder, relevait de l'exploit.

Bien qu'elle ne fût pas d'humeur à se laisser impressionner, Heather constata que tout sentiment de panique l'avait abandonnée. Elle croisa le regard de Breckenridge. Il plongea profondément les yeux dans les siens, puis secoua légèrement la tête et lâcha la gouttière d'une main pour lui faire signe de partir.

— Venez, il est temps.

Elle le dévisagea longuement, avant d'aviser le sol en contrebas.

— Vous plaisantez.

— Je vous tiendrai contre moi et vous aiderai à descendre le long de la gouttière.

De nouveau, elle l'observa. Il voulait la coincer entre la gouttière et lui ? L'idée la fit frémir de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas de vêtements. Martha est couchée dessus.

Breckenridge baissa les paupières vers la gorge dénudée de la jeune femme, puis plus bas, vers le couvre-lit dont elle était drapée.

— Vous êtes nue, là-dessous ?

Il se sentait étrangement tendu.

— Je ne porte que ma chemise, ce qui revient à être nue.

Nue... Il ferma brièvement les yeux.

— Parfait. Dans ce cas, sortez de la chambre. Je vous retrouverai en bas...

— La porte est verrouillée. Martha dort avec la clé dans sa poche, et même si je parvenais à crocheter la serrure, je ne pourrais pas le faire sans la réveiller. Et puis, pensez-vous vraiment que je puisse prendre le risque de croiser quelqu'un dans l'escalier en déshabillé ?

Il y avait effectivement pensé.

— Je ne vous ai pas tout dit, avoua-t-elle.

Breckenridge plissa les yeux.

— Que ne m'avez-vous pas dit ?

Elle lui parla des explications que Fletcher lui avait données.

— Si je comprends bien, dit Breckenridge en fronçant les sourcils, il aurait pu enlever n'importe laquelle des trois, ou même cinq, sœurs Cynster ? Donc, en termes de rançon, n'importe laquelle d'entre vous pourrait faire l'affaire.

— Oui, mais si cette troisième personne, mon « tuteur », voulait se contenter de demander une rançon, pourquoi m'emmener loin de Londres ? Pourquoi se donner tant de mal et faire autant de dépenses ? Pourquoi m'avoir fourni une bonne ? Rien de tout cela n'a de sens.

Breckenridge hésita avant de répondre.

— La bonne a un sens si l'on vous a kidnappée pour vous forcer à vous marier afin de mettre la main sur votre dot.

— C'est vrai. Mais si tel est le but, les ordres de cet homme ne sont pas sensés : toute personne bien informée devrait savoir que si Eliza et moi avons hérité d'une fortune considérable, ce n'est pas le cas d'Angelica. Elle n'était pas encore née quand nos grand-tantes sont mortes. Elle n'a donc pas hérité.

Dans son empressement à lui donner ses arguments, Heather s'était penchée un peu plus au-dessus du rebord de la fenêtre.

Sachant qu'elle était presque nue, Breckenridge aurait aimé reculer mais, derrière lui, il n'y avait que le vide. Il se contenta de serrer les dents et de supporter stoïquement sa nudité toute proche.

— Donc, vous voyez, continua Heather, complètement inconsciente du poison troublant qu'elle représentait pour lui, cela ne peut pas être la raison de mon enlèvement.

Elle maintint ses yeux fixés sur les siens.

— Quelle qu'en soit la véritable raison, poursuivit-elle, si nous voulons découvrir la vérité et savoir si une menace pèse aussi sur Eliza et Angelica, et peut-être aussi sur Henrietta et Mary, il faut que je reste avec Fletcher et ses complices, du moins tant que je ne cours pas de danger immédiat.

En ce moment même, elle courait un danger bien plus grand avec lui qu'avec ses ravisseurs. Breckenridge grimaça à cette idée, et Heather sembla interpréter son expression comme un signe d'acquiescement.

Passant la main sous le couvre-lit, elle tendit vers lui un bras mince et toucha brièvement ses doigts agrippés au rebord de la fenêtre.

— J'aimerais que vous preniez ce message pour prévenir ma famille du fait que je ne suis pas en danger. Dites-leur que je leur donnerai des nouvelles dès que je serai libre.

— Ne soyez pas stupide, dit-il en la toisant d'un œil noir. Je ne peux pas vous laisser entre les mains de vos ravisseurs et m'en aller tranquillement.

Il l'étudia attentivement. Combien pouvait-elle bien peser ? Pouvait-il prendre le risque de...

Elle avait certainement saisi le sens de son regard car elle se raidit, recula d'un pas et pointa un doigt vers lui.

— Inutile de songer à m'emmener avec vous ! Ni maintenant ni jamais. Je suis prête à hurler si jamais vous posez ne serait-ce qu'un doigt sur moi.

Merveilleux, songea Breckenridge en plissant les yeux. Il la connaissait assez bien pour ne pas prendre ses menaces à la légère.

Elle sembla comprendre qu'il avait renoncé à son plan et se détendit un peu.

— Donc, si vous voulez bien prendre un message...

— J'ai déjà envoyé votre cocher avec un message pour votre père lui disant que vous aviez été emmenée de force dans une voiture sur la Grande Route du Nord, et que je vous suivais. S'ils n'ont pas de nos nouvelles dans les vingt-quatre heures, je pense que vos cousins vont partir à votre recherche.

Heather croisa les bras sur sa poitrine pour jauger Breckenridge.

— Dois-je en conclure que vous avez l'intention de continuer à me suivre ? demanda-t-elle.

— Oui, lâcha-t-il. C'est évident. Je ne peux pas les laisser vous emmener Dieu sait où.

— Hm.

Elle prit un temps de réflexion sans le quitter des yeux.

— Très bien, dit-elle. Voici ce que je vais faire. Je vais interroger Fletcher, Cobbins et Martha afin de découvrir tout ce que je peux à propos de leur employeur et de ses motivations, et tenter de

réunir assez d'informations pour savoir quelle menace pèse sur mes sœurs et mes cousines. Ensuite, je m'enfuirai. Si vous êtes encore là, vous pourrez m'y aider.

Elle attendit sa réponse.

Breckenridge soupira. Il lui en coûtait d'aller dans le sens de Heather, mais celle-ci devait venir avec lui de son propre chef, et elle était têtue comme une mule.

— Très bien, dit-il en se faisant violence.

Puis il ajouta :

— Je vais envoyer des nouvelles à Londres, puis je suivrai votre voiture. Je ne serai jamais loin.

Il la regarda sévèrement.

— Il va falloir que je vous voie tous les soirs.

Puis, lorgnant vers la bonne qui ronflait toujours dans son lit :

— Cela ne devrait pas être trop difficile, même si c'est chaque fois dans ces mêmes conditions.

Dès que vous serez en possession des informations que vous cherchez, vous partirez avec moi et je vous reconduirai à Londres. Le moment venu, je vous assurerai les services d'une bonne, afin de respecter les convenances.

Elle l'étudia quelques instants avant de répondre :

— Ce plan me paraît excellent.

Breckenridge eut envie de faire preuve de sarcasme, mais Heather n'y réagissait jamais bien.

— Fermez la fenêtre et allez vous coucher, dit-il. Nous nous verrons demain.

Heather recula et ferma précautionneusement le châssis. Elle resta derrière le carreau quelques instants.

* * *

Breckenridge baissa les yeux tandis qu'elle ôtait le couvre-lit pour se glisser entre ses draps, et entreprit de redescendre pour retrouver la terre ferme.

Tandis qu'il glissait le long du mur en se tenant à la gouttière, il dut se rendre à l'évidence : bien qu'il fût contrarié de la tournure que prenaient les événements, il éprouvait un sentiment de respect diffus mais réel pour la décision de Heather.

La famille était quelque chose d'important.

Il le savait mieux que personne, lui qui n'avait pas vraiment de famille de sang. Son père biologique était le défunt Camden Sutcliffe, diplomate et séducteur hors du commun. Sa mère était la comtesse de Brunswick, qui avait donné à son mari deux filles mais pas de fils. Brunswick l'avait rapidement reconnu comme son propre fils, au départ par besoin désespéré d'avoir un héritier, ensuite par affection pour lui. Brunswick avait appris à Breckenridge le sens de la famille. Breckenridge utilisait rarement son prénom, Timothy. Il était Breckenridge depuis sa naissance et se plaisait à porter ce nom, donné de génération en génération au fils aîné du comte de Brunswick. Car c'était ce qu'il avait toujours été : le fils de Brunswick.

Il comprenait donc parfaitement le besoin de Heather de découvrir ce que cachait cet étrange enlèvement, étant donné qu'il la visait elle, mais aussi ses sœurs et probablement ses cousines.

Lui-même avait deux sœurs aînées, lady Constance Rafferty et lady Cordelia Marchmain. Il disait souvent qu'elles étaient horribles, et pourtant il aurait été capable d'affronter des dragons pour elles. Malgré leurs fréquentes leçons de morale, elles l'aimaient aussi beaucoup. C'était sans doute ce qui expliquait la façon dont elles le harcelaient parfois, car elles avaient beau faire, leur frère

n'était pas un homme très sage.

A l'approche du sol, Breckenridge lança ses jambes pour s'écarter du mur, lâcha la gouttière et se laissa tomber sur les graviers. Il avait soudoyé l'aubergiste pour savoir dans quelle chambre était installée la jolie jeune fille. Encore vêtu de ses habits de soirée, il n'avait pas été difficile de se faire passer pour un audacieux libertin.

Breckenridge se redressa et resta un certain temps dans l'air frais de la nuit, passant en revue tout ce qu'il devait faire le lendemain. Il allait devoir échanger son phaéton contre un attelage moins voyant, mais il garderait les chevaux, du moins pour l'instant. Il fit la grimace en avisant ses vêtements. Il fallait aussi qu'il s'en débarrasse.

Enfin il prit le chemin de la petite taverne, un peu plus loin sur la route, dans laquelle il avait loué une chambre.

* * *

Du deuxième étage, Heather regardait par la fenêtre. Elle aperçut Breckenridge s'éloigner à grands pas et soupira de soulagement. Tant qu'il n'avait pas touché le sol, elle n'avait pu le voir et avait attendu en silence, craignant qu'il glisse ou qu'il tombe.

Elle ne l'aimait peut-être pas, même pas du tout, et elle appréciait encore moins ses manières de dictateur, mais elle ne voulait pas qu'il se blesse, surtout après être venu à son secours. Certes, elle avait refusé d'être délivrée pour l'instant, mais elle n'était pas assez stupide pour refuser son aide. Son soutien. Et même, le cas échéant, sa protection, au sens le plus respectable du terme.

Les capacités de Breckenridge à remplir ce rôle étaient, à n'en pas douter, non négligeables.

Néanmoins, dès qu'elle l'avait reconnu de l'autre côté de la fenêtre, elle avait constaté avec étonnement à quel point elle s'était sentie rassurée et confiante. Dès cet instant, toutes ses appréhensions s'étaient évanouies.

Elle haussa les épaules et se détourna de la fenêtre. Sûre d'elle, infiniment convaincue que la solution qu'elle avait choisie était la bonne, elle s'avança sur la pointe des pieds vers son matelas et y étendit le couvre-lit, puis se glissa entre les draps.

Heather sourit en songeant à l'expression de Breckenridge lorsqu'il lui avait fait signe de lui ouvrir la fenêtre. Son flegme habituel avait disparu. Amusée, elle ferma les yeux et s'endormit.

Chapitre 3

Tôt le lendemain matin, Heather était de nouveau dans la voiture, en route vers le nord.

Martha s'était réveillée une heure après l'aube, et avait donné à Heather la robe à l'anglaise en batiste verte qu'ils avaient apportée pour elle. Elle avait récupéré son châle à franges de soie, mais sa robe ambrée et son petit réticule de soirée étaient restés dans la grande besace de Martha. En revanche, la femme n'avait rien prévu pour ses pieds. Drapée dans son manteau en laine et chaussée de ses chaussures de bal, Heather avait été accompagnée en bas de l'escalier dans un salon privé.

Au cours du petit déjeuner, pris avec Fletcher, Cobbins et Martha, Heather n'avait même pas eu l'occasion de croiser le regard des serveuses qui s'affairaient. Si quelqu'un de sa famille se présentait un jour dans cette auberge pour la chercher, Heather savait que ces filles ne se souviendraient plus d'elle.

Tout en mangeant, elle avait repensé à la façon dont elle s'était comportée la veille avec ses ravisseurs. Elle avait posé quelques questions, mais ne leur avait jamais laissé entrevoir qu'elle pouvait être du genre à discuter ou à désobéir à leurs ordres. Elle n'avait pas non plus fondu en larmes ni sangloté lamentablement en se tordant les mains.

Mais ses ravisseurs savaient qu'elle était raisonnable et ne s'étaient pas attendus à une telle réaction de sa part. Ils se levèrent et la conduisirent sous bonne garde jusqu'à leur voiture.

Même si c'était contre sa nature, et malgré sa supposée intelligence, elle décida de les conforter dans leurs convictions et de renvoyer l'image d'une jeune fille docile et inoffensive. En prenant place une fois de plus sur le siège face à la route, Heather avait prévu de se faire passer aux yeux des trois complices pour une innocente écolière qu'ils raccompagnaient chez elle.

Pendant les quelques minutes au cours desquelles Martha, Cobbins et elle attendaient dans la voiture que Fletcher règle l'aubergiste et vienne les rejoindre, Heather regarda par la fenêtre et aperçut un garçon d'écurie qui tenait un hongre fougueux, sellé et prêt pour son cavalier.

Elle fut tentée d'ouvrir la portière, de sauter à terre et de s'élancer vers le cheval pour saisir les rênes, enfourcher la monture et partir au galop en direction de Londres. Mais l'envie lui passa aussitôt. Non seulement ce plan était périlleux — sans argent et sans vêtements corrects, elle risquait de tomber de Charybde en Scylla —, mais elle n'aurait plus aucune chance d'en savoir plus sur celui qui avait organisé son enlèvement.

Elle devait donc avoir foi en Breckenridge et compter sur lui pour qu'il la suive. Elle se demanda d'ailleurs s'il était déjà levé. Après tout, il était l'un des plus grands débauchés de la société ; les gentlemen comme lui apparaissaient rarement le matin, et encore moins pendant la Saison.

Enfin, Fletcher les rejoignit et ferma la porte derrière lui. La voiture fit un bond en avant et tourna vers le nord. Heather découvrit que faire confiance à Breckenridge n'était finalement pas si difficile. Une partie d'elle l'avait déjà accepté.

Une heure s'écoula dans le silence tandis qu'ils avalaient les kilomètres.

Comme prévu, Heather tâchait d'endormir la méfiance de ses ravisseurs et patienta suffisamment longtemps avant de se pencher vers la fenêtre, de regarder à l'extérieur et de demander d'un air maussade :

— Sommes-nous encore loin ?

Elle se tourna vers Fletcher, mais l'homme lui répondit par un sourire. Lorsqu'elle questionna du regard les deux autres, ils baissèrent simplement les paupières.

Considérant de nouveau Fletcher, elle fronça les sourcils.

— Vous pouvez au moins me dire pendant combien de temps je vais rester cloîtrée dans cette voiture.

— Un bon moment encore.

Elle écarquilla les yeux.

— Nous n'allons pas nous arrêter pour le thé ?

— Désolé, cela ne fait pas partie de notre programme.

Elle prit un air horrifié.

— Mais nous allons certainement nous arrêter pour déjeuner, alors.

— Pour déjeuner, oui, mais pas avant un certain temps.

Feignant d'être contrariée, elle se laissa aller contre son siège. Mais l'information selon laquelle ils allaient s'arrêter pour déjeuner laissait entendre qu'ils reprendraient ensuite la route.

— Nous partons loin vers le nord ? demanda-t-elle d'une petite voix, comme si cette idée l'inquiétait.

Ce qui était le cas.

Fletcher la regarda.

— Un peu plus loin encore.

Elle attendit qu'ils aient parcouru un ou deux kilomètres de plus avant de s'agiter sur son siège.

— Votre employeur, dit-elle, vous travaillez pour lui, habituellement ?

Fletcher secoua la tête en signe de négation.

— Cobbins et moi, nous louons nos services, et comme nous connaissons Martha depuis toujours, elle a accepté de nous aider.

— C'est donc lui qui est venu vous trouver ?

Fletcher acquiesça.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— A Glasgow, répondit Fletcher avec un large sourire.

Elle fit la grimace et garda le silence. Elle aurait donné sa main à couper que Fletcher et Cobbins venaient du nord de la frontière, mais l'accent de Martha était londonien... Devait-elle en déduire que l'homme qui les avait embauchés était de Glasgow ?

Avaient-ils prévu de l'emmener de l'autre côté de la frontière ?

Heather brûlait d'envie de le leur demander, mais Fletcher la contemplait avec un sourire un peu moqueur. Il savait que ses questions n'étaient pas innocentes, ce qui laissait supposer qu'il ne lui livrerait aucune information exploitable. Pas intentionnellement, du moins.

Pourtant, d'après ce qu'il venait de lui dire, elle avait encore du temps après le déjeuner pour les interroger discrètement. Croisant les bras sur la poitrine, elle décida de détourner un peu les

soupçons de Fletcher et ferma les yeux.

Elle avait besoin de deux informations avant de s'échapper : savoir qui les avait embauchés et pourquoi. Elle ouvrit les yeux au moment où leur voiture longeait les maisons de St. Neots. Ils passèrent devant un beffroi et l'heure qu'elle y lut lui confirma qu'ils avaient roulé une bonne partie de la matinée. Heather s'étira, regarda à l'extérieur puis, s'adossant, se tourna vers Fletcher.

— Cobbins et vous, vous avez toujours travaillé ensemble ?

Ce n'était pas la question qu'il espérait. Après quelques secondes, il acquiesça.

— Nous avons grandi ensemble.

— A Londres ?

Fletcher sourit de nouveau.

— Non, dans le nord. Mais nous avons beaucoup été à Londres ces dernières années. Il y a quantité de travail pour des gentlemen comme nous.

Heather hésita, puis se dit qu'elle ne risquait rien à lui demander :

— Je suppose que vous ne voudriez pas gagner plus que ce que votre employeur vous offre en faisant demi-tour et en me ramenant chez moi ?

Fletcher secoua la tête.

— Je ne dirais pas non à une petite rallonge, c'est certain, mais doubler un employeur n'a jamais été bon pour les affaires.

— Dois-je en conclure qu'il vous paie bien ?

— Il nous paie suffisamment pour que nous fassions correctement ce travail.

— Il est donc riche.

— Je ne dirais pas cela, répondit Fletcher après un temps.

Fletcher dit le contraire de ce qu'il pense, songea Heather en se penchant vers lui.

— Je suis curieuse, avança-t-elle. Comment un homme comme lui a-t-il fait pour embaucher des hommes comme vous ? Je ne crois pas que vous vantiez la qualité de vos services dans les journaux.

Fletcher rit doucement, et même Cobbins ébaucha un sourire.

— Nous travaillons sur recommandation, expliqua Fletcher. J'ignore qui lui a parlé de nous, mais il a écrit à notre contact et nous l'avons rencontré dans une taverne. Il nous a présenté le travail et nous avons accepté. C'est aussi simple que cela.

— Vous ne connaissez donc pas son nom ?

Heather savait qu'elle allait trop loin, mais le jeu en valait la chandelle.

Le visage de Fletcher se ferma et, tandis qu'elle le regardait, pleine d'espoir, il esquissa de nouveau son petit sourire narquois.

— Cette information ne vous servira à rien, mademoiselle Wallace, mais si vous y tenez vraiment, je peux vous jurer, la main sur le cœur, dit-il en joignant le geste à la parole, qu'il se fait appeler McKinsey.

Heather comprit aussitôt.

— Ce n'est pas son vrai nom.

— Non, en effet. Et, avant que vous me le demandiez, sachez que je ne sais pas comment il s'appelle. Face à des gens comme lui, les hommes sages ne posent jamais de questions compromettantes.

Heather se renfrogna et décida de ne plus l'interroger pour l'instant.

L'homme qui les avait embauchés pour la kidnapper était riche, il vivait quelque part dans le nord, probablement à Glasgow, et il inspirait le respect, sinon la peur, à des hommes comme Fletcher.

Même si elle était curieuse de connaître son identité, Heather était de plus en plus certaine de ne pas vouloir rencontrer cet homme.

* * *

Peu après midi, ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans le village de Stretton.

En entrant dans l'avant-cour d'une auberge, Heather lut le panneau : le Friar and Keys. Elle était déjà allée dans le nord à plusieurs reprises pour rendre visite à son cousin Richard et à sa femme Catriona, qui vivaient en Ecosse. En revanche, elle ne reconnut pas vraiment ce village.

Elle descendit de la voiture et étira ses membres engourdis, puis balaya rapidement les alentours du regard. Breckenridge les avait-il suivis au même rythme ? Avait-il remarqué qu'ils s'étaient arrêtés ?

— Venez, dit Martha en lui prenant le bras et en la poussant vers l'entrée de l'auberge. Allons commander le repas que vous avez réclamé avant que Fletcher ne change d'avis.

Heather l'accompagna d'un pas docile, mais le commentaire de la femme la poussa à se retourner. Fletcher et Cobbins étaient descendus de la voiture, que l'on n'avait pas garée tout au fond de la cour mais sur le côté, où elle serait facilement visible depuis la route. Fletcher et le taciturne Cobbins s'étaient avancés vers la chaussée qu'ils scrutaient en discutant âprement.

Se laissant conduire vers une alcôve en lambris dans un coin du bar, Heather s'assit après en avoir reçu l'autorisation de Martha, puis se laissa glisser sur la banquette. Martha vint la rejoindre et la coinça contre le mur. Heather leva les yeux vers la porte. Fletcher et Cobbins n'étaient pas encore arrivés.

Une serveuse s'approcha d'elles. Martha demanda le menu, puis commanda du hachis parmentier pour tout le monde.

— Et trois verres de bière.

Puis elle considéra Heather et ajouta :

— Avec un verre de cidre.

La serveuse acquiesça et tourna les talons.

— Merci, dit Heather.

Pour toute réponse, Martha grommela.

Heather attendit quelques secondes puis demanda, le regard braqué vers la porte :

— Que fait donc Fletcher ?

Était-ce donc ici qu'elle devait être livrée ?

— Il est prudent, répondit Martha. Il a toujours été comme ça. Il veut s'assurer que personne ne nous suit.

Heather eut un coup au cœur.

— Comment pourrait-on nous suivre ? demanda-t-elle en s'efforçant de garder son calme. Si quelqu'un avait assisté à mon enlèvement, il nous aurait rattrapés depuis longtemps, vous ne croyez pas ?

— C'est ce que vous pensez, dit Martha avec un hochement de tête. Mais, comme je l'ai dit, ce vieux Fletcher est un homme prudent. C'est pour cette raison qu'il a survécu aussi longtemps.

La serveuse arriva bientôt avec leurs plats. Une autre l'accompagnait avec les quatre chopes. Les deux femmes empêchaient Heather de voir la porte d'entrée.

Elle allait suggérer que l'une d'elles aille chercher Fletcher et Cobbins avant que leur plat refroidisse, lorsqu'elle vit les deux hommes entrer.

Elle retint un soupir de soulagement. Tendant la main vers sa chope de cidre, elle but calmement.

Cobbins s'assit en face d'elle et Fletcher se plaça à côté de lui sur la banquette.

— Je n'ai vu personne, dit-il à Martha. Il semblerait que la voie soit libre.

Martha, dont la bouche était déjà pleine, leva à peine les yeux de son assiette.

Cobbins attrapa sa fourchette et la plongeait dans son plat devant lui. Fletcher l'imita.

Heather joua avec la viande sur les pommes de terre, puis prit une petite bouchée. Elle goûta timidement son plat et le trouva étonnamment savoureux.

Quelques minutes plus tard, elle leva par hasard les yeux vers la porte et aperçut Breckenridge au milieu de la pièce. Il croisa son regard et détourna aussitôt la tête, comme s'il cherchait un endroit où s'asseoir.

Heather garda le visage incliné vers son assiette, tout en observant à la dérobée Breckenridge. Pour un homme de sa stature, elle était étonnée de voir avec quelle aisance il se faufilait entre les tables en direction de leur alcôve.

Elle le vit disparaître derrière le haut panneau de bois où Fletcher était adossé. Il s'était glissé dans l'alcôve mitoyenne, juste derrière ses ravisseurs.

Heather comprit qu'il devait entendre toute leur conversation. Posant sa fourchette, elle prit une gorgée de cidre, se racla la gorge et s'adressa à Fletcher.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle.

Les yeux baissés, elle reposa prudemment sa chope, comme si elle était nerveuse et agitée.

Fletcher la jaugea quelques instants.

— Nous vous emmenons un peu plus loin au nord.

Elle le supplia du regard.

— Mais jusqu'où ? Encore plus loin que la Grande Route du Nord ? Ou ailleurs ?

Elle parvint à teinter ses paroles d'une pointe de peur, comme si elle redoutait quelque chose d'autre dans le nord que leur employeur.

— Comme je vous l'ai dit... au nord, répondit Fletcher, l'air soucieux.

— Mais où, au nord ?

Elle écarta les bras d'un geste théâtral.

— Il y a beaucoup d'endroits au nord ! Où...

Jouant la comédie, elle retint admirablement bien son souffle, s'étrangla un peu, puis continua plus calmement :

— Où nous arrêterons-nous ce soir ?

Son ton laissait entendre qu'elle était sur le point de céder à la panique à l'idée de s'arrêter trop près de quelque lieu.

Fletcher haussa les sourcils, ce qui creusa un peu plus les plis de son front. Il se pencha vers elle et répondit à voix basse :

— Je ne sais pas ce qui se passe dans votre caboche, mais nous nous arrêterons à Carlton-on-Trent pour passer la nuit.

Il l'étudia attentivement.

— Y a-t-il une raison de ne pas nous y arrêter ?

Heather se redressa et prit une courte inspiration.

— Carlton-on-Trent ?

Elle sourit faiblement, puis secoua la tête.

— Non, ajouta-t-elle, il n'y a aucune raison de ne pas nous arrêter à Carlton-on-Trent.

— Parfait, dit Fletcher, l'air toujours soucieux, avant de se tourner vers ses complices.

— Dépêchez-vous de manger et de boire, nous allons reprendre la route.

Les deux autres marmonnèrent et Heather se dépêcha d'avaler quelques bouchées de son plat presque froid. Le trio finit son repas. Aucun d'eux ne remarqua l'homme de grande taille qui venait de quitter l'alcôve voisine. Sans un regard vers Heather, Breckenridge sortit de l'auberge.

— Venez, déclara Fletcher.

Il repoussa son assiette et se leva.

Les autres le suivirent plus lentement.

Heather laissa Martha et Cobbins la conduire docilement à l'extérieur. En pénétrant dans la cour, elle eut juste le temps d'apercevoir Breckenridge, vêtu d'un habit triste et gris aux antipodes des élégants vêtements qu'il avait l'habitude de porter. Il quitta la cour de l'auberge à bord d'un simple cabriolet et mena ses chevaux sur la route en direction du nord.

Elle comprit qu'il avait choisi de les devancer.

Fletcher n'avait pas avisé l'attelage et son conducteur. Il s'était dirigé directement vers leur cocher avec qui il avait engagé la conversation.

Selon Heather, Cobbins n'avait pas remarqué non plus Breckenridge, et Martha était sortie après elle de l'auberge. Elle pouvait au mieux l'avoir vu de dos, et de loin.

Fletcher ouvrit la portière et lui fit signe d'entrer.

Heather monta dans la voiture et s'installa sur la banquette à sa place habituelle. Pendant que les autres l'imitaient, elle pria pour que Fletcher n'ait pas deviné son stratagème, n'ait pas vu que Breckenridge les suivait, et ne lui ait pas menti.

Car si elle perdait la présence protectrice de Breckenridge...

Tandis que cette idée germait dans son esprit, elle comprit combien elle se sentirait seule si elle ne l'avait pas su tout près, combien elle serait gagnée par la peur et la panique. Quelle ironie ! Il était étrange de penser que cet homme, son pire cauchemar, l'homme qu'habituellement elle évitait et pour lequel elle nourrissait une véritable aversion, était devenu son sauveur.

Breckenridge, son sauveur...

Elle faillit éclater de rire. La voiture tangua et quitta avec fracas la cour de l'auberge. Heather tourna la tête et contempla le paysage.

* * *

Breckenridge atteignit Newark-on-Trent au milieu de l'après-midi. Il avait voyagé à marche forcée pour devancer la voiture qui emmenait Heather. Ses chevaux étaient épuisés. Il fit halte au premier relais et appela à grands cris les garçons d'écurie et le palefrenier.

Malgré sa tenue peu avenante, ils répondirent à sa voix autoritaire et arrivèrent en courant. Posant le pied à terre, Breckenridge tendit les rênes au premier garçon d'écurie et s'adressa au palefrenier.

— J'ai besoin de vos meilleurs chevaux, lança-t-il. Attelez-les et tenez-les prêts à partir...

Il consulta sa montre à gousset, puis referma le clapet et ajouta :

— ... dans une heure.

— Bien, monsieur. Que voulez-vous faire de vos chevaux ?

Il donna l'adresse du relais de High Barnet, puis traversa la cour de l'auberge et se dirigea vers Lombard Street.

Il s'arrêta d'abord dans la succursale locale de la Child's Bank pour prendre de l'argent. Après

quoi, suivant les conseils du directeur de la banque, il alla rendre visite au meilleur chausseur de la ville. Il eut la chance de trouver une paire de bottes d'équitation de très belle qualité à sa taille. Il se rendit ensuite chez un excellent tailleur pour gentlemen où il évita de justesse le scandale en commandant une tenue digne d'un palefrenier ou d'un paysan du Nord.

Le tailleur ouvrit de grands yeux et ses assistants le regardèrent fixement. Contenant son impatience, Breckenridge expliqua qu'il avait besoin d'un déguisement pour une fête qui se déroulait à la campagne.

Tout le monde s'exécuta avec zèle.

L'opération dura pourtant plus de temps que voulu. Comme le tailleur pinaillait, Breckenridge intervint :

— Bon sang, mon ami ! Il n'est pas nécessaire que je sois le palefrenier le mieux habillé du Nord !

L'homme fit un bond. Des épingles tombèrent en cascade de ses lèvres et s'éparpillèrent au sol. Ses assistants se précipitèrent pour les ramasser.

— Non, bien sûr, monsieur. Si monsieur veut bien se tenir tranquille, je ferai de mon mieux pour retirer ces épingles... même si, avec de telles épaules... enfin, je pensais que...

— Je me fiche de mettre en valeur mes épaules ! Assurez-vous simplement que je puisse bouger convenablement.

Dès que le petit tailleur guindé recula, Breckenridge leva les bras. Ni la veste ni la chemise ne craquèrent.

— Parfait, ça fera l'affaire, déclara-t-il, satisfait.

Il désigna l'autre tenue, ainsi que la veste et la culotte contre lesquelles il avait troqué son habit de soirée dans la taverne de Knebworth.

— Emballez-moi ça. Je porterai ce que j'ai sur moi. Il faut que je reprenne la route.

Le tailleur et ses assistants obéirent précipitamment.

Breckenridge les paya et leur offrit un généreux pourboire.

Son paquet sous le bras, il se hâta vers le relais. Deux beaux chevaux noirs avaient été harnachés au cabriolet qu'il avait loué à Baldock pour remplacer son phaéton, beaucoup trop voyant. Il examina les deux chevaux avant de payer le palefrenier. Puis il rangea son paquet sous le siège et s'installa ; après avoir testé les rênes, il fit un signe aux garçons d'écurie.

— Lâchez-les.

Les deux chevaux bondirent vers l'avant et sentirent aussitôt la main ferme qui tenait les rênes. Ils s'ébrouèrent mais se calmèrent promptement. Avec une petite rotation du poignet, Breckenridge roula au petit trot dans la rue. Enfin il tourna et s'élança rapidement sur la Grande Route du Nord.

* * *

Il était déjà posté au bar du Old Bell Inn à Carlton-on-Trent quand la voiture qui transportait Heather passa sous le porche voûté de l'auberge et s'arrêta dans l'avant-cour. Assis à une table d'angle, il sirotait une chope de bière. Il regarda le petit groupe descendre de voiture. Comme précédemment, Heather était conduite sous bonne garde vers la porte de l'auberge qui débouchait sur le hall d'entrée.

Heureusement, le hall était séparé du bar par une cloison de bois. De l'endroit où il était assis, Breckenridge distinguait presque chaque mot, tandis que personne ne pouvait l'apercevoir. Lui non plus ne les voyait pas, mais il espérait que Heather avait remarqué qu'il n'y avait qu'une seule

auberge dans ce petit village, et qu'elle partirait du principe qu'il était quelque part, tout près d'elle.

La porte d'entrée s'ouvrit, puis il y eut des bruits de pas. Quelqu'un actionna la cloche sur le comptoir.

Breckenridge retint son souffle et entendit l'aubergiste accueillir les nouveaux arrivants. Il écouta tout particulièrement le numéro des chambres qui leur étaient allouées. Comme les femmes, les hommes partageaient leur chambre, mais chacune se trouvait dans une aile différente.

Fletcher essaya de convaincre l'aubergiste de leur attribuer une chambre plus proche de celle des femmes, mais l'homme leur expliqua que les autres étaient fermées suite à un récent dégât des eaux provoqué par un orage. Fletcher ronchonna et accepta la situation à contrecœur.

— Parfait, murmura Breckenridge.

Il avait soudoyé l'aubergiste pour s'assurer que les ravisseurs de Heather se trouveraient à bonne distance de sa chambre pour la nuit. Il espérait sincèrement que, le soir venu, elle serait prête à leur fausser compagnie et à retourner à Londres avec lui. Pourtant, comme l'attestaient les derniers déguisements qu'il s'était procurés, il était presque certain qu'elle ne se montrerait pas raisonnable.

Le groupe s'occupa d'aller chercher leur bagage, puis Heather prit la parole de sorte à être entendue dans la salle.

— Je ne suis pas habituée à rester enfermée toute la journée, déclara-t-elle. Je vous demande instamment de me laisser faire une courte promenade.

— Jamais de la vie, grommela Fletcher.

Breckenridge s'aperçut que le groupe s'était approché du bar.

— Inutile de croire que vous allez nous échapper aussi facilement, ajouta Fletcher.

— Mon bon ami, répliqua Heather d'un air hautain, où croyez-vous que je puisse aller au milieu de ces champs ?

Cobbins avança qu'elle pouvait voler un cheval.

— Oui, bien sûr, avec une robe à l'anglaise et des chaussures de bal, railla Heather. Mais je ne demande pas à me promener seule, Martha peut m'accompagner.

Martha était de l'avis des deux hommes, mais Heather campa sur ses positions, refusant de battre en retraite dans leur échange de plus en plus houleux.

Fletcher finit par intervenir.

— Ecoutez, dit-il sans pouvoir contenir son mécontentement, nous avons reçu l'ordre de veiller sur vous, et non de vous livrer en pâture au premier débauché oisif qui vous verrait passer et s'enticherait de vous.

Heather souffla bruyamment.

— Sachez que les débauchés oisifs ont mieux à faire que de s'enticher de moi.

Ce qui était faux, songea Breckenridge, mais ce n'était pas l'information la plus importante à retenir dans l'intervention énergique de Fletcher.

— Allez, Heather, continue, dit-il tout bas.

Comme si elle avait entendu son invitation inaudible, elle poursuivit d'un ton insouciant.

— Et si au lieu de rester là à discuter, vous me traitiez en adulte raisonnable et vous me disiez enfin quels sont les ordres stricts que vous avez reçus me concernant, je pourrais m'efforcer d'y obéir, ou de vous aider à les respecter.

Breckenridge retint sa respiration : il pouvait presque sentir Fletcher siffler entre ses dents.

— Très bien.

La contrariété de Fletcher avait atteint ses limites.

— Si vous voulez le savoir, expliqua-t-il, nous devons vous protéger de tout danger. Nous ne

devons même pas permettre à un pigeon de toucher à l'un de vos cheveux. Nous devons vous livrer à notre homme en bonne santé, exactement comme nous vous avons trouvée.

Au changement de ton de Fletcher, Breckenridge l'imagina se rapprochant de Heather pour la dominer de toute sa taille, l'intimider et la contraindre à reculer ; il savait déjà que cette manœuvre ne fonctionnait pas avec elle.

— Donc, vous comprenez, poursuivit Fletcher d'une voix basse mais énergique, qu'il est absolument hors de question que vous sortiez vous promener.

— Hm, fit Heather d'une voix dangereusement douce.

Fletcher était sur le point d'être terrassé par un formidable coup de poing. Pour une fois qu'il n'en était pas le destinataire, Breckenridge sourit et attendit que le coup parte.

— Si, comme vous le dites, continua Heather, vous avez reçu l'ordre — arrêtez-moi si je me trompe — de me garder en parfaite santé jusqu'à ce que vous me remettiez entre les mains de votre employeur, il faut absolument que je marche un peu. Rester enfermée des journées entières dans une voiture ne m'a jamais réussi. Si vous ne voulez pas que je m'affaiblisse ou que je contracte une maladie, je vais avoir besoin d'air frais et d'un peu d'exercice pour récupérer de ce pénible voyage.

Elle fit une pause puis reprit sur un ton extrêmement posé.

— Je suis certaine qu'une courte promenade jusqu'à la rivière derrière l'auberge me ferait beaucoup de bien.

Breckenridge était sûr de pouvoir entendre Fletcher inspirer et expirer entre ses dents.

De lourdes secondes s'écoulèrent avant qu'il s'écrie :

— Bon, très bien ! Martha, accompagne-la. Vingt minutes, pas plus, c'est compris ? Pas une minute de plus.

— Merci, Fletcher, dit Heather d'un air reconnaissant. Venez, Martha, profitons des derniers rayons de soleil.

Elle sortit de l'auberge par la porte principale, suivie du pas lourd de Martha.

Breckenridge attendit quelques instants en buvant sa bière. Finalement, Fletcher et Cobbins montèrent dans les étages.

Cobbins ronchonnait mais Fletcher s'était terré dans un silence sinistre.

Dès qu'ils se furent suffisamment éloignés, Breckenridge se leva et s'étira, puis quitta le bar en direction du hall d'entrée. Quelques secondes plus tard, il se glissa à l'extérieur.

* * *

La River Trent coulait paisiblement à une centaine de mètres derrière l'auberge. Un chemin très praticable courait le long de la rive. Heather s'y engagea d'un pas tranquille, sincèrement heureuse de pouvoir se dégourdir les jambes et de respirer l'air frais. Pourtant, si elle avait tant insisté pour faire cette promenade, c'était surtout pour s'assurer que Breckenridge était bien là.

Elle ne pouvait pas savoir s'il était arrivé avant eux ou s'il était toujours en chemin, mais elle était absolument certaine qu'il finirait par apparaître. Il lui avait dit qu'il voulait la voir tous les soirs. Elle ne se faisait pas d'illusion ; si jamais il pensait qu'elle était en danger, il volerait aussitôt à son secours, coûte que coûte. De la même façon, lorsqu'il la retrouverait ce soir — restait à savoir comment —, il allait certainement essayer de la convaincre de renoncer à son plan et de retourner à Londres avec lui.

Tout en marchant, elle passa en revue ce qu'elle avait appris ce jour-là : elle n'en savait pas assez, mais disposait à présent de quelques informations assez révélatrices pour continuer dans cette

voie et essayer d'en apprendre plus. Intérieurement, elle entreprit de classer ces éléments point par point.

Elle était complètement absorbée dans ses pensées quand Martha, qui avançait d'un pas lourd à côté d'elle, lui dit :

— Vous prenez tout cela horriblement bien.

Heather la regarda fixement.

— Je m'attendais à devoir gérer une crise d'hystérie, expliqua la femme, des larmes et des supplications, au moins.

— Eh bien..., fit Heather d'un air éloquent. Je dois reconnaître qu'au début, j'ai paniqué un peu, mais... je me suis demandé s'il ne fallait pas plutôt que je voie mon enlèvement comme une aventure.

Comme il fallait qu'elle éloigne les soupçons de Martha, elle lui donna la première explication qui lui venait à l'esprit.

— Une aventure romantique, dit-elle avec un geste théâtral, assortie d'un mystérieux criminel, qui pourrait se révéler extrêmement séduisant.

Martha renifla bruyamment.

— Ainsi, c'est donc ça : vous idéalisez la canaille qui a orchestré votre enlèvement.

— Savez-vous vraiment s'il s'agit d'une canaille ? demanda Heather.

Elle n'eut pas à feindre son inquiétude.

Martha fit la grimace.

— Je ne peux pas être aussi affirmative. Je n'ai pas traité directement avec ce vaurien. Il n'y a que Fletcher et Cobbins qui l'ont rencontré. Mais quelle que soit la vermine capable d'organiser aussi froidement un enlèvement comme celui-ci — qu'il soit beau ou non — si vous voulez mon avis, il vaut mieux ne pas la rencontrer.

Martha se tourna de nouveau vers elle.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir faire une crise de nerfs ?

Heather lui lança un regard étonné.

— Cela m'avancera-t-il beaucoup ?

— Pas avec moi, et Fletcher serait plutôt du genre à vous frapper qu'à vous témoigner sa sollicitude.

— Dans ce cas, répondit Heather en levant le menton, je pense que je vais continuer à idéaliser cet homme en attendant d'avoir de bonnes raisons de ne pas le faire. Vous devriez me remercier, je vous simplifie grandement la tâche.

— En parlant de cela, dit Martha avec un reniflement hautain, nous sommes allées assez loin. Vous avez peut-être besoin d'exercice mais pas moi. Nous allons rebrousser chemin.

Heather s'arrêta, emplit ses poumons d'air frais puis souffla longuement.

— D'accord, dit-elle.

Tournant les talons, elle se mit à marcher derrière la grande silhouette sombre de Martha.

La « bonne » mesurait quelques centimètres de plus que Heather, mais elle était aussi deux fois plus large qu'elle. Malgré sa stature et son pas habituellement traînant, Martha pouvait se déplacer très vite, et Heather avait vu la taille de ses bras, dissimulés par les volumineuses manches noires de sa robe. Martha était peut-être imposante, mais elle était surtout musclée. Si Heather voulait lui échapper, il fallait d'abord que cette femme ne puisse pas se mettre en travers de son chemin.

Elles revinrent lentement vers l'auberge — Martha, parce que c'était son pas normal, et Heather, parce qu'elle ne voulait pas se soustraire trop vite à l'air frais de l'après-midi qui touchait à sa fin.

Lorsqu'elles atteignirent l'étroit chemin emprunté à l'aller, elles quittèrent le sentier qui bordait la rivière, puis, laissant la River Trent dans leur dos, gravirent la petite pente en direction de l'auberge.

Heather leva la tête pour contempler la bâtisse en pierre grise et aperçut l'homme brun à l'imposante carrure dissimulé dans l'ombre.

Un peu plus tôt, à Stretton, Breckenridge était habillé comme un petit commerçant de province. A présent, par sa tenue, il ressemblait davantage à un écuyer. Même ainsi, elle le reconnut sans mal et son cœur devint plus léger. Elle esquissa un petit sourire qu'elle réprima très vite.

Elle lança un regard en biais vers Martha qui soufflait péniblement à côté d'elle. La femme n'avait rien remarqué, constata Heather, soulagée.

Elle reporta son attention sur le bâtiment.

Breckenridge avait disparu.

Cela n'avait aucune importance. Elle savait qu'il n'était pas loin, et ce soir ils se retrouveraient d'une façon ou d'une autre. Elle reprit mentalement la liste de toutes les informations qu'elle avait apprises afin de mieux le convaincre de continuer à suivre ses ravisseurs.

* * *

Le Old Bell Inn était une très vieille auberge. Ses chambres étaient équipées de loquets avec des crochets, mais pas de serrures.

En son for intérieur, Heather remercia l'aubergiste de ne pas avoir modernisé son établissement. Dès que tous les clients de l'auberge se furent retirés dans leurs chambres et que les ronflements de Martha furent assez forts pour couvrir les craquements du parquet, Heather souleva le loquet de leur porte et se glissa dans l'air froid du couloir.

Elle n'avait pas osé allumer de bougie, mais ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Elle voyait assez bien les formes et un simple regard suffit à lui confirmer que la voie était libre. Une fois encore, elle avait été privée de ses vêtements, mais elle s'était plainte d'avoir froid. Elle avait ainsi convaincu Martha de lui laisser son châle de soie ainsi que son manteau, pour l'étendre sur son lit en guise de couverture.

Enveloppée dans son pardessus, elle s'était servie de son châle comme ceinture. Même si cette robe improvisée découvrait ses chevilles et le bas de ses mollets, sa peau était au moins dissimulée par ses bas de soie. Cette tenue était bien plus décente que le couvre-lit dont elle s'était drapée la nuit précédente.

Elle était en chemin pour retrouver Breckenridge, car le voir chaque soir était plus ou la moins la condition qu'il lui avait fixée pour lui permettre de rester avec ses ravisseurs. Elle le connaissait suffisamment pour être persuadée qu'il ne plaisantait pas. De plus, elle voulait partager avec lui ce qu'elle avait appris, et savoir si de son côté il avait d'autres pistes.

La connaissance qu'il avait du monde, surtout celle qui dépassait le cadre de la bonne société, était plus importante que la sienne.

Heather ferma doucement la porte derrière elle et remit précautionneusement le loquet en place avant de se diriger vers l'escalier. Pendant quelques secondes, elle resta immobile, attentive au moindre bruit, prenant le temps de s'habituer à l'obscurité du couloir et de retracer mentalement le chemin à prendre.

Lorsque Martha et elle avaient quitté la table qu'elles avaient partagée avec Fletcher et Cobbins, Breckenridge, assis à l'autre bout de la pièce tout près de la porte, les avait devancées et

avait pris congé avant eux. Il était dans l'escalier au moment où elles traversaient le hall.

Elles étaient montées derrière lui, et Heather l'avait vu ouvrir la porte d'une chambre tout près de l'escalier. Il n'avait pas regardé dans leur direction, se contentant de refermer le battant.

Heather avait suivi Martha. Elle était passée devant sa porte, avait longé le couloir et continué vers sa chambre.

Légèrement excitée, elle prit une courte inspiration puis se mit en route à pas de loup. Grâce à ses fines chaussures de bal, elle remonta le couloir sans faire le moindre bruit.

A l'approche de l'angle, elle fit une pause et regarda en arrière. Il n'y avait toujours personne. Rassurée, elle passa prudemment la tête et bifurqua...

Un corps puissant apparut brusquement devant elle et la percuta.

Elle vacilla, mais des mains fermes la saisirent et l'aiderent à garder l'équilibre.

Son cœur s'emballa. Elle leva les yeux ; l'obscurité était trop dense.

Elle ouvrit la bouche...

Une paume s'abattit sur ses lèvres. Un bras de fer l'encercla et la serra contre un corps solide et résolument viril. Elle était incapable de bouger.

Tous ses sens se mirent en ébullition au contact de cette force, de cette chaleur masculine.

Puis un juron virulent vibra dans ses oreilles, et elle comprit par qui elle venait d'être capturée.

Sous l'effet de la peur, ses muscles s'étaient contractés. Envahie par un immense soulagement, Heather se détendit. La tentation de s'affaler dans ses bras, de s'effondrer avec reconnaissance contre lui, était si violente qu'elle en fut choquée, au point de se raidir de nouveau.

Breckenridge inclina son visage vers le sien, puis siffla entre ses dents :

— Que diable faites-vous ici ?

Son ton la mit hors d'elle. Il n'avait pas encore ôté sa main de devant sa bouche. Elle le mordilla.

Il la retira en maugréant.

Heather s'humecta les lèvres avant de chuchoter avec colère :

— Je suis venue vous retrouver, bien sûr. Et vous, que faites-vous là ?

— Je suis venu vous chercher, bien sûr.

— Vous êtes ridicule.

Elle avait posé les mains sur son torse. Elle les retira vivement.

— Je peux difficilement me blesser en l'espace de quelques mètres ! dit-elle.

Ses paroles lui parurent aussitôt puériles, et Breckenridge n'y répondit pas.

Il la fixait dans l'obscurité.

Elle ne voyait pas ses yeux, mais son regard était si intense, si pénétrant que son cœur se mit à battre la chamade, à tambouriner violemment dans sa poitrine.

Il la dévisageait, sans ciller.

Un instinct primitif hérissa le fin duvet sur la nuque de Heather.

Soudain, Breckenridge leva la tête, se raidit et recula d'un pas.

— Venez, dit-il.

Il l'attrapa par le coude et l'entraîna sans cérémonie dans le couloir. Sa mauvaise humeur était palpable.

Si elle n'avait pas été contrainte de rester silencieuse, elle lui aurait dit ce qu'elle pensait de ses manières si cavalières.

Breckenridge s'arrêta devant la porte de sa chambre. Il aurait préféré retrouver Heather ailleurs, mais sa priorité absolue était de veiller à sa sécurité. Il tira sur le loquet pour ouvrir le battant.

— Entrez, murmura-t-il.

Il avait laissé allumée une lampe qui brûlait doucement. Dès que Heather fut dans la pièce, il referma la porte et détailla sa tenue avant de grommeler dans sa barbe.

Heather regarda autour d'elle mais il n'y avait aucun autre endroit pour s'asseoir que le lit. Breckenridge passa rapidement devant elle, souleva le couvre-lit puis désigna le drap d'un geste autoritaire.

— Asseyez-vous ici, ordonna-t-il.

Heather le toisa, puis s'exécuta avec la grâce altière d'une reine en titre.

Aussitôt, il rabattit le couvre-lit sur elle.

Elle lui décocha un regard un peu perplexe, mais serra volontiers l'étoffe autour d'elle.

Breckenridge ne lui expliqua pas son geste. Libre à elle de penser qu'il espérait la préserver d'un rhume — le couvre-lit allait surtout l'empêcher de se laisser distraire par ses chevilles et ses mollets.

Ce qui était vraiment ridicule, étant donné le nombre de femmes nues qu'il avait tenues dans ses bras. Pourquoi la vue de chevilles et de mollets recouverts de bas l'affectait-il tant ? Il ne se l'expliquait pas.

Breckenridge vint s'asseoir à ses côtés en veillant à laisser un espace suffisant entre eux.

— Qu'avez-vous appris ? demanda-t-il.

Elle l'étudia quelques instants avant de répondre.

— Pas autant que je l'aurais souhaité, mais ils m'ont révélé que leur employeur les avait embauchés à Glasgow, qu'il payait tous leurs frais et que l'arrangement financier proposé leur convenait tout à fait. Cela me laisse penser que cet homme est assez riche. En revanche, je n'ai pas réussi à savoir où il m'emmenait.

Heather se blottit dans le couvre-lit et fronça les sourcils.

— La seule chose que j'ai pu leur soutirer relève plus d'une impression.

Voyant qu'elle ne continuait pas, il la pressa :

— Quelle impression ?

Le pli entre ses sourcils s'accentua.

— Fletcher et Cobbins ont été les seuls à le rencontrer. Ils éprouvent à l'égard de leur employeur une certaine... méfiance.

— Du respect ?

Elle fit la moue.

— En quelque sorte. Ils semblent impressionnés par son physique. Il s'agit peut-être d'un homme mauvais et dangereux.

Breckenridge réfléchit un instant.

— Où l'ont-ils rencontré, à Glasgow ?

— Dans une taverne. Apparemment, Fletcher et Cobbins travaillent ainsi, par recommandation. Cet homme a entendu parler d'eux par un tiers et les a approchés grâce à un contact qu'ils ont sur place.

— Ils n'en savent peut-être pas beaucoup sur lui, conclut Breckenridge.

— D'après ce que j'ai compris, non. Ils m'ont donné un nom, mais ne vous réjouissez pas trop vite, Fletcher m'a clairement fait comprendre qu'il s'agissait d'un nom d'emprunt.

— Et quel est-il ?

— McKinsey.

— C'est un nom écossais.

Extrêmement sensible à la présence inconvenante de Heather à côté de lui, Breckenridge se leva et se mit à faire les cent pas.

Heather l'observa tandis qu'il déambulait.

— Je ne suis pas aussi affirmative. D'ailleurs, si Fletcher ne croit pas que McKinsey soit son vrai nom, c'est peut-être parce que cet employeur est en réalité anglais.

Breckenridge fit la moue.

— C'est vrai. Et il y a beaucoup d'Anglais à Glasgow.

Sous la couverture, Heather se raidit.

— Je dois absolument essayer d'en savoir plus.

Breckenridge lui décocha un regard noir, pour le moins peu encourageant.

— Nous sommes déjà loin de Londres, et nous nous trouvons sur la Grande Route du Nord. Nous ne savons pas jusqu'où ils veulent vous emmener, mais chaque mile parcouru nous éloigne de votre famille et vous met un peu plus en danger.

Elle serra les lèvres mais ne se départit pas de son calme. Jusqu'à présent, Breckenridge s'était montré conciliant et lui avait accordé son soutien. Pour une fois, elle allait essayer de le raisonner et voir où cela la conduirait.

— En parlant de cela, et aussi étrange que cela puisse paraître, dit-elle, ils ont reçu l'ordre très strict de veiller sur moi. Qu'il ne m'arrive rien de mal et que je reste en bonne santé. J'ai utilisé cet argument pour les convaincre de me laisser marcher au bord de la rivière. Ils semblent donc prendre ces ordres très au sérieux.

A contrecœur, Breckenridge acquiesça.

— J'étais au bar, de l'autre côté de la cloison, expliqua-t-il. J'ai tout entendu.

Il continua d'arpenter lentement la pièce, l'air aussi impassible qu'à son habitude. Enfin il se tourna vers elle.

— Je reconnais que tout cela est extrêmement étrange.

— En effet. Et chaque mile qui nous éloigne de Londres rend l'idée d'une rançon encore plus improbable. Nous ne sommes donc pas près de découvrir qui se cache derrière tout cela, ni quel est son dessein.

Elle chercha son regard.

— Je pense que nous devons réfléchir plus globalement aux implications.

Breckenridge serra les lèvres et pivota sur lui-même.

— Ce qui veut dire que vous souhaitez persister dans — il fit un grand geste — cette quête.

Elle releva la tête.

— Bien sûr. Je suis ici, toujours en état de séquestration, mais ils m'ont alloué les services d'une bonne et ils ont pour ordre strict de veiller sur ma santé et sur ma sécurité. De plus, dit-elle en le pointant du doigt, vous êtes là. Si vous continuez à nous suivre, le jour où ma fuite deviendra nécessaire, je pourrai m'en remettre à vous. Vous avez les épaules assez larges, Dieu merci.

Breckenridge lui lança un regard interrogateur.

Mais elle poursuivit :

— Etant donné que la menace s'étend à mes sœurs, et éventuellement à mes cousines, que nous n'avons pas encore assez d'informations pour y remédier, et que rester avec Fletcher et ses complices ne m'expose à aucun autre danger, il est de mon devoir de rester avec eux le temps de savoir qui se cache derrière tout ça, et si possible quelles sont ses motivations.

Les yeux rivés sur Breckenridge, elle conclut :

— D'après moi, les raisons pour continuer ce voyage avec mes ravisseurs l'emportent sur les

autres.

* * *

Breckenridge aurait voulu lui dire qu'elle avait tort, que, d'après ses estimations, l'impératif de veiller pleinement à sa sécurité — qui dans son esprit impliquait de la ramener à Londres sous le toit de son père — l'emportait de loin sur toute autre considération. Pour lui, c'était effectivement le cas. Mais pour Heather... Le plus dur était qu'il comprenait sa position. Et il pouvait difficilement l'accuser d'être une femme obstinée, imprudente et égoïste quand ses choix étaient motivés par son dévouement et son sens du devoir à l'égard de sa famille.

Il aurait pris la même décision s'il avait été à sa place.

Breckenridge passa une main nerveuse dans ses cheveux, eut conscience de son geste et baissa le bras. Puis il regarda Heather, enroulée dans son dessus-de-lit, la tête et le menton levés.

L'angle sous lequel il analysait la situation n'était pas le bon.

Les problèmes viendraient s'il n'allait pas dans le sens de Heather et s'il essayait de la ramener à Londres. Il pouvait très facilement le faire : après tout, il était le vicomte de Breckenridge. Mais elle s'opposerait farouchement à lui et le détesterait pour toujours, chose qu'il était capable d'accepter sans le moindre scrupule s'il était réellement certain d'agir dans le meilleur intérêt de Heather et de sa famille.

Mais la menace d'un enlèvement persisterait...

* * *

— Très bien, dit-il en plongeant ses yeux dans les siens.

Ses prunelles étaient d'un gris plus sombre à la lueur de la lampe.

— Vous êtes donc absolument déterminée à poursuivre ?

Elle releva le menton plus haut encore.

— Absolument.

— Dans ce cas, nous allons continuer comme nous l'avons fait, au moins jusqu'à demain.

Puis il fronça les sourcils.

— Nous allons devoir improviser.

Et il devait lui faire confiance.

— Si vous me certifiez que dès que vous connaîtrez le nom de cet employeur ou son adresse — ou même l'endroit où vos ravisseurs prévoient de vous emmener — vous me le direz ou me ferez signe afin que je puisse m'organiser pour vous sortir de leurs griffes... Si vous me le promettez, nous continuerons comme maintenant.

Elle lui sourit, l'air ravi.

— Je vous le promets. Dès que j'aurai des informations utiles, je vous ferai signe afin que nous puissions en parler.

Il remarqua la différence de formulation entre ce qu'il lui avait demandé et ce qu'elle venait de lui promettre, mais c'était sans doute tout ce qu'il pouvait obtenir d'elle. Il accepta d'un hochement de tête puis désigna la porte.

Heather se leva, fit glisser le couvre-lit de ses épaules et s'avança vers Breckenridge.

Sans la quitter du regard, il lui intima de s'arrêter. Il ouvrit le battant et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le couloir était désert. Reculant d'un pas, il la prit par le bras et l'accompagna

prestement vers sa chambre.

Elle en poussa la porte et entendit aussitôt le bruit puissant des ronflements de Martha. Heather se tourna vers Breckenridge, lui sourit et lui dit du bout des lèvres :

— Bonne nuit.

Puis elle referma prudemment derrière elle.

* * *

Breckenridge plaqua le dos contre le mur du couloir, de l'autre côté de la porte. Il attendit, l'oreille aux aguets. Il laissa passer assez de temps pour que Heather se mette dans son lit. Le bruit sonore des ronflements n'ayant pas cessé, il regagna sa chambre.

Il se déshabilla et se glissa sous ses couvertures. Aussitôt, il se sentit enveloppé par une odeur subtile qu'il n'eut aucun mal à identifier.

C'était son parfum, le même qui imprégnait ses cheveux et qui s'était propagé dans les fibres de l'étoffe. La senteur douce, extrêmement féminine, le ramena instantanément à la vision de ses chevilles fines et de la soie délicate qui épousait ses courbes...

Il ferma les yeux en grognant. Manifestement, il n'était pas près de trouver le sommeil.

Résigné, il tenta de se distraire en passant en revue les détails de l'aventure dans laquelle il s'était embarqué. Il devait réfléchir au moyen de rester auprès de Heather tout en se cachant de ses ravisseurs. Passer inaperçu n'était pas une aptitude qu'il avait eu l'occasion de développer.

Pas plus que d'apprendre à discuter avec Heather de manière rationnelle.

Veiller à la sécurité de Heather dans la quête qu'elle s'était fixée allait mettre son ingéniosité à rude épreuve. Quel que soit le sens dans lequel il retournait l'énigme de son enlèvement, quel que soit l'angle sous lequel il l'analysait, Heather avait incontestablement raison.

Ce kidnapping n'avait rien d'ordinaire.

Chapitre 4

Le lendemain, à 13 heures, Breckenridge était assis à une table à l'extérieur du White Horse Inn, dans la petite ville de Bramhan. S'adossant contre le mur en pierre de la bâtisse, il observa le porche voûté à l'entrée de la cour du Red Lion Inn, un peu plus haut sur la route.

La voiture de Heather et de ses ravisseurs avait tourné dans cette même cour plus d'une heure plus tôt. Après avoir exploré les lieux et vérifié qu'il n'y avait qu'une seule issue, à savoir le porche voûté, Breckenridge s'était retiré pour continuer à les observer tout en gardant ses distances. Il espérait ne pas se faire remarquer par Fletcher et ses complices. Il était pratiquement sûr de ne pas s'être fait voir ou alors, si tel était le cas, qu'ils ne l'avaient pas suffisamment remarqué pour le reconnaître, d'autant qu'il changeait fréquemment de costume.

Aujourd'hui, il avait opté pour la tenue qu'il avait achetée à Knebworth. Sa veste mal coupée et son ample culotte le faisaient ressembler à un marchand ayant connu des jours meilleurs. Tant qu'il serait attentif à changer de maintien, il continuerait de passer inaperçu.

Il but une autre gorgée de bière. Ils s'enfonçaient de plus en plus vers le nord et il n'aimait pas cela. Bramhan était presque aussi loin au nord que York. Pourtant, malgré ses craintes, lui aussi trouvait cet enlèvement de plus en plus intrigant et voulait savoir qui se cachait derrière. Il avait eu le temps de digérer tout ce que Heather lui avait appris la veille, mais le mystère restait dense.

Deux chevaux apparurent soudain sous le porche du Red Lion, suivis de deux autres puis de la voiture des ravisseurs. Le véhicule sortit lentement de la cour avant de prendre la direction du nord.

Breckenridge le regarda s'éloigner lentement, puis vida sa pinte d'un trait avant d'aller retrouver son cabriolet.

Cinq minutes plus tard, il cheminait de nouveau sur la grande route. Lorsqu'il aperçut la voiture de Heather devant lui, il ralentit la course de ses chevaux et roula lentement dans le sillage de l'attelage, assez loin derrière pour ne leur apparaître que comme un point. Les ravisseurs ne semblaient pas craindre d'être suivis. Ils avaient guigné en arrière une ou deux fois, mais, depuis que Breckenridge les avait rattrapés à Knebworth, ils ne paraissaient plus inquiets.

En réalité, Fletcher et Cobbins étaient persuadés que personne ne les avait pris en chasse depuis la demeure de lady Herford. Ils pensaient s'être enfuis sans se faire remarquer. Et effectivement, si Breckenridge n'avait pas été le témoin de l'enlèvement de Heather, les Cynster auraient eu des jours de retard sur les kidnappeurs. Les poursuites n'auraient même pas encore commencé, car la famille de Heather aurait dû faire une enquête poussée pour savoir dans quelle direction la chercher — à condition d'être sûre qu'elle avait quitté Londres. Comme Heather l'avait souligné, si elle avait été kidnappée en échange d'une rançon, ses ravisseurs l'auraient certainement gardée dans la métropole.

Il était tellement plus simple de cacher une femme au milieu de la foule grouillante de la ville, dans un de ces immeubles surpeuplés où personne ne posait de questions.

Les miles filaient.

Breckenridge roulait au même rythme que la voiture, mais plus ils s'éloignaient vers le nord, plus il réduisait la distance qui les séparait. Plus il avançait et plus il était inquiet de savoir où ils iraient, et surtout pourquoi.

* * *

Heather attendit patiemment une heure après le repas du midi avant d'interroger de nouveau ses ravisseurs.

Elle s'était montrée docile tout au long de la matinée, et avait simplement balayé du regard les environs de l'auberge à la recherche de Breckenridge quand ils s'étaient arrêtés pour déjeuner, mais ses ravisseurs l'avaient ignorée. Ensuite, elle avait joué son rôle de jeune fille douce et inoffensive.

Elle n'avait pas vu Breckenridge mais restait confiante : il n'était pas loin. Le laissant jouer le rôle protecteur qu'il s'était attribué mais qu'elle acceptait avec joie, elle avait tout fait pour encourager ses ravisseurs à se détendre dans l'espoir qu'ils se montrent moins prudents et plus bavards.

En guise d'introduction, elle poussa un énorme soupir, puis regarda par la fenêtre.

Fletcher, assis comme à son habitude en face d'elle, détailla l'expression de son visage.

Elle fit alors la grimace.

— Si vous ne pouvez pas me dire où nous allons, ni quel est le nom de votre employeur, dit-elle en préambule, pouvez-vous au moins me dire à quoi il ressemble ? Comme je vais devoir le rencontrer très bientôt je pense, ce que vous me dévoilerez n'aura rien de très compromettant. Savoir à quel genre d'homme vous allez me livrer m'aiderait tellement à rester calme...

Fletcher sourit faiblement.

— Je ne suis pas certain que cela puisse vous aider mais...

Il lança un regard en biais vers Cobbins, qui haussa les épaules.

— Que voulez-vous savoir ? demanda Fletcher.

Tout, absolument tout, songea Heather en écarquillant les yeux.

— De quelle couleur sont ses cheveux ?

— Noir.

— Et ses yeux ?

Fletcher réfléchit quelques secondes.

— Je ne peux rien vous dire sur leur couleur, mais ils sont... froids.

Un homme aux cheveux noirs et au regard froid...

— Quel âge a-t-il ? continua-t-elle. Est-il beau ?

Fletcher esquissa une moue dubitative.

— Je dirai qu'il a la trentaine. Quant à sa beauté...

Fletcher lui sourit.

— Vous diriez qu'il est bel homme, commenta-t-il. Une beauté un peu dure à mon goût, avec un nez taillé comme une lame de rasoir.

Heather fronça les sourcils. Elle n'aimait pas vraiment l'image qui s'était formée dans son esprit.

Fletcher continua sur un ton un peu moqueur.

— Je me souviens, précisa-t-il, qu'il a des sourcils noirs et épais. Diaboliques. Ce n'est pas le genre d'homme qu'il faut avoir contre vous.

— Est-il grand ?

— Oui, c'est un grand gaillard. Très costaud. Taillé comme un Ecossais.

— Il est donc écossais ?

Fletcher hésita puis leva les sourcils.

— Si vous le dites. Vous le rencontrerez bien assez tôt. Nous l'avons pris pour un *laird*, un riche propriétaire terrien. En Ecosse, il y en a beaucoup. Mais vous dire s'il vient des Basses-Terres, des Hautes-Terres, ou d'ailleurs, je n'en sais rien.

Heather était encore plus perplexe mais ne voulait pas arrêter Fletcher sur sa lancée.

— Possède-t-il un signe distinctif : une cicatrice, une bague, une jambe folle ?

Tout était bon pour pouvoir l'identifier.

Fletcher observa Heather et laissa passer plusieurs secondes avant de répondre.

— Je pense que je vous en ai assez dit pour vous calmer.

Elle soupira, puis s'adossa de nouveau contre son siège.

— Très bien.

Une chose à la fois, songea-t-elle.

* * *

Contrairement à ce que croyait Fletcher, Heather était loin d'être apaisée. Elle avait les nerfs à vif lorsque, dans la lumière déclinante de la fin d'après-midi, la voiture s'arrêta devant le King's Head Hotel à Barnard Castle.

Ils ne se trouvaient plus sur la Grande Route du Nord. Ils avaient bifurqué vers l'ouest à Darlington, et Heather ignorait si Breckenridge avait remarqué leur changement de direction.

L'éventualité qu'il puisse ne plus être là, près d'elle, pour la sauver, avait germé dans son esprit et elle en avait l'estomac retourné.

Cobbins lui tendit la main pour descendre de la voiture. Elle regarda tout autour d'elle en cachant du mieux qu'elle put son désespoir.

— Allez.

Martha la poussa sans ménagement.

— Rentrons, il fait froid, ajouta la matrone.

* * *

Heather gravit lentement les marches du perron. Puis, par-dessus l'effervescence provoquée par leur arrivée, elle perçut le bruit de sabots martelant le pavé. Elle pivota brusquement et aperçut Breckenridge, vêtu comme un modeste voyageur. Il passait avec son cabriolet sur la route et ne regarda pas dans sa direction. Heather se tourna vers la porte de l'hôtel afin que Martha, qui montait péniblement les marches derrière elle, ne voie pas son soulagement.

Mais quel soulagement !

Heather s'avança d'un pas plus calme dans le hall de l'hôtel. Elle ne pouvait faire autrement que d'admettre cette vérité : son ennemi juré avait perdu ce statut. Même si elle ne le voyait pas vraiment comme son sauveur, elle savait qu'elle pouvait compter sur lui, et qu'en toute circonstance il ferait de son mieux pour veiller sur elle.

Elle avait en lui une confiance absolue que, malgré leurs précédents différends, elle n'aurait su remettre en question.

Relevant la tête, elle prit une inspiration revigorante et se sentit tout à coup infiniment plus sûre d'elle. Elle rejoignit Fletcher, au comptoir de la réception, qui s'entretenait avec l'aubergiste à propos de leurs chambres. En découvrant lesquelles leur étaient attribuées, elle serait mieux en mesure de retrouver Breckenridge cette nuit.

* * *

Heather entra dans la salle à manger de l'hôtel, flanquée de Martha et suivie de Fletcher tandis que Cobbins menait la marche. Elle revit Breckenridge.

Il était assis dans un angle, près d'une fenêtre. Absorbé par la lecture d'un journal, il ne manifesta pas le moindre intérêt pour leur groupe.

De leur côté, ni Fletcher ni Cobbins, qui inspectaient la salle, ne semblèrent le remarquer. Leur regard glissa sur lui sans s'y attarder.

Heather était franchement stupéfaite. Breckenridge portait un nouveau costume qui lui donnait l'apparence d'un gentleman un peu dépenaillé en voyage. Mais comment était-il possible de passer à côté de ses larges épaules et de la superbe de son port de tête ?

A ses yeux, il était fidèle à lui-même. Dangereux et imprévisible. Pas le genre d'homme que l'on pouvait sous-estimer, et encore moins ignorer.

Lorsque le serveur leur désigna une table pour quatre de l'autre côté de la pièce, Heather s'arrangea pour prendre la chaise qui lui permettrait d'observer Breckenridge du coin de l'œil. Martha, la moins observatrice de ses ravisseurs, s'assit à côté d'elle. Fletcher et Cobbins prirent place en face des deux femmes afin de surveiller la porte et une partie du hall de l'hôtel — sans savoir que le véritable danger se trouvait derrière eux.

* * *

Rassérénée, galvanisée, Heather se décida à leur soutirer d'autres informations susceptibles de l'éclairer sur l'identité de ce mystérieux *laird*.

— Avez-vous dîné avec l'homme qui vous a embauché ? demanda-t-elle à Fletcher.

Il lui décocha un bref regard.

— Nous l'avons rencontré dans une taverne, mais manger était la dernière de nos préoccupations. Ce n'était pas une réunion entre amis.

— Ah... et comment est-il arrivé dans cette taverne ?

Fletcher cligna plusieurs fois des paupières.

Cobbins lui répondit en fronçant les sourcils.

— Je n'en sais rien. Nous étions déjà arrivés quand il a passé la porte, et il est parti avant nous.

Il tourna la tête quand la serveuse plaça devant lui une assiette garnie d'une part de tourte à la viande accompagnée de panais.

— Nous sommes restés le temps de boire une pinte, précisa-t-il.

Heather garda le silence tandis qu'ils commençaient tous à manger.

Une minute plus tard, Fletcher leva les yeux de son assiette, l'air soucieux.

— J'ignore pourquoi vous voulez des informations sur cet homme. Je pense que vous découvrirez tout ce que vous voulez savoir quand vous le rencontrerez.

— Mais quand ?

Comme personne ne lui répondait, elle pointa sa fourchette vers Fletcher.

— Vous voyez ? C'est pour cette raison que je vous interroge. Si vous répondiez simplement à mes questions, je ne me montrerai pas aussi curieuse.

— Vous saurez tout bien assez tôt, grommela Fletcher. En attendant, je vous demande de cesser de nous importuner.

Heather se replia sur elle-même et reporta son attention sur le poisson qu'on lui avait servi. Elle en profita pour rassembler toutes les informations qu'elle avait glanées au cours de la journée afin de faire un rapport convaincant à Breckenridge. Car il voudrait tout savoir et elle était impatiente de partager avec lui ses dernières découvertes.

Elle mangea son plat en réfléchissant à la réponse de Fletcher et à son ton. Aux paroles de Cobbins. Que savaient-ils vraiment de leur employeur ?

Elle étudia Fletcher par en dessous. Son visage était fermé, presque pincé. Il valait mieux pour ce soir ne plus le questionner ; il serait sans doute mieux disposé le lendemain.

Breckenridge était assis beaucoup trop loin et la pièce était bien trop bruyante pour qu'il entende leurs échanges. Il préférerait certainement lui laisser le soin d'interroger ses ravisseurs et lui faisait confiance pour lui faire son compte rendu plus tard. Mais où allaient-ils se donner rendez-vous ?

Comme s'il avait entendu sa question muette, il repoussa sa chaise et se dressa. Le journal à la main, il jeta un coup d'œil vers Heather. Ses ravisseurs ne levèrent pas le nez de leur assiette.

Breckenridge croisa alors le regard de Heather puis tourna la tête et fixa un point plus loin dans la salle.

Heather suivit la direction qu'il indiquait et aperçut deux portes vitrées au fond de la pièce. D'après ce qu'elle devinait à travers les battants, il s'agissait de l'arrière-salle du bar.

Un examen rapide de ses compagnons de voyage lui confirma qu'ils n'avaient rien remarqué. Elle guigna Breckenridge tandis qu'il marchait à pas lents vers la porte de la salle à manger. Elle n'osa pas lui faire signe, mais intercepta son regard avant qu'il ne baisse la tête vers son journal tout en continuant d'avancer. Il passa la porte puis, quelques secondes plus tard, elle entendit des pas dans l'escalier.

* * *

— J'ai déjà emprunté cette route, déclara Heather en s'adressant à Martha et à Cobbins. J'ai observé un château en ruine en chemin, de l'autre côté du pont. Aurons-nous l'occasion de voir d'autres curiosités touristiques demain ?

Martha secoua la tête mais scruta ses compagnons.

Cobbins haussa les épaules.

— Nous allons passer devant quelques vieux châteaux, un fort romain ou deux, mais nous ne verrons rien d'autre. Pas depuis la route, en tout cas.

Fletcher la regarda d'un air mauvais.

— Vous verrez ce que vous verrez, dit-il.

Il posa sa serviette à côté de son assiette.

— Il est l'heure de vous retirer avec Martha. Nous avons encore une longue journée devant nous demain.

Heather opina puis se leva. Escortée par le trio, elle gravit les marches et se dirigea vers sa

chambre.

* * *

Elle marchait à pas feutrés vers l'escalier lorsque l'horloge de la réception sonna un coup. Il était 1 heure du matin, mais elle n'avait pas osé quitter sa chambre plus tôt. La chambre qu'elle partageait avec Martha était située à côté de celle de Fletcher et de Cobbins. Pour rejoindre l'escalier, il fallait passer devant leur porte.

Martha avait beau dormir comme un loir et ronfler comme phoque, Heather s'inquiétait surtout pour Fletcher et le taciturne Cobbins.

Elle descendit les marches en se collant à la paroi pour éviter de faire craquer les planches. Une fois dans le hall, elle rasa les murs et se faufila dans la salle à manger. Les fenêtres, qui n'avaient pas de rideaux, laissaient entrer une lumière faible mais suffisante pour y voir. Ses chaussures de bal aux pieds, elle avança à pas de loup vers les portes vitrées. Elle regarda ensuite à l'intérieur de la pièce plongée dans la pénombre. La petite salle était en forme de L. La première partie était dans l'obscurité mais la deuxième bénéficiait de la lueur diffuse de la lune. Heather ouvrit doucement la porte et l'entendit émettre un bruit sec.

Retenant son souffle, elle continua en direction de la partie la plus éclairée de la pièce.

Une main puissante se ferma sur son avant-bras.

Elle sursauta et faillit crier, mais de nouveau elle ressentit un immense soulagement tandis que Breckenridge la tirait en arrière, près de son corps large et chaud. Il était caché dans l'ombre, près du mur.

— Chut, fit-il.

L'ordre — car elle était certaine que c'en était un —, murmuré contre son oreille, la fit frémir.

Irritée, elle leva la tête vers Breckenridge.

— Si vous cessez de me faire de pareilles frayeurs, je vous promets de ne pas faire un bruit.

L'espace d'un instant, leurs regards se trouvèrent dans l'obscurité. Leurs visages étaient tout proches. Breckenridge la lâcha et recula.

— Vous préférez que je vous tape sur l'épaule ?

Elle émit un grognement d'indignation.

— Non, mais...

Elle s'interrompit en le voyant déplier un grand document sur une table, à côté de son manteau.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle.

— Une carte des environs. Je ne connais pas aussi bien cette région que je le voudrais.

Il saisit rapidement son manteau sur la table et le passa autour des épaules de Heather.

Il était assez long pour la couvrir jusqu'aux pieds.

— Merci, murmura-t-elle, un peu surprise de cette attention.

Elle avait un peu froid dans sa robe de fortune, et elle avait lavé ses bas, si bien que ses jambes étaient nues.

— Fermez-le bien.

Il lui prit le coude.

— Dans cette partie de la pièce, nous ne risquons rien.

Heather comprit par cette remarque que Breckenridge voulait éviter que le manteau, beaucoup trop grand pour elle, ne la fasse trébucher ou ne se prenne dans les chaises. Elle rabattit docilement les pans sur elle, et sentit la chaleur résiduelle de l'étoffe l'envelopper, ainsi qu'une odeur virile de

pin et de musc qui n'appartenait qu'à Breckenridge.

Ce parfum l'envahit tout entière et l'empêcha de se concentrer. Heureusement, Breckenridge la guida d'une main ferme, se faufilant entre les meubles pour atteindre la partie de la pièce la mieux éclairée.

Breckenridge relâcha son étreinte près d'une table à côté d'une fenêtre. La lune leur offrait suffisamment de lumière pour qu'ils puissent se voir et étudier la carte.

Heather s'assit et referma encore le manteau sur elle, dissimulant à la vue de Breckenridge tout ce qu'il n'avait pas besoin de voir.

Il tira la chaise en face d'elle et déplia la carte.

— Dites-moi d'abord ce que vous avez appris aujourd'hui, dit-il. Je suppose que vous avez fait des découvertes.

Elle acquiesça.

— L'homme qui a tout organisé est écossais. C'est du moins ce que pensent Fletcher et Cobbins. Ils l'ont décrit comme un « grand propriétaire terrien », mais j'ignore sur quoi ils se basent pour l'affirmer. Apparemment, il a les cheveux noirs et un regard froid, mais ils ne se souviennent plus de la couleur de ses yeux. Il a aussi des sourcils noirs, diaboliques. Il est grand, et il entre dans la catégorie des hommes dont il vaut mieux ne pas croiser le chemin.

Elle fit une pause.

— C'est tout ?

— Oui, répondit-elle en grimaçant. Je sais qu'il existe sans doute des centaines, sinon des milliers de *lairds* écossais qui répondent à cette description. J'ai essayé de découvrir quelque chose de plus distinctif, comme une cicatrice, une bague ou une blessure, mais Fletcher m'a demandé de me taire.

— Vraiment ?

— Oui. Je me trompe peut-être, mais il me semble que mes questions lui ont fait comprendre à quel point il en savait peu lui-même sur l'homme pour lequel il travaille. Ils ne savent même pas s'il est venu de Glasgow en voiture ou à cheval.

Les coudes sur la table, Breckenridge réfléchit à tous les éléments dont ils disposaient. Il hésita, puis la regarda bien en face.

— Etes-vous prête à vous enfuir et à rentrer à Londres ?

Elle soutint son regard un long moment, suffisamment pour lui laisser quelque espoir... avant de répondre d'une voix posée :

— Je ne leur ai à aucun moment laissé entendre que j'allais m'échapper, et ils ignorent tout de votre présence. Je les sens de plus en plus détendus, et de plus en plus enclins à répondre à mes questions, même Fletcher. Je n'ai pas encore eu le temps d'interroger Martha. Je suis restée concentrée sur Fletcher, car il me semble être le plus observateur, et aussi celui qui en sait le plus.

— C'est aussi le plus dangereux des trois.

— Oui, je sais, mais il est résolument décidé à obéir aux ordres. Je suis donc à l'abri, au moins à cet égard. Il ne me fera pas de mal. D'après ce qu'ils m'ont dit, ni lui ni Cobbins ne souhaitent déplaire à leur employeur. Je progresse, mais je n'en sais pas assez pour identifier ce *laird*. Et Fletcher ne m'a rien dit, pas même un indice, sur l'endroit où ils allaient me remettre à cet homme. Dès que je le saurai, nous aurons une chance d'identifier les *lairds* rattachés à ce lieu.

— Vous n'êtes donc pas encore prête à vous enfuir, conclut Breckenridge.

Elle le regarda fixement, puis dit avec une moue contrariée :

— Pour être tout à fait honnête, je ne pense pas que cela soit possible. Si je le faisais, et si plus

tard, Eliza, Angelica, Henrietta ou Mary venaient à être kidnappées et blessées... je ne crois pas que je serai capable de vivre avec ce poids sur la conscience.

Il hocha la tête.

— Très bien.

Il n'aimait pas cela, mais il avait anticipé sa réponse et comprenait sa position.

* * *

Pendant les heures où il avait suivi la lente voiture qui emmenait Heather, il avait eu tout le temps d'évaluer la situation. Cela faisait deux jours qu'au regard de la société, ils étaient absents, seuls sur les routes. Etant donné son origine sociale et celle de Heather, Breckenridge avait accepté une chose : quelle que soit l'issue de cette aventure, leur mariage était devenu inévitable.

Finalement, cette idée ne l'avait pas tant dérangé que cela. Un jour ou l'autre, il allait devoir se marier pour engendrer un héritier, et ses très chères et horribles sœurs le harcelaient depuis des années pour qu'il fasse son choix. Heather ferait parfaitement l'affaire, au moins aux yeux du monde.

Breckenridge avait néanmoins été choqué de constater avec quelle facilité ce projet d'alliance s'était inséré dans le flou de sa vie future. Voir Heather comme son épouse était une notion qui s'était simplement glissée au centre de cette nébuleuse pour s'y ancrer, agissant comme un catalyseur et permettant aux éléments de se relier entre eux et de tout éclaircir.

Tous deux ne s'appréciaient peut-être pas, mais lui, de son côté, était parfaitement conscient des étincelles qui avaient toujours fusées entre eux, et ce dès leur première rencontre. Il savait que ces étincelles pouvaient s'embraser et se transformer en une flamme assez puissante pour leur donner l'espoir d'une vie commune réussie.

Une telle union ne serait pas parfaite, mais elle pouvait fonctionner.

Evidemment, il connaissait les femmes, particulièrement Heather, et se garderait bien de lui en parler maintenant. Il ne serait pas étonné qu'elle n'y ait pas songé de son côté : étant donné qu'elle le considérait comme un vague et bienveillant cousin, elle ne voyait pas forcément le mal qu'il y avait à rester seule avec lui.

* * *

— Parfait, dit-elle en lui souriant d'un air détendu.

Ses yeux bleu-gris avaient pris une teinte argentée à la lueur de la lune. Elle les posa sur le plan.

— Puisque notre homme est écossais, je suppose que nous allons en Ecosse. Fletcher a laissé entendre qu'ils ne savaient pas s'il était originaire des Hautes ou des Basses-Terres.

Breckenridge étala la carte sur la table et fronça les sourcils.

— C'est étrange. Les accents sont très différents, et Fletcher et Cobbins ont vécu à Glasgow.

Elle haussa les épaules.

— Nous ignorons combien de temps ils y sont restés. Ils peuvent très bien être arrivés récemment.

— Voyez si vous pouvez découvrir depuis combien de temps ils travaillent au nord de la frontière.

— D'accord.

Heather dévisagea Breckenridge.

— Me direz-vous pourquoi ?

Il esquissa un sourire malgré son humeur sombre.

— Pas encore. Si vous obtenez une réponse, je vous le dirai.

Il fit pivoter la carte et désigna un point.

— Nous sommes ici, à Barnard Castle.

— S'il est écossais, nous pouvons supposer que Fletcher et ses complices m'emmènent quelque part de l'autre côté de la frontière.

Heather traça du doigt la route à l'ouest qui traversait le nord de l'Angleterre, juste au sud de la frontière. Plusieurs embranchements conduisaient en Ecosse.

— Cobbins a dit que nous allons voir des châteaux ainsi qu'un fort romain depuis la voiture, demain.

Elle scruta plus attentivement la carte.

— Est-ce possible si nous restons sur cette route, ou cela veut-il dire que nous allons bifurquer bientôt vers le nord ?

Ils se penchèrent sur le plan, puis Breckenridge grogna :

— Il y a plusieurs châteaux près de la route, et au moins deux forts romains. Ce qui veut dire que la voiture va continuer sur ce chemin, au moins jusqu'à Penrith.

Heather sourit en le voyant hocher la tête.

— Qu'est-ce qui vous réjouit tant ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de m'arrêter dans une ville pour faire quelques courses, expliqua-t-il.

Il voulait se procurer un meilleur accoutrement, assez bon pour pouvoir se rapprocher d'elle et de ses ravisseurs. Il voulait également acquérir un pistolet ou deux, ainsi qu'un couteau. Il hésita avant de reprendre :

— Je vais partir tôt demain matin. Inutile de leur donner la moindre occasion de reconnaître mon visage. Je vais miser sur le fait qu'ils vous emmènent en Ecosse. Oui, je pense que l'Ecosse, via Penrith et Carlisle, est la route qu'ils vont prendre.

Heather étudia de nouveau la carte.

— C'est la route la plus probable, en effet.

D'un doigt, elle traça l'itinéraire vers le nord à partir de Carlisle, encore plus loin en Ecosse.

— Etant donné que nous nous trouvons sur la Grande Route du Nord, en direction de Carlisle, je pencherai pour Glasgow plutôt que pour Edimbourg.

Breckenridge acquiesça.

— Glasgow, ou plus loin. Si cet homme les a rencontrés à Glasgow, c'est peut-être là que Fletcher et ses complices ont prévu de vous livrer à lui.

Il fit une pause avant de lui demander :

— Savez-vous si un membre de votre famille a des ennemis en Ecosse ?

Elle leva les yeux vers lui, interdite. Puis elle secoua lentement la tête.

— Pas que je sache. Et je ne vois pas comment cela serait possible. Nous ne connaissons personne au nord de la frontière. A l'exception de Richard et de Catriona, bien sûr.

Breckenridge réfléchit à sa réponse avant de reprendre :

— Même si Richard s'était brouillé avec un *laird* écossais, pourquoi ce dernier s'en prendrait-il à vous ou à vos sœurs ? Vos frères vous ont-ils parlé de problèmes en Ecosse ?

Heather fit la grimace.

— Je ne les ai jamais entendus parler de problèmes mais... il est possible que Rupert ait été mêlé à des affaires louches en Ecosse, vous savez comment il est. Alasdair a aussi pu rafler quelques objets précieux à la barbe d'un avide collectionneur écossais.

— Hm, je pense que si l'un de vos frères pensait que vous ou vos sœurs couriez le moindre danger, vous le sauriez déjà.

— Vous avez raison, dit-elle en souriant. Il y aurait eu du sang sur les pavés de Dover Street si quelqu'un avait essayé de s'approcher de nous.

Ils restèrent silencieux quelques instants, perdus dans leurs pensées. Puis Breckenridge replia la carte et la rangea dans sa poche, se redressa et tendit la main à Heather.

— Venez, je vais vous raccompagner jusqu'à votre chambre, auprès de notre inestimable Martha.

Heather posa la main dans la sienne pour qu'il l'aide à se lever.

— Demain... ne vous inquiétez pas, murmura-t-il en la menant vers la partie sombre de la pièce. Je vous attendrai à Carlisle et vous suivrai.

Il croisa son regard inquiet dans la pénombre.

— Je ne vous perdrai pas, ajouta-t-il.

Elle sourit faiblement.

— Je ne l'imagine pas une seule seconde.

Chapitre 5

Heather avait passé une nuit agitée. Elle s'était levée avant l'aube et tenue à la fenêtre, les yeux tournés vers la cour située derrière l'auberge. Lorsque le ciel avait pris une teinte gris perle striée de légères traînées or et rose, elle avait vu Breckenridge brandir son fouet et s'en aller dans son cabriolet.

Plusieurs heures plus tard, elle montait à son tour dans la voiture, l'humeur maussade. Une fois sortie de Barnard Castle, elle regarda dehors, anxieuse à l'idée qu'ils puissent bifurquer vers le nord par une autre route, et que Breckenridge perde leur trace. Elle ne pouvait pas écarter cette possibilité mais, bien décidée à ne pas se laisser submerger par l'angoisse, elle chassa cette éventualité et se concentra sur ce qu'elle pouvait apprendre au sujet du mystérieux *laird*. Passant en revue les réponses que Fletcher lui avait faites la veille, elle savait qu'elle avait atteint les limites de ce qu'il savait sur cet homme. Elle se remémora la question de Breckenridge.

Fletcher était assis en face d'elle. Elle l'examina ouvertement jusqu'à ce qu'il s'en trouve mal à l'aise.

— Qu'y a-t-il ? grogna Fletcher.

— Je me demandais... Je suppose que nous nous dirigeons vers la frontière, et donc que le lieu où je dois retrouver ce *laird* se trouve en Ecosse. Vous m'avez dit que vous l'aviez rencontré à Glasgow. Je suis déjà allée à Edimbourg, mais jamais à Glasgow. Comment est cette ville ?

Fletcher haussa les épaules.

— Comme n'importe quelle autre ville, avec un grand port.

Il marqua une pause puis reprit :

— Plus comme Londres... ou plutôt Liverpool.

— Si je comprends bien, vous y avez vécu.

— De temps en temps.

Fletcher lui adressa un sourire entendu.

— Nous avons beaucoup bougé au fil des années, allant là où les affaires nous appelaient. Ces dernières années, nous sommes restés cantonnés à Glasgow, mais je pense que, dès que nous vous aurons remise à cet homme, le moment sera venu pour nous de déménager.

Comme si ses projets ne l'intéressaient pas, ce qui n'était pas le cas, Heather haussa les épaules et regarda de nouveau par la fenêtre. Elle avait la réponse que voulait Breckenridge, mais elle allait devoir attendre de le revoir pour comprendre son importance.

Cobbins lui fit bientôt remarquer un château en haut d'une colline.

Elle échangea quelques observations sur son architecture avec Cobbins et Martha. En s'adossant

contre son siège, elle avait acquis la certitude que Breckenridge et elle avaient correctement interprétés les commentaires que Cobbins avait faits la veille. Ils étaient bien sur la route de Penrith, celle qui était bordée de plusieurs châteaux et forteresses romaines.

Que pouvait-elle demander d'autre ? Que pouvait-elle encore apprendre ?

Fletcher répondait mieux aux questions courtes et aux approches tangentes. Pourtant, elle avait beau retourner le problème dans tous les sens, elle ne voyait pas d'autre moyen moins direct de lui demander :

— Où devons-nous retrouver ce *laird* ? Je ne comprends pas pourquoi vous ne me le dites pas.

— Eh bien...

Fletcher échangea avec Martha un regard lourd d'informations muettes.

Du coin de l'œil, Heather vit Martha secouer la tête.

Fletcher reporta son attention sur Heather.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Vous le saurez quand nous y serons.

— Mais...

Elle insista, le pressa, le harcela, en vain. Au mince sourire qui dansait sur les lèvres serrées de Fletcher, elle avait l'impression que le trio se jouait d'elle.

Comme Fletcher demeurait inflexible, elle s'en remit à Martha.

— Vous me comprenez, n'est-ce pas ? implora-t-elle. Le savoir m'aiderait tellement.

Martha grogna. Elle arrangea les plis de son manteau puis, fermant les bras sur sa poitrine, baissa les yeux.

— Inutile d'insister. Vous découvrirez où nous vous emmenons bien assez tôt. Vous n'avez pas besoin de le savoir à l'avance. Cela ne fera aucune différence pour vous.

Martha retomba dans le silence. Lorsque Heather se tourna de nouveau vers Fletcher, elle vit que lui aussi avait les paupières closes.

Prenant un air hautement offensé, elle s'effondra contre son siège et croisa les bras.

Seul Cobbins la regardait vaguement. Le trio se montrait discrètement prudent ; il y en avait toujours un pour veiller à ce qu'elle ne s'échappe pas, même dans ces moments-là. Ce n'est que lorsqu'ils croyaient qu'elle était bien entourée, soit coincée avec eux à une table, soit enfermée dans une chambre avec Martha, la nuit sans ses vêtements, qu'ils baissaient leur garde.

Ils passèrent devant d'autres châteaux que Cobbins prit la peine de lui montrer. Quelques miles plus loin, Heather aperçut un panneau indiquant que Penrith se trouvait à sept miles. Elle en fut immensément soulagée. S'ils traversaient Penrith avec l'intention de lui faire franchir la frontière écossaise, ils allaient devoir passer par Carlisle, où Breckenridge l'attendait.

Elle ne voyait plus son pire ennemi de la même façon. Il n'était même plus du tout son ennemi mais incarnait à présent la sécurité. Et, quoi qu'il puisse être par ailleurs, elle savait qu'elle pouvait compter sur lui.

Elle se sentit de nouveau revigorée et confiante.

Pour s'occuper, elle passa en revue tout ce qu'elle savait sur les terres de l'autre côté de la frontière. La matinée était déjà bien avancée, il était presque midi. A ce rythme, ils prévoyaient certainement de s'arrêter tout près de la frontière. Ils ne pouvaient pas atteindre Glasgow aujourd'hui.

Elle savait au moins cela, mais guère plus. Au cours de ses précédents voyages en Ecosse, elle avait bifurqué vers l'ouest tout de suite après Carlisle, quittant la grande route à Gretna pour emprunter celle de Dumfries. Puis elle avait continué jusqu'à New Galloway et, de là, était allée vers le nord jusqu'au Val de Carsphairn où se trouvait la demeure de Richard et de Catriona. Elle

connaissait ces routes, ces villes et ce paysage, mais au-delà, à l'exception d'Edimbourg, qu'elle avait visité une fois avec Richard et Catriona, l'Ecosse demeurait une terre inconnue plongée dans le brouillard, la bruine, l'humidité et le froid.

Dans ces conditions, l'idée de voir Glasgow, ou même de voyager plus loin dans les Highlands, ne la remplissait pas de joie.

Et rencontrer le mystérieux *laird* qui avait organisé son kidnapping n'était absolument pas une nécessité. Savoir qui il était serait suffisant.

La voiture traversa Penrith et tourna vers le nord sur la route principale en direction de Carlisle. Heather se sentait légèrement étourdie par la faim quand, après plusieurs miles chaotiques, la voiture pénétra dans le village de Plumpton Wall.

Le cocher entra dans la cour d'une petite auberge et arrêta les chevaux.

En sortant sous un soleil pâle, Heather prit une courte inspiration puis regarda autour d'elle, mais Martha l'invita à entrer sans tarder dans l'auberge.

Heather gravit les marches du perron et suivit Fletcher dans une petite salle à manger. Elle se remémora leurs précédentes haltes, et la prudence discrète de ses ravisseurs.

Elle-même, en jouant depuis le début la comédie, leur avait fait croire qu'elle manquait de caractère et qu'elle était beaucoup trop réservée pour faire la moindre scène en public, si bien que ses ravisseurs l'avaient bien traitée. Mais ils n'avaient pris aucun risque non plus. Partout où ils s'étaient arrêtés — à Knebworth, Stretton, Carlton-on-Trent, Bramham, Barnard Castle et maintenant Plumpton Wall — ils avaient choisi une toute petite ville, un endroit isolé où ils ne risquaient de croiser personne susceptible de la reconnaître. Car c'était la seule chose qui aurait pu faire échouer leur plan, et ils avaient pris toutes les mesures nécessaires pour limiter autant que possible cette menace.

En réalité, comme les gens de la société étaient occupés à Londres par le début de la Saison, les probabilités de rencontrer une personne qu'elle connaissait étaient quasiment nulles, cela ne faisait aucun doute.

Heather garda le silence tout au long du repas. Elle ne voyait pas l'intérêt d'essayer de leur soutirer plus d'informations pour l'instant.

Une heure plus tard, en reprenant sa place habituelle dans la voiture, elle ressentit une appréhension nouvelle. Elle attendit qu'ils aient repris leur route vers le nord pour examiner de nouveau ses ravisseurs, et comprit que sa nervosité ne faisait que refléter la leur.

Fletcher n'était plus avachi mais se tenait droit sur son siège, aux aguets, les pupilles braquées vers l'extérieur. Un pli soucieux barrait son front. Cobbins avait posé les mains sur ses cuisses. Il regardait droit devant lui, mais ses yeux paraissaient perdus dans le vague. Il était perdu dans ses pensées alors que, jusqu'à présent, il n'avait pas semblé enclin à la rêverie.

Un coup d'œil à Martha lui révéla qu'elle aussi était bien éveillée. Qu'est-ce qui pouvait bien les rendre aussi vigilants ? La frontière se trouvait après Carlisle... peut-être était-ce simplement dû au fait que cette ville frontalière était de loin la plus grande depuis Londres, et qu'elle grouillait de soldats, de policiers et de douaniers. La vigilance de ses ravisseurs semblait avoir franchi un nouveau seuil.

Heather se détourna vers les champs couverts de fleurs qu'ils longeaient. Malgré la tension qui l'habitait, elle se sentait assez calme. Calme et prête à affronter ce qui l'attendait.

Car, malgré tout, ils se dirigeaient bien vers Carlisle.

Breckenridge était tapi dans l'ombre, là où la courbure d'une des tours du château de Carlisle jouxtait un mur latéral. Adossé contre la pierre rouge, il surveillait les voitures qui venaient du nord par la route de Penrith. Pour entrer dans la ville, tous les véhicules devaient passer devant lui. Camouflé comme il l'était, aucun passager ne pouvait le voir à moins de le chercher du regard.

Il était très satisfait de ce qu'il avait fait pour parer à tous les dangers qui les attendaient de l'autre côté de la frontière. Son premier achat s'était porté sur une paire de revolvers à canon court en argent, assez petits pour tenir dans la poche d'un manteau. Le manteau, la culotte, la simple chemise et le gilet qu'il portait étaient venus ensuite. Il avait dû se rendre chez plusieurs tailleurs pour trouver des vêtements à sa taille, d'autant qu'il tenait à se donner une apparence un peu miteuse. Son dernier déguisement de clerc de notaire à la recherche d'un emploi était tout spécialement conçu pour lui permettre de s'approcher ouvertement des trois ravisseurs de Heather.

Il avait acheté à Newark de quoi se raser, mais il avait délibérément omis de le faire ce matin. Sa barbe assombrissait à présent ses joues, ce qui lui donnait un air plus dur, moins recommandable. Avec l'écrivoire usé et abîmé et les accessoires qu'il avait dénichés dans un magasin d'occasion, comme avec l'encre qui maculait ses doigts, entre l'index et le pouce, il voulait apparaître aux yeux de Fletcher, Cobbins et Martha comme leur égal, une personne à l'égard de laquelle ils n'éprouveraient pas de méfiance spontanée.

A en croire le peu de regards qu'il avait attirés en parcourant la ville, s'efforçant de se débarrasser de sa prestance et de sa morgue innée d'homme bien né, il avait très bien réussi son effet.

Enfin, il avait fait l'achat d'un cabriolet délabré tiré par un vieux cheval.

Si ses amis avaient pu voir son nouvel équipage, ils se seraient tordus de rire.

Le dos contre le mur chauffé par le soleil, il continua d'observer les allées et venues des voitures. Il avait une apparence des plus calme, mais intérieurement commençait à s'impatienter.

Il avait envisagé d'envoyer une autre lettre aux Cynster ; il y avait réfléchi pendant plus d'une heure, mais au final s'était rétracté. Tout d'abord, si les cousins de Heather décidaient d'agir et de partir pour le nord, comme il fallait s'y attendre, ils risquaient d'obtenir l'effet inverse de celui pour lequel lui s'était battu, à savoir garder secret l'enlèvement de Heather.

Si la société découvrait qu'elle était restée entre les mains de Fletcher et de Cobbins ne serait-ce qu'une nuit, sa réputation serait irrémédiablement ruinée, et cela malgré la présence de Martha. Tout ce que Breckenridge pourrait dire ou faire après coup ne changerait rien au regard sévère de la société. Les personnes proches de Heather et de lui-même pourraient l'accepter, mais pas leurs pairs.

De plus, il était trop difficile d'exposer en des termes simples la situation à une personne qui ne connaissait pas toute l'histoire, en lui expliquant que Heather se trouvait toujours entre les mains de ses ravisseurs mais qu'elle était en sécurité.

C'était surtout ce dernier aspect qui était le plus difficile à justifier, surtout lorsque l'on savait qu'ils étaient sur le point de passer en Ecosse. Peu importaient les mots que Breckenridge choisirait, les justifications qu'il donnerait, le résultat aboutirait irrémédiablement à la conclusion à peine voilée qu'il devait l'épouser.

Et si elle refusait ? Tant qu'il ne savait pas quelles étaient les dispositions de Heather, il n'était pas sage d'écrire à qui que ce soit.

Evidemment, étant donné qu'il était connu comme l'un des plus grands débauchés de Londres et que Heather était une jeune fille bien née, avec des relations et largement protégée par sa famille, il n'y avait pas d'autre solution. De plus, les deux familles évoluaient dans les mêmes cercles très fermés. Si une part de lui-même voulait s'insurger contre cet état de fait imposé par la société, une autre part plus importante était étonnamment d'accord avec cette idée. L'explication se trouvait peut-

être dans le fait que Heather incarnait le « diable qu'il connaissait ».

Tandis que cette appellation lui traversait l'esprit, il se rappela tout ce qu'il ignorait d'elle jusque-là et venait de découvrir à la lumière de ces derniers jours.

Heather était étonnamment vive d'esprit, déterminée et loyale. Elle observait et agissait quand tant d'autres jeunes femmes auraient été mortes de peur. Elle n'était pas faible, ni dans la volonté ni dans le caractère.

Il aurait pu trouver bien pire comme future épouse.

Aucune de leurs familles ne s'opposerait à leur union. Même s'ils ne faisaient pas un mariage d'amour, concept qui était très en vogue en ce moment, Breckenridge était presque certain que Heather et lui s'entendraient assez bien. A condition qu'ils s'entendent sur cette union, bien sûr.

C'était déjà beaucoup plus qu'il n'en pouvait dire sur les autres jeunes femmes de sa connaissance.

Les mariages d'amour étaient peut-être à la mode, mais en ce qui le concernait il avait abandonné cette idée depuis bien longtemps. Quinze ans, pour être exact. Il soupçonnait pourtant Heather de préférer cette solution. Elle avait déjà vingt-cinq ans et, à la fin de cette Saison, elle serait officiellement considérée comme une vieille fille. Manifestement, son prince charmant n'était pas venu la chercher. Et, étant donné le pragmatisme dont Heather avait fait preuve dernièrement, il était presque sûr que s'il lui demandait sa main, elle ne réfléchirait pas longtemps avant d'accepter son offre.

Mais si ce n'était pas le cas...

Breckenridge se rembrunit puis chassa vivement cette idée de son esprit. Heather était une femme sensée. Elle finirait par admettre la nécessité d'une telle solution.

Oui, mais si elle refusait... Il y avait cette étincelle qui avait toujours existé entre eux, et qu'il pouvait, s'il le souhaitait, transformer en un puissant brasier, suffisamment ardent pour balayer ses objections.

La convaincre pourrait même être divertissant...

Il essayait d'imaginer toutes les possibilités qui pourraient s'offrir à lui lorsque, au milieu de la voie, une voiture familière attira son attention. Camouflé dans l'ombre, il attendit qu'elle le dépasse et la suivit du regard tandis qu'elle tournait lentement pour continuer sa route vers le nord.

C'était le milieu de l'après-midi et la frontière n'était qu'à une dizaine de miles. Manifestement, les ravisseurs de Heather avaient l'intention de la faire passer en Ecosse le jour même.

Appuyé au mur, Breckenridge considéra pendant un long moment la voiture qui s'éloignait, puis se dirigea vers son cabriolet stationné dans une écurie toute proche.

* * *

Heather eut un instant de panique lorsque la voiture traversa le pont qui passait au-dessus de la River Sark pour entrer en Ecosse.

Elle se dit alors que Breckenridge était certainement tout près, derrière eux, et qu'elle n'était pas seule. Que le moment venu, il l'aiderait à s'enfuir. Cette idée l'aida beaucoup.

Quelques miles plus tôt, la voiture avait emprunté la route principale qui allait à Edimbourg via Hawick et Selkirk. Ils se dirigeaient indubitablement vers Glasgow.

Pendant les quelques miles qui suivirent, la route lui fut familière. Le village de Gretna se trouvait juste de l'autre côté de la frontière. Elle remarqua sur sa gauche quelques cottages épars. Une minute plus tard, toujours sur la gauche, ils s'engagèrent sur la route qu'elle avait l'habitude de

prendre pour aller à Dumfries, puis dans le Val.

Heather posa la tête contre les coussins de la banquette. Elle s'aperçut après quelque temps qu'elle voyageait en terres inconnues et se demanda jusqu'où ils avaient l'intention d'aller aujourd'hui. Elle avait plusieurs fois posé la question, mais Fletcher et Martha lui avaient simplement répondu, laconiques, qu'elle le saurait « bien assez vite ».

Elle pesta intérieurement et rabattit sur elle le manteau que Martha lui avait donné. Ils avaient beau être au printemps, l'Ecosse était un pays beaucoup plus froid que le sud de l'Angleterre.

* * *

La voiture ralentit.

Par la fenêtre, Heather avisa les cottages du hameau au nord de Gretna. Gretna Green était réputé pour ses mariages clandestins prononcés au-dessus d'une enclume de forgeron.

Enfin, la voiture bifurqua péniblement vers la gauche.

— Est-ce donc ça, la célèbre forge ? demanda Martha.

Fletcher suivit son regard.

— Oui, c'est ça.

Puis il se tourna vers Heather.

— Nous allons nous arrêter dans une petite auberge au bout de ce chemin.

Cet arrêt était comme tous les autres. La proximité de la célèbre enclume était fortuite, songea Heather. La voiture s'arrêta bientôt devant une petite auberge de campagne qui correspondait bien plus au style de Fletcher que toutes celles devant lesquelles ils étaient passés à Gretna.

La Nutberry Moss Inn était une vieille bâtisse de deux étages qui, bien qu'usée par le temps, avait l'air encore solide. Avec ses murs blanchis à la chaux, ses encadrements de portes et de fenêtres sombres et ses immenses poutres noires soutenant un toit en ardoise, elle semblait s'être effondrée avant de s'ancrer dans la terre, comme si elle y avait pris racine.

Fletcher sauta de la voiture et tendit la main à Heather.

Elle s'immobilisa dans sa descente pour observer les alentours. Quelques arbres cachaient l'horizon. Elle ne voyait pas trace de Breckenridge mais parvint à se repérer. Le chemin où se tenait l'auberge continuait vers l'ouest, où il rejoignait un peu plus loin la route de Dumfries.

Elle posa le pied sur le gravier grossier de la cour et examina la devanture de l'auberge, qui paraissait confortable et accueillante. Martha vint les rejoindre, suivie de Cobbins.

— Entrons, dit Fletcher.

Il faisait chaud à l'intérieur. Heather se frotta les mains au-dessus de la petite flambée qui crépitait dans la cheminée de l'entrée, puis lança un regard curieux autour d'elle. Des marches étroites conduisaient à l'étage et divisaient le hall en deux parties.

L'aubergiste venait tout juste de pousser une porte battante située au fond du hall à gauche de l'escalier. Il devait s'agir de la porte qui menait à la cuisine, songea Heather. L'homme s'essuya les mains sur un torchon et vint accueillir Fletcher. En apprenant qu'ils désiraient des chambres, l'aubergiste se dirigea vers un long comptoir qui bordait le mur à droite de l'escalier.

Heather se tourna vers le foyer et songea aux questions qu'elle pourrait encore poser à ses ravisateurs. Elle entendit alors Fletcher s'adresser à l'homme :

— J'ignore combien de jours nous allons rester ici. Au moins deux, peut-être plus. Nous resterons jusqu'à ce que le représentant de sir Humphrey Wallace — M. McKinsey — se présente pour accompagner cette jeune demoiselle.

Heather pivota brusquement vers Fletcher, mais il était de dos et commençait à discuter le prix des chambres.

Elle virevolta alors pour lancer à Martha un regard aiguisé.

— C'est ici que vous devez me livrer à votre employeur ? Nous allons l'attendre ici ?

— C'est ce que Fletcher a dit, répondit Martha en haussant les épaules.

Son visage était dur, complètement hermétique.

— Mais il n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas ?

— Non.

Martha ajusta son châle sur ses épaules.

— Si j'ai bien compris, il lui faut plusieurs jours pour venir jusqu'ici.

Fletcher était toujours occupé avec l'aubergiste. Heather s'adressa alors à Cobbins, qui se tenait toujours près d'elle :

— Quand l'avez-vous prévenu que vous m'aviez enlevée et que vous m'emmeniez dans le nord ?

Comme elle l'avait espéré, Cobbins accepta de lui répondre.

— Nous lui avons envoyé un message par le courrier de nuit à Knebworth.

Bien qu'elle ait un peu perdu le compte des jours, Heather fit de rapides calculs. Si McKinsey se trouvait à Edimbourg ou à Glasgow, il devrait être déjà là, ou arriver le lendemain.

Mais elle n'eut guère le temps de creuser cette idée.

— J'ai pris deux chambres, comme d'habitude, vint leur annoncer Fletcher. Les deux se trouvent dans l'aile est mais ne sont pas l'une à côté de l'autre.

Il fit un signe aux deux garçons qui portaient leurs bagages.

— Cobbins et moi, nous prendrons la plus proche de l'escalier, leur dit-il.

Heather se raidit, puis leva le menton vers Fletcher.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ici ? demanda-t-elle.

— C'est ici que McKinsey m'a demandé de vous amener, répondit Fletcher sur un ton faussement doux.

— Pourquoi, parmi toutes les villes d'Ecosse, a-t-il choisi Gretna Green ?

Fletcher ouvrit grand les yeux.

— Je l'ignore.

Il échangea un regard avec Martha, puis se tourna vers Heather.

— Nous avons notre petite idée mais...

Il haussa les épaules.

— ... nous n'en savons rien, continua-t-il. Il nous a dit de venir ici, et nous avons obéi. C'est tout ce que je sais.

Heather n'aimait pas du tout ces sous-entendus.

* * *

En théorie, une femme devait consentir au mariage, qu'il se fasse au-dessus d'une enclume ou ailleurs, que ce soit en Ecosse ou n'importe où dans les îles Britanniques.

En revanche, Heather ignorait jusqu'à quel point on tenait compte du consentement de la femme dans un endroit comme Gretna Green. Devait-elle prononcer une formule stipulant qu'elle consentait au mariage ? Ou bien pouvait-elle être droguée ou forcée d'une manière ou d'une autre ?

Tout ce qu'elle savait, c'était que les mariages prononcés au-dessus de l'enclume à Gretna

Green étaient légaux et contractuels. Ses parents s'étaient mariés ici.

Elle ne souleva pas d'objections quand Martha la poussa vers l'escalier. Une fois dans leur chambre, elle remarqua à peine les deux petits lits et l'unique fenêtre. Elle était étrangement détachée. Dans son esprit, la suite des événements était soudain devenue extrêmement limpide. Il était temps de fausser compagnie à ses ravisseurs, et de s'enfuir avec ce qu'elle savait déjà. Dès que Breckenridge serait là, elle lui dirait qu'elle était prête à le suivre...

Or Fletcher lui avait annoncé qu'ils resteraient au moins deux jours... Il ne pouvait pas lui avoir menti, songea Heather. Il n'était pas un honnête homme mais, en général, il s'attachait à suivre les ordres. Elle ne le croyait pas capable d'avoir inventé cette histoire de toutes pièces.

Dans quel but l'aurait-il fait ? Il ne savait pas que Breckenridge était tout près, ni qu'elle était sur le point de les quitter. Ses ravisseurs n'avaient aucune raison de lui mentir sur la durée de leur séjour dans cette auberge, ni de lui cacher qu'ils attendaient l'arrivée de McKinsey.

Heather se laissa tomber sur le lit le plus éloigné de la porte, et regarda fixement le mur en se demandant si elle pouvait tourner la situation à son avantage. Avec ce qu'elle savait déjà, pouvait-elle faire pression sur Fletcher, Martha et Cobbins pour en savoir un peu plus sur ce McKinsey ? Et si elle décidait finalement de s'échapper, pouvait-elle s'arranger pour que Breckenridge et elle restent suffisamment près de l'auberge pour assister à l'arrivée du mystérieux *laird* ?

S'ils parvenaient à voir leur homme et à l'identifier, ils pourraient plus facilement éradiquer la menace qu'il représentait pour ses sœurs, ses cousines et elle-même.

Inspirant légèrement, Heather remit ses spéculations à plus tard, lorsqu'elle pourrait s'entretenir avec Breckenridge. Elle se leva et traversa la pièce pour négocier les vêtements que sa « bonne » allait lui permettre de prendre dans la grande besace, sur laquelle elle veillait comme un chien de garde.

* * *

Quand Heather et ses ravisseurs pénétrèrent dans la salle, Breckenridge se tenait au bar, pleinement investi de son personnage de clerk de notaire, à côté de trois hommes du pays qui consommaient un plat de ragoût.

Heureusement, l'auberge était trop petite pour avoir une salle à manger séparée. Assis parmi d'autres hommes plus âgés que lui, Breckenridge pouvait se permettre de lever la tête vers les quatre nouveaux arrivants, comme s'il avait été distrait dans son repas par la vue d'une jeune fille distinguée. Car Heather pouvait porter n'importe quelle tenue, son maintien et son calme témoignaient de ses origines.

Il croisa de manière fugace son regard. Elle écarquilla très légèrement les yeux en le voyant, mais rien dans son expression ne la trahit. Elle passa devant lui et les occupants du bar avant de reporter son attention sur la serveuse débordée qui les accompagnait, ses trois compagnons de voyage et elle, vers une table à l'écart du bar.

Parmi tous les hommes présents, Breckenridge fut probablement le seul à déchiffrer correctement la façon dont Heather avait relevé le menton. Elle s'efforçait de faire bonne figure, ce qui voulait dire que quelque chose la tourmentait.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas manifesté la moindre inquiétude quant à sa captivité, songea-t-il, les yeux rivés sur son assiette. Elle avait parfaitement bien évalué la situation, et savait qu'il fallait en passer par là pour découvrir qui se cachait derrière son enlèvement. Aujourd'hui... son attitude avait changé.

Comme Heather et lui avaient calculé que ses ravisseurs l'emmenaient à Glasgow, Breckenridge avait vu le Nutberry Moss Inn comme une simple halte. Mais il avait été alerté par la proximité de la célèbre forge.

En croisant le regard inquiet de Heather, il comprit qu'ils s'étaient trompés. Il se mit à triturer dans son assiette les morceaux de mouton qui baignaient dans la sauce, réfléchissant à l'endroit où ils pourraient se retrouver ce soir.

* * *

A l'autre bout de la petite pièce, Heather était assise dos au mur sur une banquette, coincée par la corpulente Martha, mais elle pouvait voir Breckenridge assis à sa table près du bar.

Elle regardait d'un air apparemment absent dans sa direction lorsqu'il lança un commentaire qui fit beaucoup rire ses trois compagnons de table. Ses cheveux étaient négligemment coiffés, ce qui lui donnait un air un peu louche, accentué par l'ombre de sa barbe naissante. La serviette attachée à son cou, il avait posé les coudes sur la table et parlait la bouche pleine, la fourchette à la main. Heather n'avait jamais connu sa défunte mère, mais si ses sœurs l'avaient vu, elles auraient été scandalisées.

Elle devait admettre cependant que son accoutrement était parfaitement bien étudié. Breckenridge n'avait pas l'air d'un gars du pays, mais il s'insérait très bien dans le décor local.

L'apaisement qu'elle ressentait courait encore dans ses veines. Dès que ses yeux s'étaient posés sur les cheveux bruns de Breckenridge, elle avait été submergée par un intense soulagement. Elle était certainement plus inquiète que ce qu'elle avait bien voulu reconnaître.

Maintenant qu'il était là, tout près d'elle, elle pouvait oublier son inquiétude et se concentrer sur son objectif : en découvrir le plus possible avant que l'arrivée imminente de McKinsey ne l'oblige à fuir.

La serveuse vint apporter leurs plats.

Heather mangea en silence les fines tranches d'agneau rôti, le panais et le chou qui garnissaient son assiette, tout en dressant la liste de tous les éléments révélateurs que Fletcher, Cobbins et Martha lui avaient dévoilés.

Lorsqu'elle verrait Breckenridge, elle lui livrerait tout ce qu'elle savait pour justifier le fait que, puisque McKinsey était à plusieurs jours de voyage de l'auberge, ils n'étaient pas pressés de quitter le Nutberry Moss Inn. Ils pouvaient rester encore quelque temps afin d'obtenir le maximum d'informations.

Fletcher la regardait plus attentivement qu'à son habitude, comme s'il craignait qu'elle ne cède à une crise d'hystérie étant donné la proximité de la forge et ses implications. Mais Heather garda la tête baissée et demeura impassible. Son attitude n'avait rien de naturel, mais ses ravisseurs ne pouvaient pas le savoir.

Dès qu'elle eut fini de répertorier ce qu'elle avait appris, elle se concentra sur d'autres questions qu'elle pouvait aisément se poser, et sur les arguments qui l'empêchaient de les formuler.

Le repas s'acheva et Martha se tourna vers elle.

— Je ne sais pas pour vous, grogna-t-elle, mais il me tarde d'aller me coucher. Venez, nous allons monter.

La femme se leva péniblement. Heather soupira, puis se laissa glisser sur la banquette pour la rejoindre. Les deux hommes restèrent assis pour siroter leur pinte de bière.

Quand Heather traversa la pièce dans le sillage de l'imposante Martha, Breckenridge capta son regard puis braqua aussitôt les yeux de l'autre côté de la porte vers le hall d'entrée.

Heather suivit son regard et aperçut le comptoir de la réception, ainsi que la porte dérobée qui semblait déboucher sur un petit vestiaire.

Lorsqu'elle reporta son attention sur Breckenridge, elle découvrit qu'il l'observait, elle, comme le faisaient tous les autres hommes au bar. Inclinant la tête, elle porta la main à son visage, comme si elle était gênée par une mèche de cheveux, et Breckenridge retourna à la contemplation de sa pinte.

* * *

Satisfait, Breckenridge vida d'un trait son verre puis offrit une tournée aux trois hommes qui lui avaient fourni un excellent alibi tout au long de la soirée. Les bonnes âmes...

Ils finirent tous leurs verres et les tendirent à l'aubergiste.

— Dites-moi, je croyais que vous étiez sans emploi, commenta l'un d'eux.

— C'est vrai.

Rassemblant les pintes devant lui, Breckenridge se leva et leur sourit.

— Mais ce serait vraiment terrible qu'un homme ne puisse même plus partager un verre avec des gars qui lui ressemblent. A quoi cela servirait-il de travailler, sinon ?

Tous approuvèrent bruyamment. Breckenridge se dirigea vers le bar et s'y accouda le temps que le barman remplisse les pintes. La plupart des hommes présents semblaient être de la région, et non des clients de l'auberge. Même si Breckenridge avait prévu que Heather n'y logerait qu'une seule nuit, il pourrait aisément rallonger son séjour si cela se révélait nécessaire.

Breckenridge se tourna vers la table de ses futurs amis. Du coin de l'œil, il aperçut Fletcher et Cobbins qui s'entretenaient calmement, leur pinte de bière à la main. Il envisagea quelques instants de les approcher et de leur parler mais, s'il devait effectivement passer plusieurs nuits dans cette auberge, mieux valait établir la preuve de sa bonne foi et se faire passer pour un inoffensif clerc de notaire accepté par les gens du coin, plutôt que d'aller directement vers eux.

— Tenez, dit le barman en plaçant sur un plateau quatre pintes de bière fraîche.

— Merci.

Breckenridge se souvint juste à temps de sortir une poignée de pièces et de payer tout de suite au lieu de demander que ses consommations soient mises sur sa note. Personne ne faisait crédit à un clerc de notaire sans emploi.

Il transporta le plateau jusqu'à la table et s'assit. Puis tous tendirent la main et burent en silence. La bière était assez bonne.

Bientôt, l'un des hommes commença à raconter l'histoire d'un conducteur de bestiaux du pays que les douaniers postés à Gretna avaient arrêté juste avant qu'il passe la frontière.

— Il a dû prouver que toutes les bêtes étaient à lui, expliqua-t-il.

— J'aurais aimé voir ça, ronchonna un autre homme. Tout le monde sait qu'il « trouve » son bétail dans les collines. A l'entendre, les bêtes rejoignent d'elles-mêmes son troupeau.

Tous éclatèrent de rire et la conversation se poursuivit sur différents aspects de la vie du pays.

Les plateaux de bière allaient et venaient. Au bout d'un moment, l'homme assis à côté de Breckenridge leur désigna Fletcher et Cobbins.

— Vous savez qui ils sont ?

Breckenridge secoua la tête en même temps que les autres.

— Eh bien, déclara son compagnon, déjà bien imbibé de bière, voyons s'ils veulent se joindre à nous et se montrer amicaux.

Haussant la voix en même temps que sa pinte, il les interpella.

— Hé, vous deux, là-bas. Venez vous joindre à nous pour boire un verre.

Joignant le geste à la parole, l'homme vida sa pinte puis la posa bruyamment sur la table.

Fletcher et Cobbins échangèrent un regard, quelques mots, puis se levèrent, saisirent leurs verres et s'avancèrent vers la table avec leurs chaises.

Ils firent les présentations. Breckenridge attendit patiemment que tout le monde soit assis. L'un de ses alliés involontaires fit un signe vers lui.

— Et voici Timms. Un clerc de notaire qui vient de Lunnon mais qui est malheureusement sans emploi. Il se rend à Glasgow pour trouver un nouveau travail.

Breckenridge salua Fletcher et Cobbins en leur serrant la main. Il s'en tint là et ne fit aucune autre ouverture, laissant le soin à Jim, Cyril et Henry, de mener la conversation. Evidemment, ils étaient curieux de savoir ce qui avait conduit Fletcher et Cobbins sur leur chemin. Lorsqu'ils leur posèrent la question, Fletcher relata avec désinvolture la version que Heather lui avait servie. S'il avait un jour pensé que cette histoire était simple à contrecarrer, en entendant Fletcher l'exposer d'une voix calme, cet espoir s'envola aussitôt.

Fletcher était parfaitement crédible. Il incarnait exactement le personnage d'un homme agissant pour le compte d'un vieux *laird*.

En tant que Timms, Breckenridge opina mollement.

— Beaucoup de jeunes filles s'enfuient lorsqu'elles pensent que leurs tuteurs sont trop stricts. On voit ça tous les jours à Londres. Mais nombre d'entre elles ne trouvent là-bas que des ennuis.

Il laissa la conversation se poursuivre, satisfait d'avoir affirmé son personnage et de constater que Fletcher ne le regardait plus avec méfiance, mais comme faisant partie du groupe. Pas tout à fait comme les autres, mais comme un homme ordinaire, passe-partout.

Le barman donna un grand coup sur le comptoir et leur annonça qu'il fermait.

— Laissez vos pintes sur la table, les filles viendront les chercher demain matin, déclara-t-il d'une voix forte.

Les hommes terminèrent leurs verres avant de se lever. Breckenridge se félicita pour les précédentes années de débauche qu'il avait passées à boire jusqu'au petit matin. Maintenant, il tenait au moins sur ses jambes.

Tous se dirigèrent vers la sortie. L'aubergiste les remercia et verrouilla la porte avant de leur souhaiter une bonne nuit.

Breckenridge emprunta l'escalier, suivi de Fletcher et de Cobbins qui peinaient derrière lui.

Une fois sur le palier, Breckenridge s'adressa à Fletcher :

— Je voulais aller à Glasgow demain mais j'ai une vieille blessure aux côtes qui me fait horriblement souffrir, dit-il en se tenant le flanc et en grimaçant. C'est sans doute à cause de ce long voyage dans mon cabriolet déglingué.

Il les salua et commença à s'éloigner.

— Je vous verrai peut-être demain, ou peut-être pas, ajouta-t-il. Bonne chance.

— Bonne chance à vous, lança Fletcher.

Sans se retourner, Breckenridge leur fit un signe de main. Le sourire aux lèvres.

* * *

Heather descendit à pas de loup l'escalier du Nutberry Moss Inn, la main agrippée à la rampe pour ne pas trébucher. Tandis que les chambres à l'étage baignaient dans la pénombre, la cage d'escalier et le hall étaient plongés dans une obscurité profonde. En atteignant la dernière marche,

elle posa prudemment le pied sur le sol en pierre de l'entrée et se tourna vers le comptoir de la réception. Elle vit avec soulagement que l'étroite petite porte était entrebâillée et faiblement éclairée par la lueur vacillante d'une bougie.

Heather longea le comptoir et poussa le battant.

Breckenridge se tenait assis sur un petit banc adossé à un mur sous une rangée de patères actuellement vides. Il haussa la tête en la voyant apparaître. Les coudes sur les genoux et les mains sous le menton, il désigna la porte.

— Fermez vite, murmura-t-il, et venez vous asseoir.

Vêtue de sa tenue habituelle, le couvre-lit noué autour de sa taille à l'aide de son châle de soie, elle obéit.

Breckenridge se leva, ôta son manteau et l'enroula avec sollicitude autour des épaules de Heather avant de resserrer les pans sur elle. Heureuse d'être au chaud, elle vint s'asseoir près de lui en tenant le volumineux vêtement.

— Merci, il fait plutôt froid ici, dit-elle.

Breckenridge grommela en reprenant sa position sur le banc, à côté d'elle.

— Qu'avez-vous appris ? demanda-t-il.

Il s'était exprimé en murmurant à peine. Elle l'imita et se pencha vers lui, se rapprochant de ses épaules larges et réconfortantes. C'était l'une des qualités de Breckenridge qu'elle avait appris à apprécier et qu'elle n'avait pas remarquée auparavant : sa taille était rassurante.

— Tout d'abord, vous vouliez savoir si Fletcher et Cobbins avaient passé beaucoup de temps à Glasgow. D'après Fletcher, c'était leur base ces deux dernières années, au moins.

Elle étudia le visage mal rasé de Breckenridge et ses beaux traits, encore plus vifs que d'habitude.

— Que vous a-t-il dit ? insista-t-il.

Il ne paraissait pas particulièrement heureux — elle commençait à lire derrière le masque impénétrable de ses mâchoires crispées.

— Il a insinué que ce *laird* pouvait être bien plus que cela.

Il croisa son regard.

— Savez-vous qu'un *laird* ne possède rien d'autre que des terres ? demanda-t-il.

Elle acquiesça et il poursuivit sans la quitter des yeux.

— Si cet homme avait appartenu à la petite bourgeoisie, il aurait eu un accent, et si Fletcher et Cobbins sont restés à Glasgow plus d'un an, ils ont certainement pu prendre cet accent des Hautes ou des Basses-Terres. Glasgow est la deuxième ville d'Ecosse, et aussi le plus grand port. Les Ecossais de tout le pays y convergent. Etant donné les activités de Fletcher et de Cobbins, ils ont pu écouter et apprendre à distinguer ces accents et à les utiliser, comme une seconde nature.

Il s'interrompit quelques instants avant de continuer.

— Si vous réfléchissez à ce que vous a dit Fletcher, il a précisé qu'ils n'ont pas su dire d'où venait leur homme. Ils ont donc essayé d'identifier son accent, sans succès.

— Oui, c'est vrai. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que nous n'avons pas affaire à un *laird* originaire de la petite bourgeoisie.

Il la regarda fixement.

— Il y a en Ecosse d'excellentes écoles, à Edimbourg ou ailleurs. Si cet homme est le fils d'un noble, il y a certainement été envoyé. Il aura reçu un enseignement en anglais, délivré par des professeurs anglais, et aura été encouragé à perdre son accent afin d'être mieux perçu comme une personne éduquée du sud de la frontière. J'ai déjà côtoyé plusieurs nobles écossais, et ils parlent

comme s'ils avaient été à Eton.

Heather fit la grimace.

— Donc, notre homme ne serait pas un vieux propriétaire terrien mais plutôt un membre de l'aristocratie ?

Il hocha la tête.

— C'est ainsi que je l'interprète.

— Il va venir me chercher ici, dit-elle en soupirant, comme si j'étais un paquet.

Sentant Breckenridge se raidir à côté d'elle, elle se dépêcha d'ajouter :

— Toutefois, Fletcher et Martha ont tous les deux dit qu'il ne serait pas là avant au moins deux jours, sinon plus.

Elle croisa le regard froid de Breckenridge.

— Apparemment, continua-t-elle, c'est le temps qu'il lui faut pour arriver jusqu'ici, même s'ils lui ont envoyé un message par le courrier du soir à Knebworth. S'il n'est pas arrivé, et s'il lui faut encore deux jours pour le faire...

Elle contempla Breckenridge qui calculait en même temps qu'elle.

Tout à coup il se décomposa.

— C'est un Highlander, c'est certain, conclut-elle. Ce message serait arrivé à Edimbourg deux jours plus tard sinon. Même si quelqu'un l'a acheminé personnellement, ce délai me semble trop long. Je ne pense pas que cet homme, après avoir organisé ce kidnapping, soit parti en voyage. Il a dû attendre chez lui les nouvelles, et se mettre en route dès qu'il les a reçues.

Breckenridge prit un temps avant de répondre.

— Il n'y a aucune autre façon d'interpréter ce délai : c'est un Highlander.

Puis il secoua la tête et ajouta d'un air contrarié :

— Un noble des Highlands. Dieu sait quels vieux comptes il a à régler avec les Cynster !

Heather avait entendu que son oncle Sebastian et son grand-père Sylvester, tous les deux décédés, étaient tous les deux intervenus à plusieurs reprises pour le compte de la Couronne dans des affaires écossaises.

— Cela pourrait être l'explication, dit-elle. J'ai entendu dire que les Ecossais avaient la mémoire longue, surtout en ce qui concernait les guerres et les expulsions dont ils avaient été victimes.

— En effet.

Puis il reprit :

— Quoi qu'il en soit, le fait qu'il ait choisi parmi toutes les villes d'Ecosse cet endroit pour vous faire attendre son arrivée ne présage rien de bon.

Breckenridge observa Heather, s'imprégna de son profil ; il sentit dans son expression le doute et la peur viscérale qu'elle ne montrait pas vraiment, n'affichant d'ordinaire qu'un air légèrement tourmenté et une certaine pâleur.

La situation était bien pire que ce qu'il avait imaginé. Ils étaient en Ecosse, et si cet homme était vraiment un noble écossais, même lui, héritier du comte de Brunswick, ne pourrait pas se mesurer à cet ennemi. Les Ecossais avaient pris l'habitude, certainement à juste titre, de donner avantage à leurs propres nobles. Tous les prétextes étaient bons pour suspendre ces Anglais arrogants à une patère. Comme Breckenridge l'avait dit à Heather, il avait déjà rencontré plusieurs nobles écossais, et ceux-ci se battaient jusqu'au bout. En temps normal, le guerrier et le stratège qu'il était appréciait leur ténacité, mais pas quand la vie de Heather était en jeu.

Sa sécurité était, et serait toujours, son souci majeur.

— Je pense, dit-il en se tournant vers elle, que vous devriez partir avec moi maintenant et rentrer à Londres.

Dégageant une main de son manteau, elle la posa sur le bras de Breckenridge. Il résista à l'envie de se crispier, de manifester la moindre réaction. Il avait l'impression qu'elle n'avait pas conscience de son geste, mais qu'elle tirait un certain réconfort et de l'assurance dans ce contact.

— Je me suis dit exactement la même chose mais...

Il serra les dents. Il aurait dû s'attendre à ce « mais » de sa part.

Pressant légèrement son bras, elle détourna les yeux puis ôta sa main. Il aurait aimé qu'elle la remette.

— Notre homme n'est pas attendu avant demain, ni même après-demain. Nous avons donc encore deux jours devant nous pour obtenir des informations, n'importe quoi qui pourrait nous permettre d'identifier cet homme, ce mystérieux *laird*, et...

Elle prit une courte inspiration et soutint son regard.

— Si je m'évade juste avant son arrivée, il peut rester dans les parages assez longtemps pour que nous puissions le voir.

Voyant qu'il ne répondait pas, elle plaça de nouveau la main sur son bras et s'approcha de lui.

— Nous sommes arrivés jusqu'ici sans trop de difficultés. Ni Fletcher, ni Cobbins, ni Martha ne savent que vous êtes ici et je les ai délibérément laissés croire que j'étais résignée et inoffensive. Dans quelques jours, qui sait ce que nous découvrirons, surtout depuis que nous savons que nous sommes arrivés à destination. Fletcher va enfin se détendre et peut-être même se mettre à parler.

Il suffisait à Breckenridge d'observer la façon dont elle avait relevé le menton pour comprendre qu'il n'avait aucune chance de la dissuader. Comme il n'avait pas non plus le droit de lui donner des ordres ou d'insister, du moins aucun droit reconnu et accepté de sa part, sa marge de manœuvre était extrêmement limitée. Déclencher une scène était hors de question. Il avait élaboré un plan qui lui permettrait de la sauver tout en préservant sa réputation, mais un scandale public l'annihilerait définitivement. De plus, entre eux, le mal était déjà fait, les dés étaient lancés, l'affaire conclue, et quelques jours de plus ne changeraient rien. Pourtant, il refusa d'approuver et de capituler.

— Quelles autres questions voulez-vous leur poser ? demanda-t-il.

— Je prévoyais de leur demander où ils avaient envoyé le message qui est parti de Knebworth, et quels étaient les ordres qu'ils avaient reçus pour contacter notre homme. Bien sûr, je pense que ce message est passé par un intermédiaire. Si cet homme est assez prudent pour leur donner un faux nom, il ne leur a certainement pas donné son adresse. Donc...

Elle prit une inspiration.

— ... mes autres questions concernent ce que cet homme sait de mes sœurs, de mes cousines et de moi. Qu'a-t-il dit à Fletcher et à Cobbins ? Ils en savaient assez pour me trouver et me suivre, mais que savent-ils d'autre ? Ces réponses peuvent nous éclairer sur l'identité de cet homme. Est-il quelqu'un que nous avons croisé occasionnellement à Londres, qui évolue dans la société ? Ou alors, les informations qu'il possède sont-elles celles que n'importe qui aurait pu découvrir, même à distance ?

Breckenridge ne put qu'approuver.

— Ce n'est pas une mauvaise tactique, convint-il. Et vous avez raison, ces réponses pourraient nous faire avancer.

Il se passa quelques minutes, au cours desquelles il arriva à la même conclusion que précédemment. Il hocha la tête, très contrarié toutefois.

— D'accord, dit-il. Nous allons mettre à profit ces quelques jours pour voir ce que nous

pouvons glaner. Tous les deux. Grâce à mon nouveau déguisement, je vais pouvoir me rapprocher de Fletcher et de Cobbins. Si jamais vous me trouvez avec eux, souvenez-vous que vous ne me connaissez pas. Comportez-vous comme avec un humble clerc de notaire sans emploi.

Heather lui décocha un large sourire.

— C'est le personnage que vous avez choisi ?

Breckenridge lutta pour ne pas lui retourner son sourire. Il pouvait presque lire dans ses pensées, et deviner quelle excellente histoire elle allait pouvoir raconter sur lui plus tard.

— Il y a quelque chose que vous êtes la seule à pouvoir faire : interroger Martha.

— Elle n'était pas présente quand ils ont rencontré leur employeur, dit Heather en fronçant les sourcils.

— Non, mais ils ont dû lui parler de leur rencontre avec lui. Je connais bien les femmes : elle a dû se faire une idée de cet homme non seulement sur la base de ce que ses complices lui ont dit de lui, mais sur ce que ses compagnons ont pu ressentir et sur la façon dont ils ont réagi. Fletcher et Cobbins ont très bien pu dire à Martha plus que ce qu'ils imaginent. D'ailleurs, j'ai davantage foi en l'idée que se fait Martha de cet homme qu'en celle de ses complices.

Heather hochait lentement la tête.

— Oui... je comprends. Les femmes sont plus intuitives.

— C'est possible, marmonna Breckenridge.

Heather était peut-être plus intuitive, en ce sens, pourtant elle semblait ne pas avoir compris que cette aventure les condamnerait à se marier. Et Breckenridge ne cessait de se demander quelle serait sa réaction le moment venu.

— Vous allez donc poser vos questions, dit-il en s'agitant sur le banc, et voir ce que vous pouvez tirer de Martha. De mon côté, je vais me rapprocher suffisamment de Fletcher et de Cobbins pour qu'ils me fassent des confidences d'homme à homme. Et, plus important encore, je vais réfléchir à la manière d'organiser votre fuite.

Elle acquiesça avec enthousiasme.

— Ce plan me paraît très bon.

* * *

Il se délecta de la voir accepter avec plaisir sa proposition. Une joie non dissimulée illumina les traits de Heather, et Breckenridge sut qu'elle ne le regardait plus du même œil qu'auparavant. Cette aventure avait finalement quelques bons côtés. Non seulement Heather lui était apparue sous un autre angle, mais lui-même avait été confronté à toutes sortes de situations hors du commun. Chaque fois que son courage et son intelligence étaient sollicités, il éprouvait un délicieux sentiment de triomphe qu'il avait jusqu'alors oublié.

Si son principal objectif était de veiller sur la sécurité de Heather, il était comme elle de plus en plus curieux de découvrir qui était cet homme mystérieux et ce qui l'avait poussé à commettre un acte aussi étrange ; par ailleurs, il était certain que les Cynster lui seraient tout aussi reconnaissants pour les informations recueillies que pour avoir veillé sur Heather.

* * *

Heather étudia attentivement les prunelles de Breckenridge. Le camaïeu de couleurs lui paraissait plus doux, moins cristallin. Elle s'aperçut que sa main était restée posée sur son bras,

comme oubliée. Elle tapota rapidement la manche de Breckenridge et ôta sa main, puis, les yeux braqués devant elle, la rangea sous le manteau dont il l'avait enveloppée. Et dont l'odeur subtile l'enveloppa insidieusement...

Tout lui paraissait si étrange. Elle ne voyait plus Breckenridge de la même façon. Elle s'était toujours sentie attirée par lui, mais quelle femme de la société ne l'était pas ? D'après les commérages, même les douairières de soixante-dix ans n'étaient pas insensibles à ses charmes.

Mais cela n'expliquait pas pourquoi elle se sentait à présent plus attirée par lui qu'avant.

Elle lança vers lui un regard en coin et observa ses habits miteux, sa barbe et toute son apparence beaucoup plus grossière. Si à Londres, vêtu de ses habits élégants et sophistiqués, il l'avait fascinée, ici, habillé à peine mieux qu'un ouvrier, il dégageait un magnétisme viril encore plus puissant...

Elle fixa un point devant elle, résistant à l'envie de s'éventer.

Comme toujours lorsqu'il était près d'elle, leur promiscuité la troublait. Mais jusqu'à maintenant, elle était parvenue à contrôler cet état.

C'était ridicule. Il s'agissait bel et bien de Breckenridge, elle ne devait pas l'oublier. Il était peut-être son sauveur, mais il ne tarderait pas à redevenir un jour son pire cauchemar.

Certes, elle avait l'impression d'être traitée en adulte, comme son égale, comme s'il lui faisait confiance, mais lorsque tout ceci serait terminé, il reprendrait sans aucun doute ses anciennes manières et se remettrait à la considérer comme une jeune écervelée.

Et même si un démon intérieur la poussait à le remercier par un baiser — à utiliser l'excuse de sa reconnaissance pour voir quel effet cela lui ferait — cela ne voulait pas dire qu'elle devait céder à ses impulsions.

Contraignant ses membres à s'éloigner de sa chaleur et de son magnétisme, elle se leva.

— Il vaut mieux que je remonte dans ma chambre, dit-elle. Merci pour le manteau.

Elle le fit glisser de ses épaules et en ressentit aussitôt le manque.

Il resta à la contempler un instant avant de l'imiter, puis lui prit le manteau des mains, hésita un temps, et murmura :

— Venez me rejoindre ici demain soir.

— D'accord, acquiesça-t-elle.

Elle tourna les talons et se faufila derrière la porte avant que le démon vienne à bout de ses résistances. En montant les marches, elle songea à un autre élément pertinent. Pour l'instant, elle s'en sortait plutôt bien avec Breckenridge. Mais si elle l'embrassait et qu'il répondait à son baiser... elle n'était pas du tout certaine d'avoir la force de reculer.

L'horrible vérité était qu'elle n'essaierait même pas de le faire.

Et ensuite, où cela les mènerait-il ?

Chapitre 6

Le lendemain matin, Breckenridge, alias Timms, clerc de notaire sans emploi, se trouvait déjà dans le restaurant devant une tasse de café. Il lisait le journal à une table près de la fenêtre lorsque Fletcher et Cobbins entrèrent dans la salle, suivis de Martha et de Heather. Comme il s'y attendait, Fletcher ouvrait la marche, et conduisit le groupe vers la même table dans le coin que la veille. Table située juste à côté de la sienne. Breckenridge leva les yeux en les voyant, fit un signe de tête à Fletcher et à Cobbins, et ne manifesta aucun intérêt pour Heather et Martha, se contentant de reporter son attention sur les nouvelles d'Edimbourg.

Il tendit aussitôt l'oreille.

Breckenridge était un homme suffisamment avisé pour ne pas approcher directement les deux hommes, ni manifester le moindre intérêt pour eux ou leurs affaires. Dehors, le temps était nuageux et humide, et s'ils attendaient l'arrivée de leur employeur, ils ne risquaient pas de sortir. Ils allaient certainement chercher à passer le temps aujourd'hui, probablement au bar.

Et probablement avec le seul client présent, à savoir lui. Les trois autres voyageurs qui étaient restés le soir précédent avaient déjà pris leur petit déjeuner et étaient repartis.

Sa prétendue vieille blessure suffisait à justifier sa présence, surtout avec ce mauvais temps. Tournant les pages de son journal, Breckenridge sirota son café et attendit.

La serveuse arriva bientôt pour prendre leur commande. Heather choisit le porridge tandis que les autres faisaient leur choix.

Heather n'attendit même pas que la serveuse quitte la salle pour lancer :

— J'ai besoin de prendre un peu l'air. Une petite promenade sur le chemin et...

— Non, l'interrompit Fletcher. Pas ici.

— Pourquoi cela ? Martha peut m'accompagner.

— Avec ce temps de chien ? dit Martha, scandalisée. Merci, mademoiselle, mais je ne bougerai pas d'ici.

— Elle a raison, déclara Fletcher. Vous ne sortirez pas de l'auberge aujourd'hui, ni demain.

— Mais pourquoi ? protesta Heather. Je ne vais pas m'enfuir à travers champs !

— Qui sait ? répliqua Fletcher. Nous allons devoir attendre au moins deux jours, et je ne vois pas l'intérêt de vous donner la possibilité de vous familiariser avec les lieux. J'ai déjà loué le petit salon.

L'air de rien, Breckenridge leva brièvement les yeux, juste à temps pour voir Fletcher désigner la porte fermée de l'autre côté du hall d'entrée.

Fletcher continua :

— Martha et vous, vous allez rester sagement assises ici jusqu'à ce que votre tuteur vienne vous chercher.

Breckenridge aperçut Heather qui se penchait vers Fletcher. Elle proféra à voix basse :

— Nous savons tous qu'il n'y a pas de tuteur et...

— Nous savons aussi tous que vous ne pouvez rien y faire.

La voix de Fletcher se durcit.

— Si vous faites une scène, ajouta-t-il, je vais raconter à l'aubergiste notre petite histoire, et je vous jure que nous vous ligoterons et que vous resterez assise dans le salon. C'est à vous de voir.

Breckenridge ne les regardait plus mais savait que Heather fulminait.

Alors qu'un lourd silence se prolongeait, il ressentit une certaine admiration pour Fletcher ; contrairement à lui, qui avait succombé malgré lui au charme de Heather, l'homme avait su lui résister.

La serveuse revint bientôt avec leur petit déjeuner.

Breckenridge demanda plus de café et feignit de lire la première page du journal pour la troisième fois.

Finalement, après le repas, Heather, poussée par Martha, se leva tête haute et quitta le bar d'un air vexé. Breckenridge ne pouvait pas la voir dans le hall mais entendait le bruit de ses pas. Elle passa devant l'escalier, fit une pause, certainement le temps d'ouvrir la porte du salon, puis disparut dans la pièce accompagnée par la démarche lourde et traînante de Martha. Une seconde plus tard, la porte se fermait doucement.

Fletcher et Cobbins s'installèrent confortablement pour déguster leur café. Après dix minutes de conversation sur des sujets banals, Fletcher se raidit, balaya la salle vide du regard puis se tourna vers Breckenridge.

— Vous partez ? demanda Fletcher.

Breckenridge secoua la tête.

— Pas avant plusieurs jours.

Il fit la grimace.

— Remonter dans ma voiture serait une torture, gémit-il. J'ai besoin de quelques jours de repos, le temps que la douleur se calme.

Il regarda par la fenêtre.

— Et ce climat n'arrange pas les choses, mais ce serait pire si j'étais dehors à voyager.

— Vous n'avez donc rien à faire ? demanda Fletcher.

— Tant que je ne peux pas reprendre la route, non.

Fletcher lui adressa un large sourire.

— Dans ce cas, puis-je vous proposer de jouer avec nous aux cartes ?

— Pourquoi pas ? répondit Fletcher en lui retournant son sourire.

Ils commencèrent par jouer au vingt et un, puis à spéculation. A la fin de la matinée, ils enchaînèrent avec l'euchre. Breckenridge veilla à ne pas gagner trop souvent. A l'heure du déjeuner, plusieurs hommes de la région arrivèrent. Les jeux furent suspendus tandis qu'ils bavardaient avec des fermiers et deux voyageurs en chemin pour Glasgow. Puis la serveuse sortit de la cuisine et annonça le menu, très simple : un ragoût de mouton ou une tourte au mouton. Pendant que les hommes réfléchissaient, Fletcher demanda à la serveuse d'apporter deux plats de ragoût aux femmes dans le salon. La jeune fille obéit puis revint apporter des assiettes de tourte aux hommes affamés.

Breckenridge prit son temps et s'assura que Fletcher et Cobbins vident trois pintes de bière au cours de leur repas. Lorsque les gens du coin et les voyageurs se furent levés et enveloppés dans

leurs manteaux pour partir par un temps qui ne faisait qu'empirer, Fletcher et Cobbins s'étaient considérablement détendus.

Assis à la table près de la fenêtre, Breckenridge saisit les cartes et les laissa tomber paresseusement une à une de ses doigts. En face de lui, Fletcher regarda les cartes tomber, comme hypnotisé.

— Alors, commença Breckenridge, combien de temps devez-vous rester à attendre dans cette atmosphère extraordinaire ?

Fletcher eut un sourire en coin.

— Je n'en sais rien. Deux jours au moins avant que ce *laird* — le tuteur de la jeune fille — arrive ici. Mais cela peut prendre un peu plus de temps. Ça dépend.

— Un *laird* ? s'étonna Breckenridge en feignant de bâiller.

Puis il battit des paupières à moitié endormies.

— Un vrai *laird* ? Ou juste quelqu'un qui se présente comme tel ?

— Oh ! non, c'en est un vrai.

Cobbins se pencha vers lui, les coudes sur la table, et posa le menton dans ses paumes.

— Il ne l'a pas dit, évidemment, mais cela se voit.

— Ah bon ? répondit Breckenridge en fronçant les sourcils, comme s'il avait du mal à comprendre. Comment ça ?

Il considéra Cobbins.

— A quoi voyez-vous d'un simple regard qu'un homme est un *laird* ?

Fletcher gloussa.

— Ça se remarque à la voix, à la façon de parler. Il est habitué à donner des ordres et à être obéi, cela se voit. Il se tient comme tous ces rupins, comme si le monde et tout ce qu'il contient devait savoir qu'il faut s'écarter de leur chemin.

— Et il y a des signes qui ne trompent pas.

Cobbins se baissa un peu plus sur la table et soutint sa tête avec son bras.

— C'est un sacré gaillard, dit Cobbins en plissant les yeux. Vous êtes grand, mais il est plus grand que vous. Et plus costaud, aussi. Il ne marche pas, il avance à grands pas.

— Il peut simplement être imbu de sa personne, contra Breckenridge en reniflant.

— Non, dit Fletcher.

Celui-ci s'adossa contre sa chaise, étendit les jambes sous la table et baissa les paupières.

— On dirait que son visage est taillé dans le roc. Il a un regard d'acier.

Il frissonna d'un air théâtral.

— Comme l'a dit Cobbins, il y a quelque chose chez eux, les rupins, qui fait qu'on les remarque au premier coup d'œil.

Breckenridge observa les deux hommes qui avaient fermé les yeux. Puis Cobbins émit un léger ronflement.

Fletcher ouvrit un œil, se tourna vers son compagnon, puis soupira et ferma de nouveau les paupières.

— Je pense que je vais faire aussi une petite sieste. Nous pourrons jouer aux cartes plus tard.

Breckenridge resta à sa place jusqu'à ce qu'il ait acquis la certitude que les deux hommes étaient endormis. Puis il repoussa sa chaise, se leva lentement et quitta doucement la pièce en veillant à marcher. Sans faire de grands pas.

Etant donné la soudaine insistance de ses ravisseurs à la tenir sous étroite surveillance, Heather se contraignit à donner l'apparence d'une jeune fille de la bonne société, inoffensive et docile.

Grâce à sa force de volonté, elle parvint à réprimer le besoin de questionner Martha. En revanche, elle la harcela pour qu'elle commande leur thé de l'après-midi, et bientôt la serveuse vint leur apporter un plateau.

Heather quitta sa place près de la fenêtre, où elle avait passé des heures à regarder la pluie tomber, et vint s'asseoir sur le canapé pour verser le thé.

Confortablement installée dans un fauteuil, les doigts s'agitant sur son tricot, Martha la considéra sans manifester ouvertement de soupçons à son égard, mais comme si elle avait remarqué quelque chose en Heather qu'elle ne s'expliquait pas.

Heather lui tendit une tasse de thé et Martha, qui d'abord ronchonna, posa ses aiguilles sur ses énormes genoux et accepta la tasse.

Heather but une gorgée, soupira, puis se laissa aller contre les coussins du canapé.

— Dites-moi, comment vous êtes-vous ralliée à Fletcher et Cobbins ? Je sais que vous les connaissez depuis des années, mais cette fois ?

Martha posa la tasse sur la soucoupe et haussa les épaules.

— Je travaille en tant qu'infirmière le plus souvent. Je venais de finir mon contrat avec l'un de mes patients — le vieil homme que je soignais s'est levé et il est mort. J'étais donc chez moi quand Fletcher est venu me trouver. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans, ou peut-être plus, pas depuis son départ à Glasgow. Il m'a parlé de ce *laird* qui voulait que l'on vous emmène dans le Nord avec une bonne comme alibi. La proposition m'a paru simple et agréable : l'occasion de voir un peu de pays, tous frais payés, et de gagner une belle somme d'argent.

Heather sirota son thé, laissa passer quelques instants, puis demanda :

— Que savez-vous de cet homme ?

Martha lui lança un regard plus acéré.

— Je vais bientôt le rencontrer, continua Heather, et il va m'emmener avec lui. Quelle importance si vous me le dites ?

Martha se fendit d'un sourire.

— Si cela peut vous éviter de tourner en rond et de me toiser, je peux vous dire qu'il est très beau. Fletcher n'aurait pas menti. Et pas très vieux, à peine la trentaine, je dirais.

Heather l'encouragea à poursuivre en la dévisageant.

— N'oubliez pas que je ne l'ai pas rencontré, précisa Martha.

La femme termina sa tasse et se pencha pour la poser sur la table basse.

— Mais je connais Fletcher et Cobbins. Donc, ce *laird* est... puissant, dit-elle en faisant la moue. Mes amis ont suffisamment baroudé pour ne pas être facilement impressionnables, et pourtant cet homme leur a fait grande impression.

— A vous entendre, on pourrait croire qu'il est dangereux.

— Peut-être, mais pas simplement dangereux. Un dur à cuire peut être dangereux, mais il n'impressionnerait pas des hommes de la trempe de Fletcher et Cobbins.

Heather étudia le visage de Martha et essaya de deviner ce que sa « bonne » essayait de lui faire comprendre.

— Donc, ils l'ont trouvé... imposant ?

Suspendant ses aiguilles, Martha hochait la tête.

— On peut dire ça. Ils n'ont pas eu peur, ils n'étaient pas admiratifs, mais impressionnés et méfiants à son égard. Ils ne veulent surtout pas le décevoir, c'est certain, et ce n'est pas une question

de peur.

Heather réfléchit à cette fâcheuse réflexion.

— C'est un aristo, c'est certain, dit Martha en faisant de nouveau cliqueter ses aiguilles.

Heather fronça les sourcils.

— En sont-ils sûrs ou bien n'est-ce qu'une... supposition ? demanda-t-elle avec un vague geste de la main.

Les yeux rivés sur son ouvrage, Martha grommela :

— Aucune idée.

Puis elle leva le nez vers Heather.

— Ça coule de source. Seul un aristo aurait pensé à embaucher une bonne dans un enlèvement.

La remarque était en effet très pertinente.

Cela voulait dire que l'homme qui avait ordonné son enlèvement était très certainement de la même classe sociale qu'elle. Et cela le rendait plus dangereux encore.

* * *

— Je vous demande de bien vous tenir, compris ?

Surprise, Heather leva les yeux vers Fletcher. Elle venait tout juste d'entrer avec Martha dans la salle à manger de l'auberge pour le dîner. Fletcher, qui les avait vues, quitta la table qu'il partageait avec des gens du pays, ainsi qu'avec un certain vicomte que ses propres sœurs n'auraient pas reconnu, et vint rejoindre les deux femmes qui venaient de s'asseoir à leur table dans un coin de la pièce.

Fletcher, qui avait habituellement une bonne élocution, s'était exprimé d'une voix pâteuse en marmonnant dans sa barbe.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Heather, soucieuse.

S'apercevant que le ton de sa voix n'était plus celui de la jeune fille douce, obéissante — et empotée — qu'elle devait incarner, elle s'empressa d'ajouter :

— Et puis, quand ne me suis-je pas bien comportée ?

Elle s'assit avec indignation et regarda Fletcher d'un air irrité, comme s'il ne l'appréciait pas à sa juste valeur.

— Contentez-vous de vous asseoir, de garder la tête baissée et de manger, répondit Fletcher en fronçant les sourcils. Et ne pensez même pas à parler. Il s'agit simplement d'un clerc de notaire sans emploi. Ne croyez pas qu'il puisse vous aider à vous enfuir.

Il se tourna vers l'autre table.

Heather aperçut alors Cobbins qui avançait vers eux d'un pas lourd, accompagné de Breckenridge. Heather décida que son personnage daignerait poser la question, et demanda innocemment :

— Qui est-ce ? Va-t-il venir se joindre à nous ?

— Oui, mais vous n'avez pas besoin de connaître son nom.

Fletcher toisa Heather.

— Ceci n'est pas un dîner officiel. Vous n'allez pas lui être présentée. Comme je vous l'ai dit, dit-il en se penchant sur elle et en baissant la voix à l'approche de Cobbins et Breckenridge, vous vous satisférez de rester assise, de manger, et de vous taire.

Heather lui lança un coup d'œil furieux, mais Martha vint s'asseoir lourdement sur la banquette à côté d'elle, et Fletcher se tourna pour accueillir Breckenridge.

Il fit un signe à son invité de s'asseoir à la place qu'il occupait habituellement, devant Martha, et tira une autre chaise qu'il plaça en bout de table entre Martha et Breckenridge. Cobbins avait pris place en face de Heather.

— Voici Martha, dit Fletcher en désignant la femme qui hocha la tête. Et voici notre ami Timms, qui est en route pour Glasgow afin de trouver un nouvel emploi.

Les yeux baissés, comme Fletcher le lui avait demandé, les mains serrées sur les genoux, Heather vit Breckenridge saluer Martha, puis il la considéra et interrogea Fletcher du regard.

— Je pense, intervint Fletcher, que pour son tuteur, il vaut mieux que vous en sachiez le moins possible sur elle, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ah, oui, bien sûr, répondit Breckenridge en se détournant de Heather.

Il fit un signe à la serveuse qui s'affairait dans le restaurant.

— Quel est le menu, ce soir ?

— Du haddock et des navets, ou bien encore du mouton, répondit-elle.

Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle désirait, Heather regarda la serveuse et murmura :

— Du haddock avec un verre d'eau, s'il vous plaît.

Les quatre autres avaient opté pour de la bière.

Heather garda les yeux baissés et écouta la conversation, observant de temps à autre ses compagnons à la dérobée.

Et surtout Breckenridge.

Malgré sa barbe épaisse, ses cheveux décoiffés et son apparence négligée, elle savait bel et bien que c'était lui, mais sa voix était très différente, et elle en fut déstabilisée. Elle avait l'habitude de son accent mondain et de son discours incisif, détaché — celui qu'il utilisait pour donner des ordres. Mais en l'écoutant là... si elle n'avait pas su qui il était, elle aurait presque pu croire qu'il s'agissait réellement d'un clerk de notaire ayant grandi à deux pas des bas-fonds de la capitale.

Quant au choix de sa conversation, il était des meilleurs pour cette table...

Poussant des morceaux de hareng trop cuit sur le bord de son assiette, Heather écouta avec fascination et horreur Breckenridge donner à Fletcher et à Cobbins des détails sur des combats de coqs auxquels il avait assisté. Même Martha semblait suivre son affreux récit. Réprimant un frisson de dégoût — entendre parler de coqs décapités ou mis en lambeaux grâce à des éperons fixés aux talons des animaux n'était pas l'idée qu'elle se faisait d'une conversation exaltante —, elle essaya de se concentrer sur autre chose, mais son haddock ne l'inspirait pas.

Puis elle fut traversée par une idée étrange... Même si Breckenridge ne parlait pas et ne se comportait pas comme à son habitude, elle se sentait enveloppée par une aura de réconfort et de sécurité qu'elle associait à sa présence à ses côtés. Malgré ses vêtements froissés et disgracieux, elle ne pouvait pas non plus nier l'attraction qu'elle ressentait pour lui, et cela la troubla. Jusqu'à présent, elle avait cru que c'était sa belle allure qui avait naturellement éveillé en elle cet intérêt pour lui. Mais si ce n'était pas ça, qu'était-ce alors ?

Longuement, dans la salle à manger de cette petite auberge de Gretna Green, elle s'évertua de trouver une réponse à cette énigme : pourquoi Breckenridge avait-il toujours éveillé en elle cette sensation singulière et aiguë d'être femme ?

A cet instant, Fletcher grogna et Heather sursauta, reprenant ses esprits.

Elle n'avait pas suivi la conversation et ignorait comment Breckenridge avait réussi à l'orienter de cette façon, mais Fletcher répondit spontanément :

— Nous serons encore là demain, et probablement aussi après-demain. Je pensais avoir correctement compté les jours, mais j'ai refait mes calculs ce matin et il semblerait que je me sois

trompé d'un jour.

Fletcher posa un regard vide sur Breckenridge, qui paraissait de plus en plus hagard.

— Et vous ? ajouta-t-il. Vous vous sentez assez bien pour repartir demain ?

Contemplant la pinte qu'il serrait entre ses mains, Breckenridge parut réfléchir puis il secoua lentement la tête de droite à gauche.

— Non. Ma blessure me fait toujours terriblement souffrir.

Il eut un sourire ivre.

— Mais ça, cela m'aide, ajouta-t-il en haussant son verre vers Fletcher.

— Bonne excuse, répondit Fletcher en saisissant le pichet que la serveuse avait posé sur la table.

— Tenez, pour qu'on ne dise pas que j'ai laissé un homme blessé sans soins.

Breckenridge lui sourit bêtement et, lorsque Fletcher lui remplit sa pinte, il la leva de nouveau vers lui.

— Vous êtes un érudit et un gentleman, monsieur.

Fletcher sourit et Cobbins éclata de rire.

Tous étaient bien éméchés. Même Martha piquait de plus en plus du nez.

Fletcher, qui l'avait remarqué, lui tapota le bras.

— Hé, vous devriez monter avec la jeune demoiselle, dit-il.

Martha bougonna, puis s'ébroua un peu.

— Vous avez raison. Il est l'heure d'aller se coucher.

Levant péniblement son corps massif, elle fit signe à Heather de la suivre.

Heather étouffa un soupir et se laissa glisser le long de la banquette. En passant, elle décocha un regard à Breckenridge, mais ce dernier s'était tourné vers Martha et les salua d'un air idiot.

Réprimant une grimace, Heather emboîta le pas à sa « bonne » et quitta la pièce.

* * *

Ce soir-là, le silence tomba de bonne heure dans l'auberge. Heather avança précautionneusement dans l'escalier dès que le silence se fut épaissi. Attendre dans le minuscule vestiaire l'arrivée de Breckenridge était préférable aux ronflements de Martha.

A ses gros ronflements alcoolisés.

En atteignant le hall, elle se glissa derrière le comptoir et ouvrit délicatement la porte du vestiaire. A l'intérieur, il régnait une atmosphère sombre et lugubre mais ses yeux s'habituaient rapidement à l'obscurité, suffisamment pour lui permettre de voir que le réduit était vide.

Elle hésita, tendue. Elle n'aimait pas l'idée d'entrer seule dans cet espace sombre et d'y attendre Breckenridge pendant peut-être une heure. Il était probablement aussi ivre que Martha. Ils ne s'étaient pas entendus sur un moment précis...

Soudain, elle entendit un bruit qui mit ses sens en alerte, et pivota juste à temps pour apercevoir la lueur d'une bougie dans la salle à manger. Elle ne voyait pas encore qui la tenait, mais elle entendit des pas lourds venir dans sa direction.

Puis une silhouette sombre descendit vivement l'escalier et fonça droit sur elle.

Elle ouvrit la bouche...

La paume dure d'une main d'homme se referma sur elle, tandis que des bras d'acier l'encerclaient.

Breckenridge la souleva et avança jusque dans le vestiaire en la serrant contre lui. Puis il ferma

la porte, presque complètement.

Il ôta alors la main de ses lèvres, se pencha sur elle et lui susurra à l'oreille :

— Ne faites pas de bruit.

Elle n'était pas près de dire un mot, elle n'était même pas sûre d'en être capable. Au ton sec de sa voix, elle comprit que Breckenridge n'était pas du tout ivre. En revanche, il ne l'avait toujours pas lâchée.

Heather sentait son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine. Elle ne voyait presque rien, mais sentait que Breckenridge guettait avec attention les mouvements de l'autre côté de la porte. Elle retint sa respiration et écouta, elle aussi. Finalement, par-dessus les battements de son cœur, elle perçut les marmonnements de l'aubergiste qui devait chercher quelque chose à la réception.

Un fin trait de lumière délimitait les bords de la porte.

Ils attendirent, silencieux et immobiles, que l'aubergiste s'en aille. Heather s'efforça de respirer calmement, d'apaiser son pouls, de se dire qu'elle était en sécurité. En sécurité dans les bras de Breckenridge.

Une partie de son esprit vacilla.

L'autre partie était trop occupée à absorber la chaleur virile et grisante se dégageant des couches de vêtements qui existaient entre eux et embrasaient sa peau.

Elle portait son habituelle tenue de nuit, avec le couvre-lit enroulé sur sa mince chemise et retenu à la taille par son châle de soie. De son côté, Breckenridge portait son manteau dont les pans l'enveloppaient à moitié et la protégeaient de l'air froid de la nuit.

Heather sentit son pouls ralentir. Elle essaya de remplir ses poumons qui paraissaient inexplicablement comprimés. Elle s'était raidie sous l'effet de la peur juste avant que Breckenridge la touche, puis elle avait senti son corps faiblir et s'affaisser de soulagement à son contact dès qu'elle avait compris qui l'avait attrapée ainsi. Mais consécutivement, elle s'était raidie de nouveau, se crispant de plus en plus à chaque seconde passée contre le corps ferme de Breckenridge.

Il la protégeait, tel un bouclier. Rien de plus. Elle ne cessait de se le répéter et pourtant, ses sens étaient toujours en émoi.

Elle avait réussi à se redonner une contenance quand l'aubergiste poussa un petit cri de satisfaction.

— Ah ah !

Ils entendirent le bruit d'un tiroir qui se fermait. Quelques secondes plus tard, la lumière derrière la porte vacilla puis disparut progressivement.

— Ne bougez pas, ordonna Breckenridge.

L'avertissement, tel un murmure égaré sur ses cheveux, vint effleurer avec délice son oreille.

Luttant pour réprimer un frisson, Heather se dit que c'était certainement ainsi qu'il murmurait à l'oreille des femmes qu'il tenait dans ses bras. Elle attendit qu'il la lâche.

Après quelques instants, elle commença lentement à se détendre — pas complètement toutefois.

Il ne la lâcha pas non plus. Il referma les pans de son manteau de manière à l'envelopper entièrement, formant un cocon chaud et confortable autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas prendre le risque d'allumer une bougie, murmura-t-il.

Sa voix grave, si près d'elle, mit ses nerfs à vif.

Elle leva son visage vers lui et essaya de distinguer ses traits dans l'obscurité. Elle ne vit que le contour pâle de ses joues assombries par la barbe.

Ses yeux n'étaient que deux billes noires. Les plis de sa bouche lui donnaient un air implacable et grave.

— Nous allons devoir faire vite, ajouta-t-il.

Elle acquiesça. Autrement, elle craignait de faire quelque chose d'irréremédiablement stupide. Elle tâcherait de se souvenir qu'il ne fallait jamais plus qu'elle le laisse la serrer contre lui dans le noir.

— Comme vous l'avez entendu, notre homme n'arrivera pas avant après-demain, expliqua-t-il. Il y a donc de fortes chances que ce soit un Highlander, ce qui signifie que ses raisons de vouloir vous kidnapper, vous, ou d'autres femmes de votre famille, remontent à la nuit des temps. Pire encore, Fletcher et Cobbins sont persuadés, pour de multiples raisons, que leur employeur est habitué à donner des ordres et à ce qu'on lui obéisse.

Il l'étudia quelques instants.

— Avez-vous appris quelque chose de Martha ?

Heather se racla discrètement la gorge puis prit une courte inspiration.

— Peu de choses. D'après les réactions de Fletcher et de Cobbins face à cet homme, elle en a déduit que ce *laird* était un homme puissant. Ses complices ont été impressionnés par le personnage, ils l'ont trouvé imposant. Elle est également certaine qu'il s'agit d'un aristocrate, car seul un homme de cette catégorie sociale aurait pensé à embaucher une bonne pour me donner une contenance.

Breckenridge esquissa une grimace.

— Elle a raison.

Après l'avoir examinée quelques instants, il murmura :

— Nous avons un problème.

En effet. Elle avait de plus en plus de mal à respirer et avait le tournis.

— Cet homme..., dit-il. D'après ce que Martha, Fletcher et Cobbins nous ont dit, il s'agirait d'un *laird* appartenant à la noblesse. Il ne va pas être aisé de le contrer, encore moins s'il est chez lui.

« Un visage taillé dans la pierre et des yeux froids comme de la glace », avait dit Fletcher.

Breckenridge se rappelait parfaitement sa description.

— Quoi qu'il en soit, conclut-il, il vaut mieux ne pas croiser son chemin, pas tant que nous sommes ici, en Ecosse, beaucoup trop loin des personnes qui nous connaissent.

Un pli soucieux barra le front lisse de Heather. Jusqu'à présent, elle l'avait regardé avec des yeux légèrement écarquillés, comme interdite.

Il savait très bien pourquoi. Aux battements de son cœur, il avait compris. Il avait séduit beaucoup trop de femmes pour ne pas le sentir. Pour ignorer qu'elle était attirée par lui comme il l'était par elle.

Il n'avait pas eu besoin de preuves pour le savoir, et pourtant, maintenant, il en avait. Cette idée circulait en boucle dans son esprit, exacerbant des instincts qu'il valait mieux garder enfouis.

— Il n'y a aucune raison de partir, murmura Heather. Ils ont dit que cet homme n'arriverait pas avant plusieurs jours, et nous n'en savons toujours pas assez pour l'identifier.

Le pli sur son front se creusa, et elle prit un air buté qu'il lui connaissait bien.

— Nous ne pouvons pas encore partir, répéta-t-elle.

Il serra les lèvres pour éviter de lui faire une réponse fâcheuse, et essaya de contrôler les pulsions contradictoires qui l'assaillaient de toutes parts. Ses instincts les plus profonds lui dictaient de la soustraire à tout danger. Pourtant, tant qu'il restait près d'elle, il pouvait la protéger. Il était désormais convaincu qu'elle ne courait aucun risque de la part de Fletcher, Cobbins ou Martha. Il était plutôt dans leur intérêt de veiller sur elle jusqu'à ce que leur mystérieux employeur vienne la chercher. Jusqu'à présent, Heather était en sécurité.

Breckenridge connaissait également les frères, les cousins, le père et les oncles de Heather. Ils ne lui en voudraient pas de ne pas l'avoir ramenée en toute hâte à Londres. Eux, comme lui, auraient préféré savoir quel homme avait eu la témérité d'enlever l'une des leurs.

Comment rendre justice si l'on ne sait pas vers qui pointer son épée ?

— D'accord, dit-il en voyant le visage de Heather s'adoucir. Mais rien qu'un jour, pas un de plus.

Elle lui sourit.

— Très bien. Nous verrons bien ce que nous apprendrons demain.

Breckenridge la considéra d'un air soucieux.

— Indépendamment de ce que nous apprendrons demain, nous partirons, compris ?

Même en murmurant, son ton était autoritaire.

Heather sourit plus largement.

— Oui, bien sûr. Mais voyons ce que demain nous réserve.

Il la regarda droit dans les yeux et le temps s'arrêta.

C'était dangereux, il le savait, mais il était incapable de bouger et de rompre ce charme de plus en plus puissant.

Le sourire de Heather s'évanouit lentement. Elle retint son souffle, puis commença à s'approcher plus près...

Elle prit alors une courte inspiration et recula.

— Une blessure, vous avez parlé d'une blessure, dit-elle, le souffle court.

Il saisit l'excuse au vol.

— Oui, je l'ai inventée pour justifier le fait que je ne pouvais pas reprendre la route. Cela me donne un peu de latitude pour rester ici, surtout avec le temps qu'il fait.

— Ah, d'accord. Je veux dire... vous n'êtes pas blessé.

Elle finit par baisser les yeux et s'éloigna de lui.

A contrecœur, Breckenridge desserra son étreinte.

Trop à contrecœur pour la tranquillité de son âme.

Heather se dégagea des pans de son manteau.

— Montez dans votre chambre, murmura-t-il en jetant un coup d'œil par la porte. Je vais faire le guet pendant que vous montez, puis je vous suivrai.

Heather opina. En ouvrant la porte, elle s'arrêta quelques instants, puis se glissa à l'extérieur du vestiaire.

Il maintint la porte ouverte et la regarda glisser tel un fantôme dans l'escalier.

Pourquoi ne l'avait-il pas embrassée ?

Elle ne l'aurait pas repoussé. Elle aurait été un peu bouleversée mais... au moins, il aurait découvert le goût de ses lèvres. Cela faisait quatre ans que cette curiosité le démangeait.

Après tout, ils étaient voués à se marier. Ultérieurement à cette petite escapade, ni l'un ni l'autre n'auraient le choix.

Mais s'il l'avait embrassée... elle aurait su qu'il pensait la même chose qu'elle, ce qu'elle ignorait à cet instant. Il était certain que Heather ne savait pas comment il la voyait vraiment. Et s'ils devaient vraiment se marier...

Heather était une Cynster, une vraie. Il valait mieux qu'elle ne sache pas à quel point elle le fascinait. Ni à quel point cette fascination était persistante, intense — et très irritante. Il avait été incapable de s'en défaire.

Il avait bien essayé, des centaines de fois.

Aucune autre femme n'avait jamais réussi à prendre sa place dans son esprit. Au cœur de ses désirs et de ses passions.

Il ne fallait jamais qu'elle le sache. Il ne devait donc pas l'embrasser. Pas tant qu'elle n'aurait pas compris que leur mariage était l'issue inévitable. S'il prenait l'initiative de l'embrasser, son geste serait beaucoup trop révélateur.

Quelque chose en lui se révoltait contre cette décision, mais il avait appris depuis longtemps à refréner ses pulsions comme ses sentiments. Il n'y aurait pas de révélations involontaires de sa part.

Heather devait avoir regagné sa chambre à présent. Breckenridge sortit de l'ombre et monta en silence les marches pour retrouver son lit.

* * *

— Vous n'êtes pas sérieux ?

Heather se tenait debout au milieu du hall de l'auberge, face à Fletcher.

— Je suis restée dans cette pièce toute la journée d'hier, et vous voulez encore aujourd'hui que je reste tranquillement assise, à regarder Martha tricoter ?

La mâchoire serrée, Fletcher acquiesça :

— Et demain aussi, dit-il. Jusqu'à ce que notre homme vienne vous chercher. Je veux que Martha vous surveille à tout moment. C'est plus sûr pour vous, d'ailleurs.

Heather le toisa en plissant les yeux.

— Je resterai assise après m'être dégourdi les jambes. Je veux juste aller au bout de ce chemin et revenir.

— Non, répondit Fletcher en faisant un pas vers elle pour essayer de l'intimider.

Martha et Cobbins les fixaient sans grand intérêt en attendant la fin d'une discussion dont ils connaissaient déjà l'issue.

Avec Breckenridge, ils étaient les seuls clients de l'auberge à prendre le petit déjeuner ce matin. Breckenridge venait tout juste d'entrer dans la salle et avait disparu à l'intérieur. L'aubergiste était occupé ailleurs. Personne ne pouvait les entendre discuter.

L'air courroucé, Fletcher leva un bras et désigna la porte du salon privé.

— Vous allez entrer ici et y rester pour le reste de la journée, jusqu'au dîner. Si vous avez besoin d'exercice, vous ferez les cent pas. Si vous voulez vous distraire, vous pouvez regarder par la fenêtre ou aider Martha à compter ses points.

Heather ouvrit la bouche, mais Fletcher pointa un doigt sous son nez.

— Vous connaissez notre histoire. Si vous me poussez à bout, je vous jure que nous vous attacherons et vous bâillonnerons, et que vous resterez assise ici avec Martha.

Heather fronça les sourcils, non seulement pour manifester sa désapprobation à Fletcher, mais aussi parce qu'elle avait compris qu'elle aurait dû se méfier de lui, et même en avoir peur. Mais qu'elle n'éprouvait rien de tout cela. Dans son esprit, Fletcher n'était qu'un obstacle à surmonter, une source d'information qu'elle laisserait derrière elle quand elle s'enfuirait. Avec Breckenridge.

Était-ce parce que ce dernier était tout près d'elle qu'elle n'avait pas peur de Fletcher ?

Quoi qu'il en soit, elle dut admettre que la situation actuelle ne lui laissait pas vraiment le choix.

— Oh ! très bien ! dit-elle en tournant les talons.

Elle s'avança vers le salon, ouvrit d'un geste vif le battant et s'engouffra à l'intérieur, résistant à l'envie de claquer la porte derrière elle uniquement parce que Martha la suivait de près.

Heather se dirigea vers la fenêtre, croisa ses bras sur sa poitrine et contempla la nouvelle

journée qui commençait. Le printemps était déjà arrivé à Londres, mais ici il luttait encore pour se dégager de l'étrointe de l'hiver.

Outre les conifères, tous les arbres étaient nus. La matinée était froide, la brise piquante, mais les nuages commençaient à se disperser et la bruine avait cessé. Quelque part, haut dans le ciel, le soleil tentait de percer.

Derrière Heather, la porte du salon se ferma. Elle entendit la corpulence de Martha s'affaisser dans le fauteuil.

Les yeux braqués vers l'extérieur, la jeune femme soupira.

— Le chemin est toujours boueux, mais les accotements me semblent secs. Il est parfaitement possible d'aller se promener. Peut-être après le déjeuner.

— Oubliez cela, prévint Martha. Vous avez entendu Fletcher. Nous n'allons pas sortir.

— Mais pourquoi ?

Tournant les talons, Heather écarta les bras.

— Que croit-il que je vais faire ? Me volatiliser dans la nature ? Si je voulais m'enfuir, j'aurais tenté de le faire dès la première nuit.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Je suis une jeune femme de la société. Je sais jouer du piano et valser, mais je n'ai pas la moindre idée de comment m'échapper !

Martha la regarda d'un air compatissant.

— Montrez-vous docile aujourd'hui. Je lui parlerai ce soir, ou peut-être demain matin. S'il fait beau, peut-être vous laissera-t-il sortir, mais je ne vous promets rien.

Heather inclina la tête pour montrer qu'elle acceptait cette main tendue.

— Merci.

Puis elle se tourna vers la fenêtre et fit la grimace. Il lui restait encore une journée entière à tuer, dont elle ne pourrait pas tirer grand-chose. Elle avait déjà interrogé Martha. Il n'y avait certainement plus rien à apprendre de sa « bonne » et la questionner de nouveau risquerait d'éveiller ses soupçons.

Si elle n'avait plus rien à apprendre et plus rien à faire, alors...

* * *

L'idée qui tarabustait Heather, qui avait hanté ses rêves la nuit dernière et avec laquelle elle s'était réveillée, germa de nouveau dans son esprit. La veille au soir, dans le vestiaire, elle avait failli embrasser Breckenridge. Cela n'avait pas été un accident, une erreur — pendant tout ce temps, elle avait parfaitement eu conscience d'être face au Breckenridge qu'elle connaissait. Elle avait eu envie de l'embrasser, et aurait accepté son baiser si elle avait décelé en lui la moindre velléité. Elle se serait alors hissée sur la pointe des pieds et aurait effleuré ses lèvres.

Mais elle n'avait pas pu voir l'expression de son visage. Ni ses yeux.

Elle avait bien essayé de le sonder, rien ne lui avait permis de deviner s'il ressentait la même attirance à son égard. De son côté, cette envie ne faisait que répondre à une curiosité sensuelle latente que la proximité forcée de leur aventure avait accentuée et qui découlait directement des échanges tendus et irritants qu'ils avaient eus par le passé. Même si elle avait voulu l'embrasser, elle s'était ravisée, non par pudeur ou par fausse modestie, mais parce que l'idée qu'il puisse ne pas vouloir l'embrasser l'avait terrifiée.

Ce qui raviva en elle la peur chronique, ou plutôt la conviction profonde, que Breckenridge ne la voie que comme une toute jeune fille. Quelqu'un de si jeune et inexpérimenté qu'aucun homme de

sa trempe ne pourrait la voir comme une femme et ne s'abaîsserait à profiter d'elle.

Encore moins à avoir une liaison avec elle.

Les bras croisés, les sourcils froncés, le regard perdu dans le vague, elle devait admettre que, ces derniers jours, sa propre attitude vis-à-vis de lui avait changé, ou plutôt s'était clarifiée : auparavant, elle aurait certainement utilisé sa bouche davantage pour le réprimander que pour lui donner un baiser, mais aujourd'hui...

L'idée de l'embrasser — de jouir de l'instant, de s'abandonner à cette folie et de satisfaire sa curiosité — était devenue une obsession.

Elle bougonna en chassant ses pensées.

Se concentrant avec détermination sur les arbres à l'extérieur, elle décida de se tourner vers la seule autre chose qu'elle pouvait faire — évaluer les moyens dont Breckenridge et elle disposaient pour s'échapper, tout en gardant un œil sur l'auberge afin de voir leur mystérieux *laird* arriver.

* * *

Breckenridge passa la matinée à l'extérieur de l'auberge, profitant de l'accalmie pour éviter Fletcher et Cobbins et ne pas éveiller les soupçons sur lui. Si leur homme n'était pas attendu avant le surlendemain au moins, Heather était en sécurité à l'intérieur, dans le salon.

Après un petit déjeuner tardif, il se rendit jusqu'aux écuries de l'auberge et vérifia l'état du vieux canasson qu'il avait loué à Carlisle et de son cabriolet. Le cheval allait bien. Il les emmènerait, Heather et lui, assez loin pour s'enfuir.

Mais dans quelle direction ? Il passa le reste de la matinée à déambuler dans les environs de Gretna Green, prenant note des routes et de la couverture que leur offrait le paysage dans chacune des directions. Puis il parcourut à pied les cinq cents mètres qui le séparaient de l'Agence des douanes de Gretna Green et de la frontière, de l'autre côté.

Avec l'arrivée de nouveaux nuages et le vent qui s'était renforcé, il reprit le chemin de l'auberge à l'heure du déjeuner.

Il s'arrêta dans le hall et lança un bref coup d'œil vers le salon. Tout était silencieux. Dans la salle à manger, il découvrit une fois de plus Fletcher et Cobbins, accompagnés d'une bande de gars du pays venus déjeuner.

Une fois leur repas terminé, les paysans retournèrent aux champs et les trois hommes se retrouvèrent autour de la table, près de la fenêtre.

Fletcher avait apporté des cartes mais semblait ne pas être intéressé par le jeu. Il avait saisi le paquet et, le tenant à un centimètre de la table, s'amusait à l'y laisser tomber encore et encore.

— Vous craignez de ne pas voir arriver votre homme ? demanda Breckenridge.

— Hein ?

Fletcher le regarda puis secoua la tête.

— Non, il va venir, mais j'aurais préféré qu'il vienne plus tôt.

— Demain, c'est cela ?

Fletcher haussa les épaules.

— Demain, ou après-demain. Il finira bien par arriver. C'est juste que je n'aime pas rester assis sur place à attendre. J'ai l'impression d'être une proie facile. Ça me tape sur les nerfs.

— Je comprends, dit Breckenridge.

Les seuls hommes de sa connaissance qui ne supportaient pas de rester en place étaient tous des criminels en tout genre. Ils se sentaient piégés. Cobbins, habituellement plus réservé que Fletcher,

paraissait lui aussi nerveux.

Sauf erreur de sa part, il se disait que les deux hommes s'étaient parfois retrouvés du mauvais côté de la loi. Ils n'avaient peut-être jamais été pris mais savaient ce que c'était que d'être poursuivis.

Il était important de relever ce point, étant donné qu'il avait l'intention de leur voler leur proie. Leurs conversations lui avaient déjà appris que Fletcher savait manier le couteau et en avait toujours plusieurs sur lui, tandis que Cobbins était un cogneur, un homme costaud qui, une fois lancé, ne s'arrêtait plus tant qu'il n'était pas le dernier à rester debout.

— Dites-moi, avança Breckenridge dans l'intention de distraire les deux hommes, comment fonctionne cette petite aventure ? On dirait que c'est de la rigolade : vous faites le boulot, vous remettez le paquet, vous êtes payés et tout le monde est content.

Il fronça les sourcils, comme s'il cherchait à en comprendre les rouages.

— Mais aussi faut-il avoir les moyens de kidnapper la personne et d'assumer les frais du voyage et tout le reste...

Il s'interrompit en voyant Fletcher secouer la tête.

Celui-ci lâcha les cartes et posa les avant-bras sur la table.

— Non, c'est mieux que ça. Voyez-vous, dit-il en lui lançant un regard acéré, il faut des années et des années pour se bâtir la réputation que nous avons. Tout d'abord, vous ne pouvez pas obtenir les conditions que nous avons.

Cobbins approuva.

— Nous sommes des professionnels.

— Exactement, dit Fletcher. Donc, la façon dont nous travaillons, nous, les professionnels reconnus dans le métier, consiste à demander un acompte en guise de compensation pour le temps passé dans les préparatifs et pour couvrir toutes les dépenses, comme le voyage aller-retour à Londres, le séjour dans la capitale, les gages de Martha, et tout le reste.

— Tout ça d'avance ? s'étonna Breckenridge, véritablement surpris.

Manifestement, leur homme était non seulement riche, mais il était prêt à investir une coquette somme pour enlever l'un des filles Cynster.

— Oui, en liquide, confirma Fletcher. Nous n'acceptons aucun travail sans cela.

— Mais...

Un long frisson parcourut Breckenridge en même temps qu'il formulait sa question.

— Quelles garanties possède votre employeur que vous allez bien faire le travail ?

Fletcher lui sourit.

— Notre bonus, bien sûr. Il y a deux mille livres à la clé.

— Deux mille livres ?

Breckenridge n'eut pas besoin de feindre d'être choqué.

Fletcher eut un large sourire.

— Je vous avais bien dit que c'était un bon travail.

Fletcher hésita un peu, étudia Breckenridge puis échangea un bref regard avec Cobbins.

— Si jamais vous vous lassez de votre métier, dit-il à Breckenridge, venez nous trouver, vous pourriez nous être utile. En vous arrangeant un peu, avec votre physique, vous pourriez passer pour un gentleman. C'est très utile dans notre métier.

Breckenridge, qui avait besoin de temps pour assimiler à quel point ce mystérieux *laird* voulait Heather, parvint à acquiescer.

— J'y réfléchirai.

Puis il s'étira et s'assit, le dos bien droit.
— Deux mille livres ! C'est... incroyable.
Incroyable, et révélateur au plus haut point.

Chapitre 7

— Je pense que l'heure est venue de m'enfuir, déclara Heather avant de prendre place à côté de Breckenridge sur le banc du vestiaire exigü.

Elle avait attendu qu'il soit vraiment tard pour ne pas prendre le risque d'être surprise par l'aubergiste, en espérant non seulement que Breckenridge l'attendrait, mais qu'il trouverait une bougie avant qu'elle arrive.

Effectivement, elle avait été accueillie par la lueur frémissante d'une flamme. Elle s'était alors glissée dans l'espace confiné et avait refermé la porte derrière elle.

Lorsqu'elle fut installée, il saisit le manteau posé sur ses genoux et l'enroula autour des épaules de Heather. Le vêtement n'était pas tellement imprégné de son odeur, mais sa chaleur lui apporta un grand réconfort.

— Cette femme va-t-elle un jour vous rendre vos vêtements ? demanda-t-il.

— J'en doute. Il semblerait que ce soit pour elle un moyen de me garder sous contrôle.

Breckenridge grogna ; ses lèvres avaient une expression extrêmement inquiétante. Il se tourna vers elle.

— J'ai le regret de vous annoncer qu'il ne va pas être aussi simple de nous enfuir que nous le croyions.

Elle l'étudia attentivement sans comprendre.

— Pourquoi cela ?

Il contempla les mains qu'elle serrait entre ses genoux.

— Fletcher et Cobbins espèrent recevoir deux mille livres lorsqu'ils vous remettront à leur homme.

— Deux mille livres... bonté divine !

— C'est exactement ce que j'ai pensé.

— Mais..., balbutia-t-elle en essayant de comprendre. Ce *laird* n'est manifestement pas un pauvre homme sans le sou. Il ne me veut pas pour m'échanger contre une rançon, et pas pour m'épouser.

— Pas pour votre argent, du moins.

Elle le regarda attentivement.

— Je ne pense pas avoir déjà rencontré cet homme, donc, pourquoi... Oh ! vous voulez dire que cet enlèvement est lié à ma famille ?

— Qui sait ? Mais, quelles que soient les raisons, nous nous trouvons face à un problème plus important que prévu.

Il croisa ses prunelles bleu-gris.

— Fletcher et Cobbins ne sont pas stupides. Ils sont dangereux, et ils ne laisseront pas deux mille livres leur glisser entre les doigts sans essayer de vous récupérer.

Elle hocha la tête. Son expression laissait entendre qu'elle comprenait et acceptait ses arguments, et pourtant elle ne paraissait pas très inquiète. Elle se tourna de nouveau vers lui.

— Que proposez-vous de faire, maintenant ?

A la lueur de la bougie, la vérité s'abattit sur lui comme une évidence. Heather avait confiance en lui. Elle espérait implicitement qu'il la protégerait et la tirerait de la situation dangereuse où elle se trouvait. Il allait le faire, bien sûr, mais il ne s'attendait pas à la voir si... abandonnée. Il regarda droit devant lui.

— Nous allons trouver un moyen de détourner l'attention de Fletcher et de Cobbins afin qu'ils ne remarquent pas votre évasion, pendant une journée complète au moins. Ensuite, ils se lanceront à notre poursuite comme des fous.

— Des fous motivés par la coquette somme de deux mille livres.

— Exactement. Non seulement nous devons les distraire, mais nous devons nous mettre aussi vite que possible en lieu sûr.

— Nous ne pouvons pas nous enfuir et partir dans une auberge de Gretna Green, n'est-ce pas ?

Breckenridge secoua la tête.

— Je pense qu'il nous faudra prendre la route de Londres en faisant éventuellement un détour par le domaine de Brunswick en chemin.

Son père se trouvait à Baraclough, la résidence principale du comte dans le Berkshire. Si Heather et lui devaient se marier, il voulait être le premier à le lui annoncer en personne.

— Mais c'est aussi la première direction dans laquelle Fletcher et Cobbins nous chercheront, expliqua-t-il, et nous n'avons aucun point de chute sûr en chemin où nous pouvons loger avant qu'ils nous rattrapent.

Il hésita quelques secondes avant de poursuivre.

— Il est vrai que, une fois de retour en Angleterre, si nous les voyons arriver, je pourrai me servir de mon titre pour les faire arrêter. En revanche, s'ils arrivent sans crier gare, et étant donné leur expérience, je ne suis pas certain que mon nom nous sauvera.

Cela ne la sauvera pas, *elle*, rectifia-t-il en son for intérieur. Si jamais Fletcher et Cobbins finissaient par les rattraper, ils se chargeraient de le mettre hors d'état de nuire et enlèveraient Heather, en s'assurant de la remettre sans tarder à leur mystérieux *laird*.

Par ailleurs, utiliser son titre alors qu'ils voyageaient sans chaperon était quelque chose qu'il préférait éviter. Breckenridge savait que les Cynster avaient couvert l'absence de Heather — et prétexté qu'elle avait attrapé un horrible rhume ou toute autre excuse de ce type —, et la sienne ne devait même pas avoir été remarquée. Si quelqu'un de la bonne société se demandait où il était, il le supposerait parti à Baraclough. Dans la mesure du possible, Breckenridge préférait présenter leurs inévitables fiançailles comme un événement organisé paisiblement entre leurs familles, et non comme un acte rendu nécessaire par son enlèvement et indépendant de sa volonté.

Attirer l'attention sur eux annihilerait tous ses espoirs de préserver la réputation de Heather.

Breckenridge fixa de nouveau ses mains.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser vos ravisseurs nous rattraper en Ecosse, dit-il, absolument pas. Nous devons partir du principe que ce *laird* est un Highlander et un noble, arrogant et apparemment très riche. S'il avance son titre contre le mien — et ni vous ni moi ne possédons de document pour justifier de notre identité, et nous n'avons personne non plus pour en

témoigner —, il pourra parfaitement prétendre avoir des droits sur vous et vous emmener Dieu sait où, pendant que je clamerai mon innocence et mon identité au fond d'un cachot.

Ce scénario était le pire qu'il puisse imaginer.

— Vous n'avez pas sur vous quelques cartes de visite ? demanda-t-elle, l'air soucieux.

— Si, mais je ne pense pas qu'un étui en argent avec des cartes au nom du vicomte de Breckenridge nous sera d'une grande aide. Ce *laird* pourra prétendre que je l'ai volé.

Heather grimaça.

— Nous avons donc besoin d'un lieu sûr et assez proche, à une journée de voyage environ, continua-t-il. J'ai beau me torturer l'esprit, je ne trouve rien.

— Carsphairn, dit-elle.

Elle s'était exprimée d'une voix ferme, et paraissait sûre d'elle et confiante.

— Où donc ?

— Le Val de Carsphairn. C'est là que vivent mon cousin Richard et sa femme Catriona. C'est à environ une journée de voyage en voiture de Carlisle.

— Dans quelle direction ?

— L'ouest. Il faut passer Gretna puis aller vers l'ouest en direction d'Annan et de Dumfries...

Elle fit la moue.

— Ensuite, je ne suis pas certaine de la route à prendre. Je sais qu'il faut aller dans une ville nommée St. John's of Dalry, qui se trouve à environ une heure du Val.

— Si j'arrive à trouver une carte, sauriez-vous retrouver cet endroit ?

Elle acquiesça.

— Et je sais que Richard et Catriona sont chez eux. Ils ne sont pas à Londres pour la Saison ; ils n'ont pas prévu de s'y rendre cette année.

— Très bien.

Breckenridge connaissait Richard Cynster.

— Nous irons là-bas, ajouta-t-il.

Heather accueillit cette idée avec soulagement. Le tableau de Breckenridge enfermé dans une cellule pendant qu'elle était emmenée par un grossier Highlander la fit frémir. Elle préféra chasser cette image de son esprit.

— Comment vais-je m'enfuir ? lui demanda-t-elle. Et quand ?

Il réfléchit puis secoua la tête.

— Pas demain. D'après Fletcher, ils n'attendent pas ce *laird* avant après-demain. Cela nous laisse une journée pour élaborer un plan.

Il se leva alors, et elle l'imita tandis qu'il lui murmurait :

— Pour commencer, je vais nous trouver une carte. Pendant ce temps, nous allons réfléchir à un moyen de distraire Fletcher et Cobbins assez longtemps pour pouvoir nous enfuir en toute sécurité.

Elle approuva d'un signe de tête puis se souvint qu'elle portait toujours son manteau. Elle le laissa tomber de ses épaules et, une fois encore, en ressentit un sentiment de perte.

— Martha m'a dit que si demain il faisait beau, elle essaierait de convaincre Fletcher de nous laisser aller nous promener. Je pourrais peut-être apprendre quelque chose d'utile.

Breckenridge lui prit le manteau en posant sur elle un regard soutenu.

— Quoi que vous fassiez, ne compromettez pas la façon dont ils vous voient. Si jamais ils comprennent ce dont vous êtes capable, ils peuvent décider de vous enfermer à clé sous étroite surveillance.

Heather sourit en constant que Breckenridge ne la considérait pas comme une jeune fille

mondaine, douce et docile — inoffensive et empotée.

— Ne vous inquiétez pas, je n'en ferai rien.

Il se dirigea vers la porte puis fit une pause, la main sur la poignée, et la contempla longuement... Assez longtemps pour que Heather sente sa poitrine se serrer et que des pensées très éloignées de sa fuite germent dans son esprit. Mais Breckenridge détourna le regard.

— Indépendamment de ce que nous allons découvrir, il faut que l'on vous sorte des griffes de Fletcher après-demain.

Sa voix était à peine un murmure quand il ajouta :

— Ce *laird* est censé arriver ce jour-là.

Heather fut parcourue d'un long frisson, et tenta de se convaincre que celui-ci était simplement dû au froid qui l'étreignait sans le manteau de Breckenridge.

Il souffla sur la bougie puis ouvrit la porte, s'assura qu'ils étaient seuls avant de faire un pas à l'extérieur, et s'effaça pour laisser passer Heather.

Elle se faufila hors du vestiaire en lançant vers Breckenridge un dernier regard, et emprunta l'escalier.

Non, elle ne pouvait pas s'abandonner à l'envie soudaine de se blottir dans ses bras et de voir ce qui se passerait ensuite.

* * *

La nouvelle n'arriva pas dans la matinée, comme elle l'avait espéré, mais après le déjeuner. Martha était finalement parvenue à convaincre Fletcher de la nécessité de les laisser aller se promener, Heather et elle. Le soleil brillait depuis le matin, et l'herbe n'était plus mouillée mais à peine humide. Fletcher paraissait réticent, mais il avait malgré tout accepté qu'elles montent sur une petite colline herbue toute proche.

Martha avait observé le petit monticule et avait averti Fletcher de ne pas les attendre avant au moins deux bonnes heures.

— Nous resterons assises au soleil, avait-elle déclaré.

Comme Martha s'était montrée assez ferme sur la question de la promenade, Fletcher avait serré les dents et leur avait fait signe de partir d'un geste de la main.

Heather tira profit de cette balade pour se faire une meilleure idée des environs. Les deux femmes passèrent devant les écuries situées à droite du bâtiment principal avant de bifurquer vers le sud-ouest. Les champs étaient essentiellement plats. Les haies n'étaient ni denses ni épaisses. A cette époque de l'année, les arbres nus offraient peu de couverture. Le mince espoir qu'elle avait d'assister à l'arrivée de leur *laird*, en étant cachée à proximité, s'évanouit aussitôt.

La petite colline n'était pas très éloignée de l'auberge. Lorsqu'elle atteignit son sommet et regarda vers le sud, elle aperçut les reflets du soleil sur le golfe de Solway Firth.

Martha admira le paysage puis posa son sac de tricot et étala sur l'herbe le grand plaid qu'elle portait sous le bras. Elle en désigna une extrémité.

— Asseyez-vous là, dit-elle, et ne me faites pas regretter de vous avoir amenée ici.

Heather se souvint des mises en garde de Breckenridge : il fallait à tout prix qu'elle continue de feindre d'être docile. Elle s'assit aussitôt sur la couverture, imitée par Martha qui sortit son tricot.

L'air frais était le bienvenu. Pourtant, dix minutes plus tard Heather s'ennuyait de pied ferme. Ses pensées n'allèrent qu'à Breckenridge. Elle n'avait pas besoin de tout ce temps pour divaguer sur lui et sur les impulsions troublantes qu'elle ressentait dès qu'elle était à ses côtés.

Elle voulait encore moins réfléchir à son opinion sur lui qui n'avait fait qu'évoluer. Il aurait été beaucoup plus simple de gérer l'attirance déplacée qu'elle avait pour lui si elle avait continué de le voir comme un homme beaucoup trop beau et expérimenté pour s'intéresser à elle. Un débauché notoire par trop arrogant, nonchalant et complaisant.

Aujourd'hui... il était pareillement tout cela, mais il avait également fait preuve de qualités admirables. Les relations avec les mâles protecteurs étaient parfois difficiles. Mais à part cela, ils savaient être là si le besoin se faisait sentir. Et, en cas de danger, leur présence était réconfortante. De surcroît, et à la grande surprise de Heather, Breckenridge avait manifesté une certaine capacité à la traiter comme une partenaire. Elle ne s'était pas du tout attendue à ce comportement de sa part.

Elle se rappela la mission qu'ils s'étaient fixée : trouver un moyen de s'échapper. Heather lorgna du côté de Martha. La matrone dodelinait de la tête mais elle sentit sur elle le regard de Heather et leva les yeux.

Heather reporta son attention sur l'auberge, que l'on apercevait au bout du champ.

Martha interpréta mal son expression.

— Ne vous inquiétez pas, gloussa-t-elle. Fletcher ne va pas venir nous chercher en courant.

Elle posa son tricot et se tourna elle aussi en direction du bâtiment.

— Voyez-vous, je parie qu'il nous a surveillées pendant dix minutes. Mais il a dû voir qu'il n'y avait aucun risque pour vous.

Martha désigna d'un geste large les champs autour d'elles.

— Il n'y a aucun risque que quelqu'un s'approche par surprise et vous emmène.

Poussant un gros soupir, Martha s'allongea de tout son long sur le plaid.

— Je vais faire une petite sieste au soleil. Ne songez pas à partir. Si jamais vous bougez, je le saurai. J'ai le sommeil très léger, vous savez.

Stupéfaite, Heather regarda cette femme qui dormait si profondément la nuit qu'elle ne l'avait jamais entendue sortir ou entrer de leur chambre. Elle eut envie de secouer la tête, puis se ravisa car Martha aurait pu la surprendre. Au lieu de quoi elle poussa un grand soupir et examina les alentours avec plus d'attention.

L'estuaire ne se trouvait pas à plus d'un mile de distance. Pouvaient-ils s'enfuir en bateau ? Ils pourraient peut-être trouver un pêcheur... non. Un voyage sur un petit bateau à cette époque de l'année ne serait pas forcément plus rapide qu'en voiture, Heather en était presque certaine. D'autant que le Val se trouvait à l'intérieur des terres.

Les ronflements de Martha tenaient les oiseaux à distance.

Heather réfléchissait au moyen de distraire les deux hommes. Il devait bien y avoir quelque chose qui les tienne occupés...

Un bruit de pas légers lui fit tourner brusquement la tête. Heather aperçut alors Breckenridge qui s'avavançait nonchalamment vers elle. Il regarda Martha puis inclina poliment la tête vers elle.

— Cela me semble être un bon endroit pour prendre l'air. Me permettez-vous de me joindre à vous ?

Comprenant qu'il continuait de jouer la comédie, elle opina.

— Si vous voulez.

Il s'assit sur l'herbe, un peu à l'écart. Puis il sortit une carte de sa poche et la déplia entre eux, afin qu'elle puisse la voir.

Pointant un doigt sur Gretna, Breckenridge murmura.

— Je pense que j'ai trouvé le meilleur itinéraire pour aller à Glasgow.

Il s'était exprimé à voix basse mais intelligible. Il attendit : les ronflements de Martha ne

faiblirent pas.

Il lança vers Heather un coup d'œil étonné.

Se penchant vers lui, elle tendit un doigt fuselé et traça la route qui conduisait de Gretna à Annan, puis vers Dumfries. Là, elle s'arrêta et leva le doigt tout en cherchant un point quelque part au nord-ouest...

— C'est ici, souffla-t-elle en désignant un petit village.

Il mémorisa le lieu puis l'interrogea du regard.

— C'est le village de Carsphairn, précisa-t-elle d'une toute petite voix. La route du Val se trouve à l'ouest, à moins d'un mile au sud du village.

Breckenridge acquiesça puis tira la carte vers lui. Il étudia la région qu'elle lui avait indiquée, puis examina les routes entre Dumfries et ce point. Lançant un regard furtif vers Martha, il murmura :

— Même si mon cabriolet est vieux et délabré, il ne me faudra pas plus d'un jour pour y arriver.

— A condition que la route soit dégagée.

— Je ne pense pas trouver beaucoup de circulation. Mais il va me falloir une bonne nuit de sommeil.

Elle fronça les sourcils puis se détourna de Martha.

— Ce soir ? demanda-t-elle.

Certain que personne ne pouvait ronfler aussi profondément sans être véritablement endormi, il répondit à voix basse en repliant la carte :

— Pas de réunion. Je vais essayer de trouver un moyen de distraire nos hommes. Tenez-vous prête demain, à n'importe quel moment.

Il se leva, glissa la carte dans sa poche, puis lui fit un signe de tête poli avant de reprendre le chemin de l'auberge.

Heather ne lui rendit pas son salut, mais dès qu'elle le jugea suffisamment loin, elle se tourna pour le regarder partir à grandes enjambées vers les écuries.

Lorsqu'il disparut dans l'auberge, elle poussa un soupir, les yeux perdus dans le vague.

Quel est son plan ? songea-t-elle.

Et pourquoi ne pouvait-il pas y avoir de réunion secrète dans le vestiaire ce soir — réunion qui la rassurait et qu'elle attendait avec tant d'impatience ?

* * *

Les vingt-quatre heures qui suivirent furent les plus longues de la vie de Heather. Elle dormit d'un sommeil agité, tournant dans tous les sens en se demandant ce que Breckenridge pouvait bien faire. Il avait annulé leur réunion nocturne parce qu'il n'était pas dans l'auberge. C'était la seule explication. Mais alors, où diable pouvait-il être ?

Lorsque le soleil se leva, Heather était tendue. C'était le jour où ses ravisseurs attendaient l'arrivée du *laird*. Fletcher et Cobbins s'étaient lavés et habillés avec soin. Même Martha s'était arrangée. Heather paraissait négligée à côté d'eux, avec sa triste robe à l'anglaise et son châle mal assorti. Mais son apparence était le dernier de ses soucis.

Breckenridge n'était pas encore apparu. Il ne s'était pas présenté dans la salle à manger, du moins pas quand elle y avait pris son petit déjeuner avec Martha. Bien entendu, Fletcher avait insisté pour qu'elles se retirent dans le salon et qu'elles y restent jusqu'à nouvel ordre. Heather ne savait donc pas si Breckenridge comptait arriver plus tard. Il ne se présenta pas non plus pour le déjeuner. Elle n'osait pas demander directement de ses nouvelles mais, à son grand soulagement, ce fut Martha

qui interrogea Cobbins à son sujet. Cobbins répondit que Timms avait finalement décidé de partir pour Glasgow en faisant de courtes étapes.

Cette information la rassura. La route de Glasgow n'était pas celle qu'ils allaient prendre pour s'enfuir. Les mettre sur une fausse piste était bien le genre de Breckenridge.

Le temps était redevenu maussade et le vent mordant. Lorsqu'un groupe de pêcheurs se présenta au bar, suivis de trois fermiers, Fletcher ordonna à Martha et à Heather de retourner dans le salon.

Elle obéit à contrecœur.

Une heure plus tard, elle était assise près de la fenêtre à regarder d'un œil absent la cour de l'auberge, résistant à l'envie de se ronger les ongles — habitude dont elle avait réussi à se débarrasser depuis des années —, quand elle vit trois hommes remonter d'un pas décidé l'allée menant à l'auberge.

Ils tournèrent dans la cour en direction de la porte d'entrée. Leurs uniformes indiquaient qu'ils faisaient partie de la police locale. A l'expression dure de leur visage, on pouvait imaginer qu'ils étaient à la poursuite d'un criminel.

Le premier atteignit bientôt la porte et entra dans l'auberge avec fracas, escorté de ses compagnons.

Heather se déplaça jusqu'à la porte du salon, mesurant les risques et les solutions qui s'offraient à elle.

Les sourcils froncés, Martha lui lança un regard d'avertissement, mais Heather lui fit signe de se taire et articula en silence :

— C'est la police.

Pâle comme un linge, Martha bondit sur ses pieds et fourra son ouvrage de tricot dans son sac.

Heather entrebâilla précautionneusement la porte. Elle avait déjà abandonné la tentation de se mettre sous la protection des policiers : l'histoire de Fletcher, soutenue par Cobbins et Martha, n'était que trop crédible. Mais que se passait-il donc dans l'auberge ?

Martha vint la rejoindre près de la porte et encercla le poignet de Heather de ses doigts puissants.

Heather ne leva même pas les yeux sur elle.

— Chut, dit-elle simplement.

Par l'entrebâillement de la porte, elle jeta un coup d'œil dans le hall de l'auberge. Martha se baissa pour voir à son tour.

L'homme qui menait le groupe était debout au pied de l'escalier et parlait très vite, bien que calmement, avec l'aubergiste. Ils semblaient se connaître, ce qui n'était pas très surprenant dans un petit village comme celui-ci. Les deux autres policiers montaient la garde de part et d'autre de la porte d'entrée.

Les clients du bar, parmi lesquels figuraient Fletcher et Cobbins, avaient posé leur bière et s'étaient attroupés sous l'arche qui séparait le hall d'entrée de la salle à manger.

L'aubergiste hocha la tête en direction du premier policier, puis se précipita vers son comptoir, proche de la porte du salon privé.

Heather ne voyait pas ce qu'il faisait mais, en entendant le bruit des pages, elle comprit qu'il devait consulter son registre.

Le policier en chef toisa sévèrement les hommes agglutinés à l'entrée du bar.

— Vous pouvez retourner vous asseoir, leur lança-t-il. Nous ne voulons pas vous déranger.

Plusieurs clients écarquillèrent les yeux de surprise, puis lentement, s'en furent reprendre leur place à table. Après avoir jeté un coup d'œil scrutateur à la porte du salon privé, Fletcher et Cobbins

battirent en retraite et rejoignirent le groupe.

Le policier posté au pied de l'escalier, qui semblait être le chef, se tourna vers les deux autres.

— Gardez un œil sur eux, dit-il en désignant le bar. Personne n'entre ni ne sort.

Les deux hommes acquiescèrent.

— Bien, sergent.

L'aubergiste quitta le comptoir et vint trouver le sergent qui l'attendait en bas de l'escalier. Il dit au policier quelque chose que Heather n'entendit pas. Puis le sergent se tourna et posa la main sur la rampe.

— Il vaut mieux que vous veniez avec moi.

Sur ces mots, il monta les marches trois par trois, suivi de l'aubergiste.

Après quelques instants, Heather murmura :

— Avez-vous la moindre idée de ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Non, grommela Martha. Mais je n'aime pas ça.

Elles n'eurent pas besoin d'attendre longtemps la suite des événements. Quelques minutes plus tard, de lourds bruits de pas annoncèrent le retour du sergent. Ce dernier apparut au bas de l'escalier avec un imposant chandelier en argent dans chaque main. Debout sur la dernière marche, il regarda l'aubergiste en hochant la tête.

— Montrez-moi ces hommes, lui dit-il.

L'aubergiste acquiesça. Les deux policiers quittèrent leur place près de la porte et le suivirent dans la salle à manger. L'aubergiste tendit un doigt et dit :

— Lui et lui.

Les policiers écartèrent brusquement l'aubergiste pour lui passer devant.

Heather tendit l'oreille.

— Je vous prie de nous accompagner, messieurs. Nous avons quelques questions à vous poser.

Heather ne distingua pas nettement la réponse et ne reconnut pas la voix. Mais...

— Cela ne prendra qu'une minute, messieurs. Vous autres, restez ici en attendant.

Heather se tourna vers Martha.

— Y avait-il d'autres clients que nous hier soir ? murmura-t-elle.

Les yeux contre l'entrebâillement de la porte, Martha ne répondit pas.

Heather observa de nouveau, juste pour confirmer ses soupçons. Fletcher et Cobbins, étroitement encadrés par deux policiers, quittaient le bar.

Le sergent les attendait en bas de l'escalier, avec les deux chandeliers à la main. Fletcher lança au sergent un regard surpris.

— Quel est le problème ? demanda-t-il.

— Ceci, répliqua le sergent en brandissant les grands chandeliers. Ils ont disparu du domicile de sir Kenneth Baxter hier soir. Ce n'était pas la bonne personne à cambrioler ; il s'agit du magistrat local.

— Je comprends, répondit Fletcher d'un air soucieux. Mais pourquoi venez-vous nous en parler ? Nous ne savons rien de ce cambriolage.

Le sergent pouffa doucement.

— Ne jouez pas aux innocents avec nous, mon ami. Occupez-vous, oui ou non, la chambre en haut de l'escalier, la première à droite qui porte le numéro cinq ?

Les pupilles de Fletcher ne vacillèrent pas, mais, même à la distance où elle se trouvait, Heather devina qu'il avait soudain compris la situation, et vit qu'il se raidissait en évaluant ses chances...

L'expression de son visage n'échappa ni au sergent ni aux policiers. Ils portèrent la main à la

matraque accrochée à leur ceinture.

— Eh bien, continua le sergent sur le ton de la réprimande. Inutile de nous compliquer la tâche. Vous allez venir tranquillement avec nous et...

Fletcher leva une main.

— Afin que tout soit clair, nous n'avons rien à voir avec le vol de ces chandeliers. Quelqu'un a dû les mettre dans notre chambre...

— C'est ce qu'ils disent tous.

— Mais notre employeur...

— Venez avec nous. Vous raconterez votre histoire au magistrat Baxter. Il sera certainement très heureux d'entendre votre version des faits.

Avant que Fletcher puisse ajouter un mot, les policiers le menottèrent et le poussèrent vers la porte. Il lança un regard brûlant vers le salon, mais un policier le bouscula vers la sortie.

Cobbins, escorté par l'autre policier, le suivit de près. Enfin, après un dernier échange avec l'aubergiste, le sergent ferma la marche, les chandeliers à la main.

Heather referma sans bruit la porte du salon. Elle était comme pétrifiée.

A côté d'elle, Martha se redressa vivement, balaya la pièce d'un œil affolé puis fusilla Heather des yeux.

— Comment diable avez-vous fait cela ? Je ne vous ai pas quittée un seul instant !

Heather battit des paupières.

— Je n'ai rien fait.

Mais elle savait qu'elle lui mentait.

Cette histoire était certainement une diversion de Breckenridge. La veille, il était allé voler les chandeliers chez le magistrat afin d'être certain d'une intervention rapide de la police.

Que devait-elle faire, à présent ? Attendre que Breckenridge arrive ? Ou se rendre au poste de police et entrer en contact avec le magistrat... Non.

Elle imaginait déjà ce qui adviendrait si elle leur expliquait qu'elle avait été enlevée et retenue prisonnière des jours entiers par des hommes comme Fletcher et Cobbins. Malgré la présence de Martha, le scandale serait immense. Un scandale dont elle ne se relèverait jamais, Cynster ou pas.

Elle réfléchit alors à leur projet de s'enfuir dans le Val et de se mettre à l'abri chez Richard et Catriona. Breckenridge s'était débarrassé de Fletcher et de Cobbins. Il lui suffisait maintenant d'en faire de même avec Martha.

Martha serrait son sac de tricot contre son ample taille. Elle inspecta une dernière fois la pièce et s'avança lentement vers la sortie. La main sur la poignée, elle se tourna vers Heather.

— Je m'en vais, annonça-t-elle.

Heather fronça les sourcils.

Sans attendre sa réponse, Martha ouvrit la porte, regarda dehors puis se faufila prudemment par l'ouverture en laissant le battant ouvert.

Perplexe, Heather la suivit et referma doucement la porte derrière elle.

L'aubergiste était au bar.

Heather l'entendit livrer à ses clients tous les détails de l'affaire, expliquant comment ils avaient trouvé les chandeliers tout au fond des sacs de Fletcher et de Cobbins dans l'armoire de leur chambre. Puis, avisant Martha qui montait l'escalier, sans bruit malgré sa corpulence, Heather lui emboîta le pas.

Une fois dans leur chambre, Martha posa son sac de tricot sur le lit puis sortit de l'armoire son volumineux sac de voyage. Elle commença par en extirper les vêtements qu'elle avait confisqués à

Heather.

— Vous pouvez les reprendre. Il vaut mieux que l'on ne me trouve pas avec ces frivolités.

Heather passa de l'autre côté du lit et récupéra sa robe de soirée, son réticule et la deuxième robe qu'ils lui avaient fournie. La douceur de la soie lui fit un effet étrange après ces journées passées au contact de vêtements rugueux.

Jurant à voix basse, Martha sortit ses propres vêtements de l'armoire et les fourra pêle-mêle dans son bagage.

— Heureusement que j'ai insisté pour me faire payer mes gages avant la fin de cette comédie. Je savais que ça paraissait trop facile pour être vrai.

Elle posa son étui à tricot par-dessus ses vêtements, puis ferma le sac et se tourna vers Heather.

Debout de l'autre côté du lit, celle-ci semblait désorientée.

— Je ne vous connais pas, dit Martha. En ce qui me concerne, vous pouvez rester ici et rencontrer ce *laird*, mais sachez que je m'en vais. Maintenant.

— Où allez-vous ? s'inquiéta Heather.

— Pour commencer, je vais passer de l'autre côté de la frontière aussi vite que je le pourrai, puis j'irai à Carlisle. Ensuite, je prendrai une diligence en direction de Londres, dès ce soir si possible.

Martha regarda vers la porte.

— Plus vite j'aurai quitté cet endroit et l'Ecosse, mieux ce sera. Avant que ces gens en bas décident de dire à ces policiers que nous — vous et moi — étions ici avec Fletcher et Cobbins.

Martha ferma la sangle de son sac.

— Ils peuvent venir nous arrêter pour complicité plus vite que vous l'imaginez.

— Pour complicité ? répéta Heather.

— Tout à fait. Et je pense même que Fletcher est capable de présenter ainsi la situation aux policiers afin de s'assurer que nous ne bougerons pas et qu'il puisse bien vous livrer au *laird*.

Martha souleva le sac du lit et considéra Heather.

— Vous n'avez pas crié une seule fois, alors écoutez-moi bien. Si j'étais vous, je partirai d'ici très vite. Quant à moi, conclut-elle en balayant la pièce du regard, je m'en vais.

Sur ces mots, elle se précipita vers la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir et disparut.

Heather écouta le bruit de ses pas s'éloigner, puis ferma la porte. Elle s'élança vers l'armoire et en sortit le sac que ses ravisseurs lui avaient donné en guise de bagage.

Elle le posa à son tour sur le lit et y rangea en vrac les quelques vêtements qu'elle possédait, ainsi que ceux que ses ravisseurs lui avaient fournis avec sa brosse à cheveux et son peigne, puis attacha rapidement les sangles.

Où diable est Breckenridge ? songea-t-elle.

Passant le sac sur son épaule, elle prit son manteau à la volée et se tourna vers la porte. Au même moment, le battant commença à s'ouvrir, lentement.

Heather sentit son cœur exploser dans sa poitrine. Désespérée, elle chercha autour d'elle un objet qui aurait pu lui servir d'arme et aperçut le tisonnier près de la cheminée. Elle s'en saisit et vint se placer sans bruit près de la porte, puis elle le souleva au-dessus de sa tête tandis que la porte s'ouvrait.

Retenant son souffle, elle se figea...

Elle reconnut aussitôt ces cheveux noirs, cette stature et ce profil.

Elle soupira avant de ressentir une grande exaspération.

— Pour l'amour du ciel, vous ne pouvez pas frapper ! s'écria-t-elle.

Breckenridge pivota vers elle, lui ôta le tisonnier des mains et le posa au sol.

Il saisit ensuite le sac et le manteau qu'elle portait, puis s'introduisit dans la pièce et allait fermer la porte, quand Heather le repoussa des deux mains.

— Nous devons partir, maintenant ! ordonna-t-elle.

Selon un mode typiquement masculin, il resta figé sur place.

— Pourquoi cela ?

Il regarda tout autour de lui, en quête d'une explication à son état de panique.

— Il n'y a pas d'urgence, ajouta-t-il.

Puis il lui sourit d'un air très satisfait.

— Le magistrat n'était pas content. Fletcher et Cobbins en ont pour plusieurs jours avant de pouvoir s'expliquer.

— Et en tant que complice, moi aussi !

— Complice ?

Il ne fallut pas plus d'une seconde à Breckenridge pour se débarrasser de son air suffisant et adopter celui d'un guerrier sur le qui-vive.

Les traits acérés et le regard dur, il inspecta les lieux.

— Où est Martha ? demanda-t-il.

— Elle est partie pour Londres aussi vite qu'elle le pouvait, l'informa-t-elle.

— Parfait. Laissez-moi juste récupérer mes effets personnels, la carte et mes pistolets, dit-il.

Des deux mains, elle le poussa en avant, et cette fois il ne résista pas.

— Allons dans votre chambre, dit-elle. Si quelqu'un décide d'appeler la police, c'est dans la mienne qu'ils viendront d'abord.

Il lui prit alors le bras pour l'emmener hors de la pièce et ferma la porte derrière lui. Relâchant ensuite son étreinte, il l'entraîna dans le couloir, passant devant l'escalier en direction de l'autre aile de l'auberge. Il s'arrêta devant la dernière chambre avant l'escalier de service, tout au bout du corridor, l'ouvrit et y fit entrer Heather. Il referma doucement derrière eux.

Heather resta à l'écart pendant qu'il tirait deux sacs de l'armoire. Avec une remarquable efficacité, il rangea ses vêtements, les deux pistolets, la poudre et les balles, puis les cacha sous une pile de vêtements. Il mit également une brosse et une paire de chaussures dans le second sac, puis le reste de ses habits.

Il bouclait les sangles de son sac quand il jura violemment.

Heather le fixa avec colère.

— Comment osez-vous m'injurier ? s'insurgea-t-elle.

Il ne leva pas la tête, mais elle vit ses lèvres se serrer un peu plus.

— Je ne vous injuriais pas, se défendit-il. J'étais juste en train de réaliser que nous ne pouvions pas prendre le cabriolet.

— Pourquoi cela ?

Il haussa enfin les yeux vers elle.

— Vous avez raison, dit-il. Ils vont se lancer à notre recherche à n'importe quel moment. Fletcher va s'en charger. C'est le seul moyen qu'il a de vous retenir. Si nous prenons la voiture, nous allons devoir rester sur la route. Dès qu'ils s'apercevront que vous êtes partie, ils fouilleront l'auberge et, quelques minutes plus tard, ils découvriront que j'ai disparu à mon tour, dans mon cabriolet.

— Mais ils penseront que vous êtes parti à Glasgow, avança Heather. Cobbins en est persuadé.

— Je ne l'ai annoncé qu'à Fletcher et à Cobbins, mais j'ai dit à l'aubergiste que je resterai

quelques nuits de plus.

Il passa son manteau autour de ses épaules et en ferma le cordon autour de son cou.

— Si le cabriolet disparaît, continua-t-il, ils en déduiront que vous êtes partie avec moi et enverront des éclaireurs sur toutes les routes. Même s'ils ne font pas le lien entre nous, ils enverront des hommes dans toutes les villes aux alentours. Et le cheval... même si je vole l'animal le plus robuste de l'auberge, les cavaliers nous rattraperont avant Annan.

Il posa les sacs sur son épaule et prit le bras de Heather jusqu'à la porte, mais elle retint le battant d'une main, empêchant Breckenridge de l'ouvrir.

— Nous partons donc à pied ? demanda-t-elle.

Il la toisa.

— Pour commencer, oui. Nous pourrions louer une voiture ou un cabriolet en chemin. Nous consulterons la carte plus tard, pour voir quelles solutions s'offrent à nous, mais pour l'heure nous devons partir... A travers champs, en direction d'Annan. Nous marcherons aussi loin que nous le pourrions jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous aviserons.

A l'expression de son visage, elle mesura sa sombre résolution et acquiesça en ôtant sa main de la poignée.

Elle attendit qu'il vérifie qu'il n'y avait personne dans le couloir, puis sortit la première et se laissa entraîner vers l'escalier de service. Il passa alors devant elle et mena la marche.

L'escalier débouchait sur un petit dégagement entre la cuisine et la porte de derrière. A cette heure de la journée où l'on préparait déjà le dîner, la cuisine grouillait d'activité. Les fours rugissaient tandis que le cuisinier poussait des cris. Breckenridge et Heather se faufilèrent par la porte de derrière sans se faire remarquer.

Breckenridge la ferma derrière eux puis prit la main de Heather. Ils se mirent en chemin et passèrent rapidement devant les écuries. Heather hâta le pas pour se maintenir à la hauteur de Breckenridge. Enfin il s'arrêta derrière l'écurie pour l'aider à escalader un muret.

— Les champs sont trop plats. Nous devons marcher dos à l'écurie et à la grange aussi longtemps que nous le pourrions pour ne pas être vus depuis l'auberge.

Heather regarda devant elle. Une rangée d'arbres se dressait en haut d'un léger dénivelé à environ un mile.

— Si nous pouvons arriver là-bas sans être vus, dit-il à voix basse, nous avons de bonnes chances de pouvoir nous enfuir.

* * *

Ils ne pouvaient pas se permettre d'être arrêtés par les autorités. Et encore moins de courir le risque d'être capturés par le *laird* de Fletcher.

Lorsqu'ils atteignirent la rangée d'arbres sans entendre le moindre cri indiquant qu'on les poursuivait, Breckenridge commença à ressentir une pointe de soulagement. Mais la tension qui l'habitait ne le quitta pas entièrement. S'il était arrêté en compagnie de Heather, et accusé d'avoir aidé la complice d'un crime à se soustraire à la justice, dès que ce *laird* arriverait à Gretna et serait informé par Fletcher, il lui serait facile de s'arranger pour que Heather soit placée sous sa tutelle pendant que lui, Breckenridge, croupirait dans une cellule, impuissant. Et le *laird* disparaîtrait alors dans les Highlands avec Heather, sa pupille enfin retrouvée.

S'ils étaient arrêtés, rien de ce qu'ils pourraient dire ne changerait ce scénario.

Ce cauchemar.

Ils avançaient à travers champs. Breckenridge observa Heather qui marchait stoïquement. Malgré les difficultés de leur fuite, elle n'avait pas prononcé un seul mot pour se plaindre.

La plupart des dames de la société lui auraient rebattu les oreilles avec leurs récriminations et leurs geignements pathétiques.

Mais il avait toujours entendu dire que les Cynster étaient des femmes dures et résistantes. Et d'après ce qu'il voyait, Heather était en bien meilleure forme physique que nombre de ses congénères.

— Montez-vous à cheval ? lui demanda-t-il soudain.

Elle lui lança un regard surpris, puis hochla la tête.

— J'aime beaucoup monter à cheval. A Londres, je n'en ai pas aussi souvent l'occasion que je le souhaiterais, mais je monte dès que je le peux.

Elle sourit et leva les yeux vers lui.

— De préférence sur ceux de Demon.

— Les siens sont les meilleurs.

— Vous en possédez un ?

Il acquiesça.

— C'est l'avantage d'avoir des liens avec cette famille, dit-il.

— J'aime l'exaltation que l'on ressent quand on chevauche. C'est ce que je préfère.

Breckenridge frémit et décida qu'il valait mieux changer de sujet. Avec elle. C'était préférable pour lui.

— Aimez-vous danser ? demanda-t-il alors.

— J'adore la valse, les quadrilles et les cotillons. Ils sont peut-être moins à la mode maintenant, mais je trouve que ce sont des danses pleines d'énergie qui nous transportent, parfois, vous ne pensez pas ?

— Hum, grommela-t-il.

Ne pouvait-il donc pas trouver un sujet plus innocent ?

— Vous avez déjà dansé la gavotte ? fit-elle.

— Oui, il y a des années.

Et il s'en souvenait encore. Bien évidemment, l'idée de la danser avec elle, avec élan, lui traversa aussitôt l'esprit.

Cherchant de quoi se distraire, il regarda autour de lui.

— Baissez-vous, ordonna-t-il en posant la main dans son dos.

Il la força à s'accroupir et contempla son visage surpris.

— Il y a des cavaliers sur la route.

Ils suivaient un chemin parallèle à la route d'Annan mais à deux cents mètres de distance, se servant des haies et des taillis pour ne pas être vus des voyageurs.

— Restez cachée, dit-il.

La main toujours posée sur son dos, il pivota pour inspecter la route et se détendit un peu.

— Ils ne nous ont pas vus. Ils ont continué leur chemin.

Elle se redressa légèrement.

— Des policiers ?

Il acquiesça, regarda de nouveau puis se leva et lui tendit la main.

Heather se redressa et soupira.

— Mes chaussures ne font pas tellement l'affaire, dit-elle.

Lorsqu'il baissa les yeux, elle souleva l'ourlet de sa robe et découvrit ses pauvres souliers de

bal humides et boueux qui couvraient ses petits pieds.

Il retint le juron qui lui monta aux lèvres.

— Elles sont trouées ?

— Non, mais elles ne sont pas résistantes à l'eau. Elles ne sont pas faites pour de longues marches à travers les champs détrempés.

Il n'y avait pas pensé, pas plus que Fletcher, Cobbins ou Martha.

— Nous allons devoir vous acheter des chaussures convenables. Nous en trouverons peut-être à Annan.

Heather se remit en route.

— Celles-ci feront l'affaire, au moins pour l'instant.

Breckenridge lui emboîta le pas, mit de côté le sujet et réfléchit à l'organisation plus immédiate de leur fuite. Ils avaient prévu de se rendre en voiture chez Richard et Catriona, mais maintenant...

* * *

Deux miles avaient été parcourus quand Heather reprit la parole.

— C'est dommage que nous ne puissions pas revenir vers Gretna. J'avais imaginé que nous aurions pu nous cacher assez près de l'auberge pour voir notre mystérieux *laird* arriver.

— L'idée m'a aussi traversé l'esprit, lâcha-t-il, mais la police est à votre recherche. C'est trop dangereux.

Il lui lança un regard en coin et ajouta :

— J'ai inspecté les lieux autour de l'auberge et je n'ai trouvé aucun endroit sûr pour guetter l'arrivée de notre homme sans être vus.

Heather hocha la tête. Décidément, Breckenridge n'était pas aussi arrogant et tyrannique qu'elle l'avait cru. Il était parti en reconnaissance pour essayer de la contenter même si, de son côté, il n'avait jamais été vraiment convaincu de l'intérêt d'attendre l'arrivée de ce *laird*. Il avait probablement raison, mais il avait pourtant tenté de la satisfaire.

Même si elle n'avait pas obtenu ce qu'elle voulait, cette idée la rasséra.

Ils marchèrent jusqu'à la fin de l'après-midi. Le soleil était voilé par de gros cumulus. Avant que la nuit gagne du terrain, Breckenridge fit une pause pour consulter la carte.

— Nous devrions être prêts de Dornock. Je vois des toits, là-bas. Ce doit être le village.

— Nous ne pouvons pas arriver là-bas et demander l'hospitalité, n'est-ce pas ?

Heather avait déjà compris la situation.

— Les cavaliers que nous avons croisés ont certainement mis en garde les villageois contre nous, ou plutôt contre moi, conclut-elle.

Breckenridge grommela en guise d'assentiment. Il balaya du regard les champs, très plats, puis désigna un petit chemin un peu plus loin vers le sud.

— Il y a une grange, là-bas. Nous pouvons l'atteindre avant qu'il fasse nuit. Allons voir.

Heather ne répondit pas mais se mit en route.

Nichée dans le coin d'un pré, située à au moins trois champs de la ferme la plus proche, la grange était solide et pleine de foin. Les bottes n'étaient pas encore formées et l'odeur qui les accueillit en montant dans le grenier évoquait la fin de l'été.

— Nous aurons suffisamment chaud, déclara Breckenridge en regardant autour d'eux, et nous serons en sécurité.

Il considéra l'échelle par laquelle ils étaient montés.

— Elle n'est pas fixée, dit-il. Je la remonterai pour la nuit.

Heather comprit qu'il pensait surtout à sa sécurité à elle. Pour un homme aussi impénétrable que lui, il devenait très prévisible.

Elle posa son sac, ôta son manteau et le déploya sur une grande pile de foin. Elle s'y assit et se trémoussa pour créer un creux confortable, puis se pencha pour retirer ses pauvres chaussures de bal et les observa sous la pâle lumière.

— Je suppose que nous ne prendrons pas le risque de faire du feu, dit-elle.

Elle se tourna vers Breckenridge, qui s'était assombri.

— Non, c'est trop risqué.

Mais il y avait pensé. Elle acquiesça et posa ses chaussures de côté. Puis elle se servit de son manteau pour sécher ses pieds ; bougea ses orteils et fit tourner ses chevilles. Enfin elle passa les mains sous sa jupe pour se masser les mollets.

Breckenridge se racla la gorge.

— Nous n'avons rien à manger, dit-il.

Elle lui fit un petit sourire.

— Je ne pense pas que nous mourrons si nous jeûnons une nuit, répondit-elle.

Il soutint son regard avant de répondre :

— Vous êtes très accommodante. Je m'attendais à vous trouver proche de l'hystérie.

— Et qu'est-ce que cela changerait ? dit-elle en haussant les épaules. Nous sommes tous les deux dans la même aventure, et nous faisons du mieux que nous pouvons. Je ne m'attends pas à ce que vous fassiez des miracles.

S'adossant contre sa paillasse de fortune, elle leva les yeux vers lui.

— Et, tant que vous n'attendez pas de moi que je fasse des miracles, j'ose penser que nous irons de l'avant.

Il la contempla d'un air indéchiffrable, comme à son habitude. Parmi tous les hommes qu'elle avait rencontrés, Breckenridge était le seul qui contrôlait toujours les traits de son visage. Il souleva alors ses sacs, les posa à côté du sien puis se tourna vers l'échelle.

— Je vais partir en repérage autour du bâtiment. Je n'irai pas bien loin et je ne serai pas long.

Heather s'allongea et laissa ses muscles se détendre, tandis que Breckenridge inspectait l'intérieur de la grange avant de sortir.

Pendant qu'elle l'attendait, elle essaya de l'imaginer contournant le bâtiment et inspectant les alentours. Ses frères et ses cousins étaient des hommes protecteurs. Elle était habituée à leurs petites habitudes. Pourtant, Breckenridge avait beau être aussi protecteur qu'eux, sinon plus, il parvenait mieux à le cacher. Elle réfléchit puis murmura :

— Non, ce n'est pas tout à fait exact.

Il ne cherchait pas tant à cacher ses propensions mais les présentait comme quelque chose de sensé et de justifié.

Son approche était plus subtile, et aussi plus efficace.

S'il avait été l'un de ses frères, ou de ses cousins, elle se serait sentie étouffée. Elle se serait rebellée et aurait peut-être résisté aux ordres qu'on lui donnait, du moins par principe. Mais comme Breckenridge était raisonnable et qu'il écoutait ses désirs — en apparence, du moins — elle pouvait se montrer raisonnable à son tour.

Etant donné la façon dont elle le percevait avant, le voir aujourd'hui comme un homme « raisonnable » lui paraissait extrêmement ironique.

Il faisait déjà nuit quand Breckenridge revint, mais la lune était à moitié pleine et diffusait assez

de lumière dans la grange. Lorsqu'il arriva en haut de l'échelle, Heather se leva, remit ses chaussures et secoua sa jupe.

— Je dois sortir, déclara-t-elle. Je n'irai pas loin et je ne serai pas très longue.

Breckenridge se raidit. Heather lui décocha un large sourire, même s'il ne pouvait pas en apprécier pleinement les effets. Elle ne faisait que lui rendre la monnaie de sa pièce. Il fallait qu'il lui fasse confiance comme elle l'avait fait avec lui juste avant.

Visiblement réticent, il s'écarta pour la laisser atteindre l'échelle.

— Il fait nuit, dit-il.

— Je serai prudente.

Elle baissa les yeux vers lui.

— Attendez-moi ici, ajouta-t-elle.

Une fois en bas, elle se dirigea vers la porte de la grange éclairée par une unique fenêtre. Elle l'ouvrit, inspecta les alentours, puis se glissa derrière la grange pour satisfaire des besoins naturels.

Elle revint cinq minutes plus tard. Breckenridge l'attendait en bas, près de la porte. Heather lui lança un regard furieux mais il ne le vit pas. Il se contenta de refermer derrière elle puis souleva une lourde poutre et la posa en travers de l'ouverture.

— Si quelqu'un essaie d'entrer, il faudra qu'il pousse cette poutre, expliqua-t-il. Nous l'entendrons.

Heather souffla en s'avançant vers l'échelle, et se demanda s'il avait pensé à la poutre avant ou après l'avoir suivie en bas.

Breckenridge lui prit la main et l'aida à monter tandis qu'elle veillait à ne pas se prendre les pieds dans ses jupes. Dès qu'ils eurent atteint l'étage, il remonta avec une étonnante habileté la longue échelle.

Heather vint reprendre sa place sur le manteau et observa la façon dont Breckenridge, éclairé par un rayon de lune, manipulait l'échelle pour la poser dans un coin du grenier. Même s'il était habillé, elle imagina le jeu de ses muscles pendant qu'il réalisait cette prouesse.

Pas étonnant que Breckenridge soit l'un des débauchés les plus en vue de la société.

Esquissant un sourire, elle se détendit sur son lit de fortune.

Breckenridge regarda dans sa direction, puis prit son manteau, le secoua et l'étala sur le foin, non à côté d'elle mais à proximité de leurs sacs, entre eux.

Heather leva les yeux au ciel. Pendant qu'il s'installait, elle se redressa et tira son sac vers elle pour en sortir son autre robe ainsi que sa robe de bal, espérant que la soie l'aiderait à avoir chaud.

Bien évidemment, Breckenridge s'était contenté de s'envelopper dans son manteau. Etant donné qu'il ne semblait jamais avoir froid, il ne risquait pas de trop souffrir.

Heather bougea dans tous les sens, étalant sur elle les deux robes l'une sur l'autre, puis s'allongea et s'enroula dans son manteau.

Elle essaya de se convaincre qu'elle avait assez chaud. Qu'elle n'allait pas geler.

Soudain, la voix de Breckenridge fusa dans l'obscurité. Le halo pâle de la lune commençait à s'atténuer.

— Demain, nous prendrons la direction d'Annan, dit-il, et nous verrons si nous pouvons entrer dans la ville, prendre un petit déjeuner et vous acheter des chaussures.

— Hm. Je pense que, dans une ville, nous aurons de meilleures chances de ne pas attirer l'attention.

Il ne répondit pas.

— Bonne nuit, murmura-t-il après un temps.

— Bonne nuit, répondit-elle en posant la tête sur une main et en fermant les yeux.

Le silence s'installa.

Heather ignorait si son ouïe s'était aiguisée lorsqu'elle avait fermé les paupières, ou si les bruits avaient commencé quelques minutes après qu'ils se furent tus, mais elle entendit des bruissements, d'abord assez éloignés. A mesure que s'égrenaient les minutes, elle aurait juré que les mouvements furtifs dans le foin s'approchaient de plus en plus...

Elle ouvrit grand les yeux, éprouvant soudain une peur panique, plus grande que celle vécue dans la journée.

La seule pensée qui lui vint à l'esprit, la seule susceptible de la soulager, était aussi la plus choquante.

Pour échapper aux souris, elle était capable de faire preuve d'une scandaleuse audace.

Elle se leva quasiment d'un bond, saisit les robes et le manteau qui lui servaient de couvertures et enjamba les sacs à côté desquels Breckenridge s'était couché.

Dans l'obscurité, elle le distinguait à peine. Il était allongé sur le dos, les mains croisées derrière la nuque.

Il avait peut-être gardé le silence, mais il ne dormait pas. Il se tourna vers elle.

— Que faites-vous ? demanda-t-il, surpris.

— Je me rapproche de vous.

Elle lâcha les robes et étala son manteau à côté du sien.

— Pourquoi cela ?

— A cause des souris.

Une seconde s'écoula, puis il demanda prudemment.

— Vous avez peur des souris ?

Elle hocha la tête.

— De tous les rongeurs en général. Je ne fais pas de discrimination.

Puis elle s'assit sur son manteau et ramena les robes sur elle en gigotant de nouveau et en s'approchant davantage de lui.

— Si je reste près de vous, elles nous éviteront, expliqua-t-elle. Mais si elles décident de nous mordre, il y a au moins une chance pour qu'elles commencent par vous.

Breckenridge eut un hoquet discret. Il avait voulu se retenir de rire — il avait eu le mérite d'essayer.

— De plus, dit-elle en s'allongeant et en se pelotonnant sous ses robes, j'ai froid.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Breckenridge soupira.

Il bougea dans le foin à côté d'elle et, sans savoir comment, Heather glissa de quelques centimètres sur une pente qui n'existait pas auparavant. Elle atterrit contre lui, contre son flanc ferme et musclé et dans ses bras merveilleusement chauds.

Ses sens frémirent de bonheur. Elle était choquée, mais agréablement. Elle retint son souffle.

Il enroula son bras autour des épaules de Heather puis la serra contre lui.

— Cela ne veut rien dire.

Ces mots, à peine murmurés, glissèrent jusqu'à elle.

Réconfort, sécurité, chaleur, c'était ce qu'elle ressentait, ainsi serrée contre lui.

— Je sais, chuchota-t-elle en retour.

Mais ses sens n'écoutaient pas. Son corps était maintenant collé contre le sien. Se seins effleuraient ses côtes. A travers plusieurs couches, ses cuisses frôlaient les siennes. Les battements de son cœur s'étaient accélérés également. Heather avait beau être consciente de la sensualité de ce

contact, elle se sentait rassurée et réchauffée. Ses muscles se détendirent peu à peu puis, dans une grande audace, elle posa la joue contre son torse.

« Cela ne veut rien dire », avait-il précisé. Elle comprenait le sens de cette phrase. Cette étreinte s'inscrivait dans l'instant présent, dans cet étrange moment détaché de leur vie ordinaire. Ils n'étaient que deux personnes qui essayaient de se sortir d'une situation difficile.

Elle se calma, et écouta.

Les battements du cœur de Breckenridge, réguliers et rassurants, couvraient tout bruissement.

En réfléchissant à cet étrange moment, elle murmura :

— Nous sommes des fugitifs, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans un pays étranger, qui n'est pas vraiment le nôtre, et sans aucun moyen de prouver qui nous sommes.

— Oui.

— Et un étranger, un très dangereux Highlander, est à notre poursuite.

— Hmm.

Heather aurait dû se sentir effrayée en cet instant, être vraiment inquiète. Pourtant elle ferma les yeux, la joue posée sur le torse de Breckenridge comme sur un oreiller. Son bras fort et chaud l'enlaçait, et doucement, paisiblement, elle s'endormit.

Il la tint serrée contre lui et, grâce à ses sens en éveil — bien plus qu'il l'aurait voulu —, il perçut l'abandon progressif du corps de Heather tandis qu'elle s'endormait.

Dans une lenteur délicate, le corps mince et séduisant de Heather se serra davantage contre lui, avec son souffle doux qui attisait ses sens et lui infligeait la plus sournoise des tortures.

Pourquoi avait-il fait cela ? Heather aurait pu rester près de lui, mais pas au point de dormir dans ses bras. Il était entièrement responsable de la situation, et il n'avait même pas pris le temps de réfléchir.

Le plus inquiétant, c'était que même après réflexion, même après avoir pesé le pour et le contre, le résultat aurait été le même.

Dès qu'il s'agissait de Heather, quelle que soit la situation, il ne se posait jamais de question. Dans son esprit, il n'y avait jamais le moindre doute sur les actions à prendre.

Sa protection et sa sécurité étaient pour lui une priorité. Dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle quatre ans plus tôt, c'était devenu une obsession. Ni l'un ni l'autre n'auraient pu y changer quoi que ce soit.

En revanche, il n'avait pas la moindre envie de s'interroger sur les raisons qui le poussaient à agir ainsi.

Il soupira doucement puis tendit l'oreille pour guetter tout signe d'intrusion dans la grange, et se prépara à veiller pour le reste de la nuit.

Chapitre 8

Ils prirent le chemin d'Annan un peu après l'aube. Le ciel était nuageux mais le vent s'était adouci. Étant donné l'état de ses chaussures, Heather était soulagée qu'il ne pleuve pas.

Elle s'était réveillée enroulée dans ses robes et son manteau, s'attendant à trouver Breckenridge à côté d'elle, mais ce dernier n'était plus là. Elle le trouva en bas, dans la grange. Le temps d'un aller-retour dehors, il avait descendu leurs sacs et portait son manteau sur l'épaule.

Côte à côte, ils marchèrent d'un bon pas vers l'ouest. Ils contournèrent le village de Dornock, qui se résumait à quelques maisons en enfilade sur la route d'Annan, ce qui les conduisit près des rives du Solway Firth. L'eau du golfe était grise mais relativement calme. À mesure que le soleil se levait derrière eux, sa surface prenait une teinte rosée.

Après avoir dépassé Dornock, ils aperçurent les toits d'Annan devant eux. Breckenridge posa une main sur le bras de Heather. Elle s'arrêta et vit sur la route, à quelques centaines de mètres vers le nord, deux cavaliers, des policiers, qui chevauchaient vers l'ouest. Ils avaient ralenti pour attendre deux collègues qui arrivaient de la direction opposée. Les quatre hommes échangèrent manifestement des nouvelles puis reprirent la route d'Annan en file indienne.

Heather et Breckenridge étaient en train de traverser un bois rempli de buissons. Tant qu'ils ne bougeaient pas, personne ne les verrait. Ils restèrent immobiles en attendant le départ des policiers. Puis Heather jeta un coup d'œil vers Annan, au loin. Au nombre de toits, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une grande ville.

Tandis que les policiers atteignaient les cottages isolés, elle regarda ses chaussures, réfléchit puis demanda :

— Sommes-nous loin de Dumfries ?

Breckenridge attendit quelques secondes avant de répondre.

— À vol d'oiseau, nous sommes à environ une douzaine de miles.

Heather fit la grimace et redressa la tête.

— Il vaut mieux continuer, alors.

Joignant le geste à la parole, elle se remit en route.

Breckenridge lui emboîta le pas. Elle lui était reconnaissante de ne pas discuter, de ne pas demander des explications. Elle avait pris les devants, lui évitant de prendre une décision difficile.

Breckenridge se tut pendant qu'ils contournaient Annan. Ils longèrent quelque temps les rives du golfe. Lorsque la route bifurqua vers le nord-ouest, et leur permit de revenir dans les terres tout en restant à bonne distance de la route, il étudia attentivement Heather.

— Nous pourrions nous arrêter dans un village plus petit et trouver quelque chose à manger.

Elle faillit lui sourire. Au ton de sa voix, il était clair qu'il ne souhaitait pas prendre ce risque, mais qu'il se sentait obligé de le lui proposer.

— Nous pourrions le faire, non ? insista-t-il.

S'arrêtant à l'abri d'une haie, à côté d'un muret qu'ils allaient devoir escalader, elle le regarda.

— Il serait plus simple et plus sûr d'entrer dans une grande ville comme Dumfries, déclara-t-elle. Dans tous les villages que nous avons traversés... même si les gens n'essaient pas de nous capturer et de nous arrêter, ils se souviendront certainement de nous, et signaleront notre présence au prochain policier qui passera par là.

Elle ne disait rien qu'il ne savait déjà.

— C'est vrai, dit-il, mais je préférerais que vous ne vous évanouissiez pas. Si je dois vous porter dans Dumfries, nous passerons encore moins inaperçus.

Heather serra les lèvres.

— Je vous promets de ne pas m'évanouir. Je peux aller jusqu'à Dumfries sans manger, et nous avons toute l'eau fraîche que nous voulons.

Ils avaient traversé une quantité de petits ruisseaux. La région regorgeait de cours d'eau, et en cette saison tous étaient en crue.

— Si vous êtes sûre de ce que vous dites, répondit-il en désignant le muret.

— Oui, j'en suis sûre.

Elle leva les bras et s'accrocha à une pierre du muret, qui était plus haut qu'elle. Elle commença à se hisser mais sa chaussure, dont la semelle était en cuir, glissa sur la mousse humide.

Breckenridge la retint par la taille.

— Bon sang ! s'écria-t-elle, vexée, en repoussant des mèches de cheveux rebelles de son visage. Vous allez devoir m'aider à monter.

Breckenridge serra les dents mais ne réfléchit pas deux fois. Il passa de nouveau les mains autour de sa taille et la souleva.

Heather étouffa un cri de surprise, mais saisit la plus haute pierre du muret et l'escalada rapidement.

Puis elle s'arrêta en haut et examina l'autre côté.

— C'est plus haut ici que de l'autre côté, dit-elle.

— Ne bougez pas.

Breckenridge monta à son tour, enjambant le muret de ses longues jambes avant de se laisser glisser de l'autre côté. Il regarda autour de lui puis se tourna vers elle.

— Venez, dit-il.

Elle entama la descente. Lorsqu'elle atteignit la dernière pierre, trop éloignée du sol pour qu'elle puisse sauter, il la saisit par la taille et la posa au sol.

Lorsqu'il la lâcha, elle chancela.

Breckenridge l'enlaça pour la retenir.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Les joues de Heather étaient légèrement roses. Breckenridge ne savait pas s'il fallait l'imputer à l'effort ou à autre chose.

— Oui, je vous remercie.

Puis elle leva la tête, prit une longue inspiration et souffla.

— Allons-y, ajouta-t-elle.

Breckenridge serra les lèvres pour réprimer un sourire et lui emboîta le pas.

Après avoir traversé la moitié du champ, il prit la parole.

— Si je vous ai demandé si vous alliez vous évanouir, c'est parce que mes sœurs l'auraient fait. Lorsqu'elles avaient votre âge, elles avaient pour habitude de s'affamer. Si elles ne mangeaient rien le matin, vous pouviez être certain qu'elles s'évanouissaient avant le déjeuner.

— Vos sœurs sont bien plus âgées que vous, intervint Heather. Elles sont donc plus vieilles que moi.

Le regard braqué devant elle, elle redressa le menton.

— Les modes changent, conclut-elle.

— Je le sais.

Il hésita puis ajouta :

— N'imaginez surtout pas que je vous voie comme une faible femme.

Elle parut presque aussi surprise par sa remarque que lui-même. Elle se ressaisit la première et hocha sèchement la tête.

— C'est noté, répliqua-t-elle.

* * *

Pourquoi avait-il voulu la rassurer ? s'interrogeait Breckenridge en la suivant. Mais il connaissait la réponse : son unique objectif était de la protéger, et cela était beaucoup plus facile s'il évitait de la fâcher.

Malgré leurs vies mondaines, ils passaient une partie de l'année à la campagne et cela se voyait à leurs longues enjambées. Ils avançaient d'un pas léger et rythmé, avalant les miles jusqu'à Dumfries.

Breckenridge eut le temps de réfléchir à l'ironie de la situation. Situation qui lui permettait à présent d'apprécier tous les aspects de la personnalité de Heather, ceux-là même qui l'irritaient précédemment au plus haut point. Sa force de volonté, sa liberté de pensée, et son assurance à l'heure de penser et d'agir. Auparavant, ces qualités lui étaient apparues plus irritantes que séduisantes.

Aujourd'hui, il en était heureux. Si elle avait été une autre femme, comme il aurait aimé qu'elle le soit avant ce jour, leur situation aurait été infiniment plus difficile à vivre.

Mais encore une fois, si elle avait été plus docile, plus douce, elle l'aurait autorisé à l'emmener dès le premier soir à Knebworth pour la ramener directement chez elle.

Il réfléchit à cette idée et aux choix qu'ils avaient faits à la place... Rien en lui ne désapprouvait la position de Heather. Son insistance et son besoin de découvrir tout ce qui était possible sur ce *laird* qui avait envoyé ces hommes pour la kidnapper elle, ou une femme de sa famille.

Cette loyauté et cette envie de protéger sa famille coulaient dans les veines de Heather, mais aussi dans les siennes. Il pouvait difficilement désapprouver quelque chose qu'il considérait lui-même comme sacré.

Il la regarda à la dérobée. Quand allait-elle comprendre l'issue de leur aventure ? Car ils n'avaient pas le choix. Allait-elle l'accepter ou bien se rebeller ?

Peut-être avait-elle compris, comme lui-même, qu'il y avait des destins pires que celui-ci ?

Il esquissa un léger sourire. Droit devant eux, il aperçut une autre haie et un autre muret.

Celui-ci était moins haut. Il monta le premier puis prit sa main pour l'aider.

Il ne la lâcha pas lorsqu'elle le rejoignit de l'autre côté, et entrelaça ses doigts aux siens pour continuer leur route.

Elle lui lança un coup d'œil furtif mais ne broncha pas.

Main dans la main, ils marchèrent vers Dumfries.

Fletcher et Cobbins étaient assis sur des couchettes de bois, dans un cachot de l'Agence des douanes de Gretna lorsque, résignés mais priant pour qu'on les libère, ils entendirent une voix grave et posée se rapprocher.

Ils levèrent la tête de concert et tendirent l'oreille pour distinguer ce qu'elle disait, mais les épais murs de pierre les en empêchèrent.

Cobbins se tourna vers Fletcher.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Toujours aux aguets, Fletcher acquiesça.

— Oui, Dieu merci.

Il attendit un peu puis ajouta :

— Espérons qu'il trouve un moyen de nous sortir de là.

Sur ces mots, ils perçurent le grincement sourd de la lourde porte qui conduisait aux cachots.

— Merci, dit la voix grave. Cela ne sera pas très long.

Quelqu'un marmonna une réponse, puis la porte se referma.

Fletcher et Cobbins se levèrent d'un bond. Ils tirèrent sur leur veste, lissèrent leurs cheveux et s'essuyèrent les mains sur les cuisses.

Des bruits de pas réguliers retentirent sur le sol dallé. Un instant plus tard, l'homme qu'ils connaissaient sous le nom de McKinsey apparut de l'autre côté des barreaux.

Il leur sembla encore plus puissant que dans leurs souvenirs, avec sa haute stature, ses épaules impressionnantes et son visage taillé dans le granit. Il avait des traits durs, des pommettes saillantes et des yeux pâles, froids comme l'hiver. Il portait des bottes d'équitation et un pantalon en velours côtelé, ainsi qu'un manteau bien coupé qui couvrait ses larges épaules.

Après les avoir observés quelques instants, il haussa un sourcil étonné.

— Eh bien, gentlemen, où est mon paquet ?

Fletcher déglutit péniblement.

— A l'auberge, le Nutberry Moss, comme vous nous l'avez demandé.

McKinsey secoua tristement la tête.

— Non, je ne crois pas. J'y suis déjà allé.

— Elle est partie ? s'écria Cobbins, sans avoir besoin de feindre l'étonnement.

McKinsey le remarqua puis acquiesça.

— Plus personne ne l'a revue depuis votre regrettable arrestation.

Son regard froid se posa sur Fletcher.

— A propos, comment est-ce arrivé ?

— Nous l'ignorons.

Le seul espoir de Fletcher était de convaincre McKinsey de leur innocence.

— Nous n'avons pas volé ces maudits chandeliers, se défendit-il. Pourquoi l'aurions-nous fait ? Et nous les aurions encore moins cachés dans notre chambre.

McKinsey l'observa quelques instants, puis se tourna vers Cobbins et hocha la tête.

— Je vous crois. J'ai mené une enquête approfondie sur vous avant de vous engager et jamais vous n'aviez fait preuve de stupidité avant ce jour.

— Exactement.

Fletcher laissa percer l'irritation qu'il ressentait à l'idée d'être pris pour un simple voleur.

— Quelqu'un a dû les mettre dans notre chambre, conclut-il.

— En effet, répondit McKinsey. La question est « qui », et surtout « pourquoi ».

Fletcher osa lever les yeux vers lui.

— La police ? proposa-t-il.

— Non. J'ai parlé avec l'aubergiste. Le sergent a découvert les chandeliers là où il l'a dit, dans vos sacs, dans votre chambre. Et l'aubergiste n'a vu personne monter dans les étages ce matin-là. Pas plus que le personnel.

— Et Martha ? avança Cobbins en regardant McKinsey. La bonne que nous avons embauchée à votre demande.

— Ah, oui. Il semblerait qu'elle aussi se soit évanouie dans la nature.

— Ce n'est pas elle qui a mis les chandeliers dans nos sacs, dit Fletcher. Ce n'est pas son style. Je ne l'imagine pas du tout se rendant la nuit chez le magistrat pour le voler.

Il poussa un petit rire moqueur.

— C'est absurde, conclut-il.

— Dans le meilleur des cas, elle n'est pas du genre à sortir seule la nuit, approuva Cobbins.

McKinsey les dévisagea puis murmura :

— Avoir choisi le magistrat comme victime est, à mon avis, très révélateur. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, les policiers auraient été beaucoup moins réactifs. Il s'agissait de vous mettre tous les deux sur la touche. Je suis intimement convaincu que c'était l'objectif de ce vol : vous éloigner afin que le paquet que vous deviez me remettre puisse s'évaporer. Le plan a été minutieusement et intelligemment préparé. Qui était au courant pour la fille, qui d'assez intelligent pour concevoir et mettre en œuvre un tel plan ?

Quelques secondes passèrent, puis Cobbins regarda Fletcher.

— Timms ? avança-t-il.

— Qui est Timms ? interrogea McKinsey.

— Un clerc de notaire sans emploi, précisa Fletcher. Il nous a dit qu'il était en route pour Glasgow. C'est un client de l'auberge. Il est arrivé quelques heures après nous, je pense.

— Et il est resté ?

Fletcher acquiesça.

— Il nous a dit qu'il avait une vieille blessure — une blessure de guerre probablement — qui s'était ravivée.

— Il nous a dit que c'était à cause de ce long voyage dans son vieux cabriolet, intervint Cobbins. Et c'était la vérité. Sa voiture était vraiment très vieille.

— Il est donc arrivé après vous, et se trouvait encore à l'auberge lorsque vous avez été arrêté ? demanda McKinsey.

— Je n'en suis pas certain, dit Fletcher en échangeant un regard avec Cobbins. Il nous a dit qu'il était sur le départ et qu'il comptait regagner Glasgow en faisant de petites étapes. Il avait attendu assez longtemps, d'après lui.

— A quoi ressemblait cet homme ?

— Il n'était pas aussi grand, ni aussi costaud que vous, répondit Fletcher. Un peu plus mince aussi, avec des yeux marron.

— Noisette, corrigea Cobbins. Et des cheveux très bruns. Il était habillé comme un clerc de notaire, avec des vêtements sombres et ordinaires. Il avait toujours un air négligé, comme s'il avait eu besoin d'un nouveau rasoir et qu'il avait perdu son peigne.

Fletcher hocha la tête en signe d'approbation.

— Comment parlait-il ? demanda McKinsey.

Fletcher haussa les épaules.

— Il s'exprimait assez bien, comme un clerc de notaire londonien.

Il fronça les sourcils.

— Il n'avait pas vraiment d'accent, maintenant que j'y pense. Un peu comme...

McKinsey lui adressa un sourire froid.

— Un peu comme moi ?

Après quelques instants, le *laird* murmura à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même :

— J'espère sincèrement que non.

Puis plus fort :

— Timms a-t-il rencontré la fille ?

Fletcher fit la grimace, puis secoua la tête.

— Pas à ma connaissance. Il l'a saluée, il savait qu'elle était avec nous, mais il a cru à notre histoire et a gardé ses distances.

Il se tourna vers Cobbins.

— Je l'ai vu s'arrêter à côté d'elle et lui parler...

Cobbins fronça les sourcils à cette pensée.

— C'était la veille de notre arrestation, lorsqu'elle est partie se promener avec Martha. Nous avons gardé un œil sur elles depuis l'auberge. Timms est sorti marcher. Il s'est arrêté à côté de la fille, s'est assis à bonne distance et a regardé sa carte. Mais Martha était là, à côté d'eux, tout le temps.

— Et la nuit ? s'enquit McKinsey.

— Martha sait très bien faire les choses, précisa Fletcher. Elle dormait toujours sur les vêtements, les siens et ceux de la fille, en les glissant sous le matelas. De cette façon, si la fille avait essayé de s'échapper, elle aurait dû le faire nue. Et elles ont toujours partagé leur chambre.

— Hm.

Quelques instants plus tard, McKinsey reprit.

— Parfait. Voici ce que nous allons faire. Je vais parler au magistrat et lui expliquer que vous êtes allés au sud pour me chercher un paquet et que vous l'aviez à l'auberge. Quelqu'un, dont nous ignorons l'identité, a volé les chandeliers, les a placés dans votre chambre et a prévenu la police. Après votre arrestation, mon paquet a disparu.

Ses yeux froids croisèrent ceux de Fletcher.

— Je suis certain que le magistrat comprendra, surtout s'il récupère ses chandeliers. Il n'y a pas vraiment de preuves pour affirmer que c'est vous qui les avez volés. De plus, le fait que mon paquet ait disparu est la preuve que vous êtes innocents.

Fletcher et Cobbins acquiescèrent de concert. Aucun ne s'aventura à faire le moindre commentaire.

McKinsey leur sourit froidement.

— En échange de mon aide pour vous faire libérer, messieurs, et de la somme que j'ai laissée pour vous à l'auberge — pas celle, hélas, que vous auriez reçue si vous m'aviez remis mon paquet comme prévu, mais assez pour vous satisfaire étant donné les circonstances —, en échange de ces deux choses, vous me rendriez un grand service en quittant Gretna, en passant de l'autre côté de la frontière, et en oubliant tout ce que vous savez de cette affaire. L'oubli est vraiment dans votre intérêt. Je me fiche de savoir dans quelle ville vous irez, mais je vous demande instamment de ne pas revenir en Ecosse disons... pendant un an ?

Il y avait suffisamment de menace dans le ton de McKinsey pour inciter Fletcher et Cobbins à

acquiescer.

— Le marché me paraît juste, dit Fletcher en se raclant la gorge.

— Très juste, en effet.

— Mais... et le paquet, la fille ?

McKinsey posa ses yeux glacials sur Fletcher. Une fraction de seconde plus tard, il dit d'une voix calme :

— Je vais me mettre en quête de mon paquet. Je ne pense pas avoir besoin d'aide pour le faire.

Fletcher déglutit péniblement.

— Oui, bien sûr.

McKinsey soutint son regard un instant de plus, puis se détourna des deux hommes.

— Je vous dis au revoir, messieurs. Je vais organiser votre libération, mais elle n'interviendra pas immédiatement. Restez ici tranquillement, ne dites rien, et vous serez libre d'ici à ce soir.

Fletcher et Cobbins écoutèrent ses pas s'éloigner. La porte qui menait aux cachots grinça sur ses gonds avant de se refermer.

Lorsque le silence fut revenu, Fletcher se tourna vers Cobbins.

— Ce gars fait froid dans le dos, tu ne trouves pas ?

Cobbins approuva d'un signe de tête et s'effondra de nouveau sur la couchette.

— Je ne sais pas pour toi, mais je suis bien aise à l'idée de ne jamais le revoir, répondit-il.

* * *

L'homme que Fletcher et Cobbins connaissaient sous le nom de McKinsey était très heureux de s'être présenté sous un faux nom.

Il s'était entretenu avec le magistrat, qui, même s'il ne le connaissait pas, avait suffisamment bien cerné sa condition sociale pour accepter aussitôt de libérer ses laquais sans retenir de charges contre eux. McKinsey était ensuite revenu « récompenser » les policiers, puis les avait recrutés pour partir à la recherche de son paquet et s'était arrangé pour que Fletcher et Cobbins soient retenus jusqu'au soir avant d'être libérés.

A ce moment-là, il se serait déjà mis en chemin.

Il remonta la grand-rue de Gretna Green sur son alezan, puis se dirigea vers le Nutberry Moss Inn. Les policiers, qui étaient restés sans voix face aux largesses qu'il leur avait accordées, lui avaient spontanément dit que la femme, qu'ils prenaient pour la complice de Fletcher et de Cobbins, était passée de l'autre côté de la frontière la veille au soir ; ils n'avaient pas pris la peine de la suivre plus loin. En revanche, ils n'avaient trouvé aucune trace de la fille.

McKinsey était inquiet que celle-ci se soit enfuie, seule ou plus probablement, à son grand désespoir, en compagnie d'un voyou qui se faisait passer pour un clerc de notaire. Ce n'était décidément pas ainsi que son plan était censé se dérouler.

Il avait appris depuis longtemps la nécessité de ne pas lutter contre les caprices du sort, de prendre tous les coups que la vie lui envoyait et de survivre. Depuis longtemps, sa devise était de savoir réagir aux événements et de tirer le meilleur parti des choses.

Dans le cas présent, il fallait qu'il sache où la fille était partie avant de la suivre et de lui venir en aide. Suivre son plan et réparer ce qui avait été fait du mieux qu'il le pouvait. La famille de la fille était un autre problème, mais il s'en inquiéterait plus tard.

D'abord, il devait la retrouver. Ensuite, il se débarrasserait de ce voyou.

En entrant dans la cour du Nutberry Moss Inn, il sourit aimablement au garçon d'écurie qui était

venu prendre son cheval, descendit de sa monture et lui tendit les rênes.

— Je resterai une heure, pas plus. Faites-le marcher un peu, puis laissez-le se reposer.

Très impressionné, le garçon le salua avec déférence et emmena religieusement Hercules. Le grand alezan avait gagné son nom en acceptant de porter sur son dos le corps imposant de son maître.

McKinsey se dirigea vers l'auberge. Fletcher et Cobbins auraient été surpris de découvrir le personnage affable qu'il présenta à l'aubergiste. Dans le cas présent, il n'avait pas besoin d'effrayer cet homme.

— Timms ?

L'aubergiste consulta son registre.

— Oui, m'sieur. Il est arrivé un peu plus tard que vos hommes.

— Et quand est-il parti ?

L'aubergiste se gratta l'oreille.

— Je ne peux pas vraiment vous dire qu'il est parti, m'sieur. D'après les filles, son sac et ses vêtements ne sont plus là. En revanche, son écritoire est toujours ici, de même que son cabriolet et son cheval. Il ne m'a rien dit sur son départ. Il m'avait dit que sa blessure le faisait encore souffrir et a payé pour deux nuits supplémentaires.

— Je vois.

McKinsey réfléchit puis ajouta :

— Fletcher et Cobbins seront libérés un peu plus tard dans la journée. Ils reviendront chercher leurs bagages.

Il sortit un paquet scellé de la poche intérieure de sa veste.

— Je leur ai dit que je leur laisserai ceci. Puis-je avoir l'assurance qu'ils le réceptionneront ?

L'aubergiste acquiesça et prit le pli, puis le rangea sous le comptoir.

— En attendant, ajouta-t-il, si je pouvais voir leur chambre, celle que Fletcher a louée, ainsi que celle de Timms... Après tout, il n'y a plus rien de personnel à l'intérieur.

— Bien évidemment, m'sieur. Les femmes ont dormi dans la chambre une, au bout du couloir à gauche. Fletcher et Cobbins étaient dans la chambre cinq, en haut de l'escalier, et Timms dans la chambre huit, au bout du couloir à droite.

— Merci, répondit McKinsey en souriant. Je vais juste jeter un coup d'œil. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

— Vous ne me dérangez pas, m'sieur. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

* * *

Une fois dans les étages, McKinsey inspecta d'abord la chambre des femmes. Il ne restait rien, aucun effet d'aucune sorte, pas même une épingle à cheveux sur la coiffeuse. Manifestement, la fille avait eu le temps de faire ses bagages.

Dans la chambre de Fletcher et de Cobbins, il remarqua que leurs sacs étaient restés dans l'armoire. Dans celle de Timms, il passa la tête et vit que l'armoire, grande ouverte, était vide. A l'exception de l'écritoire sur la table de chevet, il n'y avait plus aucun effet personnel.

Il entra dans la chambre et souleva le couvercle de l'écritoire. Il y trouva quelques feuilles de parchemin jaunies, un assortiment de vieilles plumes et de crayons, ainsi qu'une petite bouteille d'encre. Aucune ne contenait de nom ou d'adresse, ni aucune marque susceptible de l'intéresser. Tout portait à croire que ces accessoires n'avaient pas été utilisés depuis des années. Même le papier buvard était exempt de tâches. Rabattant le couvercle, il parcourut une dernière fois la chambre avant

de la quitter.

Après l'avoir refermée, il regarda attentivement vers l'étroit escalier de service dissimulé dans l'ombre au bout du couloir. Lors de sa première visite à l'auberge, l'aubergiste lui avait relaté les événements, dont l'arrestation de Fletcher et Cobbins avait été le point culminant. D'après ce qu'il savait, les deux femmes étaient restées tout le temps dans le salon. Ce n'était que bien plus tard, lorsqu'une des serveuses avait pensé à aller les voir, surprise qu'elles n'aient pas sonné à l'heure du thé, qu'on avait découvert leur absence.

En supposant que les deux femmes se soient trouvées à l'intérieur lorsque les policiers étaient venus, elles les avaient entendus et même vus. Elles avaient suivi toute l'affaire. Martha avait dû comprendre les implications pour elle, ce qui expliquait son départ rapide et efficace. Evidemment, elle avait laissé la fille se débrouiller toute seule. Mais si Timms était derrière cette histoire de chandeliers, où était-il à ce moment-là ? Ni l'aubergiste ni le personnel ne l'avaient aperçu après le petit déjeuner.

En observant le couloir jusqu'à la chambre des femmes, McKinsey eut la certitude que Timms était resté là, caché dans sa chambre, pendant que les policiers emmenaient Fletcher et Cobbins. Puis il contempla l'escalier de service. S'il conduisait là où il le croyait...

McKinsey s'avança en silence vers la petite porte.

Comme il s'y attendait, l'escalier débouchait sur un petit dégagement entre la cuisine et la porte de derrière. McKinsey ne passait jamais inaperçu, et pourtant il parvint à se glisser devant les cuisines et à sortir par la porte de derrière sans être vu.

— C'est donc ainsi que Timms est entré et sorti sans éveiller l'attention de l'aubergiste ou du personnel.

McKinsey se plaça sur la première marche à l'extérieur et regarda vers les écuries, qui se trouvaient sur le côté de l'auberge vers l'ouest, et non à l'arrière du bâtiment. Si Timms avait emmené la fille en empruntant ce chemin... pourquoi n'avait-il pas pris son cabriolet pour partir ?

McKinsey traversa la cour et se dirigea vers l'écurie. Le jeune garçon, le palefrenier et deux aides s'étaient rassemblés autour d'un stand pour admirer Hercules. Le garçon le vit le premier et sursauta.

— Vous voulez votre cheval, m'sieur ? demanda-t-il.

McKinsey lui sourit.

— Non, pas encore.

Puis il se tourna vers le palefrenier sans se départir de son sourire.

— J'aurais aimé jeter un coup d'œil sur le cabriolet de Timms.

L'homme l'y emmena aussitôt.

Tout en répondant aux questions enthousiastes du garçon sur le pedigree de son cheval, il examina la voiture. Elle était effectivement aussi délabrée que ce que Cobbins lui avait décrit. Quant au canasson qui allait avec... si Timms et la fille avaient pris la route à bord de cet attelage, ils auraient été rapidement rattrapés par les policiers qui avaient ratissé toutes les routes pour capturer les complices de Fletcher et Cobbins.

McKinsey avait déclaré aux deux policiers qu'il se chargerait lui-même de la fille, mais il n'y avait pas de raison qu'il n'utilise pas les services de la police. Il leur avait servi la même histoire que Fletcher pour leur expliquer pourquoi la fille avait été retenue, et s'était assuré l'aide de la police pour surveiller les routes et rattraper son paquet.

Jusqu'à présent, tous les rapports des cavaliers qui avaient été envoyés sur les principaux grands axes au départ de Gretna Green avaient été négatifs. Malgré la très bonne description qu'ils

possédaient, personne n'avait vu la fille.

McKinsey commençait à éprouver un certain respect pour l'intelligence de Timms.

Il remercia le palefrenier et le prévint qu'il reviendrait chercher Hercules quelques minutes plus tard. Il sortit ensuite de l'écurie et s'arrêta pour observer l'auberge.

Il tourna sur lui-même et étudia les alentours. Il ne vit que des champs plats. Grâce à sa grande taille, il apercevait même une faible lueur en provenance du golfe, à un kilomètre environ.

Si Timms avait été assez intelligent pour prévoir le danger que représentait une fuite dans son cabriolet, il avait certainement compris qu'en traversant les champs, il aurait été vu depuis l'auberge, ou au moins depuis les étages.

Dans toutes les directions, sauf une.

Pivotant sur lui-même, il regarda l'écurie, avec sa haute toiture qui surmontait le grenier à foin. Elle masquait la vue des champs, juste derrière.

McKinsey contourna le bâtiment en direction de la petite étendue d'herbe, puis avança vers l'échalier qui donnait ensuite accès au champ.

McKinsey était né et avait grandi dans les Highlands. Il était capable de pister n'importe quoi sur un sol rocailleux.

Traquer un homme et une femme sur un sol humide était ridiculement simple.

En revanche, l'empreinte de botte qu'il découvrit près de l'échalier l'ennuya un peu. Il l'observa un long moment puis imprima sa propre empreinte à côté et les compara.

Il se sentit à la fois contrarié et perplexe.

Timms, qui qu'il soit — et même s'il était de plus en plus convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un clerc de notaire sans emploi —, portait des bottes d'équitation de très bonne facture.

La fille, elle, était toujours chaussée de ballerines.

McKinsey se redressa et regarda de l'autre côté du champ. Ils s'étaient certainement dirigés vers des arbres qui culminaient en haut d'une butte, à un mile de distance. Ensuite, étant donné qu'ils avaient évité toutes les patrouilles de la police, ils avaient dû continuer à travers champs.

Maintenant qu'il avait une direction, il était aisé de les traquer. Avec le golfe sur sa gauche et une étroite bande de terre entre la route et la côte, il pouvait voyager sur la route et vérifier de temps en temps le chemin qu'ils avaient pris.

Il n'aurait pas trop de mal à les retrouver.

Les lèvres serrées, il s'en retourna vers les écuries et cria aux garçons de lui préparer son cheval.

Chapitre 9

Heather et Breckenridge entrèrent dans Dumfries en début d'après-midi.

Tandis qu'ils avançaient main dans la main vers la grand-rue et ses boutiques, Breckenridge aperçut aussitôt deux policiers postés au croisement de l'une des principales intersections.

Il n'était pas très difficile de les éviter, mais leur vue lui rappela à quel point ils devaient se montrer prudents. Ils rejoignirent la foule qui envahissait la grand-rue par une petite artère entre deux boutiques.

— Nous avons bien fait d'attendre d'être à Dumfries, déclara Heather en serrant son manteau sur elle. A Annan, les rues n'auraient pas été suffisamment fréquentées pour prendre le risque de se promener en ville.

Breckenridge répondit en grommelant.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous en voyez d'autres ? demanda-t-elle.

Il ne distinguait que les têtes des passants qui s'affairaient.

— Je n'en vois pas dans cette rue, mais je pense qu'il y en a d'autres à la prochaine grande intersection devant nous. Tant que nous restons au milieu de la foule, nous serons en sécurité. Si jamais nous voyons des uniformes s'approcher, nous partirons dans une rue latérale.

Heureusement, Dumfries n'en manquait pas. Breckenridge balaya de nouveau les alentours.

— En parlant du loup...

Tirant sur la main de Heather, il l'entraîna dans une étroite ruelle pavée en direction d'une petite porte dont l'enseigne indiquait « The Old Wall Tavern ». Il s'arrêta devant et se tourna vers Heather.

— Nous devons d'abord nous restaurer. Ensuite, nous chercherons des chaussures pour vous.

Elle scruta l'intérieur de la taverne à travers l'épais carreau de la fenêtre.

— Cet endroit me paraît correct, dit-elle.

Breckenridge ouvrit la porte puis, se souvenant qu'ils ne devaient pas montrer leurs nobles appartenances, entra le premier en laissant Heather derrière lui. Il choisit une table dans un coin de la pièce, à l'abri des regards.

La serveuse vint les rejoindre.

— Il reste du hachis parmentier du déjeuner, ou bien je peux vous apporter de la tourte au chevreuil qui vient tout juste de sortir du four.

Ils optèrent tous les deux pour la tourte. Breckenridge commanda une bière pour lui et de la bière coupée avec de l'eau pour Heather. Lorsque la serveuse s'en alla, il murmura :

— Pas question de commander du thé, et encore moins du vin dans un endroit comme celui-ci.

Heather haussa les épaules et sourit en inspectant les lieux.

— En vérité, je suis plutôt de nature curieuse. Je n'ai jamais bu de bière coupée avec de l'eau avant.

Breckenridge grogna de nouveau, voyant à son expression qu'elle l'invitait à adopter des manières plus polies pour communiquer avec elle. Il feignit de ne rien remarquer. Il n'était pas obligé de lui dire ce qu'il ressentait suite à son commentaire, pas plus que de lui parler du sentiment qui n'avait fait que croître ces dernières heures.

Il avait remarqué qu'elle avait mal aux pieds. Elle ne boitait pas mais, lorsqu'ils avaient atteint les rues pavées de la ville, elle avait regardé à chaque pas où elle posait le pied. Bien entendu, elle n'avait rien dit, ne s'était pas plainte, et il s'était senti encore plus... il n'arrivait pas à qualifier ce qu'il ressentait. Mais, quoi qu'elle dise, le manque de nourriture l'avait certainement affaiblie. Les femmes ne pouvaient pas rester sans manger aussi longtemps que les hommes, surtout celles qui, comme elle, étaient très minces et n'avaient pas de réserve.

Il essaya de se convaincre que l'inquiétude qu'il éprouvait du fait qu'elle n'ait pas mangé — et qu'il ait été incapable de lui fournir de la nourriture — reflétait uniquement sa crainte qu'elle tombe à ses pieds, évanouie. Mais ce n'était pas seulement cela. Il avait été confronté à un choix cornélien : lequel de ses maux devaient-ils parer en premier ? Ses pieds ou son estomac ? Il avait choisi de la nourrir d'abord uniquement parce qu'il avait repéré une petite taverne qui lui paraissait sûre. Et la sécurité de Heather était sa principale préoccupation.

La tourte au chevreuil s'avéra étonnamment savoureuse.

Breckenridge, qui d'habitude avait de la conversation, paraissait absent. Heather avait déjà remarqué ce comportement chez ses frères et ses cousins, quand ceux-ci étaient occupés à protéger des femmes qu'ils considéraient, pour une raison ou une autre, sous leur protection. L'incapacité de Breckenridge à utiliser sa langue, d'ordinaire si bien pendue, l'amusait.

Heather se sentait profondément reconnaissante de la protection qu'il lui offrait et dont elle n'avait jamais imaginé pouvoir bénéficier.

Après avoir vidé leur assiette et leur verre — la bière coupée à l'eau était particulièrement rafraîchissante —, Breckenridge posa quelques pièces sur la table et l'accompagna à l'extérieur. Aussitôt, il lui reprit la main, comme s'il s'agissait d'un droit. Elle accepta ce contact réconfortant et décida de ne pas faire de commentaire.

Ils retrouvèrent très vite la foule de la grand-rue et se promenèrent d'un pas tranquille à la recherche du cordonnier dont la serveuse leur avait parlé. Breckenridge marchait près de Heather, la protégeant des passants à l'aide de son imposante carrure. S'il s'était comporté ainsi dans Bond Street, elle aurait été outrée. Ici, loin de chez eux, elle trouvait sa proximité rassurante et apaisante. Devant la boutique du cordonnier, Breckenridge se pencha au-dessus d'elle pour regarder les chaussures présentées en vitrine.

Elle ne savait que trop bien que chez les hommes comme lui, cet instinct de protection avait la fâcheuse habitude de se transformer en un féroce sentiment de possessivité. Mais, étant donné les circonstances, elle était prête à accepter ce risque.

— Celles-ci feront très bien l'affaire.

Elle désigna une paire de bottines plus lourdes que toutes celles qu'elle possédait, mais c'étaient les seules qui paraissaient être à sa taille.

— Entrons, proposa-t-elle.

Elle poussa la porte et entendit sonner une clochette. Breckenridge inspecta la rue avant de la suivre à l'intérieur ; il dut se baisser pour en franchir le seuil.

Au fond de la petite boutique, le cordonnier, un petit homme sec avec un pince-nez, leva les yeux de la chaussure qu'il réparait.

— Je cherche des bottes de marche, déclara Heather en souriant.

Elle désigna la vitrine.

— Pourrais-je essayer cette paire ? demanda-t-elle.

Le cordonnier paraissait ravi. Il contourna le comptoir puis passa devant eux pour se saisir des bottines.

— Vous avez l'œil, dit-il.

Il se tourna, les chaussures à la main.

— C'est une très belle paire. Je les ai entièrement fabriquées moi-même, vous savez.

— C'est surtout la taille qui m'intéresse, dit Heather en cherchant du regard un endroit pour s'asseoir.

— Asseyez-vous sur ce banc, mademoiselle.

Le cordonnier désigna une banquette qui courait le long du mur.

— Nous allons voir si cette paire vous va.

Heather s'assit et ôta ses chaussures de bal. Elle les repoussa derrière ses jupes pour mieux les cacher. Si jamais le cordonnier les voyait... Rares devaient être les dames qui venaient dans sa boutique avec des souliers prévus pour les salles de bal londoniennes, complètement abîmés de surcroît.

Breckenridge, qui avait surpris son geste, comprit ses intentions et prit les bottines des mains du cordonnier.

— Je vais l'aider, lui dit-il.

S'agenouillant devant elle et dissimulant de son corps les jambes et les pieds de Heather, il saisit une chaussure dans une main et son pied dans l'autre.

Il referma ensuite ses doigts autour d'une gracieuse voûte plantaire recouverte de délicats bas de soie.

Heather sursauta à ce contact.

Lui-même frémit, cependant que les joues de la jeune femme prenaient une teinte rosée.

— N'oubliez pas que je crains les chatouilles, dit-elle d'une voix légèrement entrecoupée.

Il leva les yeux vers elle et comprit qu'elle mentait. Elle ne craignait pas les chatouilles. Elle était sensible, et tout particulièrement quand il touchait délicatement son pied, qui aurait tout aussi bien pu être nu.

Une partie de lui-même pesta, mais l'autre était troublée.

Il s'inclina de nouveau et fit glisser le pied de Heather dans la bottine, puis tint fermement la semelle tandis qu'elle poussait sa jambe vers l'avant.

— Elles vous vont ? demanda-t-il.

Heather s'humecta les lèvres et hocha la tête.

— Oui, voyons l'autre.

Breckenridge parvint à lui enfiler l'autre bottine d'un geste dénué de sensualité. Il lui donna la main pour l'aider à se mettre sur pied puis souleva légèrement le bas de la robe pour lacer les chaussures. Enfin, discrètement, il saisit ses ballerines et les écrasa dans sa main.

Heather fit quelques pas dans la boutique.

Attendant que le cordonnier regarde ailleurs, Breckenridge glissa les ballerines dans sa besace. Heather se tourna et fit une pause en attendant qu'il referme le sac.

— Alors, comment sont-elles ? demanda-t-il.

— Elles feront l'affaire, répondit-elle.

Le cordonnier, de prime abord vexé de n'avoir pas pu s'occuper d'une jeune dame, retrouva le sourire.

Pendant que Breckenridge discutait le prix et payait, Heather marcha dans la boutique pour faire les bottines à son pied, mais aussi pour apaiser la vague d'émotions provoquée par la sensualité des gestes de Breckenridge.

Elle sentait encore la douce chaleur de sa large paume, sa force tranquille qui avait déclenché de délicieux frissons dans tout son corps.

C'était ridicule : qui aurait pu croire que son pied puisse être aussi sensible ? Une sensibilité indécente et déplacée.

Elle réfléchissait encore à cette révélation quand Breckenridge l'accompagna hors de la boutique, au milieu de la foule qui envahissait les rues en ce milieu d'après-midi.

Se mêlant aux badauds, ils se remirent en route.

* * *

— Martha aurait pu vous fournir des sous-vêtements plus épais, grommela-t-il.

— Elle l'a fait, répondit Heather. Mais ils étaient tellement rugueux que je n'ai pas pu les porter. Ils me grattaient terriblement.

Breckenridge ferma rapidement les yeux. L'image que ses propos avaient fait germer dans son esprit — celle d'une peau douce et fine comme de la soie entre les cuisses fines d'une femme — était extrêmement troublante.

Il entraîna Heather vers une autre ruelle.

— Il y a deux policiers qui viennent vers nous. Nous allons devoir les éviter.

La rue qu'ils avaient empruntée était pleine de marchands qui vendaient toutes sortes de produits frais. Ils échangèrent un regard, puis Heather s'approcha et choisit des pommes, des fruits secs, une miche de pain aux céréales et un grand sac de noix. Breckenridge aperçut un marchand qui vendait des gourdes en cuir et l'ajouta à leurs emplettes. Une fois leur sac plein, ils continuèrent d'avancer tout en guettant prudemment l'apparition des policiers.

Bientôt ils arrivèrent sur Buccleuch Street.

— Nous devrions quitter la rue, dit-il en désignant la fenêtre d'un café de l'autre côté de la chaussée. Entrons ici, voulez-vous. Nous pourrions consulter la carte et voir quel est le meilleur chemin à prendre.

Ils traversèrent la rue et pénétrèrent dans le café, qui était d'assez grande taille et heureusement très mal éclairé. Heather se dirigea vers une table plongée dans la pénombre, près d'un mur au fond de la salle.

Une serveuse arriva bientôt pour prendre leur commande.

Breckenridge demanda un café puis, après quelques discussions, Heather commanda du thé et deux grandes assiettes de scones.

— Vous avez encore faim ? demanda Breckenridge après le départ de la serveuse.

Heather haussa les épaules.

— Je suis certaine que leurs scones et leur confiture sont très bons, comme tous les produits de la campagne.

Soudain, elle prit un air soucieux.

— Nous avons suffisamment d'argent, n'est-ce pas ?

Breckenridge faillit éclater de rire.

— Nous en avons plus qu'assez, répondit-il d'un air nonchalant. Je suis allé en chercher à Carlisle. L'argent est le cadet de nos soucis.

— Parfait, répondit-elle, visiblement soulagée.

Elle posa le menton dans la paume de sa main et le regarda.

— Nous avons assez de problèmes comme cela, approuva-t-elle.

Il opina de la tête.

— Comment sont les bottines ?

— Elles me vont assez bien. Le cordonnier avait raison : elles sont de bonne facture.

— Très bien. Donc...

Breckenridge sortit la carte de sa veste, la déplia puis la replia de sorte à mettre en évidence la partie qui les intéressait. Il la posa contre le mur, entre eux deux, afin qu'ils puissent la consulter ensemble.

— Nous sommes ici, dit-il en pointant Dumfries. Et Carsphairn, le village, se trouve ici. Nous devons décider de l'itinéraire à prendre pour nous y rendre.

La serveuse revint avec le café, le thé, et deux assiettes pleines de scones au beurre. Pendant dix minutes, ils se restaurèrent en silence. Après avoir avalé son deuxième scone à la confiture de mûres et à la crème, Breckenridge saisit sa tasse de café, en but une gorgée puis reporta son attention sur la carte.

— Ces scones sont très bons, dit-il.

— Hmm.

Ce petit bruit le fit sourire. C'était l'une des choses qu'il avait appris à aimer chez elle : sa façon d'apprécier les petits plaisirs de la vie.

Comment réagirait-elle à des plaisirs plus intenses...

Il cligna des yeux et s'efforça de se concentrer.

— Voyons d'abord quelles sont nos options, dit-il. Nous pourrions louer une voiture et y aller par la route. Le chemin le plus direct est celui-ci.

Heather porta un morceau de scone débordant de confiture à ses lèvres.

— Nous pouvons aussi louer des chevaux. Dans ce cas, nous pourrions voyager à travers champs et éviter les principaux axes. Nous pourrions prendre cette route.

D'un doigt, elle suivit le tracé d'une route secondaire et d'un chemin de campagne qui traversait des collines.

Breckenridge réfléchit à sa proposition.

— Cette route me paraît plus courte, mais elle nous prendra également plus de temps car il nous faudra passer par plusieurs cols. En revanche, le risque de croiser des patrouilles de police à cette époque de l'année sera moindre, et il est peu probable que les cols soient fermés. La route devrait être dégagée.

Heather but une longue et agréable gorgée de thé, puis soupira d'aise avant de poser sa tasse.

— Mais nous ne pouvons pas prendre le risque de louer une voiture, ni même des chevaux, n'est-ce pas ?

Breckenridge fit une petite grimace.

— J'y ai bien réfléchi mais je ne vois pas comment cela est possible sans laisser de traces. Les policiers ne sont pas idiots. Ils ont dû prévenir toutes les écuries de la région. Et nous devons partir du principe que notre mystérieux *laird* est à nos trousses. Il a dû arriver à Gretna à l'heure qu'il est. Nous ne pouvons pas croire que nous en sommes débarrassés et il doit certainement être en train de

visiter tous les endroits où nous pourrions louer un moyen de locomotion.

Heather hocha la tête.

— Si nous ne pouvons pas louer de chevaux, nous allons devoir marcher.

Breckenridge hésita une fraction de seconde puis lui demanda d'une voix calme :

— Etes-vous prête à le faire ?

Il ne lui avait pas demandé si elle en était capable, remarqua-t-elle. Breckenridge savait remarquablement bien s'y prendre avec les femmes.

Réprimant un sourire, elle acquiesça.

— Je marche beaucoup quand je suis chez moi. Ces collines sont sans doute plus hautes que les Quantocks, mais elles ne sont pas si escarpées non plus. Je pense que je vais y arriver.

— Si vous pensez que c'est possible, dans ce cas je préfère jouer la carte de la sûreté en faisant tout pour éviter à la fois les policiers et ce *laird*. Il est plus important de privilégier la sécurité plutôt que le temps qu'il va nous falloir pour atteindre le Val.

Heather opina de nouveau.

— Tout à fait d'accord. Pour nous, le chemin le plus court mais le plus improbable est la meilleure solution.

Breckenridge consulta la carte.

— Nous emprunterons alors les chemins de campagne. Nous prendrons d'abord la route qui va à Glasgow. Le chemin que nous voulons emprunter se trouve à un mile ou deux de la ville.

Elle regarda vers la fenêtre du café.

— Le jour commence à décliner, dit-elle. Nous devrions partir.

Ils vidèrent leurs tasses et ne laissèrent sur la table que des miettes de scones.

La serveuse vint pour encaisser.

— Quelle est la route pour aller à Glasgow ? lui demanda Breckenridge.

La fille fit un geste vers la droite.

— Prenez cette rue, tout droit, traversez le pont puis prenez à droite. Vous ne pouvez pas la rater.

Breckenridge la remercia et lui donna un petit pourboire, équivalant à celui qu'un clerc de notaire sans emploi pourrait laisser.

La fille inclina la tête et lui sourit.

Une fois dans la rue, Breckenridge aperçut deux policiers qui marchaient sur la chaussée, mais, par un heureux hasard, ils leur tournaient le dos et allaient dans la direction opposée, en s'éloignant du pont et de la rivière.

— Venez, dit-il en prenant Heather par la main.

Il lança un regard vers le châle jeté sur ses épaules.

— Pouvez-vous enrouler ce châle autour de vos cheveux ? dit-il. Cela vous rendrait un peu moins reconnaissable.

Heather s'exécuta aussitôt.

Puis elle lui redonna la main, comme il l'avait fait précédemment avec elle.

Ensemble, côte à côte, ils marchèrent d'un pas paisible, résistant à l'envie de se dépêcher. Ils remontèrent la rue, traversèrent le pont et quittèrent Dumfries.

* * *

Le Highlander qui se faisait appeler McKinsey entra à cheval dans Dumfries une heure plus tard.

La première chose qu'il remarqua en se dirigeant vers la grand-rue fut plusieurs policiers qui surveillaient la route et qui patrouillaient dans les rues.

Ils étaient à la recherche de la fille. Lui, en revanche, cherchait un couple.

Il avait retrouvé leur piste dans les champs au sud-est de la ville. Il avait vu à quel endroit ils avaient bifurqué pour rejoindre la route qui menait à la ville. Il réfléchit à l'idée de partager ses informations avec les policiers, puis se ravisa. Les policiers de la ville ne devaient pas savoir qu'il était l'instigateur de ces recherches. Il lui faudrait s'expliquer longuement et de plus, si jamais il retrouvait la fille et le goujat qui l'accompagnait, il voulait être libre de s'occuper de l'homme à sa façon — de manière silencieuse et anonyme.

Quittant la rue principale pour entrer dans la cour du Globe Inn, il laissa Hercules en sécurité dans l'écurie et se rendit à pied dans le dédale de rues au centre de la ville.

Il était écossais. Il pouvait poser des questions, et les gens seraient heureux de lui répondre. Il lui suffisait de laisser transparaître dans sa voix une pointe d'accent écossais.

Il avait retrouvé la grange dans laquelle les fugitifs avaient passé la nuit, et les avait suivis pas à pas. Étonnamment, ils ne s'étaient arrêtés dans aucun village, pas même à Annan pour manger. Ils n'avaient sûrement rien avalé depuis qu'ils avaient quitté l'auberge de Gretna Green. Ce qui signifiait qu'en arrivant ici, ils devaient être affamés.

Manger devait être la première de leur priorité en arrivant à Dumfries. C'était jour de marché, la ville avait dû être bondée toute la journée. La foule leur avait certainement offert une excellente couverture, plus que suffisante pour éviter de se faire remarquer par les policiers qui patrouillaient dans les rues.

D'après les pistes qu'il avait suivies, le couple était entré dans la ville avec trois, peut-être quatre heures d'avance sur lui. Commenant en bas de la grand-rue, il s'arrêta dans chaque petit restaurant et demanda si quelqu'un avait vu son frère et sa compagne, expliquant qu'il avait raté leur rendez-vous et qu'il cherchait à les rattraper. Étant donné ce qu'il savait de Timms, ce type de lien entre la fille et lui était tout à fait crédible.

Il retrouva leur trace à la Old Wall Tavern, tout près de la grand-rue. La serveuse ignorait quelle direction ils avaient prise, mais elle l'envoya chez le cordonnier qui se trouvait un peu plus loin en haut de la grand-rue. Là-bas, il apprit qu'ils avaient fait l'achat d'une paire de bottines. McKinsey se souvint des chaussures de bal que portait la fille et ne fut pas surpris par cette découverte. En revanche, devait-il en tirer une conclusion particulière ?

Lorsqu'il interrogea le cordonnier, ce dernier haussa les épaules.

— C'était la seule paire que j'avais à sa taille, c'est sans doute la raison pour laquelle elle l'a choisie.

Une seconde plus tard, le vieil homme lui décocha un large sourire.

— Si j'étais vous, je mettrais en garde votre frère. Il a vécu à Lunnon un peu trop longtemps. Je lui ai demandé le prix fort et il n'a pas bronché. Il s'est contenté de me donner la somme en espèces sonnantes et trébuchantes. Il ne manque pas d'argent, n'est-ce pas ?

McKinsey inclina la tête et sourit, comme s'il partageait son amusement.

— Non, en effet.

Il s'éloigna du comptoir et se dirigea vers la porte.

— Je veillerai à le lui rappeler. Il a quitté la ville depuis trop longtemps.

Il sortit de la boutique et ferma la porte. Au même moment, son sourire s'évanouit. L'homme avait beaucoup d'argent, et ni la serveuse ni le cordonnier n'avaient tiqué quand il leur avait dit que Timms et lui étaient frères.

Ce goujat, ce supposé clerc de notaire sans emploi, était en train de prendre dans son esprit une autre dimension.

Les lèvres serrées, il remonta la rue. Le cordonnier n'avait aucune idée de la route qu'ils avaient empruntée, mais il avait remarqué qu'ils étaient partis vers le nord en quittant sa boutique.

Plus d'une heure plus tard, après avoir épuisé tous les endroits possibles où ils auraient pu s'arrêter, ou être vus dans la grand-rue puis vers l'ouest, sur la route d'Edimbourg, McKinsey revint vers le centre-ville. Peut-être avaient-ils décidé que Dumfries était un endroit assez sûr pour y passer la nuit...

Etant donné le nombre de policiers qui y circulaient et la prudence dont ils avaient fait preuve jusqu'ici, il en doutait fortement.

Il s'arrêta en haut de la grand-rue et se tourna vers l'ouest, où le soleil était en train de se coucher derrière Buccleuch Street, vers le pont qui passait au-dessus du Nith. Il se souvint que Fletcher lui avait dit que Timms était en chemin pour Glasgow. Mais Fletcher avait également cru que Timms était un clerc de notaire sans emploi. Pourtant... Timms aurait pu réellement être en chemin pour Glasgow avant d'être distrait par la fille.

McKinsey se dirigea vers Buccleuch Street en soupirant et s'arrêta dans toutes les boutiques à la recherche de son frère et de sa compagne.

La serveuse du café se souvenait d'eux.

McKinsey n'en crut pas sa chance. Non seulement elle les avait entendus dire qu'ils continueraient à pied, mais ensuite ils lui avaient demandé comment rejoindre la route de Glasgow.

Remerciant la serveuse de son plus charmant sourire assorti de quelques pièces, il s'assit et commanda un café avec une grosse tranche de gâteau au gingembre.

Pendant qu'il buvait et mangeait, il réfléchit aux solutions qui s'offraient à lui. La nuit était presque tombée ; s'il se mettait en chemin maintenant, il prenait le risque de rater ses proies et de les dépasser sans les voir dans le noir. Si Timms et la fille faisaient comme la veille, ils trouveraient une grange ou une ferme où passer la nuit avant de reprendre la route de bonne heure.

McKinsey connaissait la route de Glasgow, et les grandes étendues découvertes qui s'étendaient entre Dumfries et Thornhill. Monté sur Hercules, il les rattraperait le lendemain sur l'une de ces longues étendues désertes. La tâche serait simple, aisée et sûre. Il aurait de multiples occasions de les suivre à distance, de jauger les miles qui les séparaient puis de décider de l'action à entreprendre.

Ensuite, il passerait à l'action.

En attendant... il valait mieux qu'Hercules et lui passent une bonne nuit de sommeil pour repartir en pleine forme le lendemain matin.

Sa décision prise, il paya, laissa un généreux pourboire sur la table, puis se dirigea vers le Globe Inn.

Chapitre 10

Le soleil s'était déjà couché, laissant dans le ciel des traînées mauves et bleues, lorsque Heather et Breckenridge pénétrèrent dans le petit hameau de Gribton.

Ils avaient quitté la route de Glasgow à deux miles au nord du pont de Dumfries, et emprunté une voie à travers les collines. Un cercle en pierre dans un champ au bord du chemin avait retenu leur attention, mais ils ne s'étaient pas attardés. La carte de Breckenridge était suffisamment détaillée. Ils savaient qu'ils étaient capables de trouver leur route et leur but était de s'éloigner autant que possible de Dumfries avant de chercher un abri pour la nuit.

Ce sentier allait les mener vers une série de cols entre divers sommets. Avec un peu de chance, ils atteindraient le plus haut le lendemain et pourraient même arriver dans le Val. Mais pour cette nuit, ils allaient devoir trouver un endroit où dormir.

Ce qui les avait conduits à Gribton. Après les marécages du golfe, ils s'étaient enfoncés dans les terres. Le paysage avait alors pris la forme de pâturages vallonnés, parsemés de haies denses et d'arbres hauts.

Ils avaient aperçu les toits de Gribton avant que le soleil ne plonge sous l'horizon. Au lieu de se risquer à continuer jusqu'au prochain village par le chemin de campagne, ils avaient bifurqué vers un sentier qui conduisait à cinq cottages regroupés autour d'un croisement.

A l'approche des maisons, Breckenridge s'arrêta.

— Laquelle choisiriez-vous ? demanda-t-il à Heather.

— Essayons celle du milieu, proposa-t-elle.

Niché entre deux arbres un peu en retrait de la voie, le cottage était coquet, avec ses murs blanchis à la chaux et ses tuiles en ardoise. Il semblait être le plus prospère des cinq.

Breckenridge s'arrêta sur le seuil et frappa à la porte.

La femme qui ouvrit paraissait harassée. Il comprit aussitôt pourquoi en voyant accourir une ribambelle d'enfants autour d'elle. Les repoussant inefficacement, elle regarda Breckenridge puis Heather.

— Oui ? dit-elle.

Breckenridge la salua poliment.

— Nous nous demandions, m'dame, si vous pouviez nous héberger pour la nuit. Nous sommes en route vers ces collines. Nous serions heureux de vous louer une chambre si vous en avez une à nous proposer.

La femme considéra la nichée agglutinée derrière elle et soupira d'un air dépassé.

— Je ne peux pas vous héberger mais...

Elle désigna un point sur le sentier.

— ... si vous demandez aux Cartwright, le vieux couple qui vit dans le dernier cottage, là-bas, ils pourront plus facilement vous accueillir. Leur fils et sa femme ont déménagé à Glasgow il y a deux mois. Ils ont donc une chambre qu'ils pourront vous louer en échange de quelques pièces.

— Merci, répondirent Breckenridge et Heather en souriant.

La femme chassa les enfants dans la maison puis referma la porte.

Ils se dirigèrent vers le dernier toit qu'ils avaient vu depuis la route, et qui appartenait à un cottage planté au centre d'un petit jardin. Peu avant d'arriver aux abords, Breckenridge s'immobilisa et regarda Heather droit dans les yeux.

— Nous ne pouvons pas leur demander deux chambres. Si nous en voulons une, nous devons leur faire croire que nous sommes mari et femme.

Même s'il y avait une chambre disponible dans un autre cottage, Breckenridge ne voulait pas laisser Heather seule, avec ce mystérieux *laird* qui était certainement à leurs trousses.

Heather se contenta de hausser les épaules et il en fut soulagé.

— Nous leur laisserons croire que nous sommes mariés. S'ils nous posent la question, nous mentirons.

Breckenridge ôta alors la chevalière qu'il portait à l'auriculaire et saisit la main gauche de Heather.

— Vous allez porter ceci, dit-il en lui glissant l'anneau au majeur. Avec un peu de chance, ils ne nous interrogeront même pas.

Elle leva la main comme pour admirer la bague puis retourna le sceau.

— Très bien, dit-elle.

Ce n'était pas vraiment ainsi qu'il s'imaginait lui mettre la bague au doigt, mais...

Il reprit sa main et l'entraîna vers le portillon de la petite barrière devant le cottage.

Ce fut un vieil homme grand et maigre, le dos voûté, qui vint leur ouvrir. Lorsque Breckenridge lui demanda s'il avait une chambre à louer, l'homme appela :

— Emma ?

La vieille femme qui arriva d'un pas vif vers la porte était aussi petite et ronde que son mari était long et efflanqué. En entendant leur requête, elle sourit doucement.

— Bien sûr, leur dit-elle. Entrez.

Le vieil homme s'écarta alors, et Breckenridge laissa Heather entrer la première. Puis il la suivit jusqu'à un salon très coquet.

— Par ici, les invita la vieille dame. Je suis Mme Cartwright et voici M. Cartwright, bien entendu.

Heather était reconnaissante à Breckenridge de lui avoir donné sa bague. L'anneau était chaud et étrangement lourd à son doigt.

Mme Cartwright les emmena jusqu'à la cuisine, et leur désigna une porte au fond de la pièce. Elle l'ouvrit et recula d'un pas pour laisser entrer Heather.

— Nous avons fait cette chambre quand notre fils s'est marié, expliqua-t-elle. Je vais chercher une bougie afin que vous puissiez vous installer correctement.

Heather pénétra dans la petite chambre d'amis. Il n'y avait qu'une seule fenêtre couverte d'un épais rideau. La majeure partie de l'espace était occupée par le lit, poussé dans un coin de la pièce et assez grand pour accueillir deux personnes. Une petite commode occupait un autre coin, ce qui ne laissait qu'un étroit passage au pied du lit et sur un côté.

— Tenez, dit Mme Cartwright en protégeant d'une main la flamme d'une bougie.

— Merci, dit Heather.

Elle posa le bougeoir sur la commode, puis alla chercher sa besace, défit son châle et ôta son manteau.

Breckenridge installa les deux sacs au pied du lit et se découvrit à son tour.

— Les draps ont été aérés et vous avez deux couvertures, déclara Mme Cartwright. Je tiens toujours la chambre prête au cas où notre fils viendrait nous rendre visite avec sa femme.

— Merci, dit Heather. Je suis certaine que nous serons très bien installés.

Bien mieux que dans une grange, songea-t-elle en souriant.

— Nous voyageons depuis plusieurs jours. Nous sommes heureux que vous puissiez nous héberger.

— Oh ! ce n'est rien, mon petit. Nous le faisons avec plaisir. Dites-moi, dit Mme Cartwright en posant des yeux très bleus sur Breckenridge, avez-vous mangé ? M. Cartwright et moi-même avons déjà pris notre thé, mais il y a de la soupe et du pain, si vous voulez.

— Merci, répondit Breckenridge. Ce serait extrêmement bienvenu. Nous avons déjeuné à Dumfries, mais cela fait déjà quelques heures.

— Oh ! n'ayez crainte, je sais comment mangent les gaillards comme vous.

Mme Cartwright tapota gentiment le bras de Breckenridge puis s'en alla très vite.

— Je vais réchauffer la soupe, dit-elle.

Heather serra très fort les lèvres pour s'empêcher de rire tandis qu'elle se penchait pour souffler la bougie. Breckenridge paraissait légèrement surpris d'être désigné comme un « gaillard ». Il suivit toutefois Mme Cartwright dans la cuisine et l'aida à soulever la grosse marmite de soupe et à la poser sur la cuisinière.

Sans qu'elle le lui demande, il s'agenouilla et s'occupa du feu.

Mme Cartwright lui lança un sourire reconnaissant puis se tourna vers Heather.

— Venez, ma chère. Je vais vous montrer le cabinet de toilette.

Le cabinet de toilette était en réalité une toute petite salle de bains-buanderie qui donnait sur une minuscule véranda et une dépendance attenante. La pièce contenait une pompe alimentée par le puits, comme l'en informa Mme Cartwright.

— Nous avons beaucoup d'eau, mais elle est très froide.

Mme Cartwright saisit une serviette propre sur une étagère.

— Voici pour vous, ma chère.

Elle posa le linge sur la table de toilette et regarda autour d'elle.

— Mon fils a construit cette pièce lorsqu'il vivait ici avec sa femme.

— Ils doivent vous manquer, dit Heather.

Mme Cartwright soupira.

— Oui, en effet, mais on ne peut pas empêcher les jeunes de vivre leur vie, n'est-ce pas ? Ce ne serait pas bien.

Sur ces mots, la femme s'en fut pour regagner la cuisine, mais Heather s'excusa et demanda à utiliser la salle de bains.

Elle se lava le visage et les mains, puis un minuscule miroir suspendu au-dessus du lavabo lui permit de remettre de l'ordre dans ses cheveux passablement décoiffés. Si sa bonne de Londres l'avait vue, elle se serait évanouie.

Elle se sentait vraiment mieux lorsqu'elle rejoignit Breckenridge et les Cartwright. Dans la cuisine, les deux hommes parlaient de la région et de l'agriculture locale.

Mme Cartwright leur servit deux bols de soupe fumante puis posa la moitié d'une miche de pain

et deux morceaux de beurre sur la table.

Les jeunes gens se mirent à table avec appétit, cependant que M. Cartwright fumait tranquillement sa pipe et que Mme Cartwright remplissait leurs oreilles de toutes sortes de petites choses : la récolte de ses précieux pruniers qu'elle espérait obtenir cette année, et l'espoir que son fils et sa femme viennent passer quelques jours avec eux à Pâques.

Cette demi-heure particulièrement apaisante leur rappela que, malgré leur fuite et la menace que représentait le mystérieux *laird*, la vie continuait, calme et paisible, de multiples façons.

Lorsque Heather termina son bol de soupe et son morceau de pain, elle se sentait rassasiée et comblée comme jamais après un simple repas.

Ils étaient à la campagne et, comme tous les habitants de la campagne, les Cartwright se couchaient tôt. Ils souhaitèrent à Breckenridge et Heather une bonne nuit et les laissèrent assis autour de la table de la cuisine.

Heather étudia la flamme vacillante de la bougie et soupira :

— Nous devrions aller nous coucher, mais je vais d'abord en profiter pour aller me laver.

Breckenridge lui tendit la bougie.

— Allez-y, dit-il.

Heather alla chercher son manteau et son châle dans leur petite chambre avant d'aller dans la salle de bains. Elle se brossa les dents, frotta et lava son corps. Au moment de se sécher, elle claquait des dents. Elle remit à la hâte sa chemise, enroula le châle autour de ses épaules et enfila son manteau. Elle glissa ses pieds propres dans ses nouvelles bottines, passa sa robe et revint directement dans leur chambre. En passant par la cuisine, elle lança à Breckenridge :

— J'ai laissé la bougie pour vous. Il y en a une autre, ici. Je vais l'allumer de ce pas.

* * *

Breckenridge la regarda passer devant lui comme une flèche. Mais son envie de rire fut réduite à néant par la quasi-certitude qu'elle ne portait pas grand-chose sous son manteau.

La nuit n'allait pas être simple pour lui. Comment allait-il trouver le sommeil en étant dans la même pièce que Heather et de la tentation qu'elle représentait ?

Savoir pourquoi elle avait pris cette place dans la part sensuelle de son esprit était une idée qu'il n'avait pas envie de creuser.

Breckenridge se rendit dans la salle de bains. Il prit son temps pour se laver dans l'espoir — presque certainement vain — que Heather serait endormie lorsqu'il reviendrait dans la chambre. Il contempla sa barbe, qui avait poussé et qui s'était épaissie, et décida de se servir de son kit de rasage dès le lendemain matin. Laver et démêler ses cheveux ne seraient pas une mauvaise idée non plus.

Breckenridge finit par se résigner ; il ne pouvait pas repousser plus longtemps l'inévitable. Il saisit la bougie et revint dans la cuisine. Il vérifia que le feu était bien recouvert et poussa la porte de leur chambre... Heather était blottie sous les couvertures, calée contre le mur, lui laissant plus de la moitié du lit.

Elle était couchée sur le côté. Les couvertures mettaient en évidence la quintessence des courbes de ses hanches et de ses épaules, délicieusement féminines. Ses cheveux étaient détachés. Elle les avait brossés, et des boucles brillantes et dorées striaient les oreillers.

Elle avait laissé la bougie allumée sur la commode à côté du lit. Elle tourna la tête vers lui tandis qu'il se tenait, immobile, sur le pas de la porte.

Ses attentes ne pouvaient pas être plus claires.

Il se déplaça calmement mais il bouillonnait intérieurement. Il referma la porte. Il n'avait pas beaucoup dormi la nuit dernière dans la grange. Dans la mesure du possible, il aurait aimé le faire cette nuit. Soufflant sa bougie, il vint la poser à côté de celle qui brûlait encore sur la commode. Il évita le regard de Heather et s'assit au pied du lit pour ôter ses bottes qu'il posa près de la porte. Puis il se raidit, évalua l'espace qu'il lui restait au sol et se pencha pour saisir son manteau.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Sans détourner les yeux, il le déploya par terre.

— Je vais dormir par terre, déclara-t-il.

Du coin de l'œil, il la vit sursauter. Il ferma instinctivement les yeux, puis regarda Heather à la dérobée. Elle s'était redressée et, Dieu merci, avait remonté les couvertures sur sa poitrine. Sous le drap, elle ne portait que sa mince chemise.

La bougie fit scintiller l'anneau en or à son doigt. Sa chevalière... Breckenridge resta comme hypnotisé à la vue du bijou. Il se ressaisit très vite en se disant qu'il allait devoir s'y habituer. Cet anneau et tout ce qu'il impliquait seraient bientôt suffisamment réels.

Comme il devait s'en douter, Heather fronça les sourcils et lança dans un murmure énergique :

— Ne soyez pas ridicule !

Puis elle hésita et reprit :

— Je sais qu'un lit peut être perçu — à tort, de mon point de vue comme du vôtre — comme différent d'une botte de foin dans une grange. Mais je ne suis pas une princesse et vous n'êtes pas un preux chevalier. Nous sommes embarqués ensemble dans cette aventure. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas partager ce lit.

Hélas, Breckenridge connaissait de nombreuses raisons. Il fut tenté de les lui expliquer crûment, mais cela ne l'aurait avancé à rien.

Il aurait pu lui opposer, par exemple, qu'il n'était plus certain de pouvoir garder ses distances, pas après leur dernière nuit ni les événements de la journée. Un millier de petites choses avaient érodé sa faculté à se contrôler. Il n'avait pas besoin de la mettre à plus grande épreuve.

Outre ses propres désirs, il fallait également gérer ceux de Heather. Elle était attirée par lui, comme la plupart des dames de la société. Mais les jeunes célibataires comme elle étaient les pires à contenir. Généralement, elles le mettaient sur un piédestal et le voyaient plus ou moins comme un dieu de l'amour. C'était un simple état de fait, contre lequel il avait dû lutter pendant toute sa vie d'adulte. Il avait appris à ses dépens, au sens le plus profond du terme, que ce type d'adulation ne signifiait absolument rien.

A cet égard, Breckenridge avait encore moins confiance en Heather qu'en lui-même.

Il savait que Heather était vierge, totalement inexpérimentée, plus enthousiaste qu'accomplie, et de bien des manières l'antithèse des dames sophistiquées dont il honorait occasionnellement la couche. Le fait de ne pas se sentir capable de la tenir à distance était en soi extrêmement étrange, et constituait une autre interrogation qu'il n'avait pas envie d'explorer.

Pas maintenant, et encore moins ici.

Tournant lentement la tête, il la regarda mais parvint à rester impassible.

— Je vais dormir par terre parce que nous n'avons pas besoin de compliquer davantage nos relations pour l'instant.

Lorsqu'il était sérieux comme en cet instant, la plupart des gens avaient la présence d'esprit d'abandonner.

Les lèvres serrées, Heather plissa les yeux.

— Je comprends que vous vous entêtiez à rester protecteur, honorable et tout le reste, dit-elle d'un ton dur bien que dans un murmure. Mais au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, la température est déjà en train de chuter, et risque de descendre encore avant l'aube. Comme il n'y a pas de cheminée dans cette chambre, je vais bientôt geler et je serai bien trop occupée à grelotter pour pouvoir dormir. Donc, si vous voulez vraiment vous montrer protecteur et honorable, vous allez venir vous coucher ici — elle pointa la place libre à côté d'elle — et me réchauffer.

Elle leva un doigt et continua.

— De plus, si vous vous donnez la peine de bien observer, vous verrez que l'espace entre le lit et le mur est trop étroit pour vos épaules, ce qui explique pourquoi vous vous tenez de travers en ce moment même. Si vous dormez par terre... que se passera-t-il lorsque vous essaieriez de vous tourner ? Vous risquez de vous cogner au pied du lit. Et qui me protégera de ce maudit *laird* lorsque vous serez inconscient ?

Les mains sur les hanches, il la regarda en plissant les yeux à son tour. Il n'était pas surpris qu'elle cherche à le manipuler. Et puis... sa chevalière continuait de scintiller, comme pour le provoquer.

— Je...

Elle haussa la main et l'anneau brilla de nouveau.

— Je n'ai pas encore terminé, dit-elle.

Heather soutint son regard dur. Poussée par une force obscure, elle était bien décidée à gagner cette bataille. L'idée que Breckenridge puisse préférer dormir sur un sol froid plutôt que dans un lit confortable à côté d'elle l'offensait, la mettait hors d'elle et elle en ignorait les raisons. S'ils étaient partenaires dans cette aventure et égaux pour faire face aux événements, ils devaient partager ce lit. Un point c'est tout.

Mais elle savait aussi quel scrupule se cachait derrière les excuses de Breckenridge et l'empêchait de répondre à sa demande.

— Inutile de croire que le fait de partager ce lit avec moi puisse me compromettre. Ou plutôt, que mon avenir en soit affecté d'une quelconque manière.

Breckenridge cligna des yeux.

Elle lut sur son visage, habituellement impénétrable, une certaine confusion.

— Oui, continua-t-elle, je suis parfaitement consciente qu'après un voyage comme celui-ci, tout espoir de me marier un jour est réduit à néant. Mais il l'était déjà.

Car le seul homme avec lequel elle aurait éventuellement envisagé de se marier ne l'avait jamais vue comme une fiancée potentielle. Il se tenait debout devant elle, et la percevait certainement encore maintenant comme une femme beaucoup trop jeune pour lui. Elle en voulait pour preuve cette discussion.

Même dans ces circonstances, Breckenridge refusait de partager ce lit avec elle, estimant qu'il n'était pas raisonnable de compliquer la situation.

Indépendamment de tout cela, ils ne pourraient jamais plus se marier, maintenant. Si jamais il lui demandait sa main, ce serait uniquement pour des questions d'honneur, pour sauver les apparences, et Heather n'accepterait jamais de se marier pour de telles raisons. Raisons que sa mère, ses sœurs, ses tantes et toutes les femmes de sa connaissance comprendraient aisément.

Imaginer qu'un homme se sente forcé de l'épouser était le comble de l'horreur. Que

Breckenridge doit le faire sous la contrainte était... impensable.

— Je connais la société aussi bien que vous, dit-elle d'une voix plus calme mais plus déterminée. J'ai vingt-cinq ans. Dans quelques mois, j'entrerai officiellement dans la catégorie des vieilles filles, et ce sera tout. J'ai déjà décidé de ce que j'allais faire du reste de ma vie. Cette aventure et ses conséquences n'affecteront en rien mes projets.

Breckenridge la regardait d'un air soucieux.

— Et quels sont ces projets ? demanda-t-il.

Ainsi il ne croyait pas qu'elle puisse vraiment en avoir ?

Heather sourit d'un air pincé.

— J'aime les enfants, et je sais que Catriona en a pris beaucoup sous son aile, en plus des siens. J'avais déjà prévu de me rendre dans le Val cet été et d'y rester quelque temps pour observer comment Catriona et son équipe travaillent. Je voudrais ensuite rentrer chez moi, à Somerset, et voir ce que je pourrai y faire. Voyez-vous, tout est déjà prévu. Ce voyage ne fait qu'avancer mes projets de quelques mois. Les répercussions sociales de mon enlèvement et de ma fuite avec vous ne m'affecteront en rien. Je ne me rendrai même pas compte de ce que la société pense et dit de moi.

Soutenant le regard de Breckenridge, Heather décida qu'une transparence totale était ce qui pouvait la servir le mieux.

— Pour que les choses soient limpides entre nous, et même si je sais que la société estime qu'un mariage entre nous est la seule issue acceptable, sachez que je ne me rendrai pas complice d'un mariage dicté par les convenances. Je n'épouserai jamais un homme dont le seul but est de préserver son honneur, et éventuellement le mien.

Elle fit une pause sans le quitter des yeux. Mais elle se sentait piégée par ses prunelles noisette qui la fixaient durement, par ses pupilles qui semblaient plonger dans les siens avec une intensité qu'elle ne comprenait pas.

Elle prit une courte inspiration puis redressa lentement le menton.

— J'espère qu'à présent, tout est clair, ajouta-t-elle. Et que maintenant que vous comprenez que rien dans cette aventure, y compris le fait que vous puissiez dormir à côté de moi dans ce lit, ne changera mon avenir, vous allez vous taire...

Elle le fusilla du regard.

— ... et venir enfin vous coucher !

D'un geste brusque, elle repoussa vivement les couvertures, puis lui tourna le dos et se laissa tomber lourdement sur le matelas.

* * *

Breckenridge resta seul face à son épaule boudeuse. Seul à se débattre avec un flot d'émotions.

Il se sentait... insulté. Furieux. Il rêvait de la secouer. De faire rentrer de force dans son esprit borné un peu de raison.

Car dans tous ses merveilleux projets, élaborés avec soin, elle avait oublié une chose.

Elle l'avait oublié, lui.

Luttant contre l'irrésistible envie de faire les cent pas, de s'arracher les cheveux, de reprendre la dispute et de se déchaîner contre elle, il serra les dents et parvint à contenir sa colère. Alors, sous ses émotions bouillonnantes, cette partie de lui-même qui s'apparentait plus à celle d'un guerrier qu'à celle d'un gentleman civilisé et prisonnier des convenances reconsidéra peu à peu les choses.

Il avait cru, manifestement à tort, que Heather n'avait pas compris les implications sociales de

son enlèvement et sa propre implication dans son sauvetage. Mais ce à quoi elle n'avait pas réfléchi, c'était au fait que lui, Breckenridge, puisse avoir une autre vision des choses.

Les mains sur les hanches, il s'avança en silence vers le bord du lit. Sans quitter Heather du regard, il remâcha ses conclusions, sa conviction profonde qu'ils devaient se marier. C'était pour lui la seule issue possible à leur aventure.

Cette conviction, cette certitude absolue et inébranlable n'avait pas changé, n'avait pas été altérée le moins du monde par les arguments de Heather. Les lèvres serrées et les mains sur les hanches, il la toisa en plissant les yeux. Manifestement, il était confronté à une difficulté plus grande qu'il l'avait imaginé.

La vérité — qu'elle refusait d'admettre — était que suite à leur aventure, et étant donné leur identité à chacun, il n'avait aucune alternative au fait de l'épouser. Pas seulement parce que les gens de la société risquaient dans le cas contraire de crier au scandale et de réclamer sa tête, au sens propre comme au figuré. Pas seulement parce qu'il avait besoin d'une femme et que Heather était de bien des manières la candidate idéale. Mais parce que, au-delà de toute autre considération, sur cette pente sur laquelle il avait juré depuis bien longtemps ne plus jamais s'aventurer, et qu'il foulait de nouveau avec elle, le mariage avec Heather était selon lui devenu... obligatoire.

Et le guerrier qui était en lui refusait d'abandonner.

La lueur de la bougie caressait la peau soyeuse de sa jeune épaule et diffusait un halo d'or autour de sa chevelure blonde. Si jusqu'à présent, il avait mis des barrières entre eux, c'était par peur de céder à son désir de plus en plus puissant de la séduire et que Heather puisse croire qu'il avait abusé en se servant de l'excuse selon laquelle, au regard de la société, leur mariage était inévitable ; par peur qu'elle croie qu'il avait tiré parti de sa naïveté pour la lier injustement à lui, sans jamais penser à elle ou à ses sentiments.

Qu'Heather puisse croire que la société veuille les obliger à se marier était une chose, mais penser qu'il ait pu participer activement à ce mariage forcé en était une autre.

Tant qu'il avait cru qu'elle ne comprenait pas les implications sociales de son enlèvement, ce raisonnement lui avait paru solide.

Mais il s'était trompé. Non seulement elle avait bien compris la situation, mais elle y avait réfléchi et avait décidé de ne pas se marier du tout, ni avec lui ni avec un autre homme.

Cela modifiait fondamentalement les choses.

Les yeux rivés sur elle, il envisagea de nouvelles perspectives.

Si, après avoir atteint le Val, elle campait sur ses positions et refusait de se plier aux diktats de la société en l'épousant, le fait de la séduire ne lui donnerait pas nécessairement de levier pour changer les choses.

Breckenridge connaissait bien les Cynster, et savait que si Heather refusait de l'épouser malgré leur actuelle intimité, il aurait beau avoir tous les hommes de son côté à lui, les femmes, en revanche, la soutiendraient, elle. Chez les Cynster, celles-ci détenaient un pouvoir considérable et leur opinion pouvait même prévaloir sur celle des hommes. Dans le clan Cynster, en matière de famille, elles avaient toujours le dernier mot.

Dans ce sens, le fait de séduire Heather ne lui donnerait aucun pouvoir, pas de cette façon mais... en la séduisant, il avait un autre atout dans sa manche. Ce n'était pas pour rien qu'il était connu comme le plus grand libertin de la société.

Et Heather était attirée par lui. Il se doutait bien que cette attirance était due à la fascination que la plupart des jeunes femmes ressentaient pour les hommes dotés de son expérience. Mais cela lui donnait un point de départ.

En toute objectivité, qu'avait-il à perdre ? Quoi qu'il en soit, la seule façon de gagner sa main était de la convaincre de la lui accorder de son plein gré.

Il eut beau chercher, aucune autre option ne s'offrait à lui.

Après avoir accepté ce nouvel objectif, il étudia l'espace à côté de Heather. Il ramassa son manteau, ôta sa cravate, puis défit les liens de sa chemise autour de son cou et de ses poignets. Il savait que Heather écoutait et devinait ses gestes. Breckenridge se pencha pour retirer ses chaussettes, défit l'attache qui retenait sa culotte aux genoux, puis souffla la bougie et finit de se déshabiller.

Vêtu de sa seule chemise, il écarta les rideaux de la fenêtre pour laisser entrer de pâles rayons de lune dans la petite pièce, et souleva enfin les couvertures.

Heather était étendue sous le drap.

Breckenridge se glissa dans le lit par-dessus le tissu, laissant cette ultime barrière entre eux.

Il savait pourtant qu'il ne pourrait pas lutter contre l'inévitable.

Appuyé sur l'oreiller, les yeux au plafond, il essaya de se détendre autant qu'il le pouvait et attendit que la nature suive son cours.

Que le destin redresse la tête et les emporte tous les deux.

* * *

En sentant le lit s'enfoncer dans son dos, Heather esquissa un sourire triomphant. Elle se demanda aussi si elle avait pris la bonne décision. S'agrippant au bord du matelas pour ne pas glisser, elle s'aperçut qu'elle allait devoir garder cette position si elle ne voulait pas rouler vers Breckenridge.

Aussitôt, elle eut l'impression d'avoir plus chaud, également.

Elle tenta de se convaincre qu'elle pouvait dormir à présent, et ferma les yeux.

Elle attendit que ses sens s'apaisent.

Qu'ils se calment.

Il ne se passa rien. Elle était toujours oppressée et son souffle était beaucoup trop rapide.

Elle frissonnait ; son esprit refusait d'oublier que Breckenridge s'était déshabillé avant de se coucher à côté d'elle.

Elle avait déjà vu des hommes nus. Un jour, elle avait surpris ses cousins et leurs amis se baigner, sans savoir que ses sœurs et elle étaient là.

Mais d'instinct, elle savait que ce qui reposait dans le lit tout près d'elle était considérablement différent.

Quelle importance ? Cet homme n'était pas pour elle.

S'efforçant de dormir, elle resta immobile.

Des images tentatrices vinrent la hanter. Comment serait-ce avec Breckenridge ? D'être couchée avec lui, de le toucher et de se laisser caresser ?

Au point où elle en était, elle n'aurait plus jamais l'occasion d'être couchée près d'un homme. Elle ne se marierait pas, n'aurait jamais besoin de garder sa virginité intacte pour l'offrir à un futur époux... A quoi lui servait-elle maintenant ?

Allait-elle vraiment laisser passer cette occasion d'être aimée par le plus grand débauché de la société ?

Et rester une vierge aigrie jusqu'à la fin de ses jours ?

Elle savait qu'il était attiré par elle autant qu'elle par lui, attiré dans le sens le plus strictement

sexuel du terme. Ils ne s'étaient jamais vraiment appréciés l'un l'autre. Que pouvait-il donc y avoir entre eux, si ce n'était du désir ?

Après ces derniers jours passés avec Breckenridge, Heather ne le voyait plus comme un homme arrogant, insensible et peu charitable.

L'idée d'avoir une liaison brève et passionnée avec lui pour marquer le début de sa vie de célibataire revêtait donc un certain charme.

Bien entendu, il lui faudrait faire le premier pas et, connaissant Breckenridge, il allait lui demander d'exprimer clairement ses volontés, et même de l'implorer...

Elle se rebella un peu contre cette idée. Elle n'était pas si innocente, ni à ce point naïve. S'il la désirait, peut-être était-ce à elle de faire en sorte qu'il l'implore ?

Cette pensée lui plaisait beaucoup plus.

Mais comment ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que plus elle y réfléchirait, plus il lui serait difficile d'y répondre.

Première étape... lâcher le rebord du matelas.

Elle se retourna et, sans même le vouloir, roula vers Breckenridge.

Il était étendu sur le dos. La main de Heather vint se poser naturellement sur son torse. Il portait encore sa chemise et s'était couché sur le drap, et non dessous, comme elle.

Il regardait le plafond. Lentement, il tourna la tête et, à la faveur de la lune dont la lumière filtrait par la fenêtre au-dessus d'eux, posa les yeux sur elle. Puis il haussa un sourcil étonné et légèrement dédaigneux.

Heather se racla la gorge.

— Je..., commença-t-elle.

Voyant qu'elle ne trouvait pas ses mots, les sourcils de Breckenridge se dressèrent davantage, comme pour la narguer.

Elle le regarda droit dans les yeux.

Puis elle se redressa, posa une main sur sa joue et se pencha vers lui pour poser ses lèvres sur les siennes.

Son baiser n'avait rien de timide. Il était plein de rage et de détermination.

La réponse qu'il donna à ce baiser déferla sur lui avant de s'abattre puissamment sur elle telle une vague.

Déchaînée, fulgurante. Passionnée.

L'espace d'un instant, Heather fut étourdie et arrachée loin du monde. Tous ses sens entrèrent en ébullition, la laissant pantelante.

Breckenridge maîtrisa cette vague. Avec une volonté de fer, il refoula la chaleur et la fureur qui s'étaient emparées de lui jusqu'à les tenir l'une et l'autre dans la paume de sa main.

Mais il ne rompit pas leur baiser.

Avec cette même volonté implacable, contre laquelle rien ni personne ne pouvait s'opposer, il prit le contrôle des événements. Il l'embrassa avec une douce et enivrante intensité. Sans se presser, il déposa sur ses lèvres de longs baisers, prenant le temps de les savourer, laissant la chaleur envahir peu à peu le corps de Heather. Ses baisers étaient pleins de promesses et de passion contenue. Ils l'excitaient, l'hypnotisaient, faisaient monter en elle un désir de plus en plus ardent.

D'un geste souple, Breckenridge se redressa et la renversa sur le dos.

Elle laissa échapper un cri en le sentant si près d'elle. Elle découvrait sa chaleur qui se dégageait des muscles puissants de son torse, à quelques centimètres de ses seins.

Breckenridge en profita pour approfondir son baiser et glissa sa langue entre ses lèvres pour mieux goûter à leur douceur. Il rencontra sa langue et la caressa, la soumettant à cette tentation voluptueuse, jouant avec elle, lui apprenant et l'invitant à partager avec lui un échange plus intime, échange qu'elle n'avait jamais partagé avec aucun autre homme.

Heather n'avait jamais eu d'amant, mais elle était prête à le prendre, lui.

Comme il était sur le point de la prendre, elle, lentement, délicatement, profondément.

Ses hanches reposaient sur celles de Heather, séparées par le drap. En appui sur un coude, il emprisonna ses poignets entre ses doigts, les pressant contre l'oreiller de part et d'autre de son visage. Lentement, il ravagea et revendiqua la moindre parcelle de sa bouche délicieuse.

Lorsqu'il releva la tête, il trouva Heather haletante et tremblante.

Il attendit qu'elle ouvre les yeux pour plonger dans ses prunelles rendues opaques par le désir.

— Savez-vous ce que vous faites ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle le regarda fixement, puis humecta ses lèvres du bout de la langue et contempla celles de Breckenridge.

— Et vous ?

Le rire qu'il émit se voulait suffisant, mais il lui revint légèrement entrecoupé.

— J'ai déjà emprunté ce chemin.

Elle le détailla de nouveau, le mettant ouvertement au défi.

— Pas avec moi.

C'était indéniable. Il n'avait jamais séduit une femme avec des intentions aussi sérieuses auparavant. Il n'avait jamais eu besoin de déployer autant d'efforts.

— Ce qui me conduit à la question suivante, dit-il.

— J'ignorais que les questions avaient une telle importance dans ce genre de jeu.

— J'ignorais que vous vouliez y jouer, riposta-t-il en soutenant son regard. Et je ne le sais toujours pas.

Elle ne détourna pas les yeux.

— Je croyais que mes intentions étaient limpides.

— Dites-le-moi avec des mots.

Un éclair traversa ses prunelles bleues. Elle prit une courte inspiration et s'interrompit lorsque ses seins frôlèrent son torse. Elle hésita mais ne recula pas. Elle laissa leur pointe effleurer délicatement le tissu de sa chemise.

Il dut se faire violence pour ne pas réagir à ce contact.

— Je veux que vous me fassiez l'amour, dit-elle.

Ces mots, à peine murmurés, parvinrent clairement aux oreilles de Breckenridge. Comme pour le mettre au défi, elle ne le quitta pas du regard.

— Je veux que vous soyez mon amant, ajouta-t-elle.

Et comme si l'invitation n'était pas assez précise, elle ajouta :

— Mon seul et mon unique amant.

Il ne put s'empêcher de sourire, non par amusement mais à dessein : devenir son seul et unique amant était justement son objectif. Mais il convoitait cette place pour toujours, et non pour une seule nuit.

— Si j'accepte...

Il remarqua la détermination qui tendait la courbe délicate de son menton.

— ... nous le ferons à ma manière. Pas de requêtes, pas d'orientations. Je vous demande de me suivre.

Elle haussa son épaule nue.

— C'est vous l'expert.

— Exactement. Vous êtes d'accord ?

Elle l'étudia attentivement, comprenant qu'il y avait une raison derrière ce souhait qu'elle ne comprenait pas. Mais elle ne tarderait pas à la découvrir.

Elle opina doucement de la tête.

— D'accord, c'est vous qui commandez.

Il sourit avec plus de détermination encore puis fit glisser lentement son corps sur le sien.

Le drap formait entre eux une barrière de tissu des pieds jusqu'à la taille ; leurs chemises, un écran entre les seins de Heather et son torse.

Elle bloqua sa respiration et se raidit légèrement. Breckenridge vit ses prunelles briller tandis que sa raison distraite s'abandonnait à la découverte ; il sentit l'accélération soudaine de son pouls sous ses doigts et eut la certitude qu'elle ne changerait pas d'avis, qu'elle ne lui résisterait pas.

Il lâcha ses poignets puis, en appui sur les coudes, passa ses doigts dans la chevelure soyeuse de Heather et encadra son visage pour mieux l'embrasser.

Plus profondément, plus fermement qu'auparavant. De manière excitante, avec juste ce qu'il fallait d'impatience. Usant de toutes les ruses de séduction qu'il avait apprises de sa vie d'homme, il explora sa bouche, la caressa çà et là, effleurant les endroits les plus sensibles de ce havre délicieux qui attisait puissamment son désir.

Les sens de Heather répondirent à son appel. Lentement, calmement, il les éveilla, les aiguisa avant de les libérer dans les veines de Heather sous la forme d'un brasier brûlant.

Il prit son temps, ne voyant pas de raisons de précipiter les événements. Il attendit que son corps s'anime et parte instinctivement à la recherche du sien, se presse de manière suggestive à lui. Il cloua Heather contre le matelas et la maintint immobile afin qu'elle ne puisse pas exercer sur lui trop d'influence.

Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il s'écarta de ses lèvres et se lança dans sa propre quête. Il partit explorer les contours délicats et féminins de sa mâchoire avant de suivre la ligne de son cou.

Heather retint son souffle quand il lécha la base de sa gorge, là où battait son pouls. Puis il la mordilla doucement du bout de dents, à pleine bouche avant de l'aspirer légèrement. Cette caresse déclencha en elle une cascade de frissons.

Il semblait savoir exactement où l'embrasser, où la toucher, et comment le faire.

Elle n'en attendait pas moins de lui.

Breckenridge fit glisser ses mains des cheveux et du visage de Heather, libérant ainsi ses bras et ses mains.

Les yeux mi-clos, impatiente de le toucher, elle caressa sa joue et son visage, puis passa les doigts dans ses cheveux d'un noir de jais et s'y agrippa légèrement tandis que les lèvres de Breckenridge traçaient un chemin de son épaule au ruban de sa chemise.

Par ce premier baiser, elle avait été emportée dans un océan vibrant de désir dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence auparavant. Cette entrée en matière avait suffi à l'aliéner et à lui en faire espérer davantage. Après cela, il ne lui avait pas été difficile d'avouer qu'elle voulait qu'il devienne son amant. Elle lui aurait dit tout ce qu'il voulait entendre en échange d'un autre échantillon de ce plaisir-là.

S'efforçant de soulever ses paupières alanguies, elle observa comment, après avoir rendu hommage au galbe de son épaule, Breckenridge saisissait le ruban de sa chemise entre ses dents et tirait sur le petit nœud pour le défaire.

A l'aide de sa joue, il fit glisser le léger tissu.

Sa barbe effleura sa peau en l'irritant un peu.

Elle poussa un petit cri et s'arc-bouta, offrant la naissance de sa gorge à ses lèvres, puis referma les yeux en sentant sa bouche audacieuse lécher voluptueusement sa peau.

Les caresses de Breckenridge avaient pris possession de ses sens et l'entraînaient dans une lente exploration de son propre corps.

Heather ignorait que sa peau pouvait être aussi sensible, que ses nerfs pouvaient déclencher des sensations aussi vives. Elle ignorait que ses seins pouvaient se durcir au point d'en être douloureux après le simple contact des lèvres douces de Breckenridge.

Douleur qui disparut lorsqu'il aspira leur pointe sensible. Doucement, délicatement, puis avec de plus en plus de vigueur.

Elle se cabra en gémissant.

Il la relâcha, et aussitôt elle voulut qu'il recommence.

Agrippant fermement la tête de Breckenridge, elle se tendit pour le guider, mais la barbe de son menton frôla sa poitrine en direction de son autre sein...

Breckenridge répéta avec délice le long processus destiné à éduquer ses sens, à lui faire comprendre l'étendue de ce qu'elle pouvait ressentir, l'étendue des sensations fascinantes qu'il pouvait déclencher en elle sous le seul effet de ses lèvres et de sa langue, rien qu'en caressant et en goûtant ses seins somptueux.

Jamais il n'aurait cru qu'ils puissent l'absorber, le passionner à ce point. Il imaginait devoir se contraindre à prendre son temps avec Heather, au lieu de quoi il se délectait de cette lente découverte, totalement fasciné par les réactions de la jeune femme.

Ses seins n'étaient pas très gros mais avaient une forme parfaite. Leur peau fine et douce, semblable à du satin, était faite pour être caressée, et leurs pointes tentatrices étaient exquises.

Breckenridge était un expert et savait évaluer les charmes des femmes.

Ceux de Heather se situaient tout en haut de l'échelle.

A ses yeux, ils atteignaient même le sommet.

Il ne s'était pas du tout attendu à cela, mais cette révélation était suffisamment forte pour que tous ses instincts d'homme se mobilisent, se concentrent sur elle.

En tirant sur la fine chemise de soie, en exposant un peu plus de peau délicate à ses lèvres et à sa langue, en descendant le long du lit, sous les couvertures, pour parfaire l'éducation de Heather ainsi que la sienne, Breckenridge était conscient de la lente et sourde escalade du désir qui courait dans ses propres veines.

Il la désirait et l'avait toujours désirée. Tandis que ses doigts s'enchevêtraient dans la chemise ouverte, et qu'il ramenait le tissu sous sa taille, dévoilant son nombril, il ne pouvait qu'admettre cette vérité. Mais maintenant qu'il la tenait dans ses bras, presque nue, cela n'avait plus aucune importance.

Il fit machine arrière. Remontant dans le lit pour regarder la jeune femme, il vint se coucher à côté d'elle. La couverture, soulevée par ses épaules, permit à la lune de déverser sur sa peau sa lumière opaline et de projeter sur ses courbes des ombres mystérieuses. Il posa la paume de sa main sur la chair délicate de son sein et apprit à la découvrir par le biais d'autres caresses.

Il sentit le regard de Heather sur lui tandis qu'il refermait la main sur son sein et le pétrissait. Il devina plus qu'il ne vit ses paupières se fermer et son souffle s'arrêter.

Heather se tortilla, mais il l'immobilisa pour continuer de la savourer à la lueur de la lune, pour l'observer jusqu'à plus soif, jusqu'à remplir les sens de Heather de son savoir.

Les lèvres étaient plus intimes que les mains : le toucher, les caresses, venaient d'ordinaire en premier. Mais avec elle, d'instinct, Breckenridge avait compris que cette approche ne surprendrait pas suffisamment ses sens pour les capturer.

Pas comme il le souhaitait.

Il voulait les saisir pour mieux les retenir et les avoir totalement sous son emprise.

Prendre la tête des opérations, comme il lui avait dit.

Breckenridge se pencha sur elle et l'embrassa, prenant de nouveau ses lèvres pour une longue incursion dans le plaisir. Sa main demeura fermement sur son sein. Il trouva son téton et le fit rouler entre ses doigts, puis le pinça légèrement.

Il étouffa son cri étranglé et sentit le gémissement qu'elle tentait de refouler.

Il en ressentit une profonde satisfaction.

Lorsqu'il lâcha son sein et glissa de nouveau vers le bas du lit, les lèvres de Heather étaient gonflées, sa peau était rosée et son souffle saccadé, presque haletant.

Et pourtant, derrière ses longs cils, elle attendait la prochaine leçon.

Les lèvres et la langue d'abord, décida Breckenridge : les caresses viendraient plus tard.

S'en tenant à ce principe, il lécha chaque parcelle de son ventre plat et s'attarda à la lisière de son nombril.

Heather, qui ne s'y attendait pas, émit un rire étouffé.

Il contempla longuement son ventre couvert de frissons.

— Vous craignez les chatouilles ? demanda-t-il, ses longs doigts jouant sur sa peau fine.

Il fallut quelques secondes à Heather pour reprendre son souffle.

— Non... c'est votre barbe.

— Ah, oui.

Cette douce abrasion était un atout de plus dans son arsenal sensuel.

Il regarda l'endroit où le tissu presque translucide de sa chemise cachait partiellement ses boucles sombres.

Il sentit l'attente de Heather sous ce regard, et vit les frissons de désir déferler sur sa peau. Calmement, il reporta son attention ailleurs, sur ses longues jambes.

Il tendit le bras et trouva son pied. Du bout du pouce, il suivit les contours de sa voûte plantaire puis remonta vers son mollet, encercla son genou et s'égara plus haut, l'effleurant à peine, jusqu'à atteindre l'intérieur délicat de ses cuisses. Il s'arrêta à un centimètre des boucles captivantes et de la peau infiniment douce qu'elles abritaient.

Heather se mit à haleter, essaya désespérément de reprendre son souffle, puis le perdit de nouveau tandis qu'il répétait sa longue caresse en partant de la plante de l'autre pied jusqu'à l'intérieur de ses cuisses. Cette fois, il continua vers le haut, traçant comme une ligne de feu sur sa hanche, sur sa taille puis autour de son sein. Il remonta jusqu'en haut du lit et encadra son visage pour l'embrasser.

Avec beaucoup plus de passion que celle qu'il s'était autorisé à manifester un peu plus tôt. Une once de la passion dévorante qu'elle avait libérée au départ avec son audacieux premier baiser.

Comme il l'avait toujours fait avec les femmes qu'il avait connues, il garda une main ferme sur les rênes. Il attendit que son corps soit en feu, qu'elle s'arc-boute désespérément contre lui, brûlante de désir.

Il s'aperçut alors que les mains de Heather s'étaient posées sur sa taille, s'étaient glissées sous sa chemise et caressaient ses flancs.

Les caresses qu'il lui avait faites l'avaient assez distrait pour que Heather lui échappe et lui

dise, pantelante :

— Assez, assez ! Je veux vous toucher.

Au diable les requêtes. Il hésita, mais Heather était déterminée et s'attaquait déjà à sa chemise pour la relever.

Breckenridge grogna et recula. Roulant vers elle, il saisit l'ourlet du vêtement et passa la chemise par-dessus sa tête.

Il émit un souffle rauque en sentant ses mains douces et exigeantes se poser sur son torse.

Il se débattait encore pour sortir les bras de ses manches quand elle commença à le caresser. Il discerna brièvement son visage, ses traits délicats éclairés par les rayons argentés de la lune, puis détourna les yeux.

Il devait en rester là ; il avait préparé ses sens et la laisserait faire.

Elle sentit son approbation et, avec un léger sourire, elle partit à son tour explorer son corps. Elle l'effleura, le toucha, découvrant le grain de sa peau. Elle encercla ses tétons puis passa sa paume sur les muscles fermes de son torse. Un peu plus haut, elle suivit le galbe de ses larges épaules.

Il plongea ses yeux dans les siens. Elle semblait captivée, il n'y avait pas d'autre terme. Et même si un nombre incalculable de femmes l'avaient regardé avec une lascivité plus grande que la sienne, l'admiration qu'il lut en elle était infiniment plus douce.

Elle le repoussa doucement sur le dos. Brûlant d'une curiosité sensuelle inconnue, il le lui permit. Que pourrait bien faire une vierge à présent ? songea-t-il. Heureusement, le drap séparait toujours le bas de leurs corps. Si cela n'avait pas été le cas, Heather n'aurait certainement pas pu garder l'esprit assez clair pour songer à lui retourner le plaisir qu'il lui donnait...

La nouveauté de sa démarche le saisit.

Assez pour qu'il la laisse se pencher sur lui et l'embrasser comme elle le voulait, passionnément, de manière aguicheuse et provocante.

Même si ses sens se délectaient de ses promesses, de l'abandon implicite contenu dans ce baiser qu'elle lui donnait avec fougue et qu'il allait bientôt devoir revendiquer à son tour, il la tint fermement au-dessus de lui. Au cours de cet échange, Breckenridge remarqua, et enregistra dans un coin de son esprit, que peu de femmes avaient jamais manifesté autant d'audace et d'insistance.

La plupart se contentaient de rester couchées sur le dos et de le laisser aimer. Rares étaient celles qui s'étaient exercées à l'aimer librement en retour. Et à prendre du plaisir à l'aimer. Lorsque Heather s'écarta enfin de lui, la sensualité de son regard en disait long sur son propre plaisir.

Elle était peut-être vierge, mais toutes les vierges n'étaient pas aussi généreuses qu'elle.

Imitant ses gestes, Heather passa ses lèvres sur sa joue, puis descendit jusqu'à la base de son cou. Là, elle lécha sa peau jusqu'à son torse puis aspira et titilla son téton avant de le mordiller. L'étrange douleur déclencha un aiguillon de plaisir jusqu'au creux de ses reins. Lorsqu'elle passa à son autre téton, il leva une main et la posa sur sa tête.

Mais, avant qu'il puisse l'arrêter, elle le mordilla de nouveau et il sursauta, étourdi par la violence de cette sensation. Le petit soupir contenu dans le rire haletant de Heather, évocateur de plaisir et de joie, lui déclencha une érection de fer.

Il attira le visage de Heather à lui et l'embrassa avec suffisamment de fougue pour reprendre les rênes. De sa main libre, il partit à l'assaut de son dos nu et glissa la main sous sa chemise vers la courbe de ses fesses.

Leur douceur était incomparable et il les pétrit fermement, attendant qu'elle gémissse, qu'elle soit sur le point de le supplier de la débarrasser de sa chemise, de dénuder ses hanches, ses fesses, ses

cuisse pour mieux offrir sa peau nue à ses caresses et à son regard.

Il se pencha vers elle et fit glisser le mince vêtement le long de ses mollets et de ses pieds. La chemise s'emmêla quelque part au milieu des draps froissés. Pendant tout ce temps, il n'interrompit pas leur baiser.

Il la serra alors dans ses bras, son torse effleurant ses seins tendus. Puis il l'écrasa contre lui, et sentit son sexe contre le sien tandis qu'il plongeait de manière évocatrice sa langue dans sa bouche.

Elle leva vers lui une main devenue incertaine et, doucement, elle caressa sa joue.

Ce geste faillit l'anéantir, l'emplissant d'un désir simple et innocent, sentiment dont le libertin expérimenté qu'il était avait soif.

Dont il était avide.

Mais il avait aussi ses propres plans, ses propres urgences.

Il repoussa Heather contre le lit et ignora le désir de plus en plus impérieux de rabattre le drap qui les séparait pour plonger en elle son membre viril. A la place, il mit brutalement fin à leur baiser, descendit au pied du lit et agrippa d'une main dure les cuisses de la jeune femme. Il les écarta, se cala entre ses jambes et posa ses lèvres d'abord sur ses boucles, puis plus bas, ignorant le cri choqué de Heather. Puis, du bout de la langue, il la lécha délicatement.

* * *

Heather sentit son cœur exploser. Des sensations aussi aiguës que des lames acéraient tous ses sens. Une lave brûlante se répandit dans ses veines. Elle agrippa désespérément les draps dans un vain effort de se contrôler. Comment Breckenridge pouvait-il lui faire une telle chose ? Et en même temps, une partie d'elle était avide de s'abandonner à ses caresses, de les découvrir, d'expérimenter tout ce qu'il était prêt à lui faire vivre.

C'était elle qui avait initié ce nouveau voyage. Contrairement à ce qu'elle avait pu imaginer, dès l'instant où elle l'avait embrassé et avait posé ses lèvres sur les siennes, elle n'avait pas ressenti le moindre scrupule, la moindre peur ou la moindre pudeur. A tous les égards, le fait d'être tous les deux nus, brûlants de désir, avec les mains dures de Breckenridge et ses lèvres chaudes s'emparant de son corps, et Breckenridge offrant le sien pour lui donner du plaisir, ne lui était jamais apparu comme quelque chose de mal. Bien au contraire.

Se débattant avec la cascade de sensations qu'il déclenchait habilement en elle, elle secoua la tête de droite à gauche, haleta, tendit les mains vers lui. Mais ses doigts se contentèrent d'agripper ses cheveux. La langue de Breckenridge s'enroulait à présent autour d'un point particulièrement sensible, et son univers trembla. Heather se tendit comme un arc, tenta de s'écarter mais il l'immobilisa d'une main de fer tout en la léchant avec plus de vigueur encore. Il continua jusqu'à lui faire perdre raison, jusqu'à ce que tout son corps se soit transformé en un brasier ardent au contact de sa langue, intensifié par sa barbe rugueuse qui ne faisait qu'exacerber ses sens à chacune de ses caresses.

Les flammes rugirent et l'embrasèrent tout entière, réduisant en cendres toutes ses inhibitions, jusqu'à ce qu'elle se languisse de chaque nouvelle caresse, dans l'attente de quelque chose de plus... de la caresse décisive.

Il la maintint ainsi, au sommet d'une révélation cataclysmique, sans cesser de la savourer. Il sentit la tension qui commençait à se former en elle et se concentra au creux de son ventre. Elle se tordit entre ses bras, se débattant contre quelque chose, mais sans savoir quoi...

Breckenridge la mena aussi loin qu'il le put, aussi loin qu'elle pouvait le supporter. Lorsque son

instinct lui souffla que le moment était venu, il ressentit une joie immense. Il écarta plus largement les cuisses de Heather et glissa sa langue à l'entrée brûlante de son sexe.

Heather explosa, et Breckenridge eut juste le temps de plaquer la main contre sa bouche pour étouffer son cri.

Elle s'arc-bouta, prise dans l'agonie du plaisir.

Breckenridge s'écarta légèrement et glissa un doigt, puis un deuxième, dans son sexe frémissant. Ce faisant, il s'étendit sur elle, et cala ses hanches entre ses cuisses.

Il ôta la main qu'il tenait devant sa bouche et la remplaça aussitôt par ses lèvres. Il l'embrassa si passionnément qu'elle étouffa un cri.

Les mains agrippées à ses épaules, elle pressa son corps contre le sien.

Elle était désespérée, impatiente, folle de désir.

Breckenridge rompit ce baiser brûlant et continua de la caresser afin de mieux la préparer.

Lui-même se sentait étourdi. Il posa sa joue contre ses cheveux et remarqua son souffle entrecoupé.

— Chut, ma chérie, bientôt, murmura-t-il.

— Maintenant ! s'écria-t-elle.

Elle tendit la main et trouva son sexe dur. De ses doigts fins, elle le caressa en suivant ses contours.

Il approfondit davantage ses caresses entre ses cuisses puis, retirant ses doigts, il s'enfonça en elle, juste d'un centimètre.

Heather retint son souffle et commença à se raidir.

Serrant les dents, Breckenridge l'attira vers lui et planta sur ses lèvres un baiser fébrile et vorace.

Il poussa ses reins un peu plus en avant, et sentit qu'il perdait le contrôle. Enivré par cet échange passionné, presque violent, il saisit ses hanches et poussa un peu plus loin. Puis, dans la brume d'un désir fougueux et chargé d'érotisme, porté par une impatience incontrôlable, il se retira avant de s'enfoncer plus profondément en elle.

Toute sa force de volonté s'évanouit en l'entendant crier contre sa bouche. Heather se figea l'espace d'une seconde, et son sexe se serra fortement autour de lui, comme une gaine de velours.

Il voulait prendre son temps, lui montrer toutes les facettes du plaisir, mais Heather se mit à onduler sous lui, à le presser, et tout espoir pour lui de reprendre le contrôle se volatilisa.

Un désir primitif rugit en lui. Il se retira et s'enfonça de nouveau, plus fort, plus loin, revendiquant ce qui lui appartenait.

Toute forme de sophistication avait disparu. Tous les masques étaient tombés. Il ne pouvait plus se cacher.

Ni de la passion ni du désir qui l'envahissaient et répondaient à cette demande élémentaire de Heather, à son appel évident.

* * *

Heather était sous lui, se tordant et soulevant les hanches pour lui donner tout ce qu'il voulait prendre.

Elle était ensorcelée, soumise par cette urgence cinglante. Capturée, prisonnière de cette intimité bouleversante.

Elle le sentait en elle, brûlant, dur et lourd au creux de son ventre. A chacun de ses coups de

reins, à chaque pénétration, elle sentait combien illa complétait, la désirait, elle, son corps et son cœur.

A cet instant, rien ne comptait plus que Breckenridge. Pouvoir le tenir dans ses bras, et le connaître aussi intimement.

Etre avec lui, être à lui, de cette façon.

Prisonnière de leur baiser, elle ne respirait plus qu'à travers lui. Aucune importance. A bout de souffle, étourdie par cette passion qui montait en spirale, toujours plus haut, elle s'agrippa à Breckenridge, heureuse, désespérée, folle de désir...

Le plaisir avait rendu leur peau humide et brûlante. Ils glissaient l'un contre l'autre. Leurs doigts se trouvèrent et s'entrelacèrent.

* * *

Breckenridge était aveuglé. Perdu. Pour la première fois de sa vie, il était complètement victime de ce charme. Puis Heather se raidit, proche de l'extase ; sanglotant, gémissant en murmurant son nom, elle lui griffa le dos tandis que son sexe se contractait et ondulait avec force contre son membre, le pressant à venir la rejoindre dans le plaisir. Dans un dernier élan, il rompit leur baiser, rejeta la tête en arrière, serra les dents et lutta pour contenir un râle de plaisir tandis que son orgasme déferlait sur lui et l'anéantissait.

Il s'effondra à moitié sur Heather, trop exténué pour bouger, haletant, le cœur battant.

Peu à peu, il recouvra son calme, ses sensations, et reprit conscience du monde qu'il l'entourait, assez pour remarquer la douce caresse sur sa main. Ce contact était apaisant, et étrangement possessif.

Il fallait à tout prix qu'il remette son armure d'assurance, avant de lui faire face et qu'elle le voie ainsi...

Il n'eut pas le temps de bouger. Elle se tourna vers lui et repoussa ses cheveux humides de son front. Puis effleura sa joue du bout de ses lèvres où dansait un sourire alangui.

— Merci, dit-elle dans un soupir éminemment féminin. C'était... merveilleux. Et... tellement agréable.

Il faillit s'étrangler. Agréable ? L'intensité de leurs ébats avait bien failli le tuer, et elle en parlait comme d'un moment « agréable » ?

Elle s'allongea de tout son long sur le dos, parfaitement détendue.

Après quelques secondes, il se pencha vers elle pour la regarder. Il observa l'expression de madone qui avait envahi son visage, la béatitude qui imprégnait ses traits.

Prenant une profonde inspiration, il réunit assez de force pour rouler sur le dos à côté d'elle. Il fixa le plafond, mais n'y trouva aucun secours.

Pour la première fois dans sa grande carrière de séducteur, il n'avait pas l'impression d'avoir le contrôle. Pas même à cet instant. Il se sentait... exposé. Déstabilisé. Son ego d'homme raffiné, mondain, blasé et suffisant l'avait abandonné.

Pourtant, il aurait dû être habitué à toutes ces nuances. Savoir quels étaient les gestes appropriés et à quel moment agir.

Il contempla de nouveau Heather, son visage.

Il hésita puis, spontanément, tendit le bras pour l'attirer vers lui. Il rabattit les couvertures sur eux et cala Heather au creux de son épaule.

Elle soupira de bonheur et il sentit son flanc s'abandonner contre lui.

Il déposa un doux baiser sur son front.

— Dormez, maintenant.

Elle ne répondit pas mais il sentit qu'elle souriait.

Elle leva une main, serra son poing sur son torse et se détendit dans ses bras.

Inexplicablement satisfait autant que rassasié, Breckenridge ferma les yeux et sombra dans un sommeil profond et sans rêves.

Chapitre 11

Le lendemain matin, lorsque Heather se réveilla, Breckenridge était déjà debout. Il s'était levé et avait quitté leur petite chambre. Clignant des yeux, elle bâilla, s'étira... et sentit un tiraillement dans les muscles de son corps, peu habitué à ces nouvelles activités nocturnes.

Ces activités... avaient dépassé ses rêves les plus fous et les plus exotiques.

Un sourire dansa sur ses lèvres. Elle sentait encore cette chaleur dans son corps, inattendue et pourtant bienvenue.

Puis elle se souvint de ce qu'elle avait fait, souleva le drap et...

— Dieu merci, murmura-t-elle.

Elle avait un peu saigné, mais le sang avait taché sa chemise qui était restée coincée sous elle.

Soulagée, elle s'extirpa de la douceur des couvertures, s'habilla à la hâte, sans sa chemise. Elle entrebâilla la porte et aperçut Mme Cartwright qui préparait des petits pancakes sur la plaque en fonte. Elle lui tournait le dos et le crépitement des crêpes étouffait tous les bruits. Heather se faufila par l'entrebâillement de la porte, sortit de la chambre sur la pointe des pieds et se glissa rapidement dans la salle de bains.

Tout au long du petit déjeuner qu'elle prit avec les Cartwright et Breckenridge, elle resta d'humeur joyeuse. Manifestement, Breckenridge avait coupé du bois pour aider le vieux couple. Outre les pièces de monnaie que Breckenridge voulut absolument leur donner en échange de la chambre et des repas, Heather avait l'impression que leur court séjour avait rempli de joie le vieux couple.

* * *

Lorsqu'ils quittèrent le cottage, le soleil était déjà haut dans le ciel. Ils partirent de Gribton main dans la main, leurs sacs à l'épaule. Lorsqu'ils rejoignirent le sentier, en direction de Dunscore et de Kirkland, Breckenridge dont l'expression était restée impénétrable toute la matinée, fit une pause et sortit sa montre à gousset.

Il la consulta puis la rangea dans sa poche en râlant.

— Il est tout juste 9 heures, déclara-t-il.

Il saisit plus fermement la main de Heather et se remit en marche.

— J'ai regardé la carte, ajouta-t-il. Nous devrions atteindre le Val ou en être assez proches à la tombée de la nuit pour prendre le risque de continuer sans nous arrêter. En revanche, il est probable que le chemin devienne plus montagneux à mesure que nous avançons, ce qui va nous ralentir

considérablement. Nous allons peut-être devoir passer une nuit de plus en chemin.

Sans se départir de son sourire, elle hocha nonchalamment la tête.

— Nous trouverons bien quelque chose, un hameau, une ferme. Comme la nuit dernière.

Exactement comme la nuit dernière...

Il lui répondit en grommelant et Heather sourit plus largement encore. Ils marchèrent dans un silence paisible tandis que le soleil suivait sa course et brillait au-dessus d'eux. C'était une magnifique journée de printemps ; les oiseaux chantaient, les abeilles bourdonnaient dans les sous-bois au bord du chemin. Peu à peu, le ciel prit une teinte azurée. Tout paraissait frais, étincelant et plein de promesses. Heather se gorgea de ce spectacle, sentit son cœur se gonfler de joie et déborder d'un même éclat.

* * *

Elle avait envie de sautiller et de danser, mais, par déférence pour l'homme grincheux qui l'accompagnait, elle continua de marcher à un rythme régulier à ses côtés. Il avait depuis longtemps appris à régler son allure sur la sienne, et ils avançaient du même pas vers les collines qui leur faisaient face.

Bien entendu, il était impossible pour elle de ne pas songer aux événements de la nuit passée. Aux sensations physiques qu'elle avait ressenties. Cette intimité, cet indéfinissable lien qui les unissait quand ils étaient cœur contre cœur, corps contre corps, la puissance de l'instant, et le sentiment de béatitude qui s'en était suivi.

Breckenridge lui avait ouvert les yeux. Comment avait-elle pu sciemment renoncer aux joies de cette activité pendant toutes ces années ?

Mais, là encore, elle doutait sérieusement qu'un autre homme que lui puisse jamais répondre à ses attentes.

Si elle avait su de quoi il retournait, elle aurait mis la main sur Breckenridge bien plus tôt.

Cette idée la fit sourire. Malgré le plaisir indescriptible qu'elle avait ressenti dans les bras de Breckenridge la veille, elle savait au plus profond de son être que rien n'avait changé. Il avait beau être un amant merveilleux, elle n'accepterait jamais un époux imposé par la société. Ce qui s'était passé avait, certes, modifié davantage encore la vision qu'elle avait de lui, et elle ne pouvait qu'espérer qu'il revoie sa façon de la percevoir, elle. Pourtant, leurs chemins allaient inévitablement se séparer.

Seul leur avenir immédiat allait peut-être en être transformé. Les prochains jours qu'ils passeraient ensemble.

Elle regarda Breckenridge à la dérobée. Hormis le fait qu'elle ait perdu sa virginité, quelque chose avait changé de manière subtile entre eux. Peut-être que ce changement se produisait toujours quand un homme et une femme devenaient intimes ? Elle ignorait pourquoi, mais elle se sentait plus proche de Breckenridge, beaucoup plus à l'aise en sa compagnie. A bien des niveaux.

Où cela nous conduira-t-il ? songea-t-elle tout en avançant à ses côtés.

* * *

Du coin de l'œil, Breckenridge l'observa. Il remarqua son expression à la fois sereine et pensive. Il aurait donné cher pour savoir ce qu'elle pensait. Il avait fréquenté assez de femmes pour savoir qu'il ne fallait pas essayer de comprendre comment elles fonctionnaient. Elles le surprenaient

toujours, et il était certain que Heather n'échappait pas à cette règle.

Peut-être même était-elle encore pire que toutes celles qu'il avait connues, ce qui voulait tout dire.

Pire, parce qu'il voulait, il avait besoin de savoir ce qu'elle pensait.

Pour lui, le fait de la séduire venait asseoir son droit à demander sa main à l'issue de ce voyage. Elle ne l'avait peut-être pas compris, mais leur intimité avait fait pencher la balance de manière irréversible.

D'autres choses avaient également changé, et cette seule pensée suffisait à le troubler.

Il se retint de serrer plus fort sa main, refrénant un élan de possessivité qui, après cette nuit, était devenu si puissant qu'il risquait d'attirer l'attention de Heather.

Heather était une Cynster. Si elle comprenait comment il la percevait à présent, elle devinerait son plan et cesserait de coopérer. Il était donc primordial de lui dissimuler ses véritables sentiments — sentiments et émotions dont l'intensité le troublait.

Il marchait d'un pas sûr et régulier, l'œil aux aguets, tandis qu'il réfléchissait aux changements que cette nuit avait apportés.

En ouvrant cette porte et en franchissant le seuil de leur intimé, il ne s'était pas attendu à trouver autre chose que ce qu'il avait déjà rencontré des milliers de fois dans sa vie. Et pourtant... tout ce dont il se souvenait, tout ce qui avait marqué son esprit, résidait dans l'intensité renversante, dans la vibration troublante de l'instant qu'ils avaient partagé. Et dans la vague d'émotions qui s'était abattue sur lui dans son sillage.

Il n'avait jamais ressenti d'émotions aussi violentes lors de ses ébats avec d'autres femmes. Tout cela était très nouveau pour lui. Très dérangent, même.

Il se sentait vulnérable, et cette vulnérabilité qu'il éprouvait le rendait... nerveux. C'était le mot qui décrivait le mieux la façon dont il se sentait.

Pourtant, la nuit dernière avait scellé son destin : Heather était la femme qui deviendrait son épouse, et si lui avoir fait l'amour était une expérience qu'il n'avait jamais vécue avec aucune de ses précédentes maîtresses, cela tenait certainement au fait que, dans son esprit, il avait déjà décidé que Heather lui appartenait.

Elle allait devenir sa femme. Il comprenait aisément pourquoi elle revêtait quelque chose de si précieux à ses yeux, et pourquoi ce besoin de l'épouser lui paraissait beaucoup plus sensé. C'était à présent un impératif absolu.

Ils arrivèrent bientôt à un croisement où la route avait presque été emportée par un ruisseau en crue. Des rondins de bois avaient été placés sur le bord du chemin pour aider les voyageurs à traverser ce borbier. Il s'y engagea le premier, se tint en équilibre sur le rondin puis serra fermement la main de Heather pour l'inviter à le suivre. Elle remonta ses jupes et avança lentement derrière lui. Il profita du fait que son attention soit dirigée vers le bas pour scruter son visage.

Il mit le pied sur la terre ferme et l'aida à descendre des rondins. L'herbe grasse était encore humide. Il croisa brièvement son regard.

Puis il se tourna et, tenant sa main dans la sienne, se remit en route.

Il ne pouvait pas deviner exactement ce qu'elle pensait, mais, au petit sourire qui flirtait sur ses lèvres, à la lueur ravie et encourageante qui éclairait ses yeux, il savait qu'elle ne s'opposerait pas à renouveler l'expérience de la veille.

Etant donné qu'il s'était engagé à la prendre pour épouse, et qu'il doutait sérieusement qu'elle ait changé d'avis à propos de son propre avenir, manifestement il lui restait encore du chemin à parcourir. Il lui incombait de faire tout ce qui était en son pouvoir, de mettre à profit chaque

occasion, pour faire plier son esprit obtus et la lier à lui aussi sûrement que possible par la passion, le plaisir et le désir.

Cette perspective lui paraissait fascinante, stimulante et, étant donné leur nuit passée, revêtait un attrait considérable.

* * *

Au milieu de la matinée, McKinsey sortit de Dumfries et prit la route du nord vers Glasgow.

Il était assez confiant : il allait retrouver la fille Cynster et l'homme qui l'accompagnait. Dans quelques heures, tout au plus, ils seraient à portée de vue. Ensuite...

Il avait passé plusieurs heures de la nuit à réfléchir au meilleur moyen de procéder. Puisqu'il était de plus en plus certain que l'homme n'était pas un clerc de notaire, et ne l'avait jamais été, mieux valait commencer par l'observer. C'était ce qu'il y avait de plus sage.

Il y avait sur la route de nombreuses étendues de terres dégagées. Dès qu'il apercevrait le couple, il les surveillerait de loin tout en restant caché.

Il regarderait comment les deux fugitifs se comportaient l'un avec l'autre pour se faire une idée de leur relation. Ensuite, il saurait quoi faire.

Il était peut-être possible d'utiliser leur fuite à son avantage. La situation pouvait servir sa cause ou être revue et redéfinie dans ce sens.

L'esprit bouillonnant de possibilités, ses lèvres serrées formant une ligne dure et implacable, il chevaucha calmement, le soleil dans le dos, tandis que le martellement régulier des sabots d'Hercules emplissait ses oreilles.

Indépendamment de ce qui allait se passer ou de ses besoins personnels, après l'échec de son plan, son principal objectif à présent était de sauver Heather Cynster.

Il devait s'assurer que personne ne lui avait fait de mal, et que son avenir — avec lui ou avec un autre — était assuré, avec le même niveau d'aisance qu'elle aurait connu s'il n'avait pas été contraint de la kidnapper.

Ce revirement de situation n'était pas ce qu'il avait prévu au départ. Mais, en l'état actuel des choses, sa conscience ne lui permettait pas d'envisager d'autres solutions.

Ravalant un soupir de frustration, il continua son chemin.

* * *

Le soleil était haut dans le ciel quand Heather et Breckenridge arrivèrent près de Kirkland. Ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau pour manger une partie des provisions qu'ils s'étaient procurées la veille à Dumfries.

Assis sur des pierres chauffées par le soleil près du cours d'eau bouillonnant, ils se restaurèrent en contemplant les collines vers lesquelles montait doucement le sentier. Même s'ils avaient déjà commencé leur ascension, les replis verdoyants leur bloquaient la vue en direction du sud et leur donnaient l'impression d'être seuls au monde. Et pourtant, la nature, riche et vibrante, était en effervescence. Les bourgeons envahissaient les haies, et les branches nues des arbres se couvraient des premières feuilles.

Heather plongea la main dans un sac et en sortit une pomme, se rappelant la vieille femme à laquelle elle l'avait achetée au marché. La ville lui paraissait maintenant si lointaine. Elle avait la sensation qu'il s'était écoulé bien plus que vingt-quatre heures depuis leur passage à Dumfries, et le

sentiment, depuis qu'elle avait plongé dans cette intimité avec Breckenridge, que sa vie était partagée entre « avant » et « maintenant ».

Elle lança vers Breckenridge un regard en biais et ne put s'empêcher de sourire. Il dévorait un morceau de pain avec un morceau de fromage, les yeux tournés vers les champs en contrebas. Avec sa barbe qui assombrissait ses joues et les traits austères, fiers et résolument aristocratiques de son visage, il avait un air négligé, un peu trouble, et étrangement plus humain maintenant que sa beauté était voilée.

Cette beauté était toujours présente, bien sûr. Chaque fois qu'elle le regardait, elle le voyait comme il était vraiment. Comme elle l'avait vu la veille, quand les rayons de la lune avaient éclairé chaque muscle de son torse. Ce passage dans la peau d'un autre homme était une farce provisoire. Dès qu'ils seraient de retour à la civilisation, il se raserait la barbe, reprendrait ses vêtements habituels et redeviendrait Breckenridge, le libertin le plus célèbre et le plus adulé de la société.

En attendant, il était ce qu'il était... et, dans l'esprit de Heather, il était à elle. Elle serait la seule à jamais le voir ainsi, comme à cet instant ; il n'y aurait qu'elle pour savoir quelle attitude il avait eue à son égard pendant ce voyage. Outre le fait qu'il l'ait initiée aux plaisirs de la chair, son comportement avait été autrement différent de celui de Londres.

Heather offrit son visage au soleil et savoura la brise qui caressait sa joue. Elle ferma les yeux et se délecta de ces petits bonheurs.

Elle se souviendrait toujours de ce moment, de ce vent chaud, et du libertin londonien déguisé en clerc de notaire assis à ses côtés.

Elle esquissa un sourire tandis que dans son esprit retentissait une sonnette d'alarme.

Elle avait déjà réfléchi à la nuit qui allait venir. Ils allaient encore devoir s'arrêter dans un cottage ou trouver un abri dans une grange. Dans tous les cas, elle était bien décidée à renouveler l'expérience et à connaître de nouveau les plaisirs de la veille. Et si possible, à amener Breckenridge à élargir un peu plus ses horizons.

Dès qu'ils retourneraient à la civilisation, leur liaison prendrait fin. Peut-être pas immédiatement, mais très vite. Elle ignorait combien de temps elle pourrait la prolonger, combien de temps elle retiendrait encore l'attention de Breckenridge. Car tout le monde savait qu'il se lassait très vite de ses maîtresses. Il était donc dans son intérêt de profiter autant que possible de cette très courte période pendant laquelle il serait à elle.

Assise au soleil, à ses côtés, elle se laissa emporter par son imagination.

* * *

Breckenridge remarqua le plaisir qui envahissait les traits de la jeune femme, puis détourna son regard vers le sentier. Il arriva à la triste conclusion que même s'ils avaient l'impression d'être seuls au monde dans ce paysage, ils ne l'étaient pas. En d'autres lieux, en d'autres temps, si la situation avait été plus sûre, il aurait profité de cet instant pour mettre en œuvre ses projets, mais la sécurité de Heather eut raison de son envie irrésistible de faire tout ce qui était en son pouvoir pour la lier à lui.

De plus... il n'avait pas tout à fait accepté le fait que, en essayant de la lier à lui la veille, il s'était en même temps attaché encore plus irrévocablement à elle, de bien des façons qu'il ne comprenait pas.

Et qu'il ne souhaitait pas comprendre pour l'instant.

Il contempla de nouveau son visage, attiré par la courbe sensuelle de sa bouche...

Il se détourna et ferma les sacs avant de se lever.

Heather posa des yeux étonnés vers lui. Cet étrange petit sourire charmeur dansait toujours sur ses lèvres.

Qu'avait-elle vu en lui, qu'avait-elle deviné qu'il ignorait ? songea-t-il soudain.

Durcissant son cœur ainsi que son visage, il lui tendit la main.

— Nous devrions nous remettre en route, dit-il. La route est encore longue si nous voulons être certains d'atteindre le Val demain.

Elle inclina la tête et le regarda quelques instants. Puis elle acquiesça et glissa la main dans la sienne tandis qu'il l'aidait à se lever.

— Merci, dit-elle.

Il attendit qu'elle époussette sa jupe, puis lui donna son sac.

— Nous devrions rejoindre une route plus large au prochain virage. Kirkland se trouve un peu plus loin vers l'ouest.

Elle opina puis reprit sa main.

Il serra légèrement ses doigts dans sa paume et l'entraîna loin du ruisseau, vers la route de Kirkland.

* * *

McKinsey était d'une humeur terrible. Il jura dans sa barbe en chevauchant vers le sud, reprenant la route de Dumfries en sens inverse.

Si tout s'était passé comme il l'avait prévu au départ, il serait actuellement de retour dans les Highlands, presque chez lui, accompagné de Heather Cynster. Ses terres et tous ceux qui y habitaient auraient été en sécurité. Au lieu de quoi...

Le visage sombre, il était contraint de frapper à tous les cottages, les granges, les tavernes, tous les endroits où le couple avait pu passer la nuit ; contraint d'arrêter toutes les personnes qui voyageaient vers le nord pour leur demander s'ils ne les avaient pas aperçus ; contraint d'inspecter tous les chemins de traverse qui coupaient la route.

Il avait atteint Thornhill sans les voir, ce qui signifiait qu'ils s'étaient arrêtés quelque part. Sans le savoir, il les avait dépassés. Ou alors, le couple avait quitté la route pour prendre une autre direction.

Laquelle, il n'en savait rien.

McKinsey n'avait pas prévu d'attirer l'attention sur lui en interrogeant tous ces gens sur la route, mais il n'avait pas le choix. Au moins, cette portion de route au sud de Thornhill ne comportait pas beaucoup de croisements, et la plupart étaient bordés d'un cottage ou d'une ferme. A cette heure de la journée, avec ce soleil radieux, tout le monde se trouvait dans les champs et McKinsey put demander à un certain nombre de gens de la région s'ils n'avaient pas vu son frère et sa compagne.

Après avoir interrogé un dernier fermier, qui lui avait répondu par un hochement de tête négatif, il remonta sur sa selle, saisit les rênes de son cheval et partit au petit galop en se demandant si la fille Cynster méritait tous ces efforts.

Si seulement elle ne s'était pas enfuie avec ce goujat, cet inconnu...

Il poussa un petit soupir résigné et se mit en chemin. Quels que soient ses arguments, il ne pouvait tout simplement pas laisser la fille seule dans la nature, à la merci de tous les dangers. Car les risques qu'elle courait déjà, lâchée au milieu de nulle part, alors qu'elle aurait pu se trouver en sécurité au sein de sa famille, à Londres, étaient entièrement de son fait. Le danger auquel elle était peut-être exposée n'était que la conséquence involontaire de son plan tortueux.

Il lui incombait de rétablir l'ordre des choses.

Les dents serrées, il talonna les flancs d'Hercules et partit au galop.

Chapitre 12

En fin d'après-midi, Breckenridge et Heather entrèrent dans un petit hameau qui, d'après la carte, répondait fièrement au nom de Craigdarroch. D'un accord tacite, sans échanger un mot ni même un regard, ils s'arrêtèrent devant trois cottages groupés sur une légère pente au-dessus du sentier.

— Je suppose que nous ne trouverons pas de village plus grand au détour du chemin, déclara Heather en désignant l'affleurement de colline qui leur masquait la vue.

— Pas d'après la carte, approuva Breckenridge. Il n'y a plus d'habitations signalées avant un grand moment. Nous ne pouvons pas prendre le risque d'aller plus loin.

Il se tourna vers l'ouest.

— Le soleil est encore haut, mais plus pour très longtemps, ajouta-t-il.

Ils avaient atteint Kirkland un peu après midi, et avaient continué leur route sur un chemin plus large qui reliait Thornhill et New Galloway. Cette route était mieux entretenue mais elle serpentait, montait, descendait sans jamais être trop abrupte. Leur avancée avait pourtant été trop lente. Ils n'atteindraient jamais le Val ce jour-là. Ils étaient passés par le village de Moniaive environ une heure plus tôt, avaient suivi la route puis bifurqué sur un chemin beaucoup plus étroit. C'était un sentier rempli d'ornières qui les avait conduits à Craigdarroch.

Breckenridge espérait qu'en empruntant une route plus difficile à travers les collines, ils parviendraient à semer leur poursuivant.

— Essayons ce dernier cottage, proposa Heather en tirant sur la manche de Breckenridge. On dirait qu'il a une autre chambre à l'arrière.

Breckenridge approuva. Prenant fermement la main de Heather, il s'avança à ses côtés vers la petite porte rouge. Sur le seuil de la porte, Breckenridge remonta les sacs sur son épaule, puis frappa.

Un moment s'écoula. Une femme enfin ouvrit la porte. Elle parut surprise de les voir puis, dans un accès d'inquiétude, referma rapidement le battant et demanda par l'entrebâillement :

— Qu'est-ce que c'est ?

Heather fit un pas avant que Breckenridge puisse répondre. Elle dégagea sa main de la sienne et lui pressa l'avant-bras. Était-ce un avertissement ?

— Nous nous demandions, madame, dit-elle d'une voix aimable, si vous aviez une chambre à nous louer pour la nuit. Nous sommes en route pour rendre visite à des membres de notre famille, mais le voyage est plus dur que prévu et nous avons besoin d'un lit pour passer la nuit.

Breckenridge vit les yeux de la femme se poser sur la main de Heather, celle qui portait toujours sa chevalière. Il préféra ne pas intervenir.

La femme détailla la robe froissée de Heather, les cheveux qui s'échappaient du chignon qu'elle

s'était fait le matin, sa peau habituellement si blanche rosée par le soleil, puis elle l'étudia lui, de la tête aux pieds, et se tourna vers Heather.

— C'est votre mari ?

— Oui, madame.

Breckenridge se retint de dévisager Heather qui avait répondu sans hésiter, d'une voix sûre et catégorique. Du coin de l'œil, il vit son menton se dresser légèrement, comme pour mettre au défi la femme d'émettre le moindre commentaire déplaisant sur lui.

Il ne se souvenait pas s'être jamais présenté à une femme sous un jour plus défavorable, mais il n'était pas idiot. Manifestement, la femme se méfiait des hommes grands et forts. Il baissa la tête et fit de son mieux pour rentrer ses épaules et paraître moins intimidant. Il se balançait d'un pied sur l'autre et murmura :

— Je serai heureux de vous couper du bois, madame. Je l'ai fait pour le couple qui nous a accueillis la nuit dernière, à Gribton. En plus de quelques pièces, bien sûr.

La femme regarda de nouveau Heather, puis opina et recula d'un pas. Ouvrant grand la porte, elle leur fit signe d'entrer.

— Je suis Mme Croft. Comme je suis veuve, il faut que je sois prudente, vous comprenez. Mais je ne dis pas non à quelques pièces, et pour le bois, cela tombe à point.

Heather balaya du regard le minuscule salon. Une porte au milieu du mur du fond conduisait à une cuisine en appentis, avec une table en pin au centre. À droite de l'entrée, une autre porte conduisait à la chambre à coucher. Le foyer et la cheminée se trouvaient contre le mur du fond, à droite de la porte de la cuisine. Un peu plus loin, un étroit escalier montait à l'étage et disparaissait derrière la cheminée.

Après avoir fermé la porte d'un épais verrou en fer, Mme Croft désigna l'escalier.

— J'ai une chambre pour vous à l'étage, dit-elle. Vous pouvez aller y déposer vos affaires. La salle de bains se trouve à l'arrière de la cuisine.

Elle hésita une seconde, posa les yeux sur Breckenridge avant de se tourner vers Heather. Puis elle hocha la tête, comme si elle avait pris une décision.

— Vous êtes venus au bon moment. J'étais justement en train de préparer le dîner. Si vous voulez, je peux vous offrir un bon plat et un bon petit déjeuner, en plus de la chambre.

— Merci, sourit Heather, vraiment soulagée. C'est très aimable à vous.

Se souvenant de la somme qu'ils avaient donnée aux Cartwright, elle lui proposa la même chose.

Mme Croft était tout sourires.

— Cela me convient parfaitement, à condition que vous soyez sûrs de pouvoir me l'offrir.

Breckenridge, qui était obligé de se tenir tête baissée sous les poutres basses du plafond, grommela :

— Cela me paraît juste. Et je peux commencer à couper votre bois avant que la nuit tombe, si vous voulez.

Une petite flambée crépitait déjà dans l'âtre.

Mme Croft lança un regard vers la caisse de bois à côté de la cheminée, qui était à moitié remplie. Elle fit un vague geste de la main.

— Vous pouvez laisser cela à demain, dit-elle. d'après ce que j'ai compris, vous devez avoir marché toute la journée si vous arrivez de Gribton.

Avant leur départ, ils rempliraient sa caisse de bois.

Breckenridge baissa la tête plus bas encore.

— Demain matin, alors, dit-il.

Heather dut serrer très fort les lèvres pour ne pas sourire. L'air innocent qu'il essayait de se donner lui ressemblait tellement peu.

— Nous allons monter dans notre chambre, dit-elle.

Mme Croft acquiesça.

— Je sonnerai la cloche quand les plats seront sur la table.

Heather devança Breckenridge dans l'escalier. Au premier virage, elle se tourna vers lui et vit qu'il se contorsionnait pour la suivre. Elle n'avait jamais imaginé qu'il puisse être aussi difficile d'être si grand avec de si larges d'épaules. Sur le palier, elle se trouva face à une unique porte.

Derrière, elle découvrit une chambre de petite taille mais extrêmement propre. Les fenêtres du fond donnaient sur des prairies vallonnées qui s'étalaient à l'arrière du cottage. La chambre avait été construite au-dessus de la cuisine et s'étendait sous le toit du cottage et le talus surélevé juste derrière la bâtisse.

Un lit occupait le centre de la chambre. La tête était collée contre le mur sous la fenêtre, et les pieds étaient tournés vers celui où passait le conduit de la cheminée. Il y avait assez de place pour une petite commode avec des tiroirs et une table de toilette.

Heather traversa la pièce et posa son sac à côté de la commode.

Breckenridge avait fermé la porte et posé la main sur le conduit.

— Avec le feu qui brûle en bas, nous n'aurons pas froid, dit-il.

Il fit glisser les sacs de son épaule puis alla les poser à côté de la table de toilette.

Ils entendirent frapper à la porte. La voix de Mme Croft leur parvint à travers le battant.

— Je vous ai apporté un pichet d'eau chaude. J'ai pensé que vous aimeriez vous servir de la cuvette dans votre chambre.

Heather se précipita pour ouvrir à leur hôtesse et lui sourit.

— Merci, c'est très aimable, dit-elle.

Mme Croft leur tendit le pichet et s'essuya les mains sur son tablier bleu à rayures avant de se diriger vers l'escalier.

— De rien, répondit-elle.

Heather la regarda descendre les marches puis tendit la lourde cruche à Breckenridge. Il vint aussitôt l'aider et posa le récipient sur la table de toilette.

Heather referma la porte.

— Je me demande ce qui lui est arrivé, murmura-t-elle.

Breckenridge versa l'eau encore fumante dans la cuvette.

— Je pense que son mari la battait, dit-il.

Au ton de sa voix, il semblait avoir compris la réaction de Mme Croft lorsqu'elle l'avait vu. C'était la raison pour laquelle il s'était efforcé de paraître inoffensif. Heather ne révéla rien de ses pensées et accepta son invitation à utiliser l'eau chaude.

Après s'être débarrassée de la poussière de son visage et séchée avec la serviette suspendue au bord de la table de toilette, elle laissa la place à Breckenridge et partit inspecter le lit.

Elle tira sur la couverture pour examiner les draps, puis la rabattit et s'assit sur le matelas pour le tester.

— Les draps sont frais et le lit..., dit-elle en retirant ses bottines et en s'allongeant de toute sa taille, la tête sur l'oreiller. Le lit me semble confortable.

Rafraîchi à son tour, Breckenridge se tourna vers elle.

Elle ferma les yeux et poussa un long soupir de contentement. Maintenant qu'elle était allongée

sur une couche relativement confortable, que le dîner était en cours de préparation et qu'il n'y avait rien d'autre à faire... elle songea à la manière dont elle pourrait employer son temps.

Breckenridge déchiffra l'expression de son visage, aperçut le sourire qui animait ses lèvres et se sentit irrésistiblement attiré vers le lit. Ses jambes heurtèrent le côté opposé du matelas. Il avait envie, tellement envie, de tendre la main et de passer les doigts sur cette joue délicate...

Non, ce n'était pas sage. Il savait où la plus innocente des caresses pouvait le mener. Heather avait marché toute la journée. Mieux valait lui laisser le temps de reprendre son souffle avant de passer à la deuxième étape de son plan.

Son plan destiné à s'assurer qu'elle allait l'épouser.

Le moment venu, elle ne discuterait pas et accepterait avec joie sa demande.

Il excellait dans ce travail, il était fait pour ça. Nul besoin, donc, de se comporter en goujat en précipitant les choses : il avait le temps.

A contrecœur, il battit en retraite et s'assit au bord du lit. Puis il tira l'un de ses sacs à lui et en sortit la carte.

Pendant qu'il étudiait l'itinéraire à suivre, il entendait de temps en temps lui parvenir de la cuisine le bruit métallique d'une marmite ou celui, plus sourd, de la porte du poêle. Il se concentra sur la carte, essayant d'évaluer la distance qu'il leur restait à parcourir en tenant compte de la topographie et en ajoutant des heures de trajet. Il avait beau être concentré, une partie de lui guettait la respiration de Heather. Il savait qu'elle ne dormait pas.

— Nous sommes plus ou moins au milieu de ces cols, ici, dit-il. Encore une ou deux heures de montée et le reste du chemin se fera en descente. Si le Val se trouve là où vous le dites, nous devrions l'atteindre demain, mais pas avant le milieu de l'après-midi.

— Hmm.

Il comprit les sous-entendus dans sa réponse, et n'eut pas besoin de se torturer trop longtemps l'esprit pour savoir ce qu'elle pensait.

Les yeux tournés vers la carte, il entendit un autre bruit de ferraille provenant du bas de l'escalier. Il songea à Mme Croft et à la lueur d'inquiétude qui avait éclairé son regard. Il avait déjà vu cette étincelle, et savait ce qu'elle signifiait. Lorsque la réponse s'imposait à son esprit, il se demandait toujours comment et pourquoi un homme pouvait frapper une femme. Cette seule idée le rendait malade. Il connaissait sa propre force, s'était battu avec des hommes de sa taille assez souvent pour savoir les dégâts qu'un coup puissant pouvait faire... à un homme. Mais à une femme ?

L'idée de battre une femme, pourquoi, comment, dépassait simplement le cadre de son entendement.

Certes, il avait déjà croisé des femmes qu'il pouvait qualifier de véritables garces — celle qui lui avait appris la véritable valeur de l'amour lui vint à l'esprit — mais même si elles méritaient pleinement d'être punies, il avait toujours été d'avis de laisser le sort s'en charger.

D'après son expérience, le destin rattrapait la plupart des personnes malveillantes, et bien souvent de manière encore plus raffinée que ce qu'un être humain aurait pu imaginer.

Il pensa à la femme étendue sur le lit derrière lui. Elle et ses semblables... Même s'il connaissait d'elles le pire, s'il savait tout sur ces matrones rongées par l'ennui qui passaient leur temps à se déchirer entre elles et qui, sous de faux sourires, essayaient de l'attirer dans leurs lits, ces femmes appartenaient à son milieu, et le sentiment de protection qu'il ressentait à leur égard était naturel et inné. Il ne pouvait pas plus se détourner d'elles que de se débarrasser de son propre squelette. Son attitude à leur égard était profondément ancrée en lui.

Quant à Heather... tandis que son esprit se tournait plus résolument vers elle, il sentit quelque

chose monter en lui. Quelque chose d'inébranlable, de solide et d'implacable.

Il ne lèverait jamais la main sur elle et était prêt à tuer celui qui le ferait.

C'était une énigme sur les hommes de sa catégorie sociale — comme les Cynster et leurs semblables — à laquelle il n'avait jamais trouvé d'explication rationnelle. Ces derniers ne pourraient jamais au grand jamais être violents envers leurs femmes, mais répondraient sans hésiter avec une violence sans égal à quiconque les menacerait.

Breckenridge savait depuis des années que cette propension résidait en lui. Seulement maintenant, avec Heather, cette... émotion ? Non, mieux valait parler d'une attitude fermement ancrée. Eh bien, cette attitude prenait sa pleine et troublante mesure.

Malheureusement, se dire que ce qu'il ressentait était normal pour un homme comme lui ne l'aidait pas à gérer plus facilement ses pulsions.

Il sentit alors le lit s'enfoncer derrière lui. Breckenridge en déduisit que Heather s'était tournée pour faire une petite sieste. Puis le matelas s'enfonça encore plus et soudain, elle était là, tout près de lui. Elle se colla à son dos, pressant ses seins contre lui. Assise sur les talons, elle passa les mains autour de sa taille.

Sans réfléchir, il délaissa la carte pour emprisonner ses mains contre son torse.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

Il leva la tête, puis l'inclina légèrement sur le côté tandis qu'elle enfouissait son nez contre son oreille.

— J'essaie de vous séduire afin de mettre à profit l'heure que nous avons avant que Mme Croft nous appelle pour le dîner.

Son souffle chaud fut suivi par la douce caresse de ses lèvres. Puis elle se redressa et murmura contre son oreille.

— Est-ce que je m'y prends bien ?

Heather n'attendait pas de réponse, pas sous forme de mots. Elle agissait en se laissant guider à la fois par son instinct et son désir, sans savoir si Breckenridge était d'humeur joueuse. Si cette nuit devait être la dernière loin des contraintes de la société, il fallait qu'elle en profite.

Elle ignorait si, après avoir atteint le Val, Breckenridge accepterait de poursuivre leur liaison. Quoi qu'il en soit, leur aventure prendrait fin dès lors qu'il reprendrait la route de Londres, ce qu'il ne manquerait pas de faire dès qu'elle serait en sécurité sous le toit de Richard et de Catriona.

Breckenridge se tenait immobile. Il ne s'était pas vraiment figé mais...

En un clin d'œil, elle se retrouva allongée sur le dos. Elle le regarda tandis que, les bras pliés et les mains posées à plat de chaque côté de sa tête, il l'emprisonnait. Ses prunelles noisette parsemées de paillettes vertes et or la fixèrent.

— Vous pensiez exactement à cela ?

Manifestement, ses manœuvres de séduction avaient fonctionné.

— Je voulais savoir si...

Sans le quitter des yeux, elle se demanda si elle allait oser le dire, puis se lança :

— Vous avez dû rencontrer beaucoup de dames dans les bals et les soirées... des rencontres où le temps était compté, et où vous risquiez d'être découverts.

Tous deux ne partageraient jamais de tels moments. Si elle voulait savoir, il fallait qu'elle le lui demande maintenant. Elle tendit vers lui une main audacieuse et caressa sa joue jusqu'au coin de ses lèvres.

— Nous avons donc une heure devant nous..., continua-t-elle, le temps pour un ragoût de cuire. Je pensais... mais avec Mme Croft en bas de l'escalier, nous ne pouvons pas nous permettre de faire

beaucoup de bruit...

Voyant qu'il ne répondait pas mais attendait qu'elle finisse, elle lui lança un regard délibérément interrogateur et provocateur.

— Donc, que feriez-vous ?

Il prit un temps de réflexion.

— Premier point dont il faut tenir compte, dit-il, c'est que n'importe qui dans cette situation garderait ses vêtements.

Heather ignorait pourquoi cette idée l'excitait autant. Elle était pourtant certaine de préférer être nue avec lui, surtout en cette douce fin d'après-midi. Elle fit la moue.

— Je ne vois pas pourquoi cela serait si important dans le cas présent. Nous avons assez de temps pour nous rhabiller avant que Mme Croft fasse sonner sa cloche.

Lorsqu'il le voulait, son visage était transparent. Il afficha un air légèrement condescendant.

— Je croyais que vous vouliez vivre une expérience authentique. Et elle ne doit pas nécessairement être très rapide.

Un nouveau frisson d'excitation remonta le long de son dos.

— Eh bien, si vous insistez. Donc... ?

— Nous n'aurions pas non plus besoin d'un lit. Même si nous arrivions à trouver une chambre convenable, nous ne pourrions pas nous servir du lit, pas comme ça.

Elle fronça les sourcils.

— En effet. Donc...

Il roula sur le côté, descendit du lit, puis saisit la main de Heather pour l'inviter à se lever.

— Commençons par le début : la porte, dit-il.

Breckenridge l'entraîna vers la porte puis pivota contre le battant en enlaçant Heather, prit son visage entre ses mains et posa ses lèvres sur les siennes.

Il l'embrassa avec voracité. A pleine bouche.

Heather lui répondit avec la même impatience audacieuse, la même fougue éhontée.

Aucune dame raffinée de la bonne société n'aurait jamais été aussi directe. Aussi honnête.

Il prit sa bouche comme il en avait envie et elle la lui abandonna avec joie, le rejoignant ensuite dans un duel brûlant de langues.

Il ne tarda pas à ressentir le désir et la pointe de désespoir qui accompagnent ces moments exacerbés par leur caractère illicite.

C'était le charme de l'interdit qui le fascinait le plus.

Il connaissait si bien la théorie comme la pratique. Pourtant, avec Heather dans ses bras, tout lui paraissait différent, nouveau. Ce chemin bien balisé lui semblait inédit, excitant, captivant, alors que d'ordinaire il l'ennuyait parfois.

Il ne ressentit aucune forme d'ennui lorsqu'elle ouvrit largement sa veste et caressa son torse du plat de la main. Elle s'agrippa au tissu de sa chemise comme si elle avait voulu la lui arracher.

Etouffant un juron, il réfléchit aux options qui s'offraient à eux sans cesser de l'embrasser. Aussitôt, il comprit qu'il n'y en avait qu'une. Le lit était le seul meuble dont ils pouvaient se servir. Mais comment l'utiliser au mieux pour satisfaire la curiosité de Heather et parvenir à ses fins ?

Haussant légèrement les épaules, il s'abandonna à ses instincts de libertin et les laissa lui apporter une réponse.

Il retira ses doigts du visage de Heather mais refusa de mettre fin à leur baiser. D'un geste souple, il la souleva dans ses bras, fit quelques pas vers le lit, et, s'y asseyant, posa Heather sur ses genoux.

Elle remua pour lui faire face, mit les mains sur ses joues et l'embrassa furieusement en retour.

La soutenant d'un bras, et après un moment vertigineux pendant lequel le combat aurait pu prendre n'importe quelle tournure, il reprit le contrôle de leur baiser passionné. Sa main libre partit en exploration.

Elle se posa d'abord sur le visage de Heather pour lui donner le bon angle et prolonger ce baiser brûlant.

Dès que Heather fut pleinement absorbée par l'incendie provoqué par leurs bouches, il laissa sa main glisser lentement vers sa poitrine.

Il prit son sein ferme dans sa paume, le pressa légèrement... et lorsqu'elle gémit contre sa bouche, il entreprit de le masser, de le soupeser, de se l'approprier.

S'il n'en avait tenu qu'à lui, il aurait oublié le dîner, aurait dénudé ses seins et en aurait fait son festin. Mais Heather avait fixé les règles et il était volontaire et suffisamment expérimenté pour jouer pleinement son rôle.

Il caressa ses seins jusqu'à les sentir gonflés, pleins et lourds, jusqu'à ce qu'ils remplissent et tendent son corsage, et qu'elle se tortille sur ses genoux à la recherche d'un soulagement.

Soulagement qu'il n'était pas près de lui accorder, pas encore.

Libérant sa poitrine, il fit glisser ses doigts sur la courbe ferme de son ventre, puis descendit jusqu'à presser habilement sa main entre ses cuisses, à travers le tissu de ses jupes.

Heather retint son souffle, se cramponnant à la chaleur, à la passion de leur baiser pour ne pas se disperser. Breckenridge exerça une nouvelle pression avec ses doigts, plus dure, plus profonde, et la caressa de manière éloquente. Pleine de désir, impudique et exigeante, Heather souleva les hanches pour aller à sa rencontre. Sa robe et sa chemise formaient un écran entre sa chair et la main de Breckenridge, mais rien n'atténuait la sensation exquise que lui procuraient ses doigts. Cet homme en savait beaucoup trop sur son plaisir.

Haletante, elle essaya de s'arracher à son baiser, mais il la retint prisonnière de cet échange torride et des caresses qu'elle l'avait invité à lui prodiguer en maître, et auxquelles elle ne pouvait plus se soustraire.

Soudain, les doigts de Breckenridge l'abandonnèrent. Avant qu'elle puisse réagir, il passa la main sous ses jupes. Ses doigts effleurèrent son mollet et elle soupira.

Il lui donna tout ce qu'elle désirait — la lave et le feu, et ce jeu qu'il connaissait si bien. Jusqu'à ce que son corps lui fasse mal, qu'elle se sente vide, et qu'elle ait envie de lui, là. Il enfonça alors un long doigt en elle et elle explosa de plaisir.

Tous ses sens s'éparpillèrent dans une extase éclatante.

A mesure qu'elle revenait à elle, elle sentit les mains de Breckenridge s'affairer entre ses cuisses. Il entreprit de la caresser à l'aide de deux doigts, attisant en elle le brasier qu'il avait allumé. Et ce faisant il libéra ses lèvres.

Aussitôt, Heather passa les mains dans ses cheveux de jais et emmêla ses doigts dans ses boucles. Elle fit un effort pour soulever ses paupières alourdies de plaisir et contempla Breckenridge. Il regardait ailleurs...

Il avait remonté sa jupe jusqu'à la taille et reporté son attention sur sa main enfouie entre ses cuisses grandes ouvertes. Heather frémit en fermant les yeux.

— Voulez-vous la suite ? demanda-t-il.

Ces mots lui arrivèrent sous la forme d'un grondement sourd, comme détachés, mais la voix de Breckenridge était rocailleuse...

Elle commençait à reconnaître les inflexions graves du désir.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme.

Elle ouvrit les yeux les plongea dans les siens.

— Je veux tout. Je vous veux en moi, je veux que vous me preniez.

Elle le vit frémir et fermer brièvement les yeux. Il prit une courte inspiration ; il avait entendu sa requête malgré les battements qui résonnaient dans ses oreilles.

— Comment allez-vous vous y prendre ? demanda-t-elle.

Breckenridge retira les doigts de son sexe et releva ses jupes. Il la tenait toujours dans ses bras. Puis il se tourna vers le lit.

— Comme ceci, dit-il en la renversant à plat ventre sur les couvertures.

Puis il saisit ses hanches et les ramena vers lui.

— Mettez-vous à genoux.

Elle obéit aussitôt, sentant son regard dans son dos. Les fesses sur les talons, elle lui lança un regard par-dessus l'épaule, puis fronça les sourcils.

— Mais comment...

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa longuement, puis s'appuya sur ses épaules et plaça son bassin entre les chevilles de Heather.

— Oh ! dit-elle en prenant appui sur ses avant-bras.

— Comme vous dites, répondit-il en pétrissant d'une main ses fesses voluptueuses, tandis que de l'autre il défaisait les boutons de sa culotte.

Son érection, lourde et dure, surgit aussitôt. Il glissa une fois de plus ses doigts entre ses cuisses, puis se fraya lentement un chemin en elle, avec le sentiment d'être de retour chez lui.

Au paradis.

Elle émit un gémissement de contentement fébrile.

— Il ne faut pas faire de bruit, lui rappela-t-il.

Saisissant ses hanches, il se retira légèrement puis la pénétra lentement, en douceur. Comme il l'avait dit, ils n'avaient pas besoin de se presser.

Il fit durer le plaisir, prolongeant chaque caresse, chaque long coup de reins, jusqu'à ce que la tension soit à son maximum et qu'il atteigne le point de rupture.

Il savoura chacun des gémissements de Heather, dû même étouffer ses cris d'une main... car il était bien décidé à la faire crier.

De préférence son nom.

A chaque longue pénétration, il sentait monter quelque chose en lui. A chaque lente pression, tandis qu'il la possédait — mais qui possédait vraiment qui —, il avait l'impression que quelque chose de nouveau grandissait, une nouvelle partie de lui-même, une nouvelle facette qu'il ne connaissait pas.

Cet élément inédit, quel qu'il soit, s'épanouissait dans le plaisir, non seulement dans celui qu'il lui donnait et qu'elle manifestait si librement, mais encore plus dans la jouissance qu'il ressentait à chaque caresse de son corps somptueux.

Elle savait que c'était lui. Pour elle, il n'y avait que lui, et cela faisait vraiment la différence et ajoutait une dimension particulière et grisante à leur union, à cet acte qu'il avait accompli si souvent auparavant, et dans lequel il ne s'était jamais senti aussi investi.

Tandis qu'elle l'accompagnait dans ses mouvements qui s'accéléraient peu à peu, elle tourna suffisamment la tête vers lui pour qu'il voie son profil : ses yeux fermés, la béatitude qui se reflétait dans ses traits, le sourire sensuel qui étirait ses lèvres. Cette simple vue lui coupa le souffle.

Ils bougeaient de plus en plus vite, de plus en plus fort, montant ensemble vers l'extase.

Leur désir ardent gonflait.

Ils furent bientôt enveloppés par les bruits croissants de leur étreinte passionnée : le contact de leur peau, leurs respirations haletantes et entrecoupées, les soupirs assourdis qui glissaient entre leurs lèvres.

Une fièvre passionnée s'empara d'eux, les emprisonna entre ses griffes implacables et, impitoyablement, les entraîna avec elle.

Jusqu'à ce qu'ils luttent pour ne pas sombrer dans la folie, qu'ils soient désespérés, avides, au-delà du désir, si proches de cet abîme de sensualité sans l'avoir atteint...

Breckenridge poussa encore plus loin. Il se pencha vers elle, plaqua la paume de sa main contre ses lèvres et s'empara d'un sein, trouva la pointe dressée et la titilla tout en la pénétrant plus fort.

Elle cria puissamment en projetant son bassin vers lui. Le sexe de Heather se contracta et l'entraîna irrémédiablement vers l'extase. Il s'abandonna à son tour et la suivit dans cet instant de jouissance aveugle, de fureur torride, dans ce cataclysme de sensations où il sentit son esprit et son corps se dissoudre tandis que Heather gémissait de plaisir.

Ils explosèrent, tombant dans un gouffre de béatitude indescriptible.

Il s'effondra sur elle et glissa sur le côté.

Exténués, ils luttèrent tous les deux pour reprendre leur souffle.

Breckenridge réunit assez de force pour s'écarter d'elle puis roula sur le dos afin de recouvrir ses esprits.

Après quelques instants, elle roula à son tour et resta couchée à ses côtés.

Il considéra son beau visage juste au moment où elle prenait une inspiration et soufflait.

— C'était... merveilleux, dit-elle.

Il sourit et tourna les yeux vers le plafond. Il avait accompli sa mission et atteint son but.

Demain, ils arriveraient dans le Val. Ils seraient à l'abri chez Richard et Catriona.

En tant qu'invité, Breckenridge pourrait difficilement en son âme et conscience rejoindre le lit de Heather. S'il voulait la convaincre de l'épouser, c'était maintenant.

Et si, après coup, elle souhaitait renouveler l'expérience, il était plus que volontaire.

Car, d'après sa longue expérience, ils vivaient ensemble quelque chose de bien plus que merveilleux.

* * *

Ils somnolèrent quelques instants, puis se réveillèrent en entendant la cloche sonner au rez-de-chaussée. Ils se dégagèrent de leur étreinte et se levèrent, se lavèrent rapidement, puis ajustèrent leurs habits avant de descendre. Mme Croft dressait le couvert sur la table en pin de la cuisine.

L'odeur odorante de ragoût aiguisa l'appétit de Heather. Remerciant leur hôtesse, elle prit la chaise que la veuve lui désigna, entre la sienne et le tabouret en bout de table destiné à Breckenridge. Mme Croft lui décocha un regard en coin tandis qu'il prenait place. Il dit brièvement les grâces et s'assit à son tour. Pendant quelques instants, seul le bruit des cuillers dans les assiettes en métal retentit dans la pièce.

Heather remarqua que Breckenridge s'était recroquevillé et essayait de paraître moins imposant. Il garda les yeux baissés sur son assiette et, hormis quelques compliments sur le repas, ne prononça aucun mot.

Cette attitude sembla rassurer Mme Croft. Elle s'appliqua à manger son plat avec le même zèle silencieux.

Une fois son propre appétit apaisé, Heather chercha un sujet de conversation. A travers l'embrasure de la porte, elle aperçut un panier rempli de vêtements à raccommoder posé à côté du fauteuil de Mme Croft.

— Vous prenez des travaux de couture ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit la veuve. Il y a quelques manoirs dans les environs. J'étais couturière avant d'épouser Croft. C'est ainsi que je gagne ma vie à présent.

— Si vous voulez, après la vaisselle, je peux vous aider.

C'était l'une des rares choses que Heather savait faire : elle était une excellente couturière.

Mme Croft la regarda fixement, puis opina.

— Si vous voulez, je ne dis pas non.

Elle désigna la pile dans le panier.

— Il faut que je termine ce travail au plus vite, précisa-t-elle.

Heather passa une soirée étrangement agréable assise au coin du feu à coudre des ourlets et à raccommoder. Breckenridge était remonté dans l'estime de Mme Croft en se proposant de faire la vaisselle afin que Heather et elle puissent commencer leurs travaux de couture.

Un peu plus tard, il avait passé la tête dans l'embrasure de la porte et avait demandé à la veuve de lui montrer où se trouvaient la hache et le bois.

— Je me lèverai de bonne heure pour remplir votre panier avant de partir, expliqua-t-il.

Mme Croft n'était plus aussi méfiante à son égard. Elle se leva et alla lui montrer où se trouvaient les outils, puis revint s'asseoir près de Heather.

Breckenridge suivit la veuve dans le salon. Il resta dans l'ombre à les regarder quelques instants et contempla Heather, penchée sur son ouvrage, occupée à coudre de minuscules points sur la chemise d'un dandy. Elle paraissait se complaire étrangement dans ces travaux domestiques.

Esquissant un sourire, il bougea un peu pour attirer l'attention des deux femmes, puis inclina la tête.

— Je monte me coucher, dit-il. Bonne nuit.

Elles le saluèrent.

Avant de s'engager dans l'escalier, il sourit de nouveau en songeant au tableau qu'il venait de quitter devant le feu de cheminée. Lorsqu'il entra dans leur chambre, il souriait toujours.

Heather se sentait très détendue en cousant. Peut-être était-ce dû au plaisir de faire quelque chose d'utile de ses mains, ou bien le fait de savoir que, dès qu'elle aurait terminé, Breckenridge l'attendrait dans leur confortable lit. Elle se sentait heureuse, sans pouvoir vraiment se l'expliquer.

* * *

Une demi-heure de travail laborieux plus tard, Mme Croft et elle avaient vidé la corbeille.

— Bien ! dit Mme Croft en admirant les vêtements soigneusement pliés comme si elle était étonnée du travail accompli. Je dois avouer que vous êtes très douée pour la couture. Je vous remercie du fond du cœur...

Sa voix mourut et Heather la regarda d'un air interrogateur.

Mme Croft demanda alors timidement :

— Votre mari... c'est un homme bon, n'est-ce pas ?

— Un homme très bon, répondit Heather sans l'ombre d'une hésitation.

— Eh bien, j'avais aussi un bon mari. Croft était un simple bûcheron, mais il avait un grand cœur.

Elle serra les lèvres.

— Mon précédent mari, en revanche... c'était une canaille. Tout en sourire, mielleux et beau, mais son cœur était noir. J'ai connu le mauvais, mais je sais aussi reconnaître le bon quand je le rencontre. Votre mari est beau comme le péché, mais son cœur est vrai. Si vous êtes une femme sage, vous vous accrocherez à lui et ne le laisserez pas partir.

Heather sourit, mais ne put se résoudre à mentir. Elle avait l'intention de quitter Breckenridge avec la même désinvolture que celle qu'il adopterait certainement pour mettre un terme à leur liaison.

— Merci, murmura-t-elle. Il vaut mieux que je monte le retrouver.

Mme Croft hocha la tête.

— A demain, dit-elle.

Heather prit la bougie que la veuve lui tendait et abrita soigneusement la flamme en gravissant les marches.

La porte de leur chambre était restée entrouverte. Elle la poussa du coude et aperçut Breckenridge, étendu sous les couvertures.

Il ne dormait pas et se tourna vers elle tandis qu'elle fermait le battant.

— Mme Croft est désormais convaincue que vous avez bon cœur, lui dit-elle en posant la bougie sur la commode.

Il lui sourit tandis qu'elle se déshabillait rapidement. Elle réfléchit quelques secondes à l'idée de garder ou non sa chemise, puis la passa par-dessus sa tête avant de souffler la bougie et de se glisser sous les couvertures. Breckenridge les souleva pour l'aider à se coucher près de lui.

Elle se blottit à ses côtés et découvrit, comme elle l'espérait, qu'il était nu, lui aussi. Elle se lova davantage et soupira de bonheur en sentant la chaleur de son corps l'envelopper. Etre peau contre peau avec lui était une sensation aussi apaisante que tentatrice. Elle sentit plus qu'elle entendit son rire grave. Puis il passa le bras autour de ses épaules et l'attira plus près de lui encore. Heather posa la joue sur son torse, se laissa gagner par sa force et bercer par son étreinte.

Le paradis. Elle était certaine que l'on pouvait qualifier ainsi ces plaisirs-là.

Elle sentit la mâchoire de Breckenridge sur ses cheveux au moment où il déposa un baiser sur son front.

— Dormez, maintenant. Nous avons encore une grande journée devant nous.

Elle réfléchit quelques instants à sa requête, analysa la tension subtile qui se propageait lentement dans les muscles de Breckenridge, tension qu'elle avait sentie dès qu'elle était entrée dans la pièce. Elle leva les yeux pour regarder son visage baigné par le clair de lune.

— Je n'ai pas vraiment sommeil. Je préférerais continuer à explorer.

Elle fut elle-même surprise par la facilité avec laquelle elle avait formulé cette demande indécente. Pourtant, avec lui, elle se sentait rassurée, sûre d'elle. Leur relation rendait acceptable une telle franchise, et déplacé sinon absurde de se contenter de quelques allusions déguisées pour évoquer la passion qu'ils partageaient.

En croisant son regard voilé, Heather comprit que Breckenridge serait heureux de la satisfaire.

* * *

Un rayon de lune éclaira le visage de Heather. Breckenridge lut dans ses prunelles toutes ses attentes et sa certitude qu'il y répondrait, suivies de son étonnement en s'entendant s'exprimer de la sorte.

Il leva une main et prit son visage en coupe pour l'embrasser, s'empara avec délicatesse de la

douceur de ses lèvres, partit à la rencontre de sa langue, l'entraîna dans un échange évoluant au rythme des battements de leurs cœurs.

Un échange qui s'intensifiait progressivement, cadencé par cette pulsation primitive née sur la vague du désir.

Il lutta pour retenir la morsure de la passion, afin de lui donner un plaisir pur, sans retenue, sans restrictions.

Elle voulait savoir, il allait lui montrer.

Il l'emmena dans un univers de débauche sensuelle alimenté par les caresses et le toucher, par une exploration intime. Il la guida à travers des vallées de joies intenses, où leur ardeur courait de manière si voluptueuse qu'elle inondait leurs sens et la laissa chancelante.

Ses sens à lui étaient trop entraînés pour vaciller. Et pourtant, il eut un instant le souffle coupé et s'en émerveilla.

Lorsqu'il roula sur elle en saisissant ses fesses à pleines mains pour la caler sous lui, écartant largement ses cuisses, il refréna l'envie de se repaître sans réserve de son corps.

Il avait des projets, des plans qu'il était bien décidé à suivre. Penché au-dessus de Heather, il continua de sillonner sa bouche, de contrôler son rythme, tout en sachant au fond de son âme qu'il était sur la bonne voie.

Il frayait avec des émotions qu'il n'avait jamais invitées auparavant. Elles le traversaient de part en part, se teintaient et s'intensifiaient, investissaient chacune des caresses qu'il posait sur Heather d'une charge séductrice pour mieux la fasciner, d'une charge possessive pour mieux la retenir.

Ce soir, ils apprenaient tous les deux.

L'amant expérimenté qui faisait partie intégrante de son être, la partie la plus cynique et la plus blasée, sut reconnaître cet aspect nouveau et l'observa avec une méfiance sans mélange.

La meilleure part de lui-même, celle qui constituait l'homme derrière sa réputation, était trop occupée à savourer son plaisir croissant, les splendeurs aiguës de leur passion.

Sans quitter sa bouche, il courba l'échine et la pénétra lentement, profondément, facilement.

Elle l'accueillit tout entier, se cambrant dans une supplication muette, fiévreuse, déjà prête.

Prête à tout donner, à s'abandonner, à réclamer.

Ce qui suivit avait un goût divin, bien au-delà du simple plaisir.

Heather l'accompagnait aveuglément là où il voulait l'emmener. Elle n'était plus elle-même, mais une créature submergée, inondée de désir tandis qu'elle répondait à l'étreinte de Breckenridge, qu'elle ondulait et s'accrochait à lui pour partager ce plaisir indicible... avec lui.

Ils bougèrent de concert, unis et guidés par la passion, liés par un ruban d'émotions plus fort que de l'acier.

Si elle l'avait pu, elle aurait examiné de plus près ce lien élémentaire, mais ses sens et son esprit étaient tout entiers emportés dans le cataclysme que Breckenridge lui faisait vivre.

Ses lèvres restèrent collées aux siennes tandis qu'il buvait ses gémissements inarticulés. Il se tenait sur les coudes et l'emprisonnait sous ses larges épaules et son buste vigoureux. A chaque coup de reins, les poils de son torse venaient exciter ses seins dressés. Il avait calé ses hanches entre les cuisses de Heather et cloué son corps au lit, l'obligeant à s'abandonner, à accueillir en elle son sexe dur. Chaque fois, il se retirait légèrement avant de la pénétrer de nouveau avec force, plus profondément encore.

L'amenant irrémédiablement vers l'extase.

Elle ne pouvait plus respirer. Rien d'autre ne comptait que cette communion des sens.

Breckenridge n'avait jamais été aussi absorbé, n'avait jamais ressenti un tel abandon. D'ordinaire, une partie de lui restait attentif à son environnement, en alerte, sur ses gardes... mais pas ce soir. Pas avec elle.

Il se sentait pris au piège, tout comme elle.

Ils bougeaient avec une harmonie qu'il n'avait jamais connue auparavant, jamais expérimentée, et à laquelle il n'avait même jamais rêvé.

Sous les couvertures, leurs corps dansaient dans le noir, unis dans un désespoir ardent tandis que leur désir s'intensifiait à chaque instant.

De longs baisers voraces alimentaient leur passion jusqu'à ce qu'elle se déchaîne. Leurs caresses incontrôlées faisaient toujours grandir la soif qu'ils avaient l'un de l'autre.

Jusqu'à ce que leurs corps se cabrent, s'agrippent.

Et qu'ils soient projetés ensemble vers le sommet.

Désespérés, haletants, ils frémirent et se cramponnèrent l'un à l'autre, tandis que Breckenridge s'enfonçait une dernière fois en elle.

Le plaisir déflagra sur eux, indescriptible, étincelant. Il se propagea dans leurs corps, dans leurs veines.

Et ils explosèrent ensemble. Se fractionnèrent. Perdirent pied avec la réalité... puis l'orgasme les emporta.

Ils flottèrent doucement et revinrent lentement sur terre, vers une réalité qui avait changé.

* * *

Breckenridge resta au-dessus d'elle, mettant fin à leur baiser. Leurs corps avaient cessé de bouger et leurs muscles se mirent à trembler.

A cet instant, il sut. Il eut un moment de lucidité. Derrière les halètements de leurs respirations, il entendit la vérité. Il la reconnut.

Il avait essayé d'attraper Heather, de la capturer par le désir afin qu'elle se languisse de lui et qu'elle en demande plus. Afin que, lorsqu'il lui demanderait sa main, elle ne puisse qu'accepter cet avenir de plaisir constant.

Il avait essayé de tisser un filet dans les mailles soyeuses de la passion, dans lequel il pourrait la retenir.

Il avait essayé de la piéger, mais il n'avait pas imaginé être piégé à son tour.

Et pourtant, il l'était.

Tandis que cette révélation s'abattait sur lui, il fut envahi par une sensation de satiété mêlée d'une sérénité qu'il n'avait jamais connue.

Il ne pouvait pas résister.

Avec un grognement sourd, il rassembla assez d'énergie pour se soulever et s'effondrer à moitié sur elle tout en la tenant dans ses bras.

Car telle était sa place.

C'était là qu'il devait se trouver.

Fermant les yeux, il rendit les armes.

* * *

La lune s'élevait dans le ciel quand McKinsey entra dans Kirkland sur le dos d'Hercules.

Il avait retrouvé la trace des deux fugitifs à New Bridge. Ils avaient quitté la route de Glasgow et, pour une raison qu'il ignorait, continué dans cette direction.

Heureusement, étant donné l'heure tardive à laquelle il avait trouvé leur trace, le chemin qu'ils avaient emprunté ne présentait que quelques embranchements et était bordé de nombreuses petites fermes.

McKinsey avait pu s'enquérir de la progression des fugitifs sans perdre trop de temps et avait hâté le pas. Le couple était à pied ; malgré son avance il ne pouvait pas être loin.

Mais la tombée de la nuit avait contraint McKinsey à ralentir. La route était trop raide et il faisait trop noir pour continuer de progresser. Il fit une pause, observa la longue route étroite devant lui et aperçut les lumières de ce qui paraissait être une auberge au milieu de quelques cottages. Avec un soupir, il s'y engagea lentement.

Il y dormirait et se lèverait aux premières lueurs de l'aube. Il fallait qu'il inspecte les environs et qu'il s'assure que le couple était passé par ce chemin, qu'il avait traversé Kirkland et continué tout droit. Après avoir perdu sa trace ce matin, il ne pouvait plus se risquer à dresser des hypothèses hasardeuses.

Mais il aurait aimé savoir où les deux jeunes gens se dirigeaient et pourquoi.

A l'heure qu'il était, la réputation de Heather Cynster était irrémédiablement ruinée. Dès que cela serait confirmé, sa mère aurait enfin obtenu ce qu'elle voulait, et lui et les siens seraient de nouveau en sécurité. Mais cela n'avait pas fait partie de ses plans.

Les plans les mieux élaborés... finissaient souvent par s'effondrer.

Surtout lorsque des femmes y étaient mêlées.

Il n'avait jamais voulu aucun mal à cette stupide fille, mais il avait bien l'intention de la suivre, la rattraper et s'assurer qu'elle était en sécurité — soit avec le goujat opportuniste qui l'accompagnait, soit avec lui.

C'était à elle d'en décider.

En approchant de l'auberge, il formula un vœu. Demain, d'une façon ou d'une autre, il allait s'affranchir de ses péchés. Il retrouverait les fugitifs et découvrirait alors ce que la destinée, cette déesse capricieuse, avait prévu pour Heather Cynster, et par conséquent pour lui.

Chapitre 13

Ils prirent congé de Mme Croft peu après le lever du soleil.

Réveillée par la lumière spectrale de l'aube, Heather avait trouvé le lit vide à ses côtés. Presque aussitôt, elle avait entendu le bruit caractéristique d'une bûche fendue sous les coups d'une hache.

Elle avait fait le lit, s'était lavée, habillée, et avait empaqueté leurs affaires avant d'aller rejoindre Mme Croft qui s'affairait devant le poêle dans la cuisine. Breckenridge était déjà installé sur son tabouret et sirotait une tasse de café fumante.

Heather les salua d'un air jovial et alla s'asseoir sur l'autre chaise. Mme Croft ne tarissait pas d'éloges sur les qualités de Breckenridge, et Heather comprit qu'il avait dû lui couper du bois pour une semaine.

Ils avaient quitté la veuve en d'excellents termes. Heather avait approuvé le généreux pourboire que Breckenridge avait laissé sur la table de toilette dans leur chambre.

Ils prirent la direction de Craigdarroch par une matinée qui s'annonçait belle, malgré la brume qui s'accrochait encore aux sommets les plus proches et enveloppait tel un linceul la route au-dessus d'eux.

Breckenridge avait saisi la main de Heather, et elle refréna l'envie de souligner que le chemin était régulier et qu'elle ne risquait pas de glisser.

En réalité, elle ignorait pourquoi il tenait tant à lui donner la main, mais elle appréciait ce contact. Tout en avançant, elle aimait sentir ce lien qui les unissait, cette proximité implicite.

Une centaine de mètres plus loin, une idée lui traversa l'esprit : la façon dont il lui tenait la main avait quelque chose de possessif. Chez un homme comme Breckenridge, ce geste, inconscient ou volontaire, prouvait qu'il la voyait, de manière typiquement masculine, comme une femme qui lui appartenait.

Une partie d'elle-même n'y voyait pas d'inconvénient.

Etant donné son aversion naturelle pour les mâles protecteurs, et donc arrogants et despotiques comme ses frères ou ses cousins, elle trouva étrange de ne pas réagir plus violemment à cette idée.

Etrange, mais d'une certaine façon rassurante.

Leur copieux petit déjeuner composé de porridge et de miel leur tint bien au corps tandis qu'ils marchaient d'un pas vif et régulier. Comme Breckenridge l'avait prévu, le chemin montait sur plusieurs miles, serpentait le long des collines et à travers une grande étendue de forêt. Ils s'arrêtèrent en haut d'une crête et contemplèrent la route qui descendait lentement vers une verte vallée. Au loin, une autre bande de collines barrait une ligne d'horizon mauve striée de brouillard.

— Ce sont les collines que l'on voit derrière le Val, commenta Heather.

Elle baissa le bras, chercha l'extrémité de la vallée, puis désigna de nouveau un point.

— Le Val se trouve ici, mais nous ne pouvons pas voir le manoir à cette distance.

Breckenridge hocha la tête. Tandis que Heather scrutait l'horizon à la recherche de points de repère familiers, il regarda en arrière et se figea.

De là où ils se tenaient, il ne distinguait pas la route qu'ils avaient empruntée dans la matinée. En revanche, il pouvait voir tout le chemin jusqu'aux abords de Moniaive.

Et le cavalier qui trotta d'un pas confiant sur leur trace.

Plus précisément, l'homme évoluait sur le même sentier étroit qu'ils avaient suivi. Or ils s'étaient enfoncés profondément dans la campagne, sans jamais croiser personne sur cette route...

Breckenridge reprit la main de Heather.

— Venez, il est temps de partir.

Elle posa sur lui un œil étonné, mais se remit en route sans rien dire.

S'il pouvait voir cet homme, ce dernier pouvait les voir, lui aussi. Mieux valait gagner le Val aussi vite que possible. Avec Heather à ses côtés, il ne pouvait pas avancer plus vite, mais il leur imposa un bon rythme qu'elle tint sans broncher.

Elle lui décocha de longs regards en coin, puis finit par lui demander :

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous vu ?

Il se tourna brièvement vers elle, envisagea de ne pas lui répondre ou de lui mentir, puis se résigna.

— Un homme à cheval. Un très bon cheval.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous croyez qu'il s'agit du *laird* ?

Elle tendit aussitôt le cou pour se retourner, mais il la tira en avant.

— Il est loin encore. Il vient de quitter Moniaive, je pense. Et je ne peux pas dire que ce cavalier est notre homme. Il est plus facile de reconnaître la qualité de sa monture, mais l'homme est très brun, et semble très grand.

— Et il est assez riche pour posséder un bon cheval, ajouta Heather.

Il hocha la tête et accéléra le pas, à tel point qu'elle pouvait à peine le suivre.

— Nous sommes passés devant plusieurs grands domaines, tenta de se rassurer Heather. Mme Croft a dit qu'il y en avait quelques-uns dans la région. Ce cavalier peut très bien être un homme du pays. Mais même ainsi, je préférerais ne pas le croiser dans un lieu aussi désert.

Un peu plus loin, elle reprit la parole, comme Breckenridge s'y attendait.

— Et si nous..., commença-t-elle.

— Non. Nous n'allons pas lui tendre un piège, ni trouver un endroit pour le voir passer au cas où il s'agirait de notre homme.

Il lui lança un regard d'avertissement.

— Nous devons nous concentrer sur notre objectif : arriver en sécurité dans le Val.

Il n'était pas prêt à laisser un bandit potentiel s'interposer entre eux et cet objectif.

Il portait un pistolet dans la poche de sa veste. Il était fin prêt, mais si jamais il devait le sortir et le pointer vers leur poursuivant... ce scénario comportait trop d'inconnues. Et si le cavalier avait lui aussi un pistolet, ou pire, un fusil ?

S'il n'en avait tenu qu'à lui, il aurait fait ce que Heather lui avait demandé. Mais en sa présence, il ne pouvait pas entreprendre une action susceptible de la laisser sans protection ; il ne pouvait pas risquer de se battre avec un homme à cheval, surtout si ce cavalier était leur homme et si

Breckenridge perdait le combat.

C'était contre sa nature de courir mais...

Il jaugea Heather.

— Dites-moi si je marche trop vite pour vous. Nous allons marcher sans nous arrêter. Nous pourrions manger en marchant.

Elle soutint ses yeux quelques instants, puis, à sa grande surprise — il s'attendait à ce qu'elle proteste, ou au moins émette un commentaire acerbe — elle hocha la tête et fixa le chemin devant elle.

— Très bien, dit-elle, je peux tenir ce rythme longtemps.

Il approuva puis continua d'avancer à grands pas, tenant sa main encore plus fermement.

Elle avait été tentée d'insister, puis elle avait croisé le regard de Breckenridge, senti la pression sur ses doigts... et elle avait compris. Il veillait sur sa sécurité. Au lieu de la protéger de la réalité et de lui cacher la menace potentielle qui les suivait, au lieu de lui mentir et d'inventer une histoire, comme ses frères l'auraient probablement fait, il l'avait traitée comme une adulte raisonnable en lui faisant part de sa découverte et de ses déductions.

Pour cette raison, elle se sentait dans l'obligation de lui faciliter la tâche en répondant à ses attentes.

Manifestement, le fait que Breckenridge soit devenu intime avec elle avait modifié sa façon de la percevoir ; il ne la voyait plus comme une écolière.

Heather ne pouvait pas s'en plaindre. De plus, si elle se fiait à la sagesse féminine, comme celle dont faisaient preuve des femmes comme lady Osbaldestone et sa tante Helena, duchesse douairière de St. Ives, la meilleure façon de remercier un homme comme Breckenridge lorsqu'il améliorait son comportement était de le récompenser.

Cinq pas plus loin, Heather s'arrêta brusquement. Breckenridge se retourna aussitôt et braqua ses prunelles noisette sur elle. Elle s'avança vers lui, prit son visage entre ses mains et l'attira à elle pour l'embrasser.

Malgré la situation, il lui répondit à la manière d'un chien affamé. Mais il se contrôla très vite et recula d'un pas.

Heather mit fin à leur baiser. Très fière d'elle, elle ouvrit les yeux, et vit le pli soucieux qui barrait le front de Breckenridge.

— Pourquoi m'avoir embrassé ? demanda-t-il.

Elle lui sourit franchement.

— Juste pour vous remercier.

Elle se remit aussitôt en chemin.

En deux enjambées, il l'avait rattrapée. Il la fixa un instant et elle sentit son regard peser sur elle... puis il scruta le paysage devant lui en soufflant.

Il saisit de nouveau sa main et reprit son rythme soutenu.

Le sourire aux lèvres, Heather lui emboîta le pas, ravie.

* * *

Ils atteignirent le premier glissement de terrain un mile plus loin. Depuis le haut de la colline, le chemin descendait, encore plus abrupt que lors de la montée, plus creusé par le dégel et les précipitations de printemps, plus rongé par l'érosion et les eaux de ruissellement.

— Faites attention, dit Breckenridge en s'arrêtant.

Il avisa les pierres dessoudées, et l'éboulis qui avait dévalé la colline pour recouvrir le chemin. Il avait déjà traversé des amas de pierres à l'occasion de ses randonnées dans le Peak District et savait comment procéder.

— Marchez autant que possible dans mes pas, dit-il.

Sans lâcher la main de Heather, il avança prudemment.

Ils glissèrent une ou deux fois mais atteignirent l'autre côté sans encombre.

Heather souffla de soulagement en regardant la portion instable qu'ils venaient de traverser.

— Cela pourrait ralentir un cheval, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il approuva.

— Il faudra qu'il soit extrêmement prudent, mais l'éboulis n'est pas assez important pour arrêter un cheval. L'animal ne voudra pas passer, mais cela dépend surtout de l'entraînement du cavalier, et de sa relation avec l'animal.

— Si le cheval lui fait confiance...

Le deuxième glissement de terrain se trouvait un demi-mile plus loin. L'amoncellement était un peu plus large que le précédent.

— S'il nous suit toujours, dit Breckenridge, rassuré, une fois qu'ils l'eurent traversé, cela ne pourra que le ralentir.

* * *

Ils se remirent en route. Le soleil montait dans le ciel tandis que leur route se détériorait, à tel point qu'un cavalier n'aurait pas pu l'emprunter. Pas s'il tenait à son cheval. Autour d'eux, le printemps semblait bien décidé à s'installer, et à arracher la terre aux griffes ternes de l'hiver. Des hirondelles et des alouettes tournoyaient dans le ciel. Ils entendirent un coucou chanter au fond des bois qui formaient une épaisse barrière verdoyante devant eux.

Le chemin partait droit entre les arbres. Les buissons étaient denses et de plus en plus hauts à mesure qu'ils s'éloignaient des sommets plus désolés. Breckenridge regarda en arrière à plusieurs reprises, mais les boucles du chemin empêchaient de voir si leur poursuivant était toujours derrière eux.

Ils atteignirent bientôt une intersection. Une route plus large se divisait en deux, bordée de part et d'autre des mêmes bocages.

— Je pense qu'il faut prendre à droite, dit Heather. Si mes souvenirs sont bons, nous devrions trouver un petit lac de l'autre côté de la route, un peu plus loin.

Breckenridge consulta la carte, puis approuva.

Ils avaient marché à un bon rythme et traversé des endroits suffisamment impraticables pour ralentir le cavalier. Pourtant, Breckenridge redoubla de prudence lorsqu'ils s'engagèrent sur la route beaucoup plus large et praticable.

Le lac dont Heather se souvenait apparut bientôt à travers les arbres sur leur gauche. Long et étroit, il bordait le chemin. La route longeait ses rives en direction du nord-ouest.

Breckenridge résista à l'envie de se retourner. Il était capable d'entendre un cavalier à bonne distance ; le cas échéant, ils auraient le temps de se mettre à couvert. Avec tous les épais buissons qui bordaient le chemin, ils trouveraient un bon endroit où se cacher.

Il ignorait si le cavalier était à leurs trousses ou s'il avait bifurqué, mais ses sens restaient en alerte. Jamais il ne s'était senti autant sur les nerfs et poussé par un tel instinct de protection. Si la partie la plus raisonnable de son être savait que sa réaction était due à la présence de Heather à ses

côtés, et que c'était elle — la femme qu'il avait formellement choisie pour être sa future épouse — qui était en danger, la plus instinctive de son esprit ne voulait pas trop creuser les implications qui en découlaient.

Il voulait simplement l'emmener en lieu sûr, dans le Val.

Heather marchait d'un pas régulier à ses côtés, aussi vite qu'elle le pouvait. Croyait-il qu'elle ne percevait pas la tension qui le tenaillait ? Son visage avait beau être impénétrable, comme taillé dans la pierre, ses traits austères étaient encore plus durs et aiguisés que d'ordinaire.

Il était complètement absorbé par la menace qui les guettait.

Heather n'était pas inconsciente du péril mais, avec Breckenridge à ses côtés, elle gardait les idées claires. Si le danger les rattrapait, elle devait être capable de réfléchir et de réagir afin que Breckenridge ne commette pas d'imprudences ou d'acte de bravoure inutile.

Ce qu'il ferait pourtant certainement si les circonstances le justifiaient à ses yeux.

L'ironie de la situation ne lui échappa pas. Tandis qu'ils avançaient côte à côte par cet après-midi ensoleillé, Heather se souvenait clairement de ce qui l'avait amenée dans le salon de lady Herford, cette nuit fatidique, à peine une semaine plus tôt.

Elle était à la recherche d'un héros.

Et elle en avait trouvé un.

Breckenridge n'était vraiment pas celui qu'elle espérait trouver, mais il n'en restait pas moins un héros.

En revanche, il n'était pas *son* héros. Il ne l'était là que temporairement, et non pour la vie. Une fois qu'elle serait en sécurité dans le Val, ils se sépareraient, et le lien qui les unissait à présent serait rompu.

Pourtant, dans le cas présent, elle appréciait le héros qu'elle avait.

Ils finirent par dépasser le long lac étroit et marchèrent en silence. La route sortit des arbres pour traverser un espace dégagé et s'enfonça un peu plus loin dans un bois sur leur gauche.

La route se nivela. Un toit surgit devant eux, entre les arbres, puis un autre également de l'autre côté du chemin.

— Nous devons être à Knockgray, déclara Heather en accélérant le pas, consciente qu'elle devait se dépêcher. Lorsque nous l'aurons atteint, l'entrée du Val sera tout près.

Breckenridge scruta le chemin derrière eux tandis qu'ils entraient de nouveau dans l'ombre de la forêt. Il n'y avait aucun bruit, aucun martellement de sabots, et pourtant ses sens en alerte résonnaient en lui comme une sonnette d'alarme.

Il n'aperçut rien entre les arbres, au-delà de l'étendue dégagée. Breckenridge fit de nouveau face à la route et avança à grands pas. Encore un petit bout de chemin et Heather serait en sécurité.

Ils traversèrent le petit village à la hâte. Un couple de fermiers qui se trouvaient dans leur jardin tournèrent la tête à leur passage et les regardèrent avant de reprendre leur labeur.

— Par ici, dit Heather en désignant sur la gauche un chemin étroit qui menait à une pente.

Tout au bout, la voie se transformait en une allée pavée.

— C'est là ! s'écria Heather en tendant la main.

Breckenridge leva les yeux. Ce qu'il aperçut lui apparut de prime abord comme l'entrée d'une autre route juste en face de celle sur laquelle ils se trouvaient. Après avoir parcouru quelques mètres, il comprit qu'il s'agissait d'une allée dont l'entrée était balisée de part et d'autre par des cairns en pierre sèche lui arrivant à hauteur d'épaule.

Plus ils descendaient, laissant Knockgray derrière eux, et plus il devenait évident que l'allée en face d'eux correspondait à l'entrée d'un grand domaine privé. Des murs de pierre bien entretenus

s'étendaient de chaque côté, et les terres qu'ils abritaient paraissaient prospères, bien plus que celles de toutes les fermes devant lesquelles ils étaient passés.

— C'est la route qui mène à Ayr, lança Heather presque gaiement lorsqu'ils atteignirent l'intersection. Carsphairn, le village, se trouve par là, dit-elle en désignant un point vers leur droite, et Ayr est plus loin par là. A gauche, il y a New Galloway.

Breckenridge essaya de se repérer mentalement, par rapport à ce qu'il savait de la carte. La main de Heather dans la sienne, il l'entraîna vers la route.

— A quelle distance se trouve le manoir ? demanda-t-il comme s'il sentait toujours un danger imminent.

— Carsphairn Manor est à environ deux miles, dit-elle en se tournant vers lui.

A l'entrée de l'allée, il regarda derrière lui.

Le chemin était tellement droit que Breckenridge voyait le sommet de la colline, jusqu'au croisement de la route qui passait par Knockgray.

Heather lui serra les doigts.

— Inutile de vous inquiéter, dit-elle, nous sommes arrivés.

— Il nous reste encore deux miles à parcourir, souligna-t-il.

— C'est vrai, fit-elle d'un ton amusé, mais Catriona étant qui elle est, aucune personne animée de mauvaises intentions n'oserait nous suivre dans le Val.

Cette réponse intrigua Breckenridge.

— Qui est exactement Catriona ?

Heather sourit largement.

— C'est la Dame du Val. Pour ceux qui ne savent pas ce que cela signifie, on pourrait dire que c'est une sorte de sorcière.

Elle lança vers Breckenridge un regard en coin.

— Une sorcière très puissante, précisa-t-elle.

— Et ceux qui le savent, que disent-ils d'elle ?

— Ils disent que c'est la dame qui veille sur le Val et qui assure prospérité et sécurité à tous ses habitants.

— Nous ne sommes pas des habitants du Val.

— Je fais partie de sa famille et vous me protégez. Croyez-moi, cela nous met sous sa protection.

Breckenridge fit la moue mais ne discuta pas. Pour autant, il n'aurait baissé la garde sous aucun prétexte, même celui d'une sorcière bienveillante.

Ils parcoururent quelques centaines de mètres vers l'ouest. Puis le chemin, une route de bonne qualité, déviait autour d'une petite colline vers le sud. Au détour du virage, ils seraient hors de vue de tout poursuivant.

Heather avança à grands pas vers le virage, impatiente.

Breckenridge lâcha sa main et la laissa continuer seule sur quelques mètres. Guidé par son instinct, il se tourna pour scruter la route qu'ils avaient parcourue jusqu'à l'intersection de Knockgray...

Il aperçut le grand cavalier aux cheveux noirs assis sur son destrier au sommet de la route, le regard braqué sur eux.

Breckenridge n'eut pas besoin de le voir de plus près pour savoir que c'était l'homme qui les avait suivis. C'était le même cavalier qu'il avait vu un peu plus tôt. Et maintenant... la posture de l'homme témoignait de manière criante son intérêt pour eux.

Il s'agissait très certainement du mystérieux *laird* à l'origine de l'enlèvement de Heather.

Il correspondait en tout point à sa description. Non seulement par son physique, mais dans son ensemble. Son immobilisme était menaçant. Breckenridge perçut en lui quelque chose d'intangible et de primitif qu'il était capable de reconnaître malgré la distance qui les séparait, et qu'il pouvait interpréter sans la moindre difficulté : l'homme était un guerrier-né, tout comme lui. Un ennemi sérieux qu'aucun homme sensé n'aurait eu l'idée d'ignorer.

Breckenridge se redressa de toute sa hauteur pour le dévisager. Les mains sur les hanches, il attendit.

Mais le cavalier ne bougea pas. Il ne fit ni un pas en avant, ni un pas en arrière.

C'était un affrontement, et Breckenridge l'accepta comme tel.

Cet homme, ce *laird*, ne paraissait pas enclin à s'aventurer sur les terres du Val.

Même si Breckenridge était certain d'avoir affaire à leur ennemi, il ne pouvait pas laisser Heather seule ici pour se lancer à sa poursuite. Quand bien même il aurait eu un cheval, il n'aurait jamais abandonné Heather, même à moins de deux miles d'un lieu sûr.

Or, le temps qu'ils arrivent au manoir et que Richard et lui se mettent en route pour retrouver le cavalier, celui-ci serait déjà parti depuis longtemps.

Breckenridge resta une longue minute à toiser le cavalier, rendant regard pour regard, puis il tourna les talons et rejoignit Heather qui s'enfonçait dans le Val.

* * *

Le prétendu « McKinsey » immobilisa son cheval au sommet de la colline et regarda le couple prendre le virage en contrebas. Juste avant qu'ils disparaissent, l'homme qui l'avait fixé dans une attitude menaçante, voire belliqueuse, avait tendu sa main vers la femme. Au dernier moment, McKinsey avait vu celle-ci glisser sa main dans la sienne.

Heather Cynster. Il ne la connaissait pas, mais depuis qu'il avait posé ses yeux sur elle il se sentait légèrement rassuré. Apparemment, le sort avait envoyé un autre homme — un autre guerrier — à son secours.

Cette femme semblait avoir beaucoup de caractère. Son assurance naturelle, même en ces circonstances, son port de tête altier, la fluidité de sa démarche, témoignaient de son intelligence, de son courage, de son indépendance et de sa force de volonté.

Une mégère lui aurait compliqué la vie, bien plus qu'elle ne l'était déjà.

Peut-être avait-il eu de la chance que cet homme — ce guerrier-gentleman — lui ait ôté cette femme des mains. Peut-être devait-il même l'en remercier.

Depuis qu'il l'avait vu, McKinsey avait clairement compris qu'il ne devait plus s'inquiéter pour l'avenir de la fille Cynster, et encore moins pour sa sécurité. C'était ce qui le préoccupait le plus, la raison qui l'avait poussé à les suivre. Mais il était évident que ce gentleman, qui s'était avancé en homme protecteur vers elle et lui avait donné la main dans un geste possessif, avait à la fois pris son avenir et sa sécurité en charge.

Timms, ce clerc de notaire sans emploi, n'était pas plus clerc que lui-même et ne s'appelait pas Timms.

A cette distance, il savait qu'il n'aurait aucun espoir d'identifier cet homme, et n'avait pas voulu prendre le risque d'être démasqué à son tour, mais il savait que les gentlemen se reconnaissent entre eux. Cela ne tenait pas seulement dans le maintien de cet homme, mais dans sa posture ; pas seulement dans la longueur de ses jambes, mais dans la façon dont il se déplaçait.

Le protecteur de Heather Cynster était un homme de la même classe que lui : un noble. Il en aurait fait le pari.

Il fut tenté de s'en aller, de rebrousser chemin et de repartir chez lui en considérant que son obligation à l'égard de la fille s'arrêtait là. Mais une question lui trottait en tête. Pourquoi avaient-ils emprunté ce chemin-là ?

La route semblait partir vers d'autres collines, les Rhinns of Kells, qui s'étendaient de l'autre côté de la vallée. Pourtant, elles étaient encore plus escarpées que celles qu'ils avaient traversées. Le chemin qu'ils avaient emprunté était loin d'être facile. Non, ils ne pouvaient pas se diriger vers ces reliefs.

Hercules dut sentir son hésitation car il fit quelques pas de côté et s'ébroua. McKinsey calma le grand animal, regarda de nouveau vers la route, puis contempla les cairns et les murs de pierre sèche qui bordaient l'entrée du chemin, comme s'il s'agissait d'une allée qui conduisait à un manoir.

Aucune gravure dans la pierre, aucune plaque, n'indiquait à qui appartenait ce domaine. Il avait beau connaître la région, il ne connaissait pas son propriétaire... mais il avait sa petite idée.

* * *

Saisissant les rênes d'Hercules, il fit pivoter sa monture et trotta sur la route qui traversait Knockgray. En posant une ou deux questions dans la taverne la plus proche, il découvrirait les informations qu'il cherchait afin d'avoir l'esprit parfaitement tranquille.

Le chemin rejoignait la route d'Ayr au sud du village de Carsphairn. Il aperçut alors une petite taverne de campagne qui lui parut parfaite, attacha son cheval dans la cour et entra dans l'auberge.

Il alla s'accouder au comptoir et commanda une pinte de bière. Il émit quelques considérations sur le temps qu'il faisait et discuta du rendement des futures récoltes en insistant lourdement sur son accent écossais. Au bout d'un certain temps, il fut suffisamment bien accepté pour tenter cette remarque :

— Je suis passé devant l'entrée du domaine un peu plus bas, dit-il en désignant le sud. On ne voit pas à qui il appartient, mais les terres sont belles.

Un vieux bonhomme assis sur un tabouret au bar hocha la tête.

— Ouais, ça doit être le Val, dit-il.

— Le Val ?

Le vieil homme échangea un regard avec le barman, puis haussa les épaules.

— Le Val de Carsphairn. C'est la Dame qui y habite, avec son mari, M. Cynster.

— Un homme bon, ce M. Cynster, approuva le barman en essuyant un verre. Il vient ici de temps en temps.

McKinsey préféra changer de sujet et s'enquérir de l'état des routes vers Ayr. Il n'avait pas l'intention de s'y rendre, mais personne n'avait besoin de le savoir.

Il resta au bar et but lentement sa bière, complètement soulagé. Il en savait assez sur les Cynster pour savoir que Richard Cynster avait épousé une sorte de sorcière des Basses-Terres, laquelle, apparemment, était propriétaire du Val de Carsphairn.

Pas étonnant que Heather Cynster et son protecteur aient pris ce chemin-là.

Et cela voulait aussi dire qu'ils étaient en sécurité. De retour au sein du clan Cynster.

Il posa sa pinte vide, salua le vieil homme et le barman, puis quitta la taverne. Même si son plan avait échoué, il se sentait étrangement joyeux. Cette issue n'était certes pas celle qu'il avait prévue, ni voulue ; elle était encore moins celle dont il avait besoin, mais il se sentait envahi d'un sentiment

de bonheur irrationnel à l'idée que, grâce à un heureux tour du destin, il ait évité un désastre. Un désastre avec lequel il aurait difficilement pu vivre et qui aurait assombri le reste de ses jours.

Il retrouva son cheval et se remit en selle. Sa monture sentit sa belle humeur et sautilla allègrement, anticipant le galop qui allait suivre. Le sourire aux lèvres, McKinsey tapota le cou puissant d'Hercules, pivota vers la route et laissa l'animal s'envoler.

Le dos courbé sur la puissante musculature de son cheval, il s'agrippa à sa crinière et, le vent sur son visage, il savoura l'instant.

Ce merveilleux sentiment de liberté.

Il avait beau être illusoire, il prendrait ce qu'il pourrait, le moindre sursis qu'il pourrait trouver.

Au plus profond de son être, l'idée de rentrer chez lui fit chanter son âme.

Mais elle lui rappela aussi ce qui l'attendait là-bas — le chaos et la catastrophe qu'il lui incombait d'éviter.

Son rôle de rétablir l'ordre des choses. De n'importe quelle façon, à n'importe quel prix.

Il ferait ce qu'il faudrait. Il n'avait pas le choix.

Mais ce serait pour demain. Pour l'heure, il était libre.

* * *

Le soleil déclinait à l'ouest derrière les collines. Les ombres s'allongeaient et l'air se rafraîchissait lorsque Heather et Breckenridge gravirent la dernière élévation et arrivèrent dans la grande cour à l'entrée de Carsphairn Manor.

C'était une grande bâtisse de trois étages en pierre grise avec de nombreux pignons, un toit en ardoise et trois tourelles qui montaient vers le ciel. La demeure avait une forme irrégulière mais donnait une impression d'équilibre. Elle était construite sur une petite butte, face à une étroite rivière. Des jardins, où la vie éclatait, garnissaient la douce pente entre la maison et le cours d'eau. Derrière la bâtisse, Breckenridge avait aperçu plusieurs dépendances, et tous les signes d'une importante activité fermière.

Ils avaient à peine traversé la moitié de la cour quand l'énorme porte à doubles battants s'ouvrit, libérant trois enfants qui arrivèrent vers eux en courant.

— Heather ! crièrent-ils.

— Papa, maman, Heather est ici !

Breckenridge réprima une grimace. Après le silence, la sérénité et la paix qui régnaient dans la vallée, ces cris stridents étaient une agression pour ses oreilles. Puis, en regardant Heather, il vit l'immense sourire sur son visage tandis qu'elle avançait, les bras grands ouverts. Il décida alors de pardonner à cette petite bande de garnements et d'accepter tout ce qui pouvait procurer à Heather une telle joie...

Les deux plus grands enfants se jetèrent sur elle et il dut mettre une main dans le dos de Heather pour l'empêcher de tomber. Elle sembla à peine le remarquer, tant elle était occupée à les embrasser furieusement.

— Lucilla ! s'écria Heather en déposant un baiser sur une joue rose et lisse.

Puis elle prit dans ses bras le garçon aux cheveux noirs avant de le lâcher.

— Marcus !

Elle porta son attention sur la plus jeune des trois et se baissa afin que la petite fille puisse passer les bras autour de son cou.

— Et Annabelle ! conclut-elle.

Après de nouvelles embrassades et de gros baisers, Heather se redressa et regarda vers la porte, juste au moment où son cousin Richard s'avavançait vers eux à grands pas.

— Votre mère est-elle là ? demanda-t-elle aux enfants.

— Oui, mais elle était dans la nurserie avec Calvin et Carter, l'informa Lucilla. Elle doit être en train de descendre.

Breckenridge braqua les yeux vers le grand gentleman aux cheveux noirs qui marchait dans l'allée de gravier. Il connaissait Richard, grâce à Dieu, et Richard le connaissait. La situation était suffisamment gênante comme cela.

Richard posa ses prunelles bleu pâle sur Heather, puis se rua sur elle et la serra dans ses bras.

— Nous étions tellement inquiets. Tu as finalement réussi à t'échapper.

— Crois-moi, répondit Heather en le serrant à son tour, nous sommes venus aussi vite que nous avons pu.

Richard la lâcha et la tint à bout de bras devant lui, comme pour s'assurer qu'elle était en bonne santé, puis il lança vers Breckenridge un coup d'œil inquisiteur. Après une courte hésitation, Richard hocha sèchement la tête vers lui et lui tendit la main.

— Breckenridge, dit-il.

— Richard, répondit-il en lui rendant sa poignée de main.

— Je suppose que vous êtes au courant pour...

— Heather ! Il était temps !

Ces mots, teintés de soulagement, avaient pourtant été lancés d'une voix calme et posée.

Breckenridge se tourna vers le manoir et aperçut une dame d'une beauté étonnante marcher d'un pas paisible vers eux, ses jupes et son châle flottant doucement derrière elle sous la légère brise. Sa chevelure cuivrée, étincelante sous le soleil, était rassemblée en un chignon haut. Des mèches folles encadraient un visage aux traits délicats, doté d'un menton volontaire. L'épouse un peu sorcière de Richard était plus grande que la moyenne, mince et bien proportionnée. Breckenridge n'avait rencontré Catriona qu'une seule fois auparavant, au mariage de Caro. Comme dans ses souvenirs, elle dégageait une assurance et une sérénité naturelles.

Catriona prit chaleureusement Heather dans ses bras et l'embrassa sur la joue.

Un large sourire aux lèvres, Heather lui rendit son baiser.

— Il nous fallait venir trouver refuge ici. Je savais que cela ne vous dérangerait pas.

— Nous déranger ? Bien sûr que non ! s'écria Catriona. Nous sommes heureux que vous soyez arrivés sains et saufs.

La femme scruta Breckenridge de ses prunelles d'un vert vif pailleté d'or. Elle le considéra longuement, avec insistance, comme personne ne l'avait fait avant ce jour. Que diable pouvait-elle bien voir en lui ? songea-t-il. Puis un sourire radieux illumina le visage de Catriona.

— Breckenridge, dit-elle en lui tendant la main. Si Richard ne vous l'a pas encore dit, nous vous sommes redevables d'avoir sauvé Heather et de nous l'avoir ramenée saine et sauve.

Il y avait une certaine satisfaction dans la voix de Catriona. Préférant l'ignorer, Breckenridge saisit sa main et — pour la première fois depuis des jours — reprit ses gestes habituels en s'inclinant vers ses doigts délicats.

— Catriona. C'est un plaisir de vous revoir, même si j'aurais préféré le faire dans d'autres circonstances.

Elle fit une moue étrange.

— En effet. Toutefois, dit-elle en rassemblant sans effort sa progéniture et en les invitant tous à regagner la demeure, vous êtes ici, maintenant. Rentrons avant que la nuit tombe et que l'air ne

devienne vraiment froid.

Laissant les enfants gambader devant eux et harceler Heather de questions, Breckenridge suivit Richard derrière le petit groupe et saisit cette occasion pour s'expliquer :

— Nous sommes venus à pied de Gretna, c'est pourquoi nous avons mis autant de temps à arriver jusqu'ici.

Richard posa un regard dur sur lui.

— J'ai hâte d'entendre votre histoire, dit-il.

* * *

Ils arrivèrent devant la porte et pénétrèrent dans la maison. Breckenridge reçut un accueil auquel il n'avait jamais été confronté. Des personnes arrivaient de partout. Une femme corpulente et avenante vint vers eux, l'air inquiet. Mme Broom, la gouvernante, salua Heather et, toute à sa joie, tapota littéralement la joue de Breckenridge avant de le remercier avec effusion pour son galant sauvetage.

Un homme plus âgé, ratatiné et usé, marchant avec une canne, ordonna à un valet de fermer la porte, puis sourit à Heather. Il se tourna, aperçut Breckenridge et lui sourit également en serrant sa main entre ses doigts noueux.

— McArdle, se présenta-t-il. Je suis heureux de vous revoir. Comment vous portez-vous ?

— Aussi bien qu'il est possible. Merci de vous en inquiéter.

Le tourbillon des personnes venues les recevoir avec chaleur se poursuivit, telle une vague qui se retira peu à peu. Richard s'arrêta pour s'entretenir avec un homme au visage austère et dur nommé Henderson et lui demanda de prévenir le reste de la famille au sud. Pendant ce temps, Catriona donnait des ordres à McArdle et à Mme Broom concernant les chambres. Au milieu de cette cacophonie croissante, la cuisinière, une femme aussi ronde et joviale que l'imposait sa fonction, offrit à Breckenridge et à Heather de leur cuisiner tout ce qu'ils lui demanderaient, et leur proposa de leur apporter des scones en attendant.

Catriona, qui avait entendu leur conversation, approuva d'un signe de tête, et Breckenridge lui en fut reconnaissante.

Une grande femme altière aux cheveux gris descendit alors un escalier, escortée par deux petits garçons aux cheveux noirs. Sans la moindre hésitation, dès que leurs petits pieds touchèrent le sol, ils foncèrent tout droit vers Heather qui les prit dans ses bras et déposa des baisers sonores sur leurs joues. Ils passèrent ensuite devant leur mère, tirant brièvement sur les jupes de Catriona, avant de s'élancer vers leurs frères et sœurs, insistant à grands cris pour avoir le droit de jouer avec eux.

S'apercevant soudain que la femme qui accompagnait les petits démons bruns s'était arrêtée sur la dernière marche de l'escalier les yeux rivés sur lui, Breckenridge se tourna dans sa direction et soutint son regard.

Comme l'avait fait Catriona, elle l'étudia quelques instants puis sourit avec le même air satisfait que celle-ci.

— C'est Algaria, l'informa Richard en revenant près de lui.

— Est-elle sorcière, elle aussi ?

Richard acquiesça.

— C'était le mentor de Catriona. Aujourd'hui, elle veille sur les enfants et, dès qu'elle croit que Catriona a le dos tourné, elle se charge d'enseigner Lucilla.

Breckenridge observa la petite fille aux cheveux cuivrés.

— C'est... ?

— La prochaine Dame du Val, apparemment. C'est ainsi que cela fonctionne.

Richard contempla sa progéniture serrée autour de son épouse avec une fierté à peine masquée.

— D'après Algaria, dit-il, nous avons eu des jumeaux, fille et garçon, afin que Catriona puisse avoir une fille qui deviendra la prochaine Dame, et que, de mon côté, j'élève mon fils pour qu'il devienne le prochain Gardien de la Dame, ce qui est apparemment son rôle. Voyez-vous, étant donné que Lucilla est une Cynster jusqu'au bout des ongles, comme Marcus, je me demande comment elle va faire pour accepter que son frère devienne son gardien.

Breckenridge se rappela la force de volonté des femmes Cynster.

* * *

— Avant que vous n'envoyiez une lettre pour rassurer la famille de Heather, j'aimerais vous raconter notre histoire, dit Breckenridge.

— Bien entendu.

Catriona, qui venait de donner des directives pour le repas du soir, se retourna juste à temps pour les entendre.

— Allons nous mettre... dans la bibliothèque, peut-être, proposa-t-elle en regardant son mari.

Richard approuva. Catriona renvoya les enfants à l'étage avec Algaria, en leur promettant des scones, de la crème fraîche et de la confiture. Heather, Catriona, Richard et Breckenridge se retirèrent dans une pièce confortable du manoir. D'emblée, les dames s'installèrent sur le canapé face à la cheminée où crépitait une joyeuse flambée. Breckenridge se laissa tomber dans un grand fauteuil à côté de l'âtre, s'intégrant merveilleusement dans ce décor très masculin. La bibliothèque était très certainement le domaine de Richard.

Au moment où Richard prenait place à son tour, une servante arriva avec un grand plateau garni des mets qu'on leur avait promis. Catriona servit le thé tandis que Heather et Breckenridge profitaient du festin — des sandwiches au jambon, des scones, de la crème fraîche et, s'il ne se trompait pas, de la confiture de prune.

Du coin de l'œil, Breckenridge vit Catriona faire un signe de tête négatif vers Richard, lui demandant clairement de retenir ses questions jusqu'à ce que les deux fugitifs aient pu assouvir leur appétit.

Plusieurs minutes passèrent, puis Heather posa son assiette, saisit sa tasse de thé et s'adossa contre le siège du canapé avec un soupir de contentement.

— Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour manger depuis que nous avons quitté Gretna Green, expliqua-t-elle.

Catriona battit des paupières et braqua son regard sur Heather.

— Gretna Green ?

Heather hocha la tête.

— C'est là-bas que les kidnappeurs m'ont emmenée. Mais je devrais commencer par le début.

Ce qu'elle fit sans tarder.

Breckenridge s'assit confortablement et la laissa raconter leur histoire à sa façon, avec ses mots, depuis le moment où elle était entrée dans le salon de lady Herford.

Heather lui en fut sincèrement reconnaissante. Elle connaissait ses cousins — et donc Richard — beaucoup trop bien pour savoir ce que cachait l'accueil un peu sec qui avait été réservé à Breckenridge, et non à elle. Elle était bien décidée à ce que personne ne puisse faire le moindre

reproche à Breckenridge. Elle ne savait que trop combien il avait fait preuve de compréhension et de soutien, combien il avait su dompter ses instincts surprotecteurs ancrés en lui tout autant que chez ses cousins.

Elle se sentit redevable à son égard, immensément reconnaissante pour son soutien constant et inébranlable. Rares auraient été les hommes à avoir fait ce qu'il avait fait — à avoir accepté qu'elle reste avec ses ravisseurs pour apprendre tout ce qu'elle pouvait sur son enlèvement et mieux protéger ses sœurs et ses cousines.

Au lieu de s'opposer à elle, il avait fait de son mieux pour la protéger, ce qui lui avait permis de jouer son rôle avec confiance, sachant en toute certitude que, si la moindre menace pesait sur elle, il serait là, tapi dans l'ombre, tout proche, prêt à intervenir.

Pour tout ce qu'il avait fait, pour toutes les règles qu'il avait enfreintes pour elle, elle ne voulait pas entendre le moindre reproche.

Breckenridge eut le mérite de ne l'interrompre que pour ajouter des informations qu'elle ignorait, comme la façon dont il l'avait retrouvée à l'auberge de Knebworth. Lorsqu'elle expliqua qu'elle avait refusé de s'enfuir avec Breckenridge cette nuit-là, Richard fronça les sourcils, mais fut contraint de se taire en entendant les motivations qui l'avaient poussée à prendre cette décision.

A eux deux, ils racontèrent l'histoire de son enlèvement et la façon dont Breckenridge l'avait suivie en des termes concis mais détaillés.

Breckenridge était surpris par la clarté et l'ouverture d'esprit de Heather. Un seul regard vers Catriona, puis vers Richard, suffit à le rassurer : eux aussi avaient compris que, malgré toutes ces aventures, Heather avait traversé cette épreuve sans vraiment en pâtir. Tant dans ses paroles qu'au ton rageur de sa voix et à son air irrité quand elle raconta comment ils avaient échoué à découvrir la véritable identité de leur mystérieux *laird*, il était clair qu'elle était surtout préoccupée par le besoin de savoir ce qui se cachait derrière son enlèvement.

Evidemment, elle évita soigneusement de parler de leur intimité partagée. Avant de pénétrer dans le Val, elle lui avait rendu sa chevalière pour ne pas éveiller les soupçons. Malgré tout, Breckenridge sentait l'œil suspicieux de Richard peser sur lui et feignit de ne pas le remarquer pour mieux l'éviter. Il avait la ferme intention de s'entretenir avec Richard dès que cela serait possible, et de lui exposer clairement la situation, mais pas en présence des dames.

Pas en présence de Heather. Et, tant qu'il ne saurait pas avec certitude de quel côté penchait Catriona, il ne voulait pas la mettre dans la confiance, elle non plus.

Pourtant, il savait que les dispositions initiales de Richard à son égard — la tension qu'il avait sentie dans son large corps lorsqu'il était venu à leur rencontre dans la cour — avaient changé à mesure que Heather leur avait raconté tout ce que lui, Breckenridge, avait fait pour la protéger.

Heather ne se rendit compte de rien, contrairement à Richard. Les œillades furtives et compréhensives qu'il lança vers Breckenridge en témoignaient.

A la fin de son récit, Heather conclut :

— Puis nous sommes arrivés dans le Val.

Breckenridge se tendit et accepta enfin de croiser le regard de Richard.

— Le cavalier nous a suivis jusqu'à l'entrée du Val, dit-il.

— Comment ? s'étonna Heather. Je ne l'ai pas vu.

— Il s'est arrêté en haut du chemin à la sortie du dernier village... Knockgray, me semble-t-il ?

Richard opina et Breckenridge continua.

— Je me suis retourné avant de prendre le virage — celui après lequel on perd de vue ce chemin. Il était là, assis tranquillement sur un immense cheval, une excellente monture. J'ai attendu

mais il n'a manifesté aucune intention de nous barrer la route. Finalement, j'ai rejoint Heather et nous sommes arrivés. Apparemment, il ne nous a pas suivis.

Catriona changea d'expression. Puis elle secoua la tête et reporta son attention sur eux.

— Il n'a pas posé un pied dans le Val. Je l'aurais su.

Breckenridge hésita avant de reprendre.

— Cela veut dire qu'il sait où nous sommes.

Richard fit la grimace.

— Pas forcément. Les gens rechignent souvent à entrer dans le Val lorsqu'ils sont animés de mauvaises intentions.

Heather, qui accusait encore le coup en découvrant que Breckenridge ne lui avait pas parlé du cavalier, remercia le pouvoir de Catriona. Et si l'homme avait décidé de les poursuivre... Mais Breckenridge avait un pistolet dans sa poche ; ils auraient pu se défendre.

Richard se leva lentement.

— Je vais envoyer un messenger vers le sud, sans tarder.

— Puis-je envoyer une lettre à mes parents, aussi ? demanda Heather.

— Ce serait sans aucun doute une bonne idée, répondit son cousin.

Il lui désigna un bureau au bout de la pièce, devant de lourds rideaux en velours qui les protégeaient de la morosité du soir.

Tandis que Heather et Richard composaient leurs courriers respectifs — Heather à ses parents et Richard à Devil, son demi-frère et le chef de la famille —, Breckenridge resta assis près du feu. Il en profita pour interroger Catriona sur le Val. Il était curieux d'en savoir plus et elle fut heureuse de répondre à ses questions. Il se sentait étrangement bien, détendu, soulagé.

L'ironie de la situation lui apparut brusquement quand, une fois les lettres confiées à un messenger, Catriona emmena Heather à l'étage pour lui permettre de prendre un bain chaud et de changer de vêtements, le laissant enfin seul avec Richard. Etant donné l'obligation qu'il avait à présent de s'unir à Heather, son soulagement aurait dû être déplacé.

Il n'eut pas le temps de rassembler ses esprits et de trouver les bons mots pour aborder le sujet. Richard retourna s'asseoir près de la cheminée après avoir fermé la porte derrière les femmes. Il leur servit un verre de whisky que Breckenridge accepta avec reconnaissance et le regarda fixement en lui tendant son verre.

— J'apprécie et j'accepte tout ce que vous avez fait, commença Richard. Je connais assez bien Heather pour savoir qu'elle ne vous a pas donné le choix. Cela dit, compte tenu des circonstances, et sachant qui vous êtes et qui elle est, qu'envisagez-vous de faire, maintenant ?

Breckenridge apprécia la franchise de Richard. Soutenant son regard, il répondit aussitôt :

— Je pense qu'un mariage s'impose.

Richard l'étudia attentivement puis prit une courte inspiration.

— Vous êtes d'accord pour l'épouser ?

Breckenridge aurait été capable de se battre pour le faire, même s'il ne vit pas la nécessité de le dire à haute voix.

— Il me semble que notre principal objectif est de protéger sa réputation. C'est ainsi que je vois les choses. Etant donné qu'elle va devenir mon épouse, cela est primordial. Si sa réputation n'est pas intacte, elle ne pourra pas tenir le rôle social qui lui revient de droit.

Richard acquiesça.

— Aucun Cynster ne vous contredira sur ce point.

— Tout à fait.

Breckenridge prit une gorgée de whisky. C'était un alcool de très bonne qualité, trop excellent pour être bu d'un trait.

— Voici quelle est la situation aux yeux de la société : je dois me marier sans tarder et Heather a déjà vingt-cinq ans. A la fin de cette Saison, si elle n'a pas trouvé d'époux, elle sera considérée comme vieille fille. Je propose de dire que, comme nous nous connaissons déjà, une âme charitable — lady Osbaldestone, par exemple — a suggéré que nous pourrions aller bien ensemble, ou plutôt qu'un mariage pourrait remédier à nos situations respectives. Par conséquent, plutôt que Heather et ses parents viennent nous rendre visite à Baraclough, il a été convenu que nous nous rencontrerions ici, en privé, sous votre surveillance, pour savoir si nous pourrions nous entendre sur une union.

— Dans ce cas, pourquoi Martin, ou Celia, ne seraient-ils pas venus, eux aussi ?

— Parce que Celia a deux autres filles à chaperonner dans les bals et les soirées. Sa disparition soudaine en même temps que celle de Heather aurait soulevé des questions et des spéculations que les deux familles, dans les circonstances actuelles, préféreraient éviter.

Richard hocha la tête, prenant le temps de réfléchir.

— D'après ce que nous savons, la famille a réussi jusqu'à présent à cacher la disparition de Heather. Celia et les femmes de la famille ont dit qu'elle était alitée après avoir attrapé un virus, si bien qu'aucune de ses amies ou de leurs mères ne sont venues lui rendre visite.

Breckenridge acquiesça.

— Cela peut fonctionner. Lorsqu'ils apprendront la vérité, ils trouveront cette histoire très romantique.

Richard laissa échapper un petit rire. Il but une gorgée de whisky et regarda Breckenridge.

— Je vois deux objections. Tout d'abord, tout le monde sait que les Cynster se marient par amour.

Breckenridge haussa les épaules.

— Dans le cas présent, cela ne se vérifiera pas. Comme Heather a déjà vingt-cinq ans et qu'elle n'a pas trouvé le véritable amour, elle a décidé qu'un diadème de vicomtesse et une future tiare de comtesse valaient mieux que de rester vieille fille.

— C'est assez juste, approuva Richard. L'autre objection concerne le lieu. Pourquoi avoir choisi celui-ci plutôt que Baraclough ?

Breckenridge lui décocha un sourire cynique.

— C'est très simple. Baraclough est très proche de Londres, et quelqu'un aurait pu venir rendre visite à mon père. En revanche, le Val est assez loin des curieux.

— Ah, je vois..., dit Richard avec un large sourire.

Puis il ajouta au bout de quelques instants.

— Cela peut fonctionner.

— Qu'est-ce qui peut fonctionner ?

Ils levèrent les yeux et virent Catriona qui fermait la porte derrière elle et s'approchait d'eux d'un air interrogateur.

Richard ne lui expliqua pas la nécessité d'un mariage — apparemment, Richard et Catriona en avaient déjà discuté entre eux — mais le fait que lui, Breckenridge, désirait épouser Heather. Il lui fit part de l'histoire qu'ils avaient l'intention de raconter pour justifier son absence de Londres, protégeant ainsi sa réputation des mauvaises langues.

A la fin de l'exposé de Richard, Catriona garda le silence un bref instant, puis se tourna vers Breckenridge.

— En avez-vous parlé avec Heather ? demanda-t-elle.

Breckenridge pinça les lèvres et masqua sa gêne en levant son verre.

— Non, pas encore.

— Eh bien, dit-elle en lui lançant un regard étonné, je vous suggère de le faire. Mais en attendant, vous devriez aller dans la chambre que Henderson vous a préparée et passer une autre tenue.

Elle compara la carrure des deux hommes qui lui faisaient face.

— Richard peut vous prêter des vêtements.

Elle se leva alors et Breckenridge l'imita. Il posa son verre tandis que Catriona continuait :

— Il sera bientôt l'heure du dîner. Tout le reste peut attendre.

Elle parvint à les chasser tous les deux de la pièce. Dans le hall, elle envoya Richard chercher des vêtements et son mari disparut dans l'un des escaliers qui montaient vers une tourelle. Elle confia ensuite Breckenridge aux bons soins de Henderson. Ils montèrent une volée d'escaliers en pierre avant d'arriver dans la chambre qui lui était destinée et où un bain l'attendait.

Les mains sur les hanches, Catriona se tint en bas de l'escalier et regarda Breckenridge monter. Lorsqu'il eut disparu de sa vue, elle continua de fixer un point, puis sourit doucement, secoua la tête, et, avec ce sourire un peu hautain qui flottait toujours sur ses lèvres, partit vaquer à ses occupations.

* * *

Avant d'aller rejoindre sa femme, Richard avait présenté Worboys à Breckenridge, son très raffiné valet, qui naturellement avait affirmé être le seul à pouvoir habiller correctement un gentleman de la classe de Breckenridge. Worboys s'était donc chargé de choisir des vêtements dans la garde-robe de Richard et d'apporter sa sélection à Breckenridge.

Richard pénétra dans la chambre qu'il partageait avec sa sorcière de femme et vit qu'elle était déjà habillée pour le dîner. Assise devant sa coiffeuse, elle brossait ses cheveux.

La lueur des flammes dans la cheminée dansait dans ses longues mèches cuivrées.

S'arrachant à ce spectacle qu'il trouvait toujours fascinant, il ferma la porte et vint se poster derrière Catriona. Il avait une question à lui poser. Dans le miroir, il aperçut le pli soucieux qui barrait le front de son épouse.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda-t-il.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus, elle savait à quoi il faisait allusion. Elle avait dit à Breckenridge que « tout le reste pouvait attendre ». Il n'était pas vraiment certain de sa stratégie, mais il savait pertinemment sur quelle voie il était engagé.

Au moins croyait-il le savoir.

Catriona se concentra sur la mèche de cheveux qu'elle coiffait.

— As-tu remarqué avec quel empressement Heather s'est efforcée de nous convaincre, toi et moi, et par extension, toute la famille, que Breckenridge ne devait pas être tenu pour responsable pour tout le temps où elle a été portée disparue ?

Il la regarda dans le miroir et, les mains dans les poches, il haussa les épaules.

— C'est assez compréhensible, répondit-il. Elle n'a jamais aimé mentir ou même cacher la vérité. Elle se sentirait horriblement coupable si nous déversions notre colère sur Breckenridge pour un acte dont elle est en réalité responsable.

— Elle n'est en aucun cas responsable.

Catriona ne changea pas vraiment de ton, mais il entendit néanmoins l'avertissement dans sa voix.

— Dans cette affaire, la faute revient en premier lieu aux ravisseurs et encore plus à ce mystérieux *laird*, précisa-t-elle.

— C'est vrai, répondit Richard, mais ce n'est pas ainsi que la société le verra.

— Peut-être pas, mais nous nous éloignons du sujet.

Posant sa brosse à cheveux, elle tira sa chevelure en arrière pour l'attacher en un chignon bien serré qui ne le restait jamais très longtemps.

— Le plus intéressant dans toute cette histoire, continua-t-elle, ce sont d'abord les efforts de Heather pour nous expliquer que la situation était un choix délibéré de sa part, et non de celui de Breckenridge, et que lui, manifestement, avait non seulement choisi d'accepter son droit à prendre des décisions, mais qu'il l'avait soutenue de manière dévouée, semble-t-il, sans jamais se plaindre. C'est très curieux, tu ne trouves pas ?

Richard fronça les sourcils, réfléchit, et répondit quelques instants plus tard :

— Je ne vois pas ce qu'il aurait pu faire d'autre. Il s'agit de Heather, après tout. Elle est une *Cynster* jusqu'au bout des ongles et, sachant qu'une menace pouvait peser sur ses sœurs et éventuellement sur Henrietta et Mary, elle a dû se montrer aussi tenace qu'un terrier avec son os, impossible à raisonner.

Catriona soutint son regard quelques instants et lui sourit gentiment, comme pour lui dire qu'il était passé à côté d'un élément vraiment évident.

— Dites-moi ce qu'est Breckenridge ?

La question ne portait pas sur *qui*, mais sur *ce* qu'il était.

Il savait où elle voulait en venir, pouvait suivre son raisonnement mais... il se contenta de faire la moue.

— Nous ne pouvons pas vraiment savoir ce qui s'est passé, à quel point ils se sont disputés sur le sujet. Mais je persiste à croire que Breckenridge n'aurait jamais été capable de dissuader Heather.

Ce fut au tour de Catriona de hausser les épaules.

— Peut-être pas. Je pense que nous ne le saurons jamais, mais cela n'a plus d'importance.

Elle commença à enfoncer des épingles dans son chignon.

Richard étudia son visage. Elle portait son masque de « Dame », cette assurance paisible qu'elle était capable d'afficher même en cas de catastrophe. Pourtant, elle paraissait heureuse, foncièrement ravie de la situation.

Toujours soucieux, ne sachant pas ce qu'elle voyait vraiment, ce qu'elle espérait, ce qu'elle devinait et qu'il ne voyait pas, il s'aventura à lui poser la question.

— Tu réalises, n'est-ce pas, qu'ils vont devoir se marier ?

Catriona eut un large sourire.

— Tu réalises, n'est-ce pas, pourquoi la Dame les a attirés jusqu'ici ?

Richard se raidit.

— La Dame ?

Sa sorcière de femme n'évoquait pas ses pouvoirs sans une bonne raison. Il avait appris à se montrer prudent quand cela arrivait.

— Elle est impliquée dans cette histoire ? demanda-t-il prudemment.

— Evidemment. Où d'autre enverrait-elle deux amoureux qui auraient besoin de mettre de l'ordre dans leurs idées ?

Une fois satisfaite de sa coiffure, Catriona pivota sur son tabouret et leva les yeux vers lui.

— Tu devrais être le premier à savoir que le Val est un endroit fait pour que les amoureux qui ne parviennent pas à voir l'évidence comprennent leur destinée.

Richard hésita un instant.

— Ils sont faits l'un pour l'autre ?

Catriona secoua la tête d'un air agacé.

— Tu devrais vraiment être plus attentif. J'ai immédiatement compris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, et je ne les ai vus que deux fois ensemble auparavant. Et maintenant, ils sont ici, et tout est simple.

— Vraiment ?

— Evidemment ! Notre rôle consiste à les encourager à rester ici jusqu'à ce qu'eux aussi le comprennent.

Elle se leva et défit le peignoir qui couvrait ses épaules marmoréennes, largement mises en valeur par le décolleté profond de sa robe de soirée.

— Je ne pense pas que cela prenne beaucoup de temps, continua-t-elle. Heather n'a jamais été aveugle, et je ne pense pas que Breckenridge le soit non plus. En effet, sa réputation laisse entendre qu'en matière de femmes, il en sache plus que beaucoup d'autres.

Cela ne le sauvera pas, songea Richard pour lui-même.

Catriona lissa les plis de sa robe puis pivota et lui présenta son dos.

— Peux-tu lacer ma robe ? Ensuite, tu ferais mieux de te changer à ton tour. La cloche va sonner d'un moment à l'autre, et nous devons être dans la salle à manger lorsqu'ils arriveront. Je veux voir leurs visages.

Ne voyant pas d'objections, Richard écarta ses craintes et entreprit de lacer la robe de son épouse.

Peu lui importait que la Dame soit impliquée dans cette histoire, tant que Heather et Breckenridge acceptaient de s'unir. Vis-à-vis de sa famille, il était de son devoir de s'en assurer. Quant à savoir comment cela était arrivé... personne ne s'en souciait vraiment.

Une fois sa tâche achevée, il se tourna pour se déshabiller et enfiler les vêtements que Worboys lui avaient préparés. Soudain, il lui revint à l'esprit la phrase qu'il avait soufflée à Breckenridge. Il n'avait aucun don de prémonition, et pourtant, ses mots résonnaient encore comme un avertissement.

Les Cynster se mariaient par amour.

S'il interprétait correctement l'intérêt de la Dame pour Heather et Breckenridge — intérêt dont il avait la certitude — dans ce cas... il allait avoir l'honneur et le plaisir certain d'accueillir dans leur club Breckenridge, le débauché le plus célèbre et le plus apprécié de la société.

Le sourire aux lèvres, il passa sa veste de soirée, ajusta ses manches, puis quitta la chambre en compagnie de Catriona.

Chapitre 14

Breckenridge était étendu de tout son long entre des draps frais, les mains croisées derrière la nuque, savourant le bien-être de se trouver dans un lit capable d'accueillir son grand corps. Il poussa un soupir et se détendit, attendant que Morphée lui apporte le sommeil.

Il repensa au dîner qu'il avait pris avec ses hôtes, dans cette grande pièce qui semblait ne pas avoir changé au fil des siècles. La famille et les invités s'étaient réunis autour d'une grande table posée sur une estrade, cependant que le reste de la maisonnée bavardait gaiement autour de petites tables au centre de la pièce.

En revoyant la scène, il se surprit à sourire. Il se souvenait de la chaleur, de l'affection et du partage qui circulaient librement dans la salle, tels des flots bouillonnants de liens éphémères éclairés par les rires et les sourires. Même Breckenridge, qui ne leur était pas familier, s'était senti inséré, inondé par cette lumière.

Sa propre famille, les Brunswick, agissait un peu de la même manière. Mais ici, dans le Val, la joie et le simple plaisir d'être en famille s'exprimaient plus ouvertement.

De bien des manières, la soirée avait été intéressante.

Il passa au tamis la multitude de conversations qu'il avait entendues, étudia toutes les allusions, à la fois celles qui s'étaient dites à table que celles qu'il avait interceptées au cours des deux heures qu'ils avaient passées dans le salon.

S'il n'avait pas été surpris de voir Richard changer d'attitude à son égard, il sentait à présent de la part de son hôte... quelque chose qui ressemblait à de la compassion.

Cela paraissait étrange à Breckenridge. Que Richard soit désolé qu'il ait été contraint de troquer sa liberté pour épouser une Cynster n'expliquait pas tout. Tous les Cynster mâles voyaient leurs cousines comme des princesses. Pour Richard et les autres, tout homme qui épousait l'une de ces femmes, quelles que soient les circonstances, devait se sentir honoré, et non être un objet de compassion.

Le regard compatissant de Richard le mettait mal à l'aise.

Cette impression avait été renforcée par l'assurance tranquille de Catriona, son acceptation de la situation. Elle savait que Heather et lui devaient se marier. Pourtant, il n'avait senti en elle aucune objection quant à cette union dictée par la société.

Catriona était la femme de Richard et vivait dans le giron des Cynster depuis neuf ans. Breckenridge avait du mal à croire qu'elle n'ait pas été contaminée par le credo des Cynster selon lequel, dans cette famille, on ne se mariait que « par amour ».

Surtout si l'on tenait compte de son lien avec cette mystérieuse « Dame ».

En revanche, ce qui sonnait beaucoup plus vrai était l'avertissement déguisé de Catriona. « Tout le reste peut attendre », lui avait-elle dit avant le dîner. Ainsi, selon elle, lorsque Heather reviendrait aux réalités de la société et comprendrait ce qu'on attendait et exigeait d'eux, elle ne pourrait que se rebeller.

Breckenridge se raidit à cette idée.

Il tenta d'éloigner cette pensée dérangeante, de l'enfouir profondément, mais la perspective de devoir laisser partir Heather se dressa devant lui comme un spectre — et renforça sa résistance. Il ne voulait pas la laisser partir — il ignorait même comment il pourrait vivre si cela se produisait. Comment pourrait-il la croiser et faire comme si rien n'avait changé ? Il pouvait essayer de tergiverser, mais c'était au-dessus de ses forces. Imaginer reprendre ses anciennes distances avec elle, et prendre le risque qu'elle le voie de nouveau comme un oncle, était risible.

Il s'agita de nouveau dans son lit. Il devait se concentrer sur quelque chose de positif : à ce qui l'attendait lorsqu'ils seraient mariés. Ils vivraient à Brunswick House lorsqu'ils se trouveraient à Londres, mais, outre les moments où leur présence dans la capitale serait obligatoire, ils passeraient plutôt leur temps à Baraclough. Son père serait content, et lui aussi.

En réalité, Breckenridge avait envie de construire un foyer, pas seulement une maison où habiter avec sa famille, mais plutôt un endroit comme celui-ci. Richard paraissait en paix et si cette vie lui convenait, elle lui conviendrait à lui aussi, le satisferait et le comblerait.

Il n'y avait jamais réfléchi avant ce jour, mais c'était ce qu'il désirait — le chemin qu'il souhaitait suivre pour le reste de ses jours.

Le seul obstacle, apparemment, était d'amener Heather à accepter la nécessité de l'épouser même en l'absence d'une déclaration d'amour. Heureusement, pour une fois, la société serait de son côté, et notamment les grandes dames.

Le sourire aux lèvres, il ferma les paupières et se prépara à trouver le sommeil.

Cela aurait dû être facile : le lit était plus que confortable et les murs en pierre si épais qu'aucun bruit ne pouvait le déranger.

Il tourna et se retourna.

Finalement, il s'assit, donna un coup de poing dans l'oreiller et s'allongea de nouveau.

Il finit sur le dos, les yeux au plafond. Il fut tenté de se lever et d'aller consulter sa montre à gousset pour voir depuis combien de temps il était couché. Il avait l'impression que cela faisait des heures et, à la manière dont les rayons de lune s'étaient déplacés dans la pièce, il avait probablement raison.

Il connaissait une activité qui lui apporterait à coup sûr le sommeil, mais la politesse et l'honneur de tout bon gentleman lui interdisaient d'aller retrouver Heather dans son lit alors qu'il se trouvait sous le toit de Richard.

D'ailleurs, il ne savait même pas où se trouvait sa chambre...

Il tourna la tête au bruit soudain du loquet de la porte. Tous les muscles de son corps se tendirent comme un arc.

* * *

Heather ouvrit le battant aussi doucement qu'elle le put, soulagée de constater que les charnières ne grinçaient pas. Elle avait essayé de deviner dans quelle chambre et dans quelle tourelle Breckenridge se trouvait, mais sans aucune certitude.

Elle avait attendu que tout le monde soit couché et que ses yeux s'habituent à l'obscurité des

couloirs. Jamais elle n'avait imaginé passer la nuit seule dans son lit.

Ce soir, ou peut-être demain, était sa dernière occasion de dormir dans les bras de Breckenridge. Elle ne voyait pas de raison de ne pas la saisir. Dès qu'il aurait pris la décision de partir, elle avait décidé de ne pas s'accrocher à lui et de se comporter avec la même nonchalance sophistiquée que les maîtresses auxquelles il était habitué.

Ils étaient amants, rien de plus. Les circonstances les avaient rapprochés et les sépareraient bientôt. Elle l'avait compris dès le premier jour où elle l'avait séduit. Elle n'était pas assez stupide pour croire qu'il était tombé amoureux d'elle en l'espace de deux jours.

En l'espace de deux nuits d'étreintes charnelles.

Elle se glissa dans l'entrebâillement et lança un coup d'œil vers le lit baigné par le clair de lune...

Il était là.

Heather eut un coup au cœur. C'était ridicule, elle le savait, mais indépendant de sa volonté.

Breckenridge était allongé sur le dos, éclairé par une douce lueur argentée. Les draps crissèrent lorsqu'il se dressa sur un coude pour la regarder, puis glissèrent et exposèrent son torse nu.

Heather sentit sa bouche s'assécher, ses poumons se bloquer.

Elle se tourna pour fermer la porte aussi silencieusement que possible, puis avança à pas feutrés vers lui.

Il la vit retenir son souffle avant de s'arrêter au bord du lit.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle défit le ruban de son déshabillé et découvrit ses épaules. Le vêtement de soie glissa sur son corps nu et tomba au sol.

— Vous n'allez pas émettre d'objections, n'est-ce pas ?

Les yeux de Breckenridge s'étaient posés sur ses seins. Après une seconde d'hésitation, il murmura.

— Non, bien sûr que non.

Il souleva la couverture et elle se glissa entre les draps pour se blottir contre lui.

Elle se délecta d'être contre sa peau nue. Son corps était si chaud, si puissamment viril.

Il l'attira vers lui. Elle était à moitié couchée sous lui lorsqu'il se pencha vers elle, qu'elle lui offrit son visage et que leurs lèvres se rencontrèrent.

C'était étrange. Breckenridge avait beau l'embrasser, effleurer ses lèvres jusqu'à ce qu'elles s'entrouvrent et que sa langue parte à la rencontre de la sienne, la caressant de toute son habileté, Heather sentait en lui une certaine retenue, une certaine distance...

Puis, semblant revenir dans l'instant, il referma une main experte sur son sein pour prendre possession de ses sens.

Leur danse fut encore différente, semblable à une délicieuse et merveilleuse valse des sens. Leurs corps se trouvèrent, se pressèrent. Heather s'ouvrit à ses caresses tandis que les mains de Breckenridge jouaient sur sa peau et que sa bouche partait à la dérive, lui rendant hommage avant de réclamer son dû.

Elle se cabra sous lui, impatiente, mais le contrôle de Breckenridge ne flancha pas. Avec les gestes précis de son expérience, il orchestra une représentation parfaite qui, comme elle l'espérait, éduquait ses sensations, ouvrait les portes de nouveaux délices sensuels, l'emmenait plus loin, vers une passion à couper le souffle, un désir si puissant qu'il en était douloureux et un plaisir si intense qu'elle se consumait dans ses bras, enveloppée par la beauté de l'instant.

Elle se sentait prisonnière, volontairement prise au piège par la joie qu'il lui donnait.

La jouissance monta et menaça de l'emporter, mais elle avait aussi des projets. Elle dompta cette vague et parvint à reprendre son souffle, assez pour haleter :

— Non, c'est mon tour à présent.

Il lui fallut plusieurs longues minutes de lutte passionnée pour que Breckenridge comprenne que Heather était déterminée et ne le laisserait pas prendre le dessus. Avec un grognement étouffé, il consentit à rouler sur le dos et lui offrit son corps.

Il la laissa le caresser et se repaître de lui.

Elle n'aurait peut-être plus jamais d'occasions comme celle-ci et, de tous les hommes, c'était avec lui qu'elle voulait apprendre.

Apprendre ce qui lui donnait du plaisir, découvrir les caresses capables d'éveiller les mêmes tensions qu'il faisait naître en elle. Savoir quels contacts langoureux aiguïsaient le plus ses sens, quels étaient les points les plus sensibles à la pression de ses lèvres et à la douceur de sa langue.

Elle apprenait vite, et bien. Dans ces moments passionnés, le corps de Breckenridge était à elle, abandonné à ses désirs, à sa volonté. Elle était libre de l'explorer et de lui donner du plaisir.

Breckenridge lutta pour garder un semblant de contrôle. Ses doigts se perdirent dans les boucles soyeuses de Heather tandis qu'il endurait la possession exquise et délicieuse de ses lèvres, possession qu'il permettait rarement.

De toutes les femmes qu'il avait connues, qu'il s'autorise à céder à ses fantasmes de cette manière avec Heather, cette femme douce et innocente, défiait toute logique. Elle était l'une des rares à l'avoir déstabilisé, à menacer de faire tomber son vernis d'homme civilisé pour découvrir l'homme primitif caché en lui.

La poitrine serrée, les muscles de son corps tendus comme un arc, il gisait sur le dos. Les dents serrées, il attendit...

Jusqu'à ce qu'elle aille trop loin. Dès l'instant où il sentit ses doigts délicats passer sur son sexe, une sirène d'alarme retentit dans sa tête. Elle se mit à hurler lorsque Heather, avec une lenteur insupportable, attira son membre dur et sensible vers le havre chaud de ses lèvres...

Avant que sa bouche voluptueuse puisse entrer en contact avec lui, il se redressa d'un bond et retourna Heather sur le dos. Il pesa sur elle de tout son poids pour la clouer sur le matelas, puis posa ses lèvres sur les siennes et reprit le contrôle des événements.

Dès qu'il fut certain d'avoir dompté toutes ses velléités, dès que les fines mains de la jeune femme cessèrent de s'aventurer sur son corps pour reposer passivement sur son torse, il se dégagea, glissa au bout du lit, saisit les cuisses de Heather à pleines mains, les écarta largement, posa les lèvres sur son sexe et y fit tourner sa langue.

Elle lui avait donné cette occasion et il était bien décidé à se servir de leurs étreintes pour ancrer son emprise sur elle.

Il mobilisa toute son expérience pour l'entraîner là où il ne l'avait pas encore emmenée et fut récompensé par un cri étouffé et spontané quand elle jouit.

Pour la première fois. Il n'était pas d'humeur à bâcler les choses, et pourtant il avait toujours une conscience aiguë du mâle qui était en lui — de l'être qu'elle éveillait si naturellement, au point de sentir ses désirs les plus primitifs battre dans ses veines.

Lorsqu'elle explosa de nouveau, guidée par les doigts qu'il avait enfouis dans son sexe, il ne put résister plus longtemps à ses instincts. Il vint se coucher sur elle et la pénétra profondément.

Il se sentit transporté par la manière dont elle l'accepta en elle, non seulement dans son corps mais dans ses bras. Elle l'enveloppa et s'agrippa à lui de toutes ses forces, le souffle haletant tandis qu'elle l'encourageait sans un mot. Rejetant la tête en arrière, elle lui offrit ses lèvres... Il prit une

inspiration et s'en empara dans un élan possessif, exigeant.

Il ne voulait pas seulement posséder sa bouche, mais la posséder, elle.

Il la bouscula, la cajola, réclama et saisit le moindre gémissement de plaisir.

Le moindre sanglot, le moindre râle évocateur. Il voulait tout.

Et elle le lui donna, sans réserve ni pudeur.

Il savait apprécier la valeur d'un tel abandon, et le chérissait comme un présent.

Fermant les yeux, il garda ce cadeau dans son cœur tandis qu'elle explosait sous lui, et cette fois il se laissa aller, s'autorisa à la suivre dans cet abandon des sens et de l'esprit.

Dans cet espace de satiété où la béatitude les berça à la manière d'une longue vague avant de les emporter.

Dans les bras l'un de l'autre, ils s'abandonnèrent aux délices des rêves.

* * *

Il se réveilla un peu plus tard et réunit assez de force pour se dégager de l'étreinte de Heather. Elle se tourna en protestant doucement et revint se blottir dans ses bras. Sa douceur était une bénédiction, sa proximité un réconfort.

Il s'effondra à côté d'elle, le corps à moitié sous le sien comme elle semblait l'apprécier. Juste avant de sombrer, cependant, il se rappela pourquoi il ne trouvait pas le sommeil avant l'arrivée de Heather.

Les révélations surgissaient souvent en de tels moments, lorsque l'esprit était au bord de l'inconscience.

Il n'avait pas pu dormir parce que Heather n'était pas dans ses bras.

C'était évident.

Le sourire aux lèvres et l'âme apaisée, il s'endormit enfin.

* * *

Heather fut réveillée par le plaisir. Par des soupirs enjôleurs et une sensation si douce qu'elle en eut des frissons.

Incapable de résister et de se dégager, elle laissa Breckenridge l'emporter.

Se glisser profondément dans son corps et la remplir, la compléter. Couché derrière elle, il la possédait, la ravissait.

Puis il l'emmena au paradis, où il la suivit en étouffant un grognement grave dans le creux de sa gorge.

Les mains dans ses cheveux, le corps arc-bouté contre lui, Heather l'accueillit dans sa jouissance.

Tandis que la vague de plaisir déferlait sur eux, puis reculait, les laissant épuisés et endoloris, Heather écouta les battements de son cœur, perçut l'écho du pouls de Breckenridge au creux de son ventre et se cramponna de toutes ses forces à cette proximité, cette intimité.

Ce bonheur indescriptible de ne faire qu'un.

Lentement, leurs muscles se détendirent et ils reprirent leurs esprits.

Elle ne regrettait pas d'être devenue sa maîtresse. Elle était simplement triste de penser que leur aventure arrivait bientôt à son terme, et qu'elle perdrait tout cela — cette occasion de créer un lien aussi fort, capable de transcender le corps pour s'étendre à l'esprit.

Les yeux fermés, elle le sentit se dégager. Sentit ce lien se briser et s'évanouir.

Breckenridge s'affala lourdement dans son dos.

Le silence régna pendant un long moment. Les battements de leurs cœurs ralentirent et ils revinrent dans l'ici et le maintenant, dans la lueur de l'aurore naissante qui éclairait le ciel derrière les carreaux.

Le bras posé sur sa taille, Breckenridge caressait doucement son sein de ses longs doigts.

Elle eut la sensation qu'il se raidissait tandis qu'il prenait la parole d'une voix grave, encore hachée par le plaisir.

— Il faut se rendre à la réalité, dit-il.

Elle était trop détendue pour froncer les sourcils mais, à contrecœur, commença à rassembler ses esprits.

— Quelle réalité ?

— Nous devons nous marier.

Elle se dégagea suffisamment de lui pour lui faire face.

— Comment ?

Elle ne devait pas avoir bien entendu.

Mais Breckenridge avait revêtu son masque impassible, et son regard vert pailleté d'or ne vacilla pas.

— Il n'y a pas d'autre solution. Nous devons nous marier, un point c'est tout.

— Comment ? répéta-t-elle.

Elle recula, choquée, sinon horrifiée. Breckenridge résista à l'envie de la prendre dans ses bras, de la tenir contre lui. Il se contraignit à rester immobile puis reprit calmement, sur un ton neutre :

— Vous ne pouvez pas être aussi naïve. Vous savez comment va ce monde. Etant donné que nous sommes partis ensemble et seuls pendant si longtemps, le mariage est la seule solution.

Elle avait écarquillé les yeux, visiblement atterrée. Puis ses prunelles bleu-gris se voilèrent, vibrantes d'émotion.

— Non, répondit-elle en redressant fièrement le menton.

Elle descendit à la hâte du lit, saisit son peignoir et commença à l'enfiler.

— Voilà ce qui arrive quand je vous laisse seul avec Richard, conclut-elle.

Breckenridge se redressa lentement.

Le peignoir ouvert, elle pointa un doigt impérieux vers lui.

— N'essayez pas de nier. Il vous a parlé, et vous a dit que vous deviez me demander en mariage, mais...

— Non, c'est faux.

Malgré lui, il avait parlé entre ses dents serrées.

— Il m'a demandé ce que je pensais faire, expliqua-t-il, et je lui ai répondu que je voulais vous épouser. Et c'est tout ce que nous avons dit sur le sujet.

Nouant le ruban de son vêtement, elle le regarda d'un air suspicieux.

— Richard ne vous a certainement rien demandé, mais il sait comment intimider les gens.

— Personne ne m'a jamais intimidé, rétorqua Breckenridge.

— Ce que vous n'avez pas compris, tous les deux, c'est que je ne souhaite pas vous épouser, ni vous ni personne ! Oui, je vous ai séduit, mais cela ne veut pas dire que j'espérais vous donner ma main et je n'ai jamais eu l'intention de vous épouser !

Et pourquoi pas ? Breckenridge se mordit la langue pour ne pas prononcer ces mots par trop révélateurs. Il remonta les genoux vers lui, se pencha en avant et posa doucement les mains sur ses

mollets... se demandant s'il ne pouvait pas bondir et s'emparer d'elle.

Elle fit un grand pas en arrière et prit une courte inspiration. Le regard braqué sur lui, elle se redressa de toute sa hauteur dans un mouvement presque régalien et inclina légèrement la tête sur le côté.

— J'apprécie qu'étant donné les circonstances, vous vous croyiez lié à moi par l'honneur...

— L'honneur n'a rien à voir dans tout cela.

— ... et que vous vous sentiez obligé de m'offrir la protection de votre nom pour me protéger du scandale. Mais comme je vous l'ai déjà dit, j'ai renoncé à l'idée du mariage. Ma vie, mon avenir, sont déjà tracés, et puisque je ne pense plus retourner vivre à Londres, et encore moins au sein de la société, le scandale est sans importance. Toute obligation de votre part est donc déplacée.

— Ce n'est pas ce qu'en pensera votre famille.

Elle leva plus haut le menton.

— Peut-être, mais il s'agit de moi. Je vous remercie pour votre offre, mais je me vois dans l'obligation de la refuser.

Sur ces mots, elle tourna les talons.

— Revenez ici, bon sang !

— Pourquoi cela ? Pour me forcer à accepter ? Merci, mais non.

— Nous devons en parler comme des adultes responsables.

— Il n'y a rien à dire. Je ne vais épouser personne, et sûrement pas un homme obligé de se marier par honneur et obligation.

— Mais bon sang ! Personne ne m'oblige...

Arrivée devant la porte, elle pivota vers lui et le pointa du doigt.

— Vous ne voulez pas m'épouser, vous le savez bien. Avouez-le.

Il hésita.

— Ah, vous voyez, continua-t-elle, le regard brillant. Vous ne voulez pas m'épouser, je ne veux pas vous épouser. Il n'y a aucune raison pour que nous le fassions. Donc, nous ne le ferons pas, un point c'est tout.

Elle ouvrit en grand la porte, la referma derrière elle et se précipita dans le couloir.

Il contempla longuement le lourd battant.

— Je veux vous épouser, dit-il enfin.

Mais elle ne pouvait évidemment pas l'entendre.

Après un long moment, Heather n'était toujours pas revenue et il se demanda pourquoi il l'espérait encore. Il soupira bruyamment puis passa une main lasse sur son visage.

— Et maintenant ? se demanda-t-il à voix basse.

Aucune réponse ne lui vint à l'esprit, ce qui n'était pas très surprenant.

D'humeur morose, il repoussa les couvertures. Une seule pensée hantait son esprit. L'avenir de Heather était peut-être tout tracé, mais le sien ?

Si elle mettait ses projets à exécution, l'avenir qu'il avait imaginé cette nuit, ce bel avenir qui avait commencé à prendre forme dans son esprit, ne resterait qu'un fantôme, une belle vision de ce qui aurait pu être...

Les dents serrées, il froissa très fort les draps.

Non, Heather n'allait pas lui échapper aussi facilement.

Chapitre 15

Il la retrouva assise à la grande table de la salle à manger, devant un petit déjeuner composé de porridge et de miel. Quelques hommes, assis à des petites tables en contrebas, faisaient des projets pour la journée, mais Heather était seule sur l'estrade.

Breckenridge tira la chaise à côté d'elle et s'assit.

Une petite bonne arriva vers lui et fit une brève révérence avant de lui demander s'il voulait du porridge, ce qu'il accepta en souriant. La bonne s'éloigna rapidement.

— Inutile de fuir, nous devons régler cette situation, dit-il à Heather.

Elle lui décocha un regard dans lequel il lut comme une pointe d'irritation, puis elle baissa les yeux vers son bol.

— Vous entendez par là que nous devons organiser un mariage ?

— Il n'y a pas d'autre solution.

Elle pinça les lèvres, mais la bonne revint juste à cet instant avec une coupe de porridge fumant.

Breckenridge la remercia, puis saisit le pot de miel posé sur la table et versa le nectar doré dans son bol.

— La situation est simple. Au cas où vous l'auriez oublié, expliqua-t-il, je suis connu comme étant le plus grand libertin de la société. Je n'ai pas gagné cette réputation en jouant aux cartes au White's.

Il veilla à parler à voix basse, mais son ton était sec. Il semblait avoir perdu son calme et sa faculté de persuasion habituels.

— Etant donné qui je suis, toute jeune fille bien née avec laquelle j'aurais pu passer une nuit seul verra sa réputation ruinée. Le mariage est donc le seul moyen de remédier à cette fatalité. Avant que vous n'émettiez la moindre objection, personne ne se souciera de savoir si je suis oui ou non à l'origine de cette situation, ou si quelque chose d'indécent s'est réellement passé.

Il serra les dents. Puis, portant à sa bouche une grande cuillerée de porridge, il regarda Heather à la dérobée. Elle avait gardé les yeux baissés mais elle l'écoutait.

— Comme en plus, vous êtes l'une des demoiselles Cynster, il est indéniable que nous sommes obligés de nous marier.

Elle lui lança un regard acéré.

— Aux yeux de la société, précisa-t-elle.

Il ne se donna pas la peine de lui répondre : elle connaissait la réalité des choses.

Le porridge était très bon, avec un petit goût de noisette, doux et crémeux. Il savoura une autre cuillerée, puis continua sur le même ton bas et sec.

— Puisque nous n'avons aucun moyen d'éviter ce mariage, je ne vois pas l'intérêt de nous disputer. Il n'y a aucune raison que nous ne puissions pas nous marier. Mes sœurs m'ont déjà sommé de trouver une épouse et comme vous n'êtes liée à personne...

Il était sûr de cela. Si elle avait éprouvé des sentiments pour un autre gentleman, elle ne l'aurait jamais laissé la séduire.

— ... et que nos familles évoluent dans les mêmes cercles, continua-t-il, tout le monde trouvera cette union excellente. Pour toutes ces raisons, je ne vois aucun empêchement, aucun obstacle, aucune difficulté à ce mariage.

— Vous oubliez une chose, dit Heather en posant sa cuiller.

Elle n'avait plus faim.

— Je me fiche de l'approbation de la société, dit-elle, du moins sur ce point.

Elle n'eut pas besoin de feindre sa détermination et la tension dans sa voix, devenue tranchante par la colère qui montait.

— Comprenez-moi bien. Je m'oppose catégoriquement au fait de me marier...

Avec vous, aurait-elle voulu mentir. Mais cette duperie resta coincée dans sa gorge. Elle prit une courte inspiration et dit à la place :

— ... dans ces circonstances. Je n'ai pas l'ambition de me marier, ni avec vous ni avec aucun homme, juste parce que la société me l'impose !

Il n'y avait pas que sa voix qui vacillait. Les idées se bousculaient dans sa tête et elle était prise de vertige.

Lorsque Breckenridge lui avait dit sans détour qu'ils devaient se marier, elle avait été tellement bouleversée qu'elle avait dû avoir recours à toute sa force de volonté pour quitter sa chambre avant de se trahir. Car dès l'instant où il avait évoqué l'idée de leur mariage...

Elle était aussi furieuse après elle qu'après lui. Comment diable avait-elle pu laisser les choses en arriver là ?

Comment avait-elle permis qu'une partie d'elle nourrisse l'espoir secret que Breckenridge puisse, après quelques nuits d'amour, découvrir soudain qu'il était sur le point de tomber amoureux d'elle ? C'était impardonnable.

Elle inspira puis plongea son regard dans le sien.

— Je ne veux pas me marier avec un homme qui ne désire pas m'épouser, conclut-elle.

Breckenridge serra les lèvres et s'assombrit.

Elle leva le menton.

— Puisque je souhaite vivre à la campagne, et donc loin de la société, je ne vois pas la nécessité de céder à ses diktats. Nous parlons de ma vie, et j'ai bien l'intention de la vivre comme il me plaît.

Il l'écoutait attentivement. C'était une qualité qu'elle aimait chez lui, cette façon qu'il avait de se concentrer sur elle comme si le reste du monde n'existait pas...

Non ! Elle cligna des yeux et chassa ces pensées. Il fallait qu'elle s'accroche à sa colère. Oui, elle était en colère après lui car, sans le savoir, il lui faisait soudain miroiter un avenir auquel elle n'avait jamais songé avant ce jour, et qui représentait tout ce que, à sa grande surprise, elle désirait de tout son cœur et de tout son être.

Or il y avait un ver dans la pomme. Breckenridge lui offrait tout ce à quoi son stupide cœur aspirait depuis apparemment si longtemps, à l'exception d'une seule chose, indispensable. Vitale, même.

Car elle voulait que Breckenridge devienne son époux — l'avait-elle toujours désiré ? songea-t-

elle. Elle se doutait à présent que l'animosité qu'elle avait toujours ressentie à son égard n'était que la conséquence du peu d'intérêt qu'il lui témoignait. Mais qu'importe que son cœur se soit emballé en entendant sa demande brutale, qu'importe qu'une partie d'elle, stupide et ignorée jusque-là, ait voulu peindre leur avenir en rose. Et qu'importe qu'elle ait souhaité imaginer cet avenir main dans la main avec Breckenridge, comme ils l'étaient en franchissant les montagnes pour se rendre dans le Val. Elle ne voulait pas, ne pouvait pas l'épouser dans ces conditions, sans même un soupçon d'amour.

Heather durcit son cœur et sa détermination, posa les coudes sur la table et se pencha vers lui pour appuyer sa décision.

— Ecoutez bien, dit-elle. Quelle femme serais-je si j'acceptais d'épouser un homme contraint et forcé de le faire ? Comment croyez-vous que je me sentirais ?

— Je n'ai pas dit que...

Breckenridge s'agita sur sa chaise et fit la grimace.

— Vous n'avez pas besoin de le vouloir de toutes vos forces. Il vous suffit de l'accepter comme quelque chose de nécessaire, tout comme moi.

— Non, dit-elle.

— Mais nous n'avons pas le choix.

— Si, nous l'avons ! dit-elle en le fusillant du regard.

D'abord surpris, il la fixa d'un air légèrement dédaigneux.

— Vous n'avez pas les idées claires, siffla-t-il.

* * *

Bon sang ! Dire qu'elle avait cru qu'en dépit de leur intimité, il continuerait à la voir comme une femme beaucoup trop jeune pour lui et que, lorsqu'elle lui offrirait une façon honorable de se retirer, il serait suffisamment opportuniste pour reconnaître qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre et saisirait cette occasion de retourner à sa vie de débauché égocentrique.

Elle se tourna vers lui et essaya de nouveau de le convaincre.

— Vous ne voulez pas vraiment m'épouser, pas plus que je n'ai envie de le faire. Nous n'avons aucune raison d'aller dans ce sens car j'ai l'intention de consacrer ma vie à m'occuper d'enfants orphelins. Je n'ai pas besoin d'un mari, et encore moins d'un époux imposé par la société pour préserver ma réputation.

Non, elle ne pouvait pas l'épouser, surtout pas lui.

Il lui briserait le cœur. C'était certain, gravé dans le marbre. Il lui briserait le cœur parce qu'il ne l'aimait pas en retour.

Elle pinça très fort les lèvres. Elle avait envie de crier. La seule façon de s'extraire de ce désastre était de refuser sa demande et de s'y tenir, quels que soient ses arguments. Dire non et persévérer.

— Je ne changerai pas d'avis, dit-elle. Vous finirez par le comprendre et vous retournerez à Londres, où toutes les belles dames de la société vous attendent.

Breckenridge plissa légèrement les yeux. Elle venait de toucher un point sensible.

— Votre place est là-bas, conclut-elle. A Londres, à arpenter les salles de bal et les boudoirs. Vous lier à moi n'est pas dans votre intérêt. Si c'est pour vous une question d'honneur, laissez-moi vous libérer de vos obligations.

Elle retint son souffle, puis expira.

— Je ne suis pas si désespérée de me marier, ajouta-t-elle, pas au point de permettre que l'on braque un pistolet sur votre tempe pour vous forcer à m'épouser.

Elle se leva, son regard toujours dans le sien.

— Un mariage entre nous n'est pas une bonne idée. Reconnaissez que...

Elle attendit que Breckenridge, qui avait repoussé sa chaise, se lève à son tour, lentement.

— ... vous n'avez aucune raison de rester ici, continua-t-elle. Vous pouvez partir quand il vous plaira. Je ne vais pas vous empêcher de vivre votre vie, pas plus que je ne vais me détourner de la mienne, juste parce que la société pense que c'est nécessaire.

Elle le salua d'un signe de tête et tourna les talons.

Breckenridge la retint aussitôt par le bras et dû se forcer à desserrer quelque peu son étreinte. Il vit l'expression surprise de Heather, mais lutta encore, comme depuis le début de leur échange, pour contrôler l'homme primitif qui était en lui et qui savait de manière irrévocable que Heather était à lui, et qu'il était capable de la revendiquer comme telle sans aucune réserve.

Il lui avait fallu recourir à toutes ses forces pour effacer de son visage, de ses mains et de son regard les traces de ce furieux combat intérieur. Il n'en avait plus assez pour réfuter ses arguments.

Pas sans prendre le risque de s'égarer, de trop se dévoiler.

Il ne pouvait pas se permettre d'oublier qu'elle était une Cynster. Heather était loin d'être idiote. Un seul faux pas... et elle serait capable d'en voir assez pour commencer à se poser des questions. Pour élaborer des plans.

Pourtant, il ne pouvait pas la laisser partir.

— Si nous nous marions... il n'y a aucune raison que vous ne suiviez pas votre... vocation. Grâce à ma fortune, vous pourriez beaucoup mieux...

— Non.

Il pinça les lèvres.

— Si vous m'épousez, vous aurez plus de succès dans vos projets, insista-t-il.

— Peut-être, dit-elle en redressant fièrement le menton. Mais même ainsi, je ne vous épouserai pas.

En dépit de ses efforts, il sentit ses traits se durcir.

— Et pourquoi pas ?

Elle l'étudia longuement, puis lui répondit d'une voix calme :

— Si vous ne connaissez pas la réponse, cela prouve bien que nous ne devons pas nous marier.

— A quoi jouez-vous ? gronda-t-il malgré lui. Essayez-vous de me tester ?

Elle le dévisagea dangereusement, puis tira brusquement sur son bras et parvint à se dégager de son étreinte. Il lut dans la fierté de son maintien un avertissement.

— Je vais passer la matinée avec Catriona, dit-elle. Je vous verrai au déjeuner.

Elle tourna les talons et sortit de la salle à manger.

Il resta sur place et la regarda partir, en proie à un immense dépit. Il y avait effectivement un défi. Et celui-ci consistait à tisser un filet de contraintes sociales et de séduction, puis de s'en servir pour capturer Heather et l'amener devant l'autel. Son être primitif aimait cette idée.

La savourait.

Il se jura de le faire — de la lier à lui par le plaisir et le devoir si nécessaire, et de l'épouser elle, son obstination, sa force de volonté et tout le reste.

Mais le véritable défi consistait à le faire sans jamais lui dire ni même faire allusion à ses véritables sentiments pour elle.

A ces sentiments qu'il avait bien l'intention de ne jamais reconnaître, de ne jamais dévoiler au

grand jour.

Même pour un libertin, ou peut-être *surtout* pour un libertin, certains actes étaient tout simplement trop dangereux à envisager.

* * *

Heather descendit l'escalier en pierre qui menait aux anciennes oubliettes. Elle ignorait si celles-ci avaient servi un jour, mais Catriona en avait fait son atelier de travail. Comme elle s'y attendait, elle trouva sa cousine activement occupée à confectionner l'un de ses remèdes.

Des bottes de plantes étaient suspendues aux grosses poutres noircies qui traversaient le plafond, dégageant leurs arômes dans les courants d'air chaud qui montaient de la cheminée où crépitait un feu. La salle était grande, éclairée par de petites fenêtres haut placées ainsi que par des lampes à huile. Algaria venait parfois travailler avec Catriona, mais ces derniers temps, on la trouvait plutôt dans la nurserie à veiller sur les enfants du couple, et surtout sur Lucilla, la prochaine Dame du Val.

L'actuelle Dame du Val se tenait au bout d'une grande table, au centre de la pièce, et broyait activement quelque chose dans un mortier. Elle leva les yeux vers Heather et lui sourit.

— Je savais que tu viendrais, dit-elle.

Heather tira un grand tabouret et s'y assit.

— Breckenridge insiste pour que nous nous mariions.

Catriona lui lança un regard interrogateur.

— Tu t'attendais à quoi ? Vous avez voyagé ensemble pendant... combien de temps, onze jours ?

Heather réfléchit.

— Non, nous n'avons voyagé ensemble qu'à partir du moment où nous avons échappé à mes ravisseurs. Cela ne fait donc que trois jours.

Elle fit la grimace.

— Cela n'a pas grande importance, conclut-elle.

— Trois jours et trois nuits, précisa Catriona en haussant les épaules. Tu aurais dû te douter que Breckenridge se comporterait en homme d'honneur.

Heather ne la contredit pas.

— Je n'ai nullement l'intention de l'épouser.

— Hm... c'est un parti plutôt séduisant, pourtant.

Catriona s'interrompit pour étudier le contenu de son mortier, puis mania de nouveau le pilon.

— Mais si c'est trop difficile pour toi de l'accepter pour époux — et je suis bien la dernière à comprendre comment fonctionne la société —, étant donné vos origines sociales à tous les deux, il existe peut-être une autre solution. Tu pourrais épouser un autre gentleman, peut-être le cadet d'une famille qui aurait sensiblement ton âge, plus doux et docile que Breckenridge, un prétendant qui voudrait bien fermer les yeux sur ton enlèvement et ses conséquences — à savoir le temps que tu as passé seule avec le plus grand libertin de la société —, quelqu'un qui accepterait de t'épouser, sans doute pour ta position sociale et ta fortune, et capable de réparer ainsi ta réputation.

Catriona fronça les sourcils.

— Vois-tu, je n'ai jamais compris comment et pourquoi un mariage pouvait réparer une réputation irrémédiablement entachée.

Heather entendit à peine le dernier commentaire de Catriona. Elle était trop horrifiée par la

vision qu'avait fait apparaître son discours.

— Ce n'est pas..., bafouilla-t-elle.

Puis elle reprit d'une voix plus forte.

— Je n'ai peut-être pas l'intention d'épouser Breckenridge, mais l'idée de me marier avec une chiffé molle qui voudrait bien passer sur...

Elle reporta son attention sur Catriona.

— Cette perspective est bien pire, conclut-elle.

— Ah. Je croyais que tu avais peut-être un autre gentleman en tête.

— Non ! Ce n'est pas du tout cela. La vérité, c'est que... j'ai décidé que le mariage n'était pas fait pour moi.

Cessant son travail, Catriona leva les yeux.

— Vraiment ?

Heather acquiesça.

— Eliza et moi — Angelica aussi, mais elle a trois ans de moins que nous, elle a donc encore le temps — donc Eliza et moi, nous nous sommes lancées à la recherche du gentleman de nos rêves.

Catriona sourit.

— Vous vous êtes lancées à la recherche d'un héros ?

— Oui, exactement ! Nous savons ce que nous voulons, le genre d'homme que nous cherchons.

Mais...

Sans le vouloir, elle visualisa Breckenridge, non comme elle l'avait si souvent vu, en homme sophistiqué et courtois arpentant la société, mais comme il était lorsqu'ils avaient traversé ensemble les collines, sa main dans la sienne.

Que recherchait-elle exactement, quel genre d'homme ?

Un homme qui l'aimait.

Et Breckenridge ne répondait pas à cette description.

Chassant résolument son image de son esprit, elle se tourna de nouveau vers Catriona.

— Il est clair qu'après ce qui vient de se passer, je ne trouverai plus de gentleman à épouser. Puisque le destin a décidé que je ne trouverai pas l'amour, j'ai envie de consacrer ma vie à aider les orphelins, des enfants qui n'ont pas ce que nous et notre famille avons eu par notre naissance. Je me demandais si je ne pouvais pas rester parmi vous pour apprendre. Je sais que tu prends soin d'une petite troupe d'enfants abandonnés. Je pourrais rester ici quelque temps jusqu'à ce que l'été arrive et que le scandale de mon enlèvement se soit apaisé. A ce moment-là, j'en aurais appris assez auprès de toi et de tes assistantes pour rentrer chez moi, à Somerset, et mettre en place un système semblable au tien.

— Hmm.

Catriona fouilla dans un sac d'herbes en toile de jute, en sortit une poignée de feuilles et les ajouta au mortier. Elle prit le pilon, s'interrompit un instant pour étudier Heather, puis baissa les yeux et sourit de nouveau.

— C'est un projet très honorable, et je ne serai pas celle qui t'en dissuadera. Toutefois, il faudra que tu te souviennes que prendre soin de petits orphelins est une activité qui s'inscrit dans un tout. Je suis la Dame du Val et c'est ma vocation — la position et le travail auxquels j'étais destinée. Veiller sur ces enfants en fait partie.

Elle fit une pause.

— Mais ce n'est qu'une partie d'une vie plus vaste.

— Je ne suis pas certaine de bien comprendre, avoua Heather.

Catriona écrasa les herbes.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'avant de te pencher sur ces aspects secondaires de ta vie, tu dois te concentrer sur l'essentiel. Je pense que d'abord, tu dois définir et assurer ta destinée.

— Mais ma destinée ne peut pas être de veiller sur des orphelins ?

Catriona leva la tête et contempla Heather de ses prunelles émeraude et perçantes, qui semblaient percevoir l'essence même de son être.

Heather resta immobile et ne cilla pas.

Après quelques instants, Catriona sembla revenir à elle.

— Ce n'est pas ce que je vois ni ce que je ressens, dit-elle enfin.

Lorsque Heather l'interrogea du regard, Catriona sourit tristement.

— Ton destin est mêlé à celui d'un homme.

— Tu peux le voir ?

— Je ne peux pas voir son visage, ses traits, mais je vois... son aura, si tu préfères. Son être intérieur.

— Et mon destin est lié au sien ?

— D'après la Dame, ton destin repose sur un homme... Si ce n'est pas Breckenridge, il s'agit de quelqu'un comme lui, de sa trempe. D'un homme comme tes cousins. La Dame sait assez bien reconnaître ceux de son espèce.

— Je suis donc vouée à trouver mon héros ?

— Oui. Pour cela, il te suffit...

Catriona fronça les sourcils.

— ... de le « voir », c'est le mot qui me vient à l'esprit. Peut-être que cela veut dire : le reconnaître.

Heather prit la peine d'y réfléchir. Les prophéties de Catriona n'étaient pas si fréquentes, et avaient une étonnante propension à se révéler vraies.

— Peut-être que... après avoir appris auprès de toi comment m'occuper des enfants et être rentrée à Somerset...

Elle s'interrompit en voyant Catriona secouer la tête.

— Non ? avança timidement Heather.

— Selon la Dame, ton projet d'apprendre à t'occuper d'enfants abandonnés n'est qu'une diversion... au moins pour l'instant.

Catriona se pencha légèrement, comme si elle écoutait quelque chose au loin.

— Pour elle, c'est comme si tu essayais d'éviter la vie que tu dois vivre.

Après quelques instants, Catriona posa les yeux sur Heather, comme pour la sonder, puis ajouta d'un air narquois :

— Je pense que tu n'as pas envie de l'entendre, mais mon instinct me dit que tu devrais te pencher d'un peu plus près sur Breckenridge.

— Il ne m'aime pas, répliqua vivement Heather. Il veut m'épouser uniquement pour une question d'honneur.

— En es-tu sûre ?

— Je me base sur ce qu'il m'a dit...

— T'a-t-il dit qu'il ne t'aimait pas ?

— Non, mais...

— Mais il n'a rien dit qui te permette de croire qu'il t'aime ?

Heather acquiesça et Catriona lui sourit.

— Je dois t'avouer que cela ne veut rien dire. Il est comme tes cousins, et obtenir une déclaration d'amour de la part d'hommes comme eux n'est jamais facile. Ils détestent dévoiler leurs sentiments et même reconnaître qu'ils en ont, tant qu'ils peuvent l'éviter...

Catriona fit une pause, comme sidérée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Heather.

Le sourire aux lèvres, Catriona la regarda.

— Je viens juste de penser que cette situation entre toi et Breckenridge... Si jamais il est amoureux de toi, et étant donné la pudeur des hommes comme lui, ne crois-tu pas qu'il va essayer de profiter de la situation pour t'épouser sans avoir à dévoiler son cœur ?

Heather n'eut pas besoin de réfléchir pour connaître la réponse.

— Il est aussi retors et manipulateur qu'on peut l'être, dit-elle en faisant la grimace. Il va vraiment falloir que je l'étudie de plus près.

Catriona approuva d'un signe de tête.

— Tu dois garder à l'esprit que l'amour d'un homme comme lui — les épouses de tes frères et celles de tous tes cousins pourront te le certifier — en vaut vraiment la peine.

Heather émit un grognement dubitatif.

— Si seulement j'avais la certitude que, sous ses apparences si raffinées, je pouvais trouver mon héros...

— En matière d'amour, les garanties sont rares. Et avec un homme comme lui, il va falloir te préparer à risquer ton cœur si tu veux avoir la moindre chance qu'il te dévoile le sien. J'ai observé quelque chose qui pourrait t'être utile. Breckenridge est un épicurien-né. S'il poursuit activement un objectif, tu peux être certaine qu'il le désire vraiment. Sinon, il ne se donnerait pas cette peine.

Étant donné ce que Heather savait de lui, Catriona avait vu juste.

Elle s'assit pour réfléchir, tandis que sa cousine retournait s'occuper de ses herbes. Les minutes passèrent et elle sentit quelque chose s'apaiser en elle, et accepter. Sa quête n'était donc pas terminée. Elle n'en avait pas encore fini avec Breckenridge.

Elle croisa le regard compréhensif et complice de Catriona.

— Cela donne de quoi réfléchir, n'est-ce pas ? lui dit sa cousine.

Heather acquiesça.

— Oui, et merci pour... avoir lu en moi. Je sais que tu ne le fais pas pour tout le monde.

Catriona lui sourit.

— Je devais le faire.

— Ah, dit Heather en se laissant glisser du tabouret.

Rester près de Catriona quand celle-ci devenait la « Dame » était un peu déconcertant.

— Je pense que je vais monter m'occuper des enfants...

— Attends.

Catriona s'épousseta les mains, puis mit le mortier de côté.

— J'ai terminé, dit-elle en la regardant d'un air un peu perplexe. J'ignore pourquoi, mais je suis censée te donner ceci.

Elle plongea la main dans la poche de son tablier et sortit une chaîne en or, parsemée de petites perles rondes et violettes, avec un pendentif en pierre rose, gros comme la moitié d'un doigt.

Catriona contourna la table et vint passer la chaîne autour du cou de Heather.

Heather se pencha sur la pierre taillée en diamant qu'elle soupesait dans sa main.

— Il y a quelque chose d'écrit dessus, gravé à l'intérieur, remarqua-t-elle.

— Cette langue est si ancienne que même Algaria ignore ce que cette inscription signifie.

— C'est un bijou ancien ?

Catriona acquiesça.

— Il appartenait à ma mère, et à sa famille avant elle. Je le portais avant d'épouser Richard.

Elle passa la main dans le décolleté de sa robe et sortit le pendentif accroché à la chaîne en or qu'elle portait autour du cou, aussi fine et délicate que la sienne ; mais à l'inverse, le pendentif était violet et la chaîne parsemée de perles roses.

— Richard m'a offert celui-ci, ajouta-t-elle. Il appartenait à sa mère et il est encore plus ancien.

Elle désigna la pierre violette.

— C'est une améthyste, symbole de l'intelligence, expliqua-t-elle.

Replaçant le pendentif sur sa poitrine, elle pointa celui que portait Heather.

— Ceci est du quartz rose, précisa-t-elle, symbole de l'amour.

Heather caressa les petites perles violettes encadrant la pierre rose.

— Ce sont également des améthystes ? demanda-t-elle.

— Oui, cette composition est un mélange d'amour et d'intelligence, l'amour étant la force principale. C'est le porte-bonheur qui convient à une jeune femme qui chercherait à lire dans le cœur de son héros.

— Merci, mais il doit avoir beaucoup de valeur. Es-tu sûre que...

— Oui, répondit Catriona en souriant. C'est un cadeau de la Dame. Je fais ce qu'il faut en te le transmettant. Tu es censée le porter jusqu'à ce que tu aies trouvé ton héros. Ensuite, tu le donneras à Eliza, puis à Angelica.

Catriona fit une pause puis leva les sourcils.

— Et apparemment, il doit passer ensuite à Henrietta et enfin à Mary avant de revenir ici, à Lucilla.

Heather écarquilla les yeux.

— Il semblerait que la Dame ait déjà quelques destinées en tête.

Elle rangea le pendentif dans son corsage.

— Je dois avouer que le fait d'avoir la Dame de mon côté me rassure, soupira-t-elle.

— Je savais que je devais te donner ce collier, répondit Catriona en souriant. C'est pour cette raison que je l'ai pris avec moi ce matin. Mais je ne sais rien à propos de tes sœurs et des autres. Je suppose que le fait de savoir que Lucilla finira par trouver elle aussi son héros est ma récompense pour faire ce que je dois faire vis-à-vis de toi.

Heather caressa le collier.

— Ce doit être dur de donner quelque chose qui appartenait à ta grand-mère.

— Oui et non.

Catriona saisit le mortier et le posa sur une paille.

— J'ai appris au fil des années à ne pas poser de questions, à me contenter de croire et d'obéir.

Heather lui rendit son sourire. Enfin elle tourna les talons pour s'en aller.

— Je vais à la nurserie, lança-t-elle par-dessus son épaule. Veux-tu que je dise quelque chose aux enfants ?

— Dis simplement aux jumeaux d'arrêter de se disputer pour des osselets. Oh ! et j'oubliais. Souviens-toi que la sincérité d'un homme qui dévoile son cœur trop facilement est peu crédible. Le contraire est d'autant plus vrai.

Perplexe, Heather hocha la tête, fit un signe de la main à Catriona, et s'engagea dans l'escalier.

— Il a arrêté son cheval en haut de ce chemin, dit Breckenridge en désignant la route qui descendait de Knockgray. Il s'est contenté de nous regarder. Je ne pense pas qu'il avait l'intention d'aller plus loin, précisa-t-il en se tournant vers Richard, monté sur un cheval noir à côté de lui. Catriona fait-elle quelque chose pour repousser les intrus ?

Richard souffla.

— Je ne lui ai jamais posé la question, mais je pense que toute personne animée de mauvaises intentions aurait beaucoup de mal à franchir les limites de notre domaine. Cela n'a pas toujours été le cas, mais la Dame est devenue de plus en plus puissante au fil des années.

En atteignant la route d'Ayr, Richard désigna le chemin.

— Voyons si nous pouvons suivre sa trace.

Ils remontèrent rapidement la voie et ralentirent en atteignant le sommet d'un monticule. Richard se pencha pour étudier le sol et sourit.

— C'est un grand cheval, avec de très gros sabots.

Il fit faire demi-tour à sa monture et partit en trottant vers la route qui passait devant les cottages du village.

— Par ici, dit-il.

Au bout du hameau, et voyant que les traces de sabots continuaient, Richard sourit et se redressa.

— Parfait. Cette route rejoint celle près de Carsphairn. Avec un peu de chance, les gens du coin l'auront vu.

Breckenridge vint se placer près de lui.

— S'il est aussi grand qu'il paraît, cela ne devrait pas être difficile de savoir s'ils ont aperçu notre homme, dit-il.

— Quelle taille avait-il ?

Breckenridge étudia Richard, évaluant sa taille par rapport à la hauteur de son cheval.

— Si son cheval est plus grand que le vôtre, ce qui semblerait être le cas, il était immense. Il doit avoir quelques bons centimètres de plus que vous, et beaucoup plus corpulent, avec des épaules très larges.

— C'est un grand gaillard mais, comme vous l'avez dit, son physique devrait nous permettre de le pister plus facilement. Quelle était la couleur de ses cheveux ?

— A cette distance, je dirais noire.

Ils s'observèrent mutuellement. Les cheveux de Breckenridge étaient bruns, tandis que ceux de Richard étaient véritablement noirs. Cependant, de loin, il aurait été impossible de voir la différence.

— On va dire qu'il avait les cheveux foncés, décréta Richard en faisant la moue.

Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre l'endroit où la route rejoignait celle qui menait à Ayr. Juste avant l'embranchement, un joli cottage se trouvait au bord de la route. Un vieil homme était assis sous le porche sur une chaise à bascule. Il leva une main pour les saluer.

— Belle journée, vous ne trouvez pas, monsieur Cynster ?

— Oui, en effet, Cribbs.

Tirant sur les rênes de son cheval, Richard demanda :

— Dites-moi, n'avez-vous pas vu un homme de grande taille sur un grand cheval, hier dans l'après-midi ?

— Vers 4 heures, précisa Breckenridge.

Mais Cribbs hochait déjà positivement la tête.

— Grand comme il était, je ne pouvais pas le rater. On aurait dit un lord ou un *laird*. Il avait un

bel hongre marron. Ce cheval doit être aussi fort qu'un bœuf pour porter un poids pareil.

— Cette description correspond à l'homme que nous cherchons. Avez-vous vu dans quelle direction il est parti ?

— Vers le village, dit Cribbs en désignant le nord.

— Merci, dit Richard.

Tous deux saluèrent Cribbs avant de partir au trot vers Carsphairn.

Dès que la route fut moins accidentée, ils laissèrent les chevaux se dégourdir les jambes jusqu'au prochain virage. Lorsqu'ils atteignirent la paroisse de l'église, Richard tira sur les rênes.

— Il n'y a qu'un seul bar : Greystones.

Breckenridge suivit Richard vers une jolie petite bâtisse aux murs blanchis à la chaux située un peu plus loin sur la route. Ils remontèrent une étroite ruelle latérale et descendirent de monture dans la cour en gravier derrière la taverne. Ils attachèrent leurs chevaux à un piquet, puis entrèrent par la porte de derrière qui était ouverte. Ils durent se baisser pour passer sous l'embrasure.

Breckenridge découvrit à l'intérieur un bar intime et chaleureux.

Les murs étaient couverts jusqu'à mi-hauteur de lambris foncés, assortis au mobilier. Un long comptoir courait au fond de la pièce éclairée d'un côté par un feu qui brûlait dans une cheminée en pierre et les rayons du soleil qui se déversaient par deux fenêtres côté rue. La pièce tout en longueur était chaleureuse et confortable, et débordait de bonne humeur.

— Monsieur Cynster ! s'écria le barman en regardant tour à tour Richard et Breckenridge. Que puis-je vous servir ? Et que désire votre ami ? demanda-t-il, le sourire aux lèvres.

— Deux bières, Henry, et votre oreille.

Les deux hommes s'accoudèrent au bar, et Breckenridge en détailla les autres occupants. Quatre vieillards désœuvrés étaient assis à siroter leur bière en regardant la route. Exactement ce qu'il leur fallait.

Le barman posa devant eux deux pintes remplies à ras bord de bière mousseuse. Breckenridge se tourna pour murmurer un remerciement. Il prit une gorgée puis lança à Richard un regard complice ; avec un sourire en coin, il trinqua en silence avec Richard.

— C'est votre secret ? lui demanda-t-il.

La bière ressemblait à un nectar.

Richard haussa les épaules.

— Je n'ai jamais eu besoin d'en parler au manoir, du moins pas devant les femmes.

Le barman revint après avoir apporté aux quatre vieillards les bières que Richard avait commandées pour eux. Ils le remercièrent et lui portèrent un toast avant de boire avec reconnaissance.

Henry, le barman, prit un torchon et nettoya scrupuleusement le comptoir.

— Comment puis-je vous aider, monsieur ? demanda-t-il.

— Un homme grand sur un hongre marron est passé ici hier après-midi, commença Richard en s'adressant aux quatre hommes. L'un d'entre vous l'aurait-il vu ?

— Mieux encore, dit Henry. Il est venu ici, et s'est arrêté boire une pinte.

— Oui, répondit l'un des vieillards. Il a posé des questions sur le manoir. Il voulait savoir ce qu'il y avait au bout du chemin.

Henry acquiesça.

— C'est vrai. Il avait belle allure, ce gentleman.

— Il était plus grand que moi, et plus costaud ? demanda Breckenridge.

Henry et les autres le jaugèrent. Breckenridge était à peine plus grand en taille que Richard.

— Oui, c'est vrai, opina l'un des quatre hommes. Il était beau aussi, mais pas autant que vous.

Breckenridge leva plaisamment sa pinte en entendant les rires qui suivirent cette remarque.

— Était-il originaire des Basses-Terres ou des Highlands ? demanda Richard.

— Des Highlands, c'est certain, ou alors ma mère est anglaise, répondit l'un des clients réguliers.

Les autres approuvèrent.

— On ne l'avait jamais vu par ici, dit Henry, et il nous a dit qu'il ne faisait que passer.

— Il est parti vers le nord, dit l'un des hommes assis près de la fenêtre. Et son cheval, il fallait le voir. Il était fort et massif.

— Comment était cet homme ? demanda Richard à Henry.

— Il avait les cheveux noirs, aussi noirs que les vôtres. Et ses yeux...

Henry fit une pause et frémit.

— Pour dire la vérité, s'il n'avait pas été aussi bien de sa personne, ses yeux m'auraient donné la frousse.

Breckenridge posa sa pinte.

— Comment cela ?

— Ils étaient pâles. Ils me rappelaient la glace qui se forme sur les sommets en hiver. Froids et pâles, avec quelque chose de doux au fond de ses prunelles.

Un moment de silence suivit cette intervention poétique de Henry.

— Et son apparence ? demanda Richard.

Henry fit la grimace et se tourna vers les autres.

— Il avait le physique d'un *laird*. Une bonne coupe de cheveux, rasé de près. Ses vêtements et ses bottes étaient de bonne qualité.

Malgré leurs questions, ils n'en apprirent rien de plus.

Après avoir bu une deuxième pinte de bière chacun, Breckenridge et Richard saluèrent les cinq hommes, puis s'en retournèrent dans la cour à l'arrière de la taverne.

— Nous n'avons pas appris grand-chose, hormis la confirmation qu'il s'agit bien d'un *laird*, dit Richard en enfilant ses gants d'équitation. Ils ne se seraient pas trompés sur ce point.

— Et ses yeux, dit Breckenridge. De tout ce que nous savons de lui, ses yeux sont l'élément le plus caractéristique. Associé à sa taille et au fait que ce soit un *laird*... cela ne nous suffira pas pour l'identifier, mais assez pour le reconnaître s'il se lance de nouveau à la poursuite de Heather ou de l'une des autres filles Cynster.

— C'est vrai, répondit Richard.

Il saisit les rênes de son cheval et monta d'un bond sur la selle, tandis que Breckenridge enfourchait plus lentement sa monture.

Il se tourna vers Richard.

— Il existe une possibilité pour que l'homme qui s'est arrêté ici soit simplement qui il prétend être : un *laird* des Highlands de passage, en route vers le nord. Il a peut-être juste manifesté de la curiosité en nous voyant marcher devant lui.

— Mais vous ne croyez pas à cette possibilité, dit Richard en retenant sa capricieuse monture.

— Non.

Breckenridge fit pivoter son cheval vers la ruelle qui regagnait la route.

— On ne peut pas ignorer les ressemblances entre les descriptions que Fletcher et Cobbins nous ont faites et ce que nous venons d'entendre.

Ils rejoignirent la route et repartirent vers le sud, en direction du Val.

— Comment avancent vos projets de mariage ? demanda Richard lorsqu'ils eurent quitté le village.

— Ils n'avancent pas.

Breckenridge entendit la sécheresse et l'irritation dans sa propre voix. Peu lui importait que Richard l'entende aussi.

— Heather s'est mis dans la tête que je n'avais pas besoin de l'épouser. Elle souhaite partir vivre à la campagne pour s'occuper d'un orphelinat, ou quelque chose dans cet esprit. Elle dit qu'elle se fiche que sa réputation soit socialement ruinée.

— Je vois, répondit Richard en opinant avec sagesse. Elle joue à la femme entêtée.

— Elle joue ? s'étonna Breckenridge en lui lançant un regard courroucé. Elle le fait très bien. J'ai déjà essayé de lui parler, à deux reprises.

— Je suis navré d'avoir à vous le dire, vieux frère, mais ce ne sont pas vos bons mots qui la feront changer d'avis.

Breckenridge souffla bruyamment.

— J'ai déjà essayé de la convaincre par d'autres moyens. Mais tout ce que j'ai obtenu, c'est...

Le sentiment encore plus profond d'être irrémédiablement lié à elle, songea-t-il.

Richard le scruta avec curiosité.

— Quoi donc ?

Breckenridge fit la moue et grogna :

— Si seulement je le savais moi-même.

Richard lui décocha un grand sourire.

— Eh bien, quoi qu'il vous en coûte, vous pouvez vous consoler en vous disant que le résultat final en vaut la peine.

Breckenridge lança vers Richard un regard acéré et perçut son air de profonde satisfaction.

— Que faut-il faire ? se sentit-il contraint de demander.

Richard sourit plus largement.

— La même chose que nous avons tous faite : se prosterner devant ses pieds délicats et lui jurer un amour éternel, en toute sincérité.

Peut-être était-ce plus facile pour lui, songea Breckenridge. Mais aussitôt, il comprit que c'était faux. Richard était comme lui, jusqu'à la véritable nature de sa naissance. Richard avait été le scandale qui n'en avait pas été un. Helena, la duchesse qui avait épousé le père de Richard, l'avait accepté comme son propre fils juste après sa naissance, quand sa mère, la maîtresse de son père, était morte en couches. Aucune personne censée ne se serait opposée à Helena.

Breckenridge était lui aussi un bâtard, mais c'était son père qui lui avait ouvert les bras en l'accueillant comme son fils lorsqu'il était né.

Richard et lui avaient grandi au milieu de la bonne société, avec toute la fortune et les privilèges des gens qui évoluaient dans les plus hautes sphères de la noblesse. Pourtant, tout comme lui, il se doutait que Richard avait toujours gardé enfoui dans son esprit une question. Une question qui concernait la légitimité de leur place.

Dans le cas de Richard, il lui avait fallu en trouver une et manifestement, c'était ici, dans le Val, qu'il l'avait fait. Cela n'avait pas dû être facile : même s'il avait passé moins de vingt-quatre heures dans le domaine, Breckenridge avait compris que c'était Catriona qui était au centre des choses. Pourtant, Richard s'était fait une place à ses côtés et l'avait gagnée.

Quant à lui, Breckenridge... La question était légèrement différente. Il avait une place qui l'attendait : celle de son père. A sa mort, il deviendrait le comte de Brunswick. Même s'il remplissait une grande partie de ses obligations et s'occupait de la gestion quotidienne du domaine, il se demandait encore si, le jour venu, il saurait se montrer à la hauteur.

Pour une raison qu'il ignorait, il sentait qu'avec Heather à ses côtés, cela serait possible.

Il savait que si elle était là, n'attendant rien d'autre de lui que ce qu'il était vraiment, il pourrait s'accomplir dans bien des domaines, et plus encore.

Galopant à côté de Richard, il bifurqua sur la route du Val puis chevaucha vers le manoir, tentant de comprendre pourquoi il avait autant besoin d'elle, et seulement d'elle, pour réussir sa vie future... Il ne trouva pas de réponse.

Sans doute Richard avait-il raison.

Il avait bien plus à perdre que ce qu'il voulait bien faire croire à Heather. Mais peut-être qu'en faisant quelques concessions, en lui dévoilant assez d'éléments pour éveiller sa curiosité et finalement, son intérêt, cela serait suffisant.

Il comptait également donner une orientation plus agressive, plus exigeante, à leur liaison, même si Heather croyait qu'il voulait y mettre un terme.

* * *

Breckenridge retrouva Heather à la table du déjeuner. La chaise à côté d'elle était vide et il s'y installa d'emblée, mais Lucilla et Marcus, les jumeaux de Richard et de Catriona, vinrent les rejoindre et choisirent de s'asseoir en face d'eux. Il comprit rapidement que les jumeaux, âgés de huit ans, étaient bien décidés à jouer leur rôle et à leur faire la conversation.

Ils parlèrent des styles de coiffure des gentlemen — en comparant celle de Richard à celle de Breckenridge —, de l'origine du rôti d'agneau, du vin de pissenlit d'Algaria, et demandèrent s'ils auraient bientôt l'occasion d'aller à Londres.

Les deux enfants devisèrent avec entrain autour de ce dernier sujet, tout en contemplant avec de grands yeux innocents et curieux les deux adultes qui leur faisaient face.

Heather et Breckenridge échangèrent un regard, puis s'évertuèrent à parler de tout et de rien, sauf du sujet qui, de toute évidence, était dans tous les esprits.

Un bref coup d'œil dans la salle confirma à Breckenridge que presque tout le monde attendait avec impatience l'annonce de leurs fiançailles. Cette observation ne fit qu'attiser sa frustration et sa colère d'avoir essuyé un refus de la part de Heather. Dans ces circonstances, il préféra garder le silence.

Il envisagea d'utiliser des moyens non verbaux pour atteindre son objectif mais, outre qu'ils étaient surveillés d'un peu trop près, il ignorait comment Heather allait réagir.

Avec n'importe laquelle de ses maîtresses, il n'aurait pas hésité, mais pas avec elle. D'autant que son objectif n'était pas simplement de poursuivre leur liaison.

Il n'avait jamais courtisé une femme avant ce jour. Malgré son expérience, il avait compris qu'il était moins facile de courtiser une femme que de la séduire, et cette idée le dérangeait.

Lorsque les assiettes furent vides et que tous furent repus, Algaria invita les deux terribles jumeaux à monter avec elle pour leurs leçons de l'après-midi. Breckenridge passa alors une main sous la table et tira sur la manche de Heather. Se penchant vers elle, il murmura à son oreille :

— Il faut que l'on parle.

Elle l'étudia quelques instants.

— D'accord, acquiesça-t-elle.

Il se redressa.

— Connaissez-vous un endroit où nous puissions parler sans être interrompus, ou vus ?

Elle fit la grimace.

— Il n'est pas facile de ne pas être vus depuis la maison, mais si nous allons dans le jardin d'herbes, nous serons assez loin des oreilles indiscrètes. Personne ne pourra nous écouter, nous approcher ou même voir nos visages.

Il se leva puis tira la chaise de Heather.

Elle traversa la salle à manger qui commençait à se vider. Breckenridge ignora le regard interrogateur de Richard et celui, plus serein, de Catriona lorsqu'il suivit Heather.

Comme il devait s'y attendre, le jardin d'herbes était très grand. Il occupait tout le terrain en pente situé entre le manoir et la petite rivière. Sur les terrasses irrégulières, certains spécimens de plantes venaient de se débarrasser de l'étreinte de l'hiver et déployaient timidement leurs premières feuilles, tandis que d'autres avaient déjà revêtu un abondant feuillage. Au bas de la pente, la rivière était en crue et bouillonnait au-dessus des rochers. Son ruissellement était joyeux, gai, et avait quelque chose d'apaisant.

Les mains dans les poches, Breckenridge s'enfonça avec Heather dans ce jardin informel, épais et luxuriant. Le chant des oiseaux fut bientôt couvert par le bourdonnement des abeilles qui voletaient parmi la lavande et quantité d'autres fleurs qu'il aurait été incapable de nommer. Le soleil était à son zénith et ses rayons déversaient leur chaleur sur la végétation. Le canevas d'odeurs qui les enveloppait suffisait à lui donner le tournis.

Heather l'entraîna en direction de la rivière, vers une petite anfractuosité en bas d'une terrasse creusée dans la pierre, sur la rive. Des rochers y avaient été rajoutés pour créer un banc. Heather alla s'y asseoir, faisant crisser ses jupes.

Breckenridge s'arrêta. Mais en croisant son regard interrogateur, il haussa imperceptiblement les épaules et vint la rejoindre.

Le soleil brillait comme une douce bénédiction au-dessus de leurs têtes. La pierre chauffée autour d'eux les protégeait tel un cocon tandis qu'une légère bruine venait de temps en temps leur offrir sa caresse rafraîchissante.

— Très bon choix, dit-il.

Breckenridge s'adossa contre le mur et se tourna vers le profil de Heather.

— Nous devons régler cette affaire, ajouta-t-il. Et non, ne me dites pas que c'est déjà fait, car cela ne l'est pas.

Il fit une pause et fit de gros efforts pour effacer la sécheresse de son ton, ou au moins l'atténuer.

Les yeux fermés, Heather offrit son visage au soleil.

— Vous finirez par vous rallier à mon point de vue très bientôt, dit-elle. Ce n'est qu'une question de temps.

Breckenridge dut rassembler toute son énergie pour ne pas grincer les dents.

— Je ne changerai pas d'avis, protesta-t-il, et contrairement à ce que vous pensez, nous n'avons pas un temps illimité. D'après ce que nous savons, vos parents sont déjà en route. Nous devons nous entendre sur une position commune avant leur arrivée.

En l'entendant parler de ses parents, Heather avait pivoté vers lui.

— Je leur ai écrit en leur disant que j'allais très bien, dit-elle, l'air soucieux. Je leur ai dit qu'ils n'avaient pas besoin de venir.

— Ils n'ont pas dû être convaincus par vos propos rassurants. Mais, quoi qu'il en soit, nous

devons parler de manière responsable et rationnelle de notre mariage. Vous vous êtes peut-être attachée à un avenir imaginaire sans amarres mais, dans ce monde qui est le nôtre, vous n'avez pas le choix.

Catriona l'avait déjà prévenue. Le poids du pendentif en quartz rose sur sa peau lui rappela ce que sa cousine avait ajouté : Heather n'était donc plus opposée à parler avec Breckenridge de leur union.

— Très bien, répondit-elle en regardant droit devant elle. Pourquoi ne commencez-vous pas par me donner vos arguments ?

Et peut-être qu'en l'écoutant et en l'observant de près, elle trouverait un indice, quelque chose derrière ses mots et son masque si souvent impassible qui l'éclairerait sur ce qu'il ressentait vraiment.

— Vos arguments, en dehors des impératifs sociaux, précisa-t-elle.

— Ce sera difficile, étant donné que mes arguments sont basés sur ces mêmes impératifs sociaux.

— Il va donc falloir que vous élargissiez votre raisonnement.

Du coin de l'œil, elle le vit lever les yeux au ciel comme pour implorer une aide divine, ou peut-être plus prosaïquement, pour demander au sort pourquoi il avait fallu qu'il vive cette situation. Heather dissimula son sourire.

Finalement, Breckenridge posa ses prunelles noisette sur elle.

— Très bien, dit-il. Analysons la situation d'un point de vue plus large. Vous êtes une Cynster, de bonne naissance, avec des relations, une belle dot et vous êtes plus que séduisante.

— Merci, monsieur, dit Heather en penchant la tête sur le côté.

— Ne me remerciez pas encore. Vous avez aussi un avis sur tout. Vous êtes extrêmement volontaire, vous aimez discuter et parfois, vous vous montrez irrationnellement têtue. En tout état de cause, et pour une raison que j'ignore, nous avons réussi à nous entendre relativement bien pendant une semaine, alors que nous poursuivions un objectif commun. Si nous nous mariions et que nous décidions de gérer ensemble le domaine de mon père, nous partagerions de nouveau des intérêts communs, assez pour que notre mariage fonctionne.

Heather était surprise.

Elle se redressa pour le dévisager. Il s'était adossé au mur et avait étendu un bras le long du rocher. Ses longues jambes étirées frôlaient l'ourlet de sa jupe. Il paraissait détendu, était élégant et plein d'assurance — l'incarnation parfaite du libertin londonien qu'il était.

Il était une énigme.

Au cours de leur voyage à travers les montagnes, elle avait découvert que, quelle que soit l'image qu'il voulait renvoyer, il y avait en lui quelque chose de différent, d'encore plus séduisant sous son vernis raffiné.

— Vous êtes prêt à partager avec moi la responsabilité du domaine ?

Elle ne s'attendait pas du tout à ce qu'il lui parle de ce sujet.

— Oui, à condition que vous désiriez vous y impliquer.

Il la regarda avec insistance.

— Par exemple, il y a autant d'enfants à sauver autour de mon domaine que n'importe où dans ce pays.

Elle ronchonna légèrement.

— Je resterais donc à Baraclough, à m'occuper de la demeure, pendant que vous vous pavanerez dans la capitale ?

Les yeux baissés, il épousseta une feuille de son pantalon.

— Contrairement à ce que tout le monde croit, je ne passe plus autant de temps dans la capitale. Je reste essentiellement à Baraclough.

— Hm, très bien, approuva-t-elle. Il faut que j'y réfléchisse. Qu'avez-vous d'autre qui puisse me tenter ?

Breckenridge dissimula un petit sourire en coin. Il avait vu juste. Comme toutes les femmes Cynster avec lesquelles Heather avait grandi, elle était séduite à l'idée de gérer une grande demeure et tous ses gens. Le goût de l'organisation courait dans ses veines.

— Je pense vous avoir dit que mes sœurs m'ont sommé de me marier. Evidemment, elles veulent surtout que j'engendre un ou plusieurs héritiers pour assurer la descendance. Elles sont terrorisées à l'idée que notre domaine puisse revenir un jour à la Couronne. Votre rôle, en tant que future comtesse, consisterait donc à prendre position avec moi contre le roi George et ses amis.

— C'est la façon la plus inventive que j'aie jamais entendue pour exprimer un désir d'enfants, dit-elle en plissant les yeux.

Il sourit, puis reprit aussitôt son sérieux.

— Oui, je veux avoir des enfants. Et vous ?

Elle regarda droit devant elle.

— Oui, bien sûr. Je ne peux pas imaginer le contraire, à vrai dire.

— Eh bien, nous pouvons dire que nous sommes d'accord sur ce point.

— Ne vous emballez pas. Vous ne m'avez pas encore convaincue de vous épouser.

Il hésita quelques instants avant de répondre.

— Il est peut-être temps d'étudier les raisons qui vous poussent à refuser.

Il se heurta de nouveau à son profil.

— Vous n'hésitez pas en raison de... l'irrégularité de mes origines paternelles, n'est-ce pas ?

Il lui avait posé cette question non parce qu'il croyait qu'elle se servirait de cet argument contre lui, mais parce que c'était un excellent moyen de susciter sa compassion. Et pourtant, tandis que ces mots franchissaient la barrière de ses lèvres, il comprit que, au plus profond de son être, cette question d'appartenance, cette volonté d'être vu comme il était et accepté dans son rôle, était latente.

Ses craintes furent aussitôt dissipées par le regard perplexe et offensé que Heather lui lança.

— Ne soyez pas stupide ! dit-elle en fronçant davantage les sourcils. Cette idée ne m'a même pas effleuré l'esprit. Vous êtes tout aussi bien né que moi, et vous êtes de surcroît l'héritier de Brunswick.

Elle désigna le manoir devant eux.

— Voyez Richard, ajouta-t-elle.

Heather fit une pause, sincèrement atterrée qu'il ait pu imaginer que... mais peut-être s'était-elle trompée. Peut-être que ce n'était pas pour cette raison qu'il avait évoqué ce qui devait être pour lui un sujet sensible. Les yeux braqués devant elle, elle continua sur sa lancée.

— Vous êtes qui vous êtes. Vous êtes trop vieux, trop expérimenté, trop sage pour être jugé autrement que sur qui et ce que vous êtes.

Elle vit son masque impénétrable.

— Et sur la façon dont vous vous comportez, conclut-elle.

Elle se tourna vers la rivière, mais inclina la tête vers lui.

— Et même s'il m'en coûte de le reconnaître, vous avez été on ne peut plus protecteur et respectueux à mon égard. Pendant toute cette aventure, vous vous êtes presque conduit comme un véritable gentleman, et en modèle de vertu.

— Presque ? s'étonna Breckenridge.

— Vous avez discuté beaucoup trop et vous vous êtes montré trop obstiné.

— Vous pouvez parler.

— Tout à fait.

Heather le regarda droit dans les yeux.

— Vous êtes peut-être un expert en séduction et en femmes, mais je suis moi-même experte en gentlemen aristocrates et arrogants. Je sais comment ils se comportent. J'ai été entourée par la fine fleur de cette espèce depuis que je suis née. Et vous en faites indubitablement partie.

Comme pour appuyer sa conclusion, elle se tourna de nouveau vers la rivière.

Elle ne fut pas surprise qu'il ne réponde pas aussitôt, qu'il ne saisisse pas la balle au bond.

Evidemment, cela ne dura pas.

— Parfait, donc ce n'est pas à cause de ma naissance et, manifestement, vous ne semblez pas trop dérangée par ma personne ou par ma condition. Vous ne semblez pas être mal à l'aise en ma compagnie, non plus.

En entendant son rire dédaigneux, il continua.

— Que vous faut-il de plus, dit-il d'une voix grave, douce comme une caresse, pour vous convaincre que vous devez absolument m'épouser ?

Elle le dévisagea et, pour une fois, il ne lui présenta pas son masque imperturbable.

Il lui laissa voir à quel point il paraissait sincère.

Elle prit une longue inspiration, contempla de nouveau la rivière et soupira lentement. Pourquoi se donnerait-elle cette peine ? songea-t-elle. S'il ne savait vraiment pas pourquoi...

Peut-être devait-elle le lui dire, après tout.

— Très bien. Puisque vous avez tellement envie de les entendre, voici quelles sont mes raisons.

Elle ne les avait jamais exprimées avant ce jour, pas toutes, et si Catriona avait raison, si Breckenridge était son héros... il fallait qu'elle fasse l'effort de trouver les bons mots.

— Il y a longtemps, commença-t-elle, j'ai décidé que la seule chose sans laquelle je ne me marierai jamais, c'est une véritable... affection.

Heather se rappela les propos de Catriona et préféra remplacer le mot « amour » par un terme moins précis, et moins terrifiant pour les hommes.

— Une affection assez forte pour traverser les années, assez puissante pour guider et instruire, assez profonde et vaste pour constituer la base d'une vie de couple. Je veux des rires et de la passion, je veux compter pour mon mari et qu'il me manifeste de l'intérêt, je veux un partenariat, au moins sur le plan pratique, et même quelque chose de plus profond sur le plan personnel. Je veux être désirée, je veux me sentir utile, savoir que j'ai un rôle que je suis la seule à pouvoir remplir.

Elle fit une pause puis s'efforça de poursuivre.

— Mais surtout, je veux que cette affection me soit offerte à moi, Heather Cynster, pas en raison de mon nom, de mon statut d'héritière bien née et...

Elle le regarda en coin.

— ... du fait que certains me voient comme une femme assez séduisante, mais pour qui je suis.

Elle posa la main sur sa poitrine et sentit le pendentif sous son corsage.

— Je veux que l'on me désire et que l'on m'épouse pour qui je suis, et non ce que je suis.

Voyant soudain le parallèle avec les précédents propos de Breckenridge, elle se tourna vers lui.

— Etant donné votre question par rapport à votre naissance, vous devriez comprendre ce que je ressens, et à quel point il est important pour moi d'être valorisée pour moi-même.

Breckenridge soutint son regard en se demandant comment il avait pu se laisser entraîner dans

cette situation. Pris entre le marteau et l'enclume. Car il la comprenait très bien. Mieux encore, ses paroles avaient profondément touché l'homme qu'il était vraiment. Il sentit sa véritable nature y répondre, irrésistiblement et naturellement attirée par l'envie de satisfaire les attentes de Heather.

De prononcer des mots qu'il n'avait pas l'intention de dire, de déposer devant elle les propos rassurants qu'elle recherchait, de capituler. De lui jurer qu'elle serait pour toujours le centre et le pivot de sa vie... Ils planèrent quelques instants sur sa langue devenue soudain imprudente.

Il ignorait que ses questions le mèneraient là, que les réponses de Heather ne feraient qu'aiguiser sa sensibilité. Il avait cherché le moyen d'éviter d'éveiller ses émotions, et à la place...

Heather attendait qu'il lui dise qu'il l'aimait.

Mais cela supposait que lui-même l'entende.

Qu'il entende ces mots qu'il s'était juré de ne plus jamais prononcer. Il avait fait le serment de ne plus jamais ouvrir son cœur, de ne plus jamais s'exposer à une telle douleur...

Car il l'avait vécue et en portait encore aujourd'hui les cicatrices.

Non, il ne voulait plus jamais ça.

Ils s'affrontèrent du regard. Il pouvait presque sentir le désir qu'avait Heather de voir ses lèvres s'ouvrir et de l'entendre parler...

Le temps resta suspendu, s'étira. Il commença à deviner qu'elle savait, qu'elle avait vu, ou au moins qu'elle entrevoyait ce que lui-même essayait de se cacher.

Cette idée le bouleversa et l'aida à garder les lèvres closes.

Heather accepta son silence en fermant les yeux, puis, peu à peu, elle haussa le menton et se tourna vers la rivière.

— Quels que soient les arguments que vous ou d'autres personnes aurez à me proposer, je ne vous épouserai pas sans cette affection.

Elle voulait une déclaration. Elle lui demandait de relever un sacré défi.

Les muscles tendus, Breckenridge s'étira dans l'espoir de se détendre.

— Cette « affection »..., commença-t-il.

Des mots durs montèrent soudainement à ses lèvres, inspirés par le mâle primitif qui considérait que Heather était déjà sienne. Qui voyait son intransigeance comme un appel à agir, qui interprétait son défi comme un affront.

Mais une insistance agressive ne viendrait pas à bout de son entêtement. Ne serait pas assez persuasive.

Il avait d'autres armes à sa disposition, armes qu'il avait aiguisées au fil des décennies parmi la société.

— Oui ? demanda-t-elle en l'invitant à poursuivre.

— Peut-être que...

Endossant de nouveau son rôle de séducteur, mettant dans chaque mouvement une grâce languide, il s'approcha d'elle. Et soutint son regard.

— Vous pourriez m'apprendre ce dont vous avez besoin.

Ses yeux vinrent se poser sur ses lèvres.

— J'ai toujours appris très vite, continua-t-il, et j'ai très envie d'apprendre, de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour découvrir ce que vous voulez vraiment...

Elle retrouva légèrement les lèvres. Breckenridge revint sur ses prunelles d'un bleu orageux ; il lut son intérêt, comprit qu'elle lui accordait toute son attention.

— Si je vous jure que je ferai tout ce que je peux pour satisfaire vos désirs, dit-il, très satisfait de sa prestation, ne pourriez-vous pas relever le... défi, si vous préférez, de me prendre tel que je

suis et de me façonner selon vos besoins ?

Les yeux dans les yeux, résistant à l'envie pressante de se pencher sur ses lèvres tentatrices, il caressa langoureusement sa joue du bout des doigts.

— Vous pouvez, si vous le souhaitez, relever le défi de dompter le plus grand libertin de la société, de faire de moi votre esclave dévoué... Mais il va falloir faire des efforts et prendre le temps de m'éduquer, car je ne suis qu'un homme arrogant et insouciant. Mais tout cela serait beaucoup plus simple, beaucoup plus facile, si nous étions mariés. Après tout, rien de ce qui en vaut vraiment la peine n'est facile ou rapide à atteindre. Si je vous donnais tout le loisir de me modeler selon vos désirs, ne voudriez-vous pas en retour vous engager ?

Elle réfléchissait, il le voyait dans son regard. Elle suivait son raisonnement et le chemin qu'il voulait qu'elle prenne.

Il saisit délicatement son menton et maintint son visage comme s'il voulait l'embrasser.

— Pensez, murmura-t-il sans la quitter des yeux, les lèvres étirées en un sourire expérimenté, à votre aura lorsque tout le monde parlera de vous comme de la femme qui aura su m'assujettir à elle.

Elle le scruta plus attentivement.

Puis elle roula des yeux vers le ciel et dégagea son menton de ses doigts.

— Vous êtes vraiment très doué, mais cela ne marche pas avec moi.

Il la toisa fixement. Elle était à lui. Il avait réussi à capter son attention, à l'amener là où il voulait...

Résolument tournée vers la rivière, comme si elle l'avait entendu, elle secoua la tête.

— Il y a beaucoup trop de « si » et de « mais » dans votre discours, et aucun d'eux ne changera ma position.

Elle lui lança un regard suspicieux et acéré.

— Vous n'espérez pas user de votre charme sur moi pour que j'accepte de vous épouser, n'est-ce pas ?

Si, il l'avait fait...

Les lèvres serrées, il s'adossa contre le mur et leva les yeux au ciel. Rares étaient les femmes qui restaient insensibles à son charme et, bien évidemment, il fallait que Heather en fasse partie. Etouffant un juron, il passa rapidement en revue ses options.

Renonçant aux faux-semblants, il se redressa.

— Ecoutez, nous ne pouvons pas continuer ainsi sans rien décider.

— Bien au contraire, il n'y a rien à décider ! protesta-t-elle. Vous m'avez fait une offre motivée par votre sens de l'honneur et je l'ai refusée.

— Mais tout ne s'arrête pas là.

— Si, et si vous ne pouvez que me répéter ce que vous m'avez déjà dit, je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

Le nez en l'air, Heather s'apprêtait à se lever.

Breckenridge referma la main sur son bras.

— Non, c'est faux. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Le grondement dans sa voix, la possessivité de son étreinte, la mirent en colère. Elle se tourna brusquement vers lui et le fusilla du regard.

— Pourquoi ? Pour que vous puissiez me forcer à accepter votre demande ?

Elle dégagea sa main et bondit sur ses pieds.

Il se leva à son tour et lui bloqua le passage.

— Heather...

— Non !

Elle pointa un doigt exaspéré sur son torse.

— A vous de m'écouter, et écoutez-moi bien. Si vous ne ressentez pas pour moi le degré d'affection que j'attends de la part de mon futur mari, dans ce cas, je ne vous épouserai pas. Et je ne suis pas près d'accepter un mariage sur des spéculations !

L'air sombre, Breckenridge laissa pour une fois transparaître sa colère.

— Bon sang ! s'écria-t-il. Il y a des limites à ce que j'ai à vous donner, à vous offrir.

— Vous pouvez me donner ce que vous voulez, à condition de le vouloir vraiment !

Il s'approcha plus près, l'air menaçant, ses yeux durs dans le sien.

— Nous devons nous marier, continua-t-il, c'est inévitable. Nous devons trouver un accord afin que notre union puisse aboutir, ce qui veut dire que vous devez grandir. Vous devez cesser d'imaginer que vous vivez dans un univers féerique, et affronter les réalités de notre monde. Vous devez revoir votre jugement, vous montrer raisonnable. Ensuite, vous me direz ce que je peux faire pour que vous acceptiez de devenir ma femme.

Elle soutint son regard, et sentit monter en elle une fureur noire.

Car elle commençait à se demander si Catriona n'avait pas raison, et si derrière la façade lisse et polie de Breckenridge, il ne ressentait pas pour elle tout ce à quoi elle aspirait.

Mieux encore, il le savait peut-être mais, à en croire ses mots charmeurs et ses arguments détournés, pour d'obscures raisons typiquement masculines, il refusait de lui dire la vérité.

Il n'allait pas lui simplifier la tâche. Pourtant, s'il existait la moindre chance que lui, l'homme arrogant, exaspérant et irritant qu'il était, puisse être son héros, qu'elle ait devant elle la possibilité d'un avenir aussi merveilleux qu'elle pouvait l'imaginer, il ne fallait pas qu'elle baisse les bras.

« L'amour d'un homme comme lui en vaut vraiment la peine », avait dit Catriona.

Ses paroles résonnaient dans son esprit.

Heather se hissa sur la pointe des pieds et plongea son regard dans celui de Breckenridge.

— Donnez-moi une seule bonne raison de vous épouser, dit-elle simplement.

Sa colère était tout aussi prête à éclater que la sienne. Elle devina les mots qui brûlaient de sortir de ses lèvres.

Mais il les serra plus fort pour contenir une réponse trop impulsive, et certainement trop révélatrice...

Finalement, il répondit d'une voix maîtrisée.

— Nous devons nous marier parce que c'est la seule issue acceptable.

La volonté de Breckenridge, implacable, se heurtait à son propre entêtement.

Brûlant de colère, Heather ouvrit la bouche pour lui dire sa façon de penser, mais sa gorge était nouée par la rage.

— Grr ! grogna-t-elle, impuissante.

Elle leva alors les mains, tourna les talons et s'éloigna à grands pas dans le jardin.

* * *

Breckenridge la regarda partir.

Il entendit le gravier crisser sous ses pieds, devina l'irritation qui animait chacun de ses pas, chaque courbe de son élégante silhouette.

Les mots qu'il avait prononcés et ceux qu'il avait gardés pour lui, résonnèrent dans sa tête. « Nous devons nous marier parce que c'est la seule issue acceptable »... *Pour moi*, avait-il voulu

ajouter.

S'il avait été suffisamment honnête, s'il avait eu assez de cran pour prononcer ces deux derniers mots... Heather s'en serait-elle contentée ?

Un sourire dédaigneux plana sur ses lèvres. Comment pouvait-il seulement le croire ? Lorsqu'il était question de cette « affection », Heather, en parfaite Cynster, ne pouvait que réclamer pleinement son dû. S'il lui laissait entendre clairement qu'il avait des sentiments de cette nature pour elle, elle ne trouverait pas la paix tant qu'elle n'aurait pas obtenu de lui la promesse de son amour éternel. Ainsi que son cœur sur un plateau.

Mais jamais il ne pourrait s'y résoudre.

Jamais il ne ferait suffisamment confiance à une femme pour prendre de nouveau ce risque.

Heather atteignit bientôt la porte du manoir et disparut à l'intérieur.

Il réfléchit, analysa le marasme des sentiments qui bouillonnaient en lui puis, les dents serrées, s'engagea d'un pas raide vers un autre chemin : celui des écuries.

* * *

Près d'une fenêtre, dans une pièce de la tourelle où se trouvait la chambre qu'elle partageait avec Richard, Catriona croisa les bras devant le spectacle de Breckenridge avançant à grands pas vers les écuries.

— Eh bien, cela s'annonce plutôt prometteur, dit-elle.

— En effet, approuva Algaria en venant se placer à côté d'elle. Je n'en étais pas sûre, mais maintenant...

— Moi non plus, dit Catriona en tournant le dos aux carreaux, je n'étais pas certaine qu'elle était la bonne personne pour lui, et lui pour elle, mais après cette performance, cela ne fait plus aucun doute.

Cette pièce faisait office de salon, et Algaria y emmenait souvent Lucilla et Marcus pour leur dispenser les leçons les moins formelles. Les jumeaux étaient assis en tailleur par terre et triaient des feuilles pour apprendre à reconnaître les plantes que leur mère et les gens du Val utilisaient pour soigner divers maux, sur eux-mêmes ou sur leurs animaux.

— Quoi qu'il en soit, dit Algaria en regardant les enfants, j'ai senti depuis le début qu'il se contrôlait beaucoup.

Catriona acquiesça.

— C'est pourquoi j'avais des doutes sur lui. Il paraît si ouvert, si charmant, si à l'aise, et pourtant, il y a en lui des murs. Des murs épais et impénétrables.

— S'il veut avoir Heather, objecta Algaria, il va falloir qu'il les fasse tomber lui-même.

— Ou du moins, qu'il lui ouvre une porte pour la laisser entrer.

Après quelques instants, Catriona ajouta :

— Nous ne pouvons que garder la foi, et attendre la suite des événements.

Chapitre 16

Dix heures plus tard, Heather était étendue dans le lit à baldaquin de sa chambre. Elle contemplait le dais au-dessus de sa tête en caressant son collier.

La plupart des occupants du manoir devaient dormir à présent. Si elle voulait rejoindre Breckenridge, c'était le moment de le faire.

Enveloppée dans une obscurité rassurante, elle ne bougea pas, les yeux dans le vague.

Elle réfléchissait, planifiait. Elaborait des plans.

Breckenridge lui avait demandé d'expliquer sa position, et elle l'avait fait. Elle lui avait dit ce qu'elle attendait de la part de l'homme qu'elle pourrait accepter d'épouser. Elle avait fait cet effort, elle avait dévoilé ses sentiments les plus profonds ainsi que ses rêves... et quelle avait été sa réponse ?

Le silence. Ensuite, il avait essayé de l'appâter.

Puis, voyant que son charme n'agissait pas sur elle, il avait exposé ses arguments de manière despotique et maladroite.

Pourtant, elle lui avait donné l'occasion de lui livrer ses sentiments. Elle se serait contentée d'une simple allusion. Mais il avait campé sur ses positions et ne lui avait rien dit.

Il n'avait rien avoué.

Tout le reste de la journée, et au cours de la longue soirée qui avait suivi, il s'était tenu poliment à distance. Elle aurait pu penser qu'il avait décidé de la traiter à nouveau comme ces dernières années à Londres, et de faire comme si cet interlude entre Londres et le Val n'était jamais arrivé... mais les regards noirs et ardents qu'il lui avait lancés avaient témoigné du contraire.

Il n'avait rien voulu avouer, et pourtant, il restait inébranlablement attaché à cette idée de mariage.

Tout cela la mettait face à un terrible dilemme.

Le refus de Breckenridge d'admettre qu'il ressentait pour elle une forte « affection » signifiait-il qu'il avait effectivement des sentiments pour elle mais que, comme beaucoup d'hommes, il faisait de son mieux pour les cacher ?

Ou bien avait-il refusé de lui laisser le moindre espoir car il ne ressentait rien pour elle, seulement du désir. Il le savait peut-être, mais son sens de l'honneur l'empêchait de mentir ne serait-ce que pour feindre de ressentir « l'affection » qu'elle exigeait dans le seul but de l'amener à consentir de l'épouser.

Si cette dernière hypothèse était juste, elle pouvait difficilement lui en vouloir. Et si tel était le cas, elle ne pourrait pas l'épouser.

Elle ne devait donc pas se lever pour aller le retrouver dans son lit.

Elle souhaitait ardemment vivre de nouvelles expériences, qui pourraient alimenter ses souvenirs en vue des années de solitude qui l'attendaient, mais... le rejoindre ne ferait que le conforter dans l'idée que, s'il persévérait, il finirait par l'avoir à l'usure, et qu'elle accepterait de l'épouser sans la promesse d'affection qu'elle recherchait.

C'était peine perdue, il ne réussirait pas. Mais malheureusement, une autre question se posait.

Et si elle tombait enceinte ?

Ils ne pourraient plus éviter le mariage. D'autant plus que Breckenridge avait besoin d'un héritier.

L'arrivée d'un enfant dans leur équation était le seul revirement de situation capable de la contraindre à renoncer à ses exigences et à l'épouser.

Et il devait le savoir.

Etant donné sa détermination à l'amener devant l'autel, c'était un élément qu'il allait chercher à utiliser, surtout si elle persistait à le repousser, et jamais elle ne connaîtrait ses véritables motivations — jamais elle ne saurait s'il ressentait pour elle une véritable « affection », ou s'il n'était mû que par son sens de l'honneur et son désir pour elle.

Il ne fallait plus céder.

Pas tant qu'elle n'avait pas de meilleure preuve de son amour.

Elle n'avait pas peur d'utiliser ce mot, mais le simple fait de l'évoquer faisait monter en elle une ardeur violente, insensée, qui envahissait son cœur et n'avait fait que croître ces derniers jours.

Il faisait naître en elle un sentiment de vide qu'elle espérait pouvoir combler un jour par un amant, un mari qui l'aimerait.

Elle s'assit dans son lit en soupirant, tapota son oreiller et se laissa tomber sur le côté, la joue posée sur le tissu.

Il avait beau être doux, cela n'était pas comparable au torse de Breckenridge. C'était beaucoup moins apaisant, mais c'était beaucoup plus sûr.

De plus... il était possible que l'abstinence attendrisse le cœur de Breckenridge.

Qu'il soit plus facile de le lire était une tout autre question.

* * *

Elle ne viendrait pas.

Couché sur le dos les mains derrière la tête, Breckenridge contemplait le plafond. Cette idée le glaça jusqu'à la moelle. Il ignorait s'il devait se sentir soulagé ou mécontent.

Au final, sa contrariété l'emporta.

Comment était-il censé convaincre cette satanée femme de l'épouser si elle l'évitait, de surcroît la nuit, lorsque sa puissance de persuasion était la plus forte ?

Devait-il se déplacer ?

Il réfléchit à cette possibilité pendant cinq minutes puis admit à contrecœur que si Heather ne venait pas à lui, alors il ne pouvait pas aller vers elle. Car cela ne ferait que révéler ce qu'il essayait de toutes ses forces de cacher ; suggérer qu'il ne pouvait pas être séparé d'elle une seule nuit était simplement trop révélateur.

Et puis, si jamais elle ne voulait pas dormir dans ses bras...

Cette idée le bouleversa.

Toute vanité mise à part, il savait qu'elle avait apprécié leurs interludes tout autant que lui et,

même si elle souhaitait camper sur ses positions et persister à ne pas l'épouser, pourquoi se refuserait-elle un plaisir qu'elle ne pourrait plus goûter très longtemps ?

Pourquoi vouloir mettre fin prématurément à leur liaison ?

Pour le punir de ne pas avoir avoué qu'il avait de l'« affection » pour elle ? Pour le pousser à l'admettre ?

Ou bien les deux ?

Plus il y réfléchissait et plus il était convaincu qu'il n'était pas loin de la réponse.

Un sourire narquois aux lèvres, il se tourna sur le côté, remonta les couvertures sur lui et ferma les yeux.

Ce qui était bon pour les uns l'était aussi pour les autres.

* * *

Le lendemain matin, le petit déjeuner fut chaleureux, à l'image de ceux que Heather avait toujours connus lors de ses visites dans le Val.

Pourtant, l'effervescence des conversations, ponctuées par le tintement de la vaisselle, ne faisait qu'accentuer son mal de tête lancinant.

Elle n'avait pas bien dormi et elle savait à qui elle le devait.

Breckenridge était assis à côté de Richard en bout de table. Entre deux gorgées de thé, elle lui lançait de furtifs et noirs regards qu'il choisit délibérément d'ignorer.

La colère qui montait en elle ne faisait rien pour atténuer sa migraine naissante.

A la fin du repas, Catriona, qui se trouvait au milieu de la grande table, se leva et s'adressa à Heather.

— J'ai besoin que quelqu'un apporte un panier à la ferme pour aider une jeune mère. Son bébé n'a que deux mois. Peux-tu t'en charger ?

Une belle et longue promenade dans l'air frais du printemps était exactement ce qu'il lui fallait. Heather accepta en repoussant sa chaise.

— Si tu m'indiques le chemin, je serais heureuse de le faire, répondit Heather.

Catriona se tourna vers Lucilla et Marcus, assis à droite de Heather.

— Pourquoi ne lui serviriez-vous pas de guides ? demanda-t-elle à ses enfants.

— Oui, s'il te plaît ! s'écria Marcus en bondissant de sa chaise.

Catriona sourit.

— Il faut aller à la ferme des Mitchell, l'informa-t-elle.

— Nous connaissons le chemin, l'assura Lucilla en se tournant vers Heather. Nous ne nous perdrons pas.

Heather se dérida pour la première fois de la matinée.

— Merci, je vous fais confiance.

Puis elle interrogea Catriona des yeux.

— Il s'agit de Megan Mitchell et de Callum, son fils. C'est un garçon en bonne santé, mais si jamais tu sens que quelque chose ne va pas, dit Catriona en incluant Lucilla, viens me le dire à ton retour.

— Oui, maman.

Lucilla contourna la table et prit la main de Heather.

— Parfait, tu as déjà mis tes bottes. Nous pouvons aller chercher le panier en cuisine.

— D'accord, dit Heather en se laissant traîner en bas de l'estrade.

Elle échangea un regard amusé avec Catriona puis, feignant d'ignorer le pli de plus en plus sombre sur le front de Breckenridge, se retira avec les jumeaux.

* * *

— La ferme des Mitchell est-elle loin ? demanda Breckenridge à Richard, sans se soucier d'interrompre la conversation qu'il entretenait au sujet des récoltes.

Richard lui répondit d'un air doux :

— A un mile et demi environ dans le Val.

Catriona, qui passait devant eux, s'arrêta.

— Inutile de vous inquiéter, dit-elle. Ils seront en sécurité. Le chemin se trouve sur les terres du Val. Je le saurais s'ils étaient menacés.

Elle s'éloigna, et Richard regarda Breckenridge d'un air entendu.

— Je suppose que vous êtes occupé ce matin ?

Breckenridge grogna mais ne fit pas de commentaire. Richard n'avait pas besoin de réponse.

Après quelques secondes de réflexion, Breckenridge se leva et le salua d'un signe de tête. Richard lui sourit mais eut la sagesse de ne rien dire. Puis Breckenridge quitta la grande salle et se dirigea vers la porte principale du manoir.

Il contourna le jardin d'herbes. Il était dissimulé dans l'ombre du manoir quand Marcus sortit en courant par la porte de derrière, suivi de Lucilla qui sautillait gaiement. Heather fermait la marche, un panier sous le bras.

Celui-là ne paraissait pas bien lourd. Breckenridge rejeta l'idée de lui proposer son aide et d'utiliser cette excuse pour se joindre à leur expédition. Compte tenu de ses relations avec Heather, il savait pertinemment que ce n'était pas le moment de lui forcer la main et de lui imposer sa compagnie. En revanche, il ne pouvait pas se contenter de la regarder partir sans escorte.

Elle était peut-être en sécurité, mais l'homme qu'il était ne voulait pas prendre ce risque.

Il attendit que le groupe prenne un peu d'avance pour les escorter à pas lents, les mains dans les poches, veillant à ne pas se faire remarquer.

* * *

Heather atteignit la ferme des Mitchell après une demi-heure d'une agréable promenade le long de la rivière. Ils avaient remonté un chemin en pente qui serpentait à travers un bosquet avant d'atteindre le petit plateau tourné vers le sud où se trouvait la ferme.

Le soleil baignait la façade blanchie à la chaux du cottage, et se reflétait sur les fenêtres qui encadraient la porte peinte en vert. L'une d'elles était entrebâillée. En s'approchant, Heather entendit le bébé qui pleurait.

Elle s'arrêta devant la porte, hésita quelques instants puis frappa doucement.

Un visage très pâle apparut brièvement derrière le carreau. La femme vit Heather, ainsi que Lucilla et Marcus qui arrivaient en courant sur le chemin, puis disparut brusquement.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur une jeune femme à l'air exténué. Elle s'essuya les mains sur sa jupe.

— Oui ? dit-elle.

— Megan Mitchell ? demanda Heather en souriant.

La femme hocha la tête.

— Oui, mademoiselle.

— Je vous ai apporté quelques petites choses du manoir, dit Heather en montrant le panier sous son bras.

A première vue, Megan Mitchell paraissait plus jeune qu'elle.

La jeune mère avisa le panier.

— De la part de la Dame ?

— Oui, elle m'a dit que vous auriez peut-être besoin de ces choses.

Megan eut un air de profond soulagement en y distinguant une miche de pain.

— Puis-je entrer ?

La jeune femme lança un regard vers Lucilla et Marcus qui jouaient bruyamment à chat sur l'herbe devant la ferme.

— Si votre bébé — Callum, n'est-ce pas ? — est grognon, il vaudrait mieux qu'ils restent dehors. En attendant, dit Heather avec un sourire compréhensif, je pourrais peut-être vous aider, et prendre Callum pendant que vous vaquez à vos occupations.

Megan eut un mouvement d'épaules suggérant qu'elle serait heureuse d'être délestée.

— Merci, mademoiselle, c'est très aimable de votre part. Mais je ne voudrais pas vous imposer...

— Mais non, je suis heureuse de vous aider.

Megan s'effaça pour laisser entrer Heather. La maison était rangée avec beaucoup de soin. La cuisine et le salon se trouvaient dans la même pièce. Malgré l'austérité du lieu, il y avait çà et là quelques notes de chaleur renforcées surtout par la présence du bébé qui, dans un couffin posé au soleil devant une fenêtre, pleurnichait en bougeant ses petits poings.

— Tenez, dit-elle en tendant le panier à la femme. Je vais faire la connaissance de Callum.

Megan posa le panier sur la table. Heather sentit son regard vigilant la suivre tandis qu'elle se dirigeait vers le couffin et se penchait pour parler tendrement à Callum et jouer avec ses petites menottes.

Le bébé avait de grands yeux dont la couleur venait tout juste de se fixer sur le bleu. Une touffe de cheveux bruns et duveteux ornait sa petite tête. Il ressemblait à un poupon avec son visage rond, son petit nez et ses joues roses.

— J'ai aidé mes belles-sœurs, mes cousines et les femmes de mes cousins avec leurs bébés, expliqua Heather pour la rassurer.

Elle prit délicatement Callum dans ses bras.

— Elles ont eu beaucoup de bébés, et je peux vous assurer que certains étaient bien plus grognons que ce gentil petit garçon.

Callum la regarda, comme fasciné par les flexions de sa voix.

L'air rassuré, Megan se détendit et reporta son attention sur le panier. Elle rangea avec des gestes efficaces son contenu dans la cuisine.

— Remerciez la Dame de ma part, ainsi que la cuisinière pour le pain. Cela va me faire gagner un temps précieux.

— Je n'y manquerai pas, dit Heather en berçant Callum.

Le nourrisson s'était blotti contre elle comme un petit agneau sans cesser d'observer les boucles de cheveux qui s'étaient échappées de son chignon.

— Mademoiselle, demanda Megan quelques minutes plus tard, savez-vous à quoi sert ceci ?

La femme tenait dans la main un flacon qui ressemblait à un remède. Sans cesser de bercer Callum, Heather fit quelques pas vers elle. Le flacon contenait un sirop très clair.

— Pouvez-vous me l'ouvrir ? demanda Heather.

Megan s'exécuta et Heather passa le doigt sur le bord de la bouteille.

— Ah, je vois, dit-elle en le goûtant. C'est de l'essence d'aneth en sirop. Catriona — la Dame — a pris les devants. Il sert à apaiser les coliques de votre bébé.

Voyant l'air perplexe de la femme, Heather comprit qu'elle ne connaissait pas les joies qui l'attendaient avec son bébé. Elle lui expliqua ce qui risquait d'advenir dans les prochaines semaines.

Megan examina le flacon avec plus de respect.

— Cette Dame est extraordinaire. Transmettez-lui mes plus humbles remerciements, dit-elle.

Heather hocha la tête avant de retourner se placer au soleil. Elle contempla Callum, toujours bien éveillé mais calme, et dit :

— Il semble apaisé.

— Oui, il aime qu'on le berce comme vous le faites maintenant.

Megan posa le panier vide près de la porte puis parut hésiter.

Sans lever les yeux, Heather murmura :

— Si vous avez des choses à faire, je serais heureuse de continuer à le distraire.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, dit Heather en souriant. Nous ne vous dérangeons pas si nous restons ici ?

— Non, pas du tout. Je dois terminer de faire la vaisselle et si je parviens à mettre le repas à cuire, ce serait merveilleux.

Se balançant d'un pied sur l'autre, Heather resta près de la fenêtre et berça doucement Callum dans ses bras... Qu'éprouverait-elle si ce bébé était le sien ?

* * *

Evidemment, si elle suivait le fil logique de ses pensées, ce bébé aurait des cheveux noirs et des yeux noisette. Elle n'imaginait pas porter l'enfant d'un autre homme que Breckenridge, ce qui en disait long. Il lui avait dit vouloir des enfants, et elle s'était aussitôt vue berçant son fils dans ses bras. Elle en avait rêvé, mais cela n'était qu'une partie d'un tableau plus vaste.

De tout ce qu'ils pourraient avoir, si seulement...

Si seulement il l'aimait assez pour le lui dire.

Au cours de cette nuit agitée où elle avait cherché en vain le sommeil, elle avait essayé de réfléchir à sa décision, comme l'aurait fait toute personne cherchant à trouver son chemin dans un labyrinthe en plein cœur de la nuit. Elle s'était alors demandé si elle pouvait accepter que Breckenridge ne lui déclare pas son amour.

Car elle ne pouvait pas prétendre ne pas avoir de sentiments pour lui, ne pas être amoureuse de lui. Si tel n'avait pas été le cas, elle n'aurait jamais passé autant de temps à penser à lui et à ses réactions énigmatiques.

Pouvait-elle accepter de l'épouser sans avoir la certitude qu'il l'aimait en retour ?

Elle avait beau tourner et retourner la question dans sa tête, la réponse était toujours la même.

Puisqu'elle l'aimait, elle ne pouvait pas prendre le risque de l'épouser sans l'assurance de son amour.

Sans cela, elle vivrait constamment dans la peur et ne se sentirait jamais en sécurité, ne serait jamais sûre qu'il ne lui briserait pas le cœur en s'intéressant à d'autres femmes.

Elle n'était ni aveugle ni stupide. Elle connaissait sa réputation.

Mais d'autres libertins avant lui avaient changé. Elle en connaissait certains qui étaient devenus

des modèles de vertu après leur mariage.

Parce qu'ils étaient tous éperdument amoureux.

Seul l'amour de Breckenridge pourrait lui garantir qu'il serait à elle pour toujours. Elle était ainsi : elle avait besoin d'un amour éternel.

La réponse était donc non. Il fallait que Breckenridge lui déclare son amour... ou qu'il le lui fasse comprendre sans équivoque. Même s'il ne prononçait jamais ces mots, il lui suffirait d'avoir la certitude qu'il l'aimait.

Après tout, les mots n'étaient que des mots, faciles à dire, et faciles à oublier.

Les actes en disaient beaucoup plus long sur les sentiments.

Y avait-il eu des actes, des indices irréfutables qui indiquaient que Breckenridge l'aimait, malgré son refus de le lui avouer avec des mots ?

Pouvait-elle être convaincue de son amour sans qu'il lui fasse de déclaration ?

Aucune réponse ne lui vint immédiatement à l'esprit. Mais si jamais elle trouvait un indice, si elle était convaincue que son amour était réel et sincère, même s'il ne lui disait jamais qu'il l'aimait, l'amour — celui qui sécurise et permet de construire une vie de couple — n'en valait-il pas la peine ? Ne méritait-il pas de prendre des risques ?

Catriona lui avait dit que pour gagner le cœur de Breckenridge, il allait peut-être falloir qu'elle risque le sien. Était-ce ce qu'elle avait voulu dire par là ?

Mais était-elle prête à risquer son cœur en échange de l'avenir qu'elle espérait ?

Et que se passerait-il si elle perdait tout ? Si elle n'obtenait pas cet amour réciproque, ce mari et cette vie qu'elle désirait tant ?

C'était en effet très risqué.

— Voilà, déclara Megan en revenant vers elle. J'ai fini toutes mes tâches de la matinée, et mon bel enfant est profondément endormi.

Elle prit le bébé dans ses bras avec un doux sourire.

Heather abandonna le corps chaud de l'enfant et contempla le visage de Megan, si plein d'amour maternel tandis qu'elle couvait du regard son fils qui sommeillait.

— Je vais vous laisser, murmura-t-elle.

Megan leva les yeux vers elle.

— Merci, mademoiselle. J'avais besoin d'aide et vous êtes venue.

Heather lui sourit en retour.

— Remerciez la Dame.

Elle salua la femme, reprit le panier et, quittant le cottage, s'immobilisa un instant sur le pas de la porte.

Le soleil brillait au-dessus de sa tête. Elle ferma les yeux et écouta le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes et les voix aiguës de Lucilla et de Marcus qui jouaient à l'ombre d'un arbre en bordure du pré.

Un moment de répit dans le flot de questions qui l'assaillaient.

Heather soupira et prit la direction du chemin qui s'enfonçait dans les arbres.

— Venez, lança-t-elle aux jumeaux. Il est l'heure de rentrer.

Lucilla lui fit signe de la main et Marcus poussa des cris puis partit en gambadant comme un agneau, encouragé par sa sœur.

Heather rit de bon cœur en les voyant. Le cœur plus léger, elle allongea le pas en balançant le panier vide au bout de son bras.

Elle venait d'entrer dans la pénombre mouchetée de lumière du bosquet quand, du coin de l'œil,

elle aperçut une forme. Elle tourna aussitôt la tête et vit, en même temps qu'elle devina, qui se tenait tapi dans les buissons.

Elle étouffa un juron et quitta le chemin en direction des sous-bois qui entouraient un grand arbre, cinq mètres plus loin.

Contournant le large tronc, elle s'immobilisa devant Breckenridge.

— Que diable faites-vous ici ? lui demanda-t-elle d'un ton furieux.

— Que croyez-vous que je fasse ici ? demanda-t-il d'un ton irrité.

Lorsque l'on ne savait pas quoi dire, mieux valait répondre par une autre question. Mais l'inspiration lui vint soudain.

— Je fais la même chose que ce que j'ai fait depuis que j'ai quitté le salon de lady Herford : je vous protège.

Heather lui lança un regard courroucé.

— Vous est-il jamais venu à l'esprit que si, dans le salon de cette dame, vous vous étiez montré raisonnable, si vous aviez fait semblant de ne pas me connaître, au lieu de me « protéger » en me renvoyant *manu militari* chez moi, tout ceci ne serait jamais arrivé ?

Breckenridge se sentit soudain immensément coupable, mais ce fut une peur plus viscérale qui lui serra la gorge, le contraignant au silence. Il regarda Heather d'un air impassible tandis que les secondes s'égrenaient, puis finit par lui demander sur un ton neutre et plat :

— Auriez-vous vraiment préféré que rien de tout ceci soit jamais arr...

— Oubliez ce que je vous ai dit, le coupa-t-elle brusquement en balayant l'air comme pour effacer sa remarque. Ce n'est pas la question. La question est que je ne suis pas en danger ici. Je n'ai pas besoin de gardien dans le Val.

Elle désigna les collines autour d'elle.

— Je ne risque rien ici ! s'écria-t-elle.

— Mais vous pourriez.

La contrariété de Heather était contagieuse.

— Fletcher et Cobbins ont très bien pu vous suivre jusqu'ici et attendre le bon moment pour vous enlever de nouveau, ajouta-t-il.

— Comment cela ?

Heather cligna des yeux. Son teint était pâle. Elle se tourna vers le chemin.

— Lucilla et Marcus, ils sont partis en courant...

— Non, comprenez-moi bien, se défendit-il.

Furieux de ne même pas être capable de lui faire peur, il siffla entre ses dents serrées.

— Il n'y a pas de danger immédiat, expliqua-t-il.

Elle semblait perplexe.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Vous venez de dire à l'instant que...

— Je sais ce que j'ai dit.

Il lui prit le bras et l'entraîna avec lui vers le chemin.

— Mais Richard a envoyé des cavaliers autour du domaine, et ils n'ont trouvé aucune trace d'intrus. Tous les habitants du Val ont été prévenus et personne n'a vu d'étrangers qui rôdaient.

Dès qu'ils eurent rejoint le chemin, Breckenridge la lâcha. Puis il observa les alentours et fit la grimace.

— J'ai beau ne pas vouloir m'étendre sur les pouvoirs de Catriona, elle a affirmé qu'aucune menace ne pesait sur le Val actuellement. Et comme tout le monde semble croire que si c'était le cas, elle le saurait..., conclut-il en haussant les épaules.

Il cala son pas sur le sien. Les mains enfoncées dans les poches, les yeux braqués devant lui, il se sentit obligé de reconnaître :

— Vous ne courez aucun danger, mais puisque je vous ai emmenée saine et sauve jusqu'ici, je ne vois pas la nécessité de prendre des risques inutiles.

Il sentit son regard acéré et toujours contrarié peser sur lui. Il ne chercha pas à défier ses prunelles mais se prépara à parer sa prochaine attaque.

Heather poussa un grognement, fixa le sol et tenta de mettre de l'ordre dans ses émotions.

Le chemin s'éloignait à présent des arbres et plongeait vers le bord de la rivière. Devant eux, les jumeaux s'étaient arrêtés pour lancer des cailloux dans l'eau. Ils se retournèrent, virent Breckenridge et Heather, leur firent un signe de main puis s'éloignèrent en courant.

Marchant d'un pas rapide sur le sentier plus régulier qui longeait la rivière, Heather ne put s'empêcher de se souvenir à quel point elle s'était sentie heureuse à l'aller, lorsqu'elle avait fait seule le chemin. Elle se demanda aussi pourquoi elle ressentait à présent la même joie, mais avec un sentiment de contentement plus profond, maintenant que Breckenridge marchait à ses côtés.

Il ne lui tenait même pas la main, mais le lien qui les unissait était bien présent, éphémère peut-être, mais indéniable.

Pourtant, elle était toujours en colère contre lui.

Elle pouvait certes refuser qu'il la « protège » à son insu mais ne pouvait pas nier le plaisir d'être sous sa protection. Et elle mentirait en soutenant qu'elle n'approuvait pas qu'il se soit assuré que ses ravisseurs n'étaient plus une menace.

En marchant à côté de l'homme grand et fort qu'était Breckenridge, elle s'était sentie profondément en sécurité. Elle ne connaîtrait plus jamais cette sensation lorsqu'il serait rentré à Londres.

Cette idée la transperça de part en part, soulevant en elle une immense sensation de perte.

— Vous devriez vous exercer à ne plus me suivre, déclara-t-elle. Vous allez bientôt retourner à Londres, après tout.

Ses prunelles noisette restaient impénétrables.

Heather redressa le menton en songeant aux longues heures solitaires de la nuit passée.

— Plus rien ne vous retient ici, à présent. Quand partez-vous ? demanda-t-elle alors.

Il soutint son regard. Son expression était dure comme le granit, plus impassible que jamais.

Breckenridge comprit qu'elle le mettait au défi, remarqua la lueur obstinée de ses yeux.

Mais ils étaient aussi fiers et têtus l'un que l'autre.

— Vous le saurez dès que je le saurai moi-même.

Il veilla à ne pas hausser le ton, à ne rien laisser transparaître.

— Vous pouvez en être certaine, ajouta-t-il.

Elle leva le menton plus haut et secoua la tête d'un air hautain.

Regardant devant lui, il veilla à marcher sans hâte, à ne pas la brusquer, préférant ignorer l'envie de la prendre dans ses bras, et de lui faire comprendre clairement qu'il n'avait nullement l'intention de la laisser s'éloigner de lui. Le mâle qui était en lui n'aimait pas l'idée qu'elle ait pu seulement le penser, et encore moins le formuler à haute voix.

Mais la partie civilisée de lui-même était beaucoup trop expérimentée pour céder de manière irréfléchie à ses impulsions. Heather s'était rétractée après lui avoir fait comprendre qu'elle aurait aimé ne jamais avoir eu de liaison avec lui... il fallait qu'il avance prudemment, qu'il lui laisse le temps de changer d'avis. Ce n'était pas le moment d'exercer la moindre pression sur elle.

Pas encore.

En revenant vers le manoir par cette belle matinée de printemps, il commença à planifier la prochaine étape d'une conquête comme aucune autre, conquête à laquelle il ne pouvait plus échapper, qu'il ne pouvait pas se permettre de ne pas mener à bien.

* * *

Après le déjeuner, Breckenridge rejoignit Richard dans la bibliothèque. Ils s'étaient découvert une passion commune pour la pêche à la mouche. Confectionner des appâts était une occupation dont ils ne se lassaient jamais.

Ils s'assirent au bout d'une petite table réservée à cette tâche. De petites boîtes contenant des hameçons, des perles et des plumes de toutes sortes étaient étalées sur la table, à côté de divers fils de pêche et de tout un assortiment d'outils.

Richard se servait d'un étau pour maintenir l'appât sur lequel il travaillait. Breckenridge préférait utiliser une simple pince.

Ils se concentrèrent chacun sur leurs créations dans un silence amical et apaisant, au rythme régulier de la grande horloge.

Au bout d'un certain temps, Breckenridge finit d'attacher l'appât qu'il avait confectionné, coupa le bout du fil et reposa délicatement la pince, puis s'adossa au dossier de sa chaise et s'étira.

Remarquant que Richard avait achevé sa minutieuse réalisation, Breckenridge hésita puis se pencha en avant. Il choisit un hameçon et commença à y attacher des plumes et des perles pour réaliser un nouvel appât.

Sans quitter des yeux son ouvrage, il murmura :

— Il faut que je vous pose une question. Avant d'accepter de se marier, toutes les Cynster se comportent-elles de manière aussi irrationnelle que Heather ?

Il lança un regard furtif vers Richard, qui lui répondit d'un air imperturbable :

— Elles sont au mieux irritables, et elles s'en prennent à vous dès que vous faites un pas de travers ?

— Exactement.

— Dans ce cas, oui.

Richard se redressa et inclina la tête sur le côté pour examiner son appât.

— Il semblerait que ce soit un fâcheux trait de famille, même pour ceux qui ne sont pas nés Cynster.

Breckenridge bougonna.

Il était occupé à mettre délicatement le nouvel hameçon dans sa pince quand Richard reprit la parole.

— Les Cynster partagent cette sagesse, pas seulement en ce qui concerne les mariages d'amour, mais cela revient au même. Elles croient dur comme fer que sans l'assurance absolue de nos sentiments, de préférence sous la forme d'une franche déclaration, ceux-ci ne peuvent pas être suffisamment forts et solides, même si cet amour est authentique et sincère.

Dévisant l'étau pour libérer l'appât qu'il venait enfin de terminer, Richard fit la grimace.

— C'est presque comme si elles croyaient que tant que nous ne manifestons pas nos sentiments à voix haute, nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils sont vraiment.

Il émit un petit rire de dérision.

— Comme si nous n'avions pas remarqué que nos vies avaient soudainement basculé pour ne tourner qu'autour d'elles et de leur bien-être.

Breckenridge émit un grognement d'approbation très masculin.

— Malheureusement, dit Richard en choisissant un autre hameçon, il est vain d'espérer aller à l'encontre de ce trait familial.

* * *

Le silence s'installa de nouveau entre eux. Pendant que Richard confectionnait un nouvel appât, Breckenridge continuait sa tâche tout en comparant les paroles de Richard à sa propre lecture de la situation.

Heather exigeait et attendait de lui une déclaration claire de ses sentiments, c'était évident. Il ne lui fallut qu'une seconde de réflexion pour comprendre sa propre réticence à la lui donner. En avouant à Heather l'importance qu'elle revêtait à ses yeux, il se sentirait extrêmement vulnérable — vulnérabilité qu'il partageait certes avec Richard et tous les autres hommes qui, comme lui, étaient tombés amoureux. Or, il lui fallait aussi tenir compte de son expérience de l'amour et du fait qu'il avait déjà été assez stupide pour prononcer un jour ces paroles.

A l'idée de recommencer...

Tout son être, la partie sophistiquée comme la plus primitive, se rebella.

Obstinément, inflexiblement, immuablement.

Et pourtant, il fallait bien qu'il obtienne l'accord de Heather pour l'épouser.

Pendant que ses doigts façonnaient, pliaient, positionnaient, équilibraient et nouaient, il analysa le problème. Il devait bien y avoir un moyen d'avancer.

Il fallait qu'il trouve comment répondre aux attentes de Heather sans lui faire la promesse mielleuse d'un amour éternel. Il n'attendait pas d'elle non plus une telle déclaration. Il préférait qu'elle l'aime en retour, qu'elle lui retourne ses sentiments avec la même ferveur ; mais, consciemment, il n'en espérait pas tant.

Tout ce qu'il attendait d'elle, c'était qu'elle accepte de l'épouser. Il n'avait pas d'autres exigences. Et puisqu'elle désirait avoir des enfants, le sujet ne méritait pas d'être abordé.

Ce qui le ramenait de nouveau au cœur du problème : comment lui dire qu'il l'aimait autant qu'elle souhaitait être aimée ? A cette idée, sa gorge se serra douloureusement.

Son charme légendaire, sa force de persuasion nonchalante, ne lui seraient d'aucune aide. Une déclaration à haute et intelligible voix n'était pas la solution. S'il commettait l'imprudence d'essayer et qu'il échouait, cela ne ferait qu'attiser la colère de Heather en la convainquant qu'il n'était pas sérieux, et qu'il ne serait jamais à la hauteur de ses exigences.

Inutile d'aller plus loin dans ce sens.

Soudain, il s'immobilisa. Il regarda d'un œil vide son appât à demi achevé. La seule solution possible, la seule solution acceptable pour lui, commençait à prendre forme dans son esprit.

Chapitre 17

Dès que les gens du manoir se furent retirés pour la nuit, que les bougies eurent cessé de danser dans les couloirs et que le silence se fut installé, Breckenridge attendit suffisamment longtemps que les derniers retardataires soient couchés pour ouvrir la porte de sa chambre et s'aventurer dans le noir de l'escalier.

Fermant la porte derrière lui, il prit le temps de s'habituer à l'obscurité. Heureusement, les cages d'escalier en pierre du manoir ainsi que ses couloirs étroits n'étaient pas très meublés, ce qui lui évita de rencontrer des obstacles. Seules quelques tapisseries accrochées aux murs lui servaient de repères.

Il descendit d'un étage et s'engagea dans la galerie que Worboys, le valet de Richard, lui avait aimablement désignée.

Lorsque Breckenridge lui avait demandé sans détour dans quelle chambre se trouvait Heather, Worboys lui avait répondu sans l'ombre d'une hésitation, ce qui confirma ses soupçons : toutes les gens de la maisonnée s'étaient liguées pour jouer les entremetteurs. Leur objectif, qui était de marier Heather et Breckenridge, était le même que le sien.

Il fallait qu'il se fraie un chemin jusqu'à Heather afin qu'elle accepte de l'épouser. Pour ce faire, il allait essayer de la convaincre de la profondeur de ses sentiments et, comme il était incapable de prononcer les mots qu'elle attendait, il ne lui restait plus qu'un seul moyen de communication.

Heureusement, c'était un domaine dans lequel il excellait. Même s'il n'avait jamais utilisé ces moyens dans ce but, il avait confiance en son expérience et en ses compétences.

De plus, il ne voyait aucune raison de passer une autre nuit seul. D'après ce que lui avait dit Richard, ce qu'il avait lui-même constaté, et ce qu'il comprenait du problème, garder ses distances ne servirait en rien sa cause.

L'entrée du couloir où se trouvait la chambre de Heather était juste devant lui. Il prit le virage et...

Heurta Heather de plein fouet.

Il la rattrapa aussitôt. Il savait que c'était elle. Il avait immédiatement reconnu la chaleur et la douceur de son corps féminin collé au sien.

Ses sens s'éveillèrent en un instant. Elle portait de nouveau son peignoir de soie, et rien d'autre. Il posa la main sur son avant-bras et y enroula ses longs doigts.

Heather poussa un petit cri, puis balaya des mèches rebelles de son visage avant de lever les yeux vers lui.

— Dans votre chambre, murmura-t-il.

L'homme en lui saliva tandis qu'il essayait de la faire pivoter.

— Non.

Heather posa les mains sur son torse et lui résista.

— Dans votre chambre. Vous avez un plus grand lit.

Sa remarque était pertinente. Breckenridge recula d'un pas et lui prit la main. Il sentait monter son excitation à chaque pas tandis qu'il l'entraînait dans les couloirs.

Sur le seuil de sa chambre à coucher, il souleva le loquet, ouvrit en grand la porte et l'invita à entrer.

Il ne voulait pas lui laisser le temps de parler, de le questionner. Les mots ne lui servaient à rien. Mieux valait éviter tout échange verbal.

Heather s'immobilisa.

Il referma la porte derrière eux, pivota...

Et elle était là.

Elle s'approcha de lui. Les yeux dans les siens, elle posa les mains sur son torse, sur ses épaules avant d'enlacer sa nuque. Elle se hissa doucement sur la pointe des pieds et Breckenridge sentit la soie de son vêtement crisser sur son manteau. Les paupières mi-closes, elle l'attira vers lui et posa ses lèvres sur les siennes.

Son baiser était fait pour déjouer toute forme de discussion, pour détourner toutes les questions.

Son baiser lui donna le vertige et le laissa... étourdi.

Ses lèvres fermes, séduisantes, effleuraient les siennes, telle une délicieuse offrande. Elle s'engageait muettement à éveiller, satisfaire tous ses désirs.

Heather incarnait à elle seule la tentation. C'était une sirène comme aucune autre.

Elle entrouvrit les lèvres. Sa bouche délicieusement douce et sa langue joueuse exigeaient une réponse de sa part, l'invitaient ouvertement à satisfaire ses volontés.

Elle se colla plus près de lui et il sentit ses seins fermes sur son torse, ses hanches frôler ses cuisses, son ventre plat frotter contre son érection. Ses longues jambes minces glissaient sur les siennes en une promesse de passion et de fièvre, ainsi que de plaisir sans restriction.

Sans prendre le temps de réfléchir, il leva la main pour prendre son visage et lui rendre son baiser. Mais sa réponse ne nécessitait aucune réflexion, aucune considération logique.

Il prendrait ce qu'elle lui offrirait. Avec joie.

De sa main libre, il enlaça sa taille et serra contre lui son cœur fiévreux. Il la sentit retenir son souffle, se tendre quelques instants, puis s'abandonner. Capituler.

Tout en se dégageant lentement de son étreinte pour prendre le contrôle de leur baiser et commencer à explorer les délices de sa bouche, lentement, réclamant son dû tout en planifiant d'instinct le rythme de cet interlude, la cadence de la danse à venir, il réfléchit aux intentions de Heather.

Car elle devait en avoir.

Et, tout aussi clairement, ses plans à elle non plus ne s'appuyaient pas sur les mots.

Tandis que leurs bouches fusionnaient avec ardeur, que le désir montait, gonflait dans leurs veines, elle glissa une main dans ses cheveux. L'autre descendit sur son épaule, puis vers son torse pour se faufiler sous son manteau.

Le corps de Heather le distrayait tellement qu'il n'y avait pas de place dans son esprit pour s'arrêter et réfléchir. Pour s'interroger sur ses intentions.

Il le saurait sans aucun doute plus tard. Mais pour l'heure...

Elle lui avait donné l'occasion parfaite de lui prouver et de lui montrer tout ce qu'il voulait lui révéler, afin qu'elle voie et qu'elle comprenne tout ce qu'il ne pouvait pas lui dire.

Tout ce qu'il ressentait pour elle.

Tout ce qui remplissait son cœur.

Il n'aurait pu rêver d'une meilleure opportunité, d'une meilleure façon de préparer le terrain. Maintenant, il lui suffisait de tirer parti de cet instant.

Heather savait qu'il réfléchissait à un plan. Même s'il avait réagi à son invitation sans équivoque avant de s'empresse de prendre le contrôle de leur baiser, même si elle lui avait laissé les rênes, elle savait qu'il avait un projet.

Il n'avait pas été surpris lorsqu'elle l'avait percuté dans le couloir ; il était en chemin pour venir dans sa chambre.

Il voulait s'engager dans un nouvel échange... il voulait l'entraîner dans un baiser, l'amener là où il voulait. Elle était curieuse de voir ce qu'il allait faire, où il allait la conduire, et surtout dans quel but.

Après tout, c'était exactement pour cette raison qu'elle avait quitté sa chambre. Ces derniers jours, elle avait d'abord essayé de l'encourager verbalement. Elle avait essayé l'abstinence. Aucune de ces tactiques n'avait donné le résultat escompté. Elle avait donc décidé d'en tenter une dernière, infiniment plus risquée.

Breckenridge inclina la tête pour approfondir son baiser. Ses lèvres étaient impérieuses et elle y répondit sans pudeur ni réserve.

Sa langue partit à la rencontre de la sienne pour la caresser, l'inviter et le provoquer. Pour attiser la passion et embraser le désir qui les consumait. Elle l'embrassa avec ferveur, laissant l'envie qu'elle avait de lui se propager à ses lèvres, à sa bouche et à son corps tandis qu'elle se pressait contre lui.

Sans un mot, elle se dévoila et lui montra clairement que si nécessaire, elle était capable de le supplier et de l'implorer.

Elle ne cacha rien. Rien de ses réactions lorsqu'il s'empara avec plus de fougue de sa bouche, la fouillant de manière évocatrice, et que de délicieuses sensations l'envahirent. Elle plongea les doigts dans ses cheveux et s'y agrippa pendant que sa langue l'enjôlait et la titillait. Un désir brûlant se forma au creux de son ventre.

Une douleur sourde et familière.

Elle ondula contre lui, déploya une main sur son torse et la posa sur son cœur. Elle frotta ses hanches contre lui en une supplication muette.

Elle l'encourageait en silence. L'excitait ouvertement, le provoquait délibérément.

Avec tout son corps, elle s'efforçait de manifester clairement son envie, son besoin, sa faim de lui, de l'écrire en lettres majuscules sur le tableau de la sensualité... et dans le moment de vulnérabilité qui suivit, aussi fugace fut-il, elle comprit pourquoi il hésitait à mettre ses sentiments à nu.

Pourtant, elle ne pouvait pas se permettre de ne pas essayer, de ne pas exprimer son désir et l'exposer clairement. Catriona lui avait dit qu'elle allait devoir risquer son cœur pour gagner celui de Breckenridge. Elle le voulait, elle voulait croire en un avenir avec lui, elle le voulait assez pour prendre ce risque.

Au fond d'elle-même, elle pria pour qu'il ne la déçoive pas, pour qu'il ne se détourne pas de son ardeur. Pour qu'il la reconnaisse et non qu'il l'ignore ; qu'il y réponde et non qu'il l'utilise.

Elle était prête à parier que ce qui était né entre eux ne se résumait pas à un simple désir

physique, mais qu'il signifiait beaucoup plus, pour elle comme pour lui.

Elle aurait juré que, si elle faisait le grand saut et dévoilait son cœur la première, il y répondrait et prendrait lui aussi ce risque — risque moins important si elle faisait le premier pas.

Elle était pratiquement certaine que si elle s'exposait sans équivoque, il lui montrerait lui aussi ses sentiments et lui ferait savoir que, sous ses réserves, il l'aimait comme elle l'aimait.

Mais comment arriver à ses fins ? A un moment donné, elle allait devoir le convaincre de lui céder les rênes.

Mais pas tout de suite.

Pas maintenant, alors que son baiser était un pur plaisir et qu'il l'entraînait lentement vers son lit.

Ses jambes heurtèrent bientôt le matelas.

Les mains de Breckenridge glissèrent sur ses hanches, l'immobilisèrent tandis qu'il prenait encore plus profondément possession de sa bouche, tel un rapace affamé.

Avide de se nourrir d'elle.

Un aiguillon de plaisir anticipé la traversa. Dans son sillage, un désir brûlant se répandit dans ses veines, qui ne faisait que croître en annihilant toutes ses résolutions...

Désespérée, elle se dégagea et mit fin à leur baiser.

— Non, dit-elle.

Il était dans une démarche de séduction du corps et de l'esprit. Si elle le laissait l'emporter, elle se retrouverait aux prises avec la passion et ne trouverait plus la volonté de reprendre les rênes et de faire ce qu'elle était venue faire.

Délibérément, elle lécha ses lèvres gonflées sous le regard de Breckenridge.

— Moi d'abord, ajouta-t-elle.

Ses mots, prononcés d'une voix rauque mais ferme, restèrent en suspens entre eux.

— C'est à moi de prendre les rênes, conclut-elle.

Breckenridge était un expert dans ce domaine. Sur le plan de l'amour physique, le contrôle était même quelque chose qu'il exerçait sans effort.

Mais selon Heather, il n'était pas certain que Breckenridge sache que sa façon d'exercer son contrôle était révélatrice de ce qu'il ressentait.

Elle n'avait rien contre le fait qu'il mène la danse et qu'il lui révèle ce qu'il voulait, mais pas avant qu'elle ait pu lui faire sa déclaration muette. Elle ôta la main de ses cheveux et de son manteau, saisit les pans de son vêtement. Mais au lieu de l'embrasser, elle fit glisser très légèrement ses lèvres le long de sa mâchoire tandis qu'elle le déshabillait.

Allongée sur le dos, soumise à ses mains dures et lourdes qui s'étaient posées au bas de sa taille et qui brûlaient sa peau sous la fine couche de soie vaporeuse, elle lui ôta son manteau, tirant sur le vêtement pour l'obliger à dégager un bras puis l'autre.

Heather sentit le regard alangui de Breckenridge sur son visage. Elle tendit le bras et laissa le vêtement tomber.

— A condition que je puisse les prendre à mon tour, riposta-t-il.

Elle leva brièvement les yeux vers lui en s'attaquant à sa cravate, et lut le désir dont il débordait.

— Nous pouvons partager, mais je commence.

Reportant son attention sur ses doigts, elle défit habilement le nœud.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Si vous insistez, finit-il par dire au moment où elle tirait sur le tissu.

— J'insiste.

Sa détermination était revenue en force. Elle passa ensuite à son gilet et défit les boutons un à un.

— Pour faire ce que je veux, il faut que je sois aux commandes, expliqua-t-elle.

Il l'aida d'un haussement d'épaule à se débarrasser du vêtement.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda-t-il.

— Je ne vous le dirai pas.

Elle le regarda droit dans les yeux, tandis qu'elle déboutonnait sa chemise.

— Je vais vous le montrer.

— Vraiment ?

Ce n'était pas une question, mais plutôt une remarque teintée de scepticisme.

Elle ne répondit pas. Elle ouvrit en grand les pans de la chemise, puis saisit le poignet de Breckenridge pour défaire le bouton de la manche avant de passer à la deuxième.

— Que croyez-vous montrer au plus grand libertin de la société dans ce domaine ? demanda-t-il.

Elle soutint son regard tandis qu'elle s'occupait à présent de son pantalon.

— Je vais vous montrer quelque chose que les autres femmes n'ont jamais fait.

Sans le quitter des yeux, elle glissa la main dans son pantalon ouvert, trouva son sexe, le caressa du bout des doigts, puis le saisit à pleine main.

— Je vais vous faire ce qu'aucune autre dame ne vous a fait.

Elle allait lui faire l'amour.

Si l'acte s'appelait ainsi, il devait bien y avoir une raison. Une raison dont elle pouvait se servir. Un échange qu'elle pouvait utiliser pour communiquer ce qu'elle voulait transmettre, et l'encourager à utiliser ce même langage en guise de réponse.

Breckenridge prit une courte inspiration.

Elle sentit ses muscles se tendre, son sexe devenir aussi dur que de l'acier au moment où elle serra ses doigts autour de lui.

Il ferma les yeux, sa main posée sur le dos de Heather.

Sans lâcher son sexe, elle s'approcha plus près. La soie de son peignoir effleura son torse nu. Elle se redressa et posa les lèvres au creux de son cou, sous l'oreille, puis descendit jusqu'à la base de sa gorge épaisse. Elle serra plus fort ses doigts et l'entendit souffler doucement. Puis elle l'embrassa longuement, langoureusement à la base du cou avant de le lécher. Sa peau était chaude, elle goûta à la fièvre du désir qui courait dans ses veines.

Ses bras virils se refermèrent sur elle.

Il la tenait sans la presser, sans la guider. Le souffle plus court que d'habitude, il attendait la suite.

Très fière d'elle, elle s'installa pour accomplir la tâche qu'elle s'était fixée. Lentement, après une longue caresse, elle ôta la main de son sexe. Elle avait besoin de ses deux mains pour vénérer son large torse. Pour apprécier pleinement les muscles de ses épaules et l'élasticité de ses trapèzes.

Ouvrant plus largement les pans de sa chemise, elle fit glisser le tissu sur ses épaules et rendit hommage à tout ce qu'elle découvrait avec ses lèvres, sa langue, ses dents, et la chaleur humide de sa bouche.

Pendant ce temps, elle ne cessait de frotter sensuellement son corps couvert de soie sur lui. Elle ressentit sa fascination, son ravissement.

Bientôt, il se redressa légèrement pour finir d'ôter sa chemise, puis replaça ses mains sur son dos et la caressa à travers son peignoir de soie.

Elle mordilla délicatement un mamelon et l'entendit retenir son souffle, le vit bander ses muscles ; elle sut que la lave coulait dans ses veines.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

Elle croisa son regard assombri par le désir.

— Je fais ce que j'ai envie de faire, ce qu'il faut que je fasse.

La chaleur montait lentement en lui, en elle, entre eux. Elle aurait dû sentir la fraîcheur de la nuit, mais elle ne percevait que le rougeolement du désir, la lente brûlure de la passion qui gagnait du terrain.

Elle posa une main sur la joue de Breckenridge, l'attira à lui pour l'embrasser de nouveau, ouvertement exigeante, prenant sa bouche au lieu de lui offrir la sienne. Elle fut surprise d'être autorisée à le faire. Captivée, elle en demanda plus et prit tout ce qu'il lui donna.

Lorsqu'elle s'écarta, tous deux avaient le souffle court. La chaleur avait laissé place à un incendie naissant.

Les yeux dans les yeux, elle lut les efforts qu'il faisait pour se contrôler. Elle murmura contre sa bouche :

— Vous êtes très sage.

— Pour l'instant, gronda-t-il doucement.

Elle prit note de cet avertissement et ne lui donna pas l'occasion de reprendre les rênes. Elle se dégagea de son étreinte et fit glisser une main sur sa peau délicieusement chaude. Elle caressa son torse et son ventre dur, de part et d'autre de sa taille, puis plus bas, vers ses hanches étroites. Puis elle saisit son pantalon et le fit glisser sans heurt le long de ses cuisses, jusqu'à ses pieds.

Elle s'accroupit ensuite à côté de lui et admira les muscles puissants de son flanc et de ses cuisses. Ignorant la main que Breckenridge avait posée sur son épaule, elle fit rouler un bas puis parvint à lui ôter chaussure et pantalon. Elle répéta l'opération sur l'autre jambe puis saisit l'arrière de ses mollets nus, s'y accrocha pour garder l'équilibre et leva les yeux vers lui.

Ses jambes étaient pliées ; ses doigts lui effleuraient doucement les épaules. Le clair de lune épousait sa nudité magnifique. Il la regarda et, à cet instant, apparut à Heather encore plus beau, plus puissant qu'un dieu.

Avant qu'il puisse bouger, elle posa ses mains sur le haut de ses genoux, puis toujours plus haut, épousant les contours de ses cuisses jusqu'à la courbe de ses fesses.

Dans la pénombre, elle le vit serrer les dents et bouger les doigts en espérant la trouver.

Elle s'assit vivement sur ses talons et contempla le corps de Breckenridge, à l'endroit où se dressait fièrement son érection. Elle referma alors ses doigts autour de son membre lourd et chaud.

Elle l'entendit retenir son souffle et sentit la tension de son corps et la contracture de ses muscles déjà bandés.

Elle ne put que savourer la violence de son désir. Se penchant en avant, elle posa les lèvres sur le bout extrêmement doux de son sexe.

Elle se concentra sur sa tâche, et veilla à satisfaire toutes les envies qu'il pouvait avoir à l'aide de sa bouche, de ses lèvres, de sa langue et de ses dents, lui prodiguant une joie toujours plus grande.

Elle le prit profondément dans sa bouche et le suçait doucement, puis utilisa sa langue pour le caresser.

Les mains de Breckenridge partirent à l'aveugle vers elle jusqu'à trouver ses cheveux et s'y perdre.

Il s'agrippa à elle, cependant qu'elle lui donnait du plaisir et consacrait toute sa volonté à lui communiquer son message. Sa déclaration muette.

Elle savait qu'ils étaient dans la chambre de Breckenridge, au pied de son lit, mais ses sens étaient absorbés et elle perdit le contact avec le monde tandis qu'elle s'adonnait à cette démonstration sensuelle, qui consistait à l'aimer.

Breckenridge étouffa un grognement, un gémissement de pur plaisir lorsqu'elle l'aspira encore plus profondément et enfouit son sexe plus loin dans le havre brûlant de sa bouche. Puis elle utilisa sa langue espiègle pour le torturer avec délectation.

Il éprouvait des sensations qu'il avait rarement éprouvées. Rares avaient été les femmes autorisées à le faire. Il n'avait jamais compris pourquoi. La bouche de Heather ressemblait pourtant à un petit coin de paradis dans leur univers de mortels.

La tête levée pour mieux respirer et emplir ses poumons asphyxiés, il regarda Heather entre ses cils et sentit quelque chose frémir en lui. S'étendre et enfler. Sans équivoque.

Prendre une forme plus importante, plus précise et impossible à nier.

Quand ses doigts se perdirent dans les boucles soyeuses de ses cheveux, il sentit la détermination, la volonté inébranlable de Heather.

A travers les mouvements sensuels de sa bouche et ses rapides coups de langue, il comprit quel était son but ultime.

Elle ne cherchait pas à expérimenter quelque chose de nouveau. Elle ne cherchait pas à explorer son corps mais à le vénérer. Elle canalisait sa passion, brandissait son intention de...

Elle l'aspira encore plus loin, jusqu'à ce qu'il sente les muscles de sa gorge caresser la pointe sensible de son sexe. Toutes ses pensées s'éparpillèrent et se fragmentèrent irréversiblement tandis qu'elle l'enjôlait sans relâche avec sa langue.

Ses doigts vinrent effleurer doucement la base de son sexe et jouèrent avec ses testicules.

Il poussa un grognement torturé en tentant de reprendre son souffle.

— Assez, dit-il.

Il s'était exprimé d'une voix dure, rocailleuse, à peine reconnaissable. Il avait perdu depuis longtemps son habituel sang-froid et sa désinvolture.

Elle lui répondit en léchant lentement, langoureusement son sexe.

Breckenridge sut qu'il allait perdre le contrôle. Ses testicules avaient commencé à durcir.

Etouffant à peine un juron, il glissa un pouce entre les lèvres voluptueuses de Heather et libéra son sexe de sa bouche. Puis il la prit par les épaules et l'attira dans ses bras, dans une étreinte presque désespérée.

Il lui donna un baiser fiévreux qui avait le goût d'une passion devenue incontrôlable.

Il ne se contrôlait plus, ou presque. L'espace d'un instant, en sentant ses fines mains sur son torse, il fut sur le point de s'abandonner simplement et, pour la première fois depuis plus de quinze ans, de libérer l'homme primitif qui était en lui et de se repaître de Heather.

De la prendre et de la posséder, sans bouclier et sans protection.

Sans dissimulation, sans voile et sans écran.

Mais il ne pouvait pas le faire. C'était trop dangereux.

Même dans ces moments extrêmes, son esprit s'accrochait au besoin de se protéger.

Il ravagea sa bouche et l'enlaça, écrasant son corps gainé de soie contre le sien. Il se battit et trouva la force dans le parfum subtile qui se dégageait de la peau de Heather, enveloppait son esprit et, d'une certaine manière, l'aidait à rester ancré dans la réalité.

Il trouva en lui encore plus de force quand elle posa une main sur sa joue. Dans sa manière de répondre, pleinement, ouvertement, avec ses propres désirs, aux exigences de son baiser.

Heather était une flamme sûre, un phare qui le guidait vers la raison. Vers sa capacité habituelle

à se contrôler.

Vers les moyens qu'il avait l'intention de mettre en œuvre. Vers son but.

Heather l'embrassa en retour et attendit de voir quelle direction il allait prendre. Lorsqu'il avait brusquement repris le contrôle de lui-même de manière si déterminée et absolue, elle avait espéré qu'il abandonne sa carapace et qu'il lui laisse voir ses sentiments... mais il s'était repris.

Pendant quelques secondes, elle avait envisagé de s'opposer à lui, mais elle avait compris qu'elle n'avait pas ce pouvoir, et elle accepta de lui céder les rênes. S'il avait besoin d'elle de cette façon, elle devait aller dans le sens de ce besoin.

Un besoin qui répondait à une passion brûlante, au beau milieu de la nuit, et qu'il lui communiquait sans effort par sa main lourde posée sur son sein, dans un geste ouvertement possessif.

S'il avait un message pour elle, il s'agissait de possession.

Son intention était clairement affichée.

Ses doigts jouèrent quelques secondes avec le pendentif en quartz rose de Heather, puis il posa ses lèvres sur les siennes.

Son baiser était dévastateur, exigeant. Ses mains vagabondèrent sur son corps. A travers la soie, il semblait sculpter et mesurer ses courbes. Il écarta le tissu, le laissa tomber au sol et appliqua ses mains, ses doigts, sa bouche, ses lèvres, sa langue sur sa peau nue, presque douloureuse, et la marqua au fer rouge.

Jusqu'à ce que, à genoux devant elle, il referme ses larges mains sur l'arrière de ses cuisses, les écarte largement et pose sa bouche sur son intimité.

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux et ne put que crier son plaisir. Les yeux fermés, elle pouvait à peine soutenir le flot de sensations, chaque fois plus profondes et puissantes, qu'il déclenchait en elle.

Il la caressa avec sa langue, et son univers vacilla.

Il l'avait déjà goûtée auparavant mais dans un lit, sous l'enchevêtrement des draps. Elle n'avait jamais été exposée ainsi, nue sous le clair de lune.

Il n'avait jamais été aussi clair, aussi évident, qu'elle était sienne et qu'il pouvait la prendre.

Pendant que, les yeux fermés, la tête en arrière, elle soupirait de plaisir, une minuscule partie de son esprit approuvait cet état de fait, l'encourageait à s'abandonner ainsi et à laisser Breckenridge avancer à sa manière... parce que cela faisait aussi partie de l'amour qu'elle avait pour lui. Le laisser être simplement lui-même.

L'accepter tel qu'il était, sans aucune réserve.

C'était lui qui maîtrisait la puissance de leur passion, faisant du désir une arme. Il l'entraîna très loin avec ses caresses brûlantes et ses coups de langue rapides. Elle atteignit des sommets et il la pénétra de ses doigts, juste assez pour faire monter son plaisir en flèche.

Pour titiller ses nerfs et faire voler en éclats toutes ses sensations.

Elle laissa échapper un cri, puis il était là, tout près d'elle. Il l'avait enlacée et sa peau brûlante frottait la sienne. Son corps dur comme de l'acier pesa sur le sien pendant qu'il l'embrassait, et elle goûta son nectar au bout de sa langue.

Elle l'aspira pendant qu'il la nourrissait, puis de nouveau il glissa les doigts entre ses cuisses et la pénétra à plusieurs reprises.

Elle jouit longuement, encore et encore...

Lorsque son orgasme finit par s'évanouir, il la prit dans ses bras et l'emmena de l'autre côté du lit. Il posa un genou sur le matelas et la posa sur le couvre-lit de soie, puis s'allongea près d'elle avant de déployer une main possessive sur son ventre et de se pencher sur elle.

Il recommença à l'emmener au paradis.

Il emprunta cette fois un chemin plus long. Chaque étape semblait s'étendre, s'allonger... jusqu'à extraire la moindre parcelle de plaisir. Seulement à ce moment-là, ils avançaient de nouveau.

Peut-être plus lentement cette fois, mais ce fut infiniment plus riche, plus intense. A chaque seconde, à chaque battement de cœur, plus empreint de sentiments.

Il la caressait et elle lui retournait le plaisir qu'il lui donnait. Leurs corps se rencontraient, nus et impatients, leurs membres s'emmêlaient et s'entrelaçaient.

Leurs peaux glissaient l'une contre l'autre, se frôlaient, se pressaient, mettant leurs nerfs à vif. Les sensations les envahissaient comme de lentes vagues brûlantes, montaient et descendaient pour revenir encore plus fortes et les emporter avec elles.

Leurs mains erraient sur leurs corps dans le seul souci de donner, recevoir, partager.

Voir l'autre se tordre, haleter puis soupirer.

Faire de même, et donner en retour.

Ensemble, ils traversèrent les paysages de la passion.

Il la guidait et elle le suivait. Ils n'avaient jamais vécu un tel partage auparavant, sans chercher à savoir qui avait le pouvoir. Ils vivaient une véritable union, intervertissant sans effort leurs rôles, de manière aussi fluide qu'une pensée, ou qu'un désir muet.

Ils se perdaient souvent dans le regard de l'autre. Leurs souffles se mêlaient lorsque leurs lèvres se rencontraient, ou bien glissaient sur leur peau.

Les sensations ne faisaient que croître pour devenir de plus en plus vives. Chaque caresse apportait son lot de chaleur et de sens.

Chacune de leurs caresses, chargées de sentiments, signifiait bien plus. Elles étaient pleines d'émotions muettes, et pourtant bien réelles.

Heather accueillit tout. Eblouie par l'intensité de leur échange, elle s'émerveilla, savoura sa joie, vit sur le visage de Breckenridge, derrière ses traits austères, l'éclat doré et moiré de son regard et sa générosité.

C'était ça, leur réalité.

Breckenridge le savait, le sentait jusque dans son âme, sentit l'écho de la vérité résonner, plonger en lui profondément et trouver sa place. Il se l'appropriera.

Il s'autorisa aussi à mettre de côté sa volonté de contrôle et à suivre ce chemin. Sans réserve, il répondit à Heather comme son homme intérieur le désirait. Un besoin plus profond et exigeant tint à l'écart les élans violents de la passion.

Il était capable de partager ça. Avec elle. Sa femme. Sa dame. Sa seule et véritable amante.

Il n'avait jamais emprunté ce chemin et pourtant, même à cet instant, il en ressentait le danger. Mais s'il fallait le suivre pour la lier à lui, il prendrait cette route et accepterait le risque sans l'ombre d'une hésitation.

Il n'avait pas besoin de mots, ce qui était tout aussi bien car il n'y en avait aucun qui puisse rendre justice à ce qu'il vivait. A cette proximité, à cette véritable intimité.

Lorsqu'il essaya de se caler entre ses cuisses, elle murmura et résista. Une main sur son épaule, elle le poussa en arrière. Bougeant à un rythme très lent, cédant au charme de la magie qui le tenait, il obéit et roula sur le dos.

Et l'autorisa à venir sur lui. A le chevaucher et à le prendre, nue sous le clair de lune.

Elle entama une lente danse. Elle se souleva légèrement avant de retomber sur lui, se servant de chaque muscle pour le caresser.

Lui donner du plaisir.

Avec cet étrange collier autour du cou et ce pendentif niché entre ses seins nus, elle ressemblait à une déesse païenne. Les mains autour de ses hanches, il la maintenait sur lui et la guidait.

Hypnotisé par ce spectacle.

Piégé par les paupières alanguies de Heather tandis qu'elle bougeait au-dessus de lui et... l'aimait.

Il comprit son intention, la sentit dans sa concentration et dans son inébranlable dévouement à lui donner du plaisir.

Cette révélation déclencha en lui une avalanche d'émotions.

Les dents serrées, il essaya de les refouler, et de donner à Heather du temps.

Comme si elle l'avait senti, elle secoua violemment la tête et ses cheveux volèrent autour de ses épaules.

— Jouissez avec moi. Maintenant, dit-elle d'une voix rauque.

Breckenridge sentit ses barrières céder. Il la saisit plus fermement par les hanches et alla à sa rencontre tandis qu'elle se laissait glisser sur lui.

Très vite, elle haleta, les mains serrées autour de ses poignets, la tête en arrière, tandis qu'elle suivait le rythme effréné qu'il lui imposait.

Breckenridge finit lui aussi par manquer de souffle. Il se redressa à moitié, retint Heather par un bras et posa sa bouche sur son sein.

Il l'aspira durement, violemment, et l'entraîna avec lui.

Il la pénétra encore plus fort et elle cria son plaisir en jouissant.

Un désir brutal et désespéré s'empara de lui, et pourtant, il en voulait plus.

Il voulait la bénédiction finale et, pour la première fois de sa vie, elle était à sa portée.

Il fit rouler Heather sur le dos, écarta plus largement ses cuisses et pénétra de nouveau en elle.

Sans la moindre crainte, elle s'agrippa à lui et plongea de nouveau avec lui dans la fournaise du plaisir.

Il n'y avait plus de douceur, seulement une lutte violente et désespérée pour trouver l'accord parfait.

Et ensemble, ils l'atteignirent.

Leurs sens explosèrent, la réalité se brisa et l'extase s'empara d'eux.

Elle cria. Il râla.

Ils fusionnèrent dans un état qui dépassait de loin le plaisir physique. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, le corps couvert de sueur, la peau en feu. Ils manquaient d'air. Les yeux dans les yeux, bouche contre bouche, ils restèrent accrochés l'un à l'autre, en silence.

Ils s'abandonnèrent comme jamais à quelque chose qui les liait, les réunissait, une puissance immense qui se propagea en eux. Elle brilla dans leurs cœurs, envahit leurs sens et illumina leurs âmes.

Ils sombrèrent dans l'oubli et fermèrent les yeux, sentirent ce précieux moment s'éloigner... et le laissèrent partir.

Ils glissèrent dans une pénombre apaisante. L'assouvissement de leurs désirs les maintenait à flot dans un océan d'or.

La nuit les enveloppa dans ses bras. Ils finirent par s'endormir, épuisés.

* * *

La fraîcheur de la nuit sur son dos ramena Breckenridge à la réalité. Il refit surface à

contrecœur. Il se dégagea de la douce chaleur du corps de Heather puis s'effondra à côté d'elle. Il se rappela alors qu'ils gisaient sur les couvertures.

Rassemblant quelques forces, il roula hors du lit, rabattit le drap et se coucha de nouveau en le tirant sur eux.

Heather marmonna et se tourna vers lui, puis revint se blottir dans ses bras avant de se rendormir.

Il contempla son visage dans la pénombre mais ne vit rien d'autre que ses traits détendus.

Il n'avait pas envie de réfléchir à ce qui s'était passé entre eux, à la profondeur de leur échange, à cette révélation. Ils étaient allés beaucoup plus loin que les étreintes mondaines auxquelles il était habitué. Ils étaient passés sur un autre plan.

Et Heather ne pouvait pas ne pas l'avoir vu. Ils y étaient allés ensemble, main dans la main.

Ce qui signifiait que tout allait bien se passer maintenant, qu'elle ne s'opposerait plus à accepter sa demande en mariage.

Il sourit doucement en fermant les yeux, puis sombra dans un sommeil sans rêves.

Chapitre 18

— Heather !

Passant sous le porche voûté de la grande salle, Breckenridge emboîta le pas de Heather qui remontait un couloir. En l'entendant, elle s'arrêta, se tourna et lui sourit.

Face à ce spectacle, il sentit son estomac se nouer. Jamais il n'avait été aussi nerveux, aussi à cran.

Il se força à afficher un sourire nonchalant et continua d'avancer vers elle. Devant eux, le couloir était désert, mais cela ne durerait pas.

Ils n'avaient pas eu l'occasion de se parler ce matin ; ils ne s'étaient rien dit sur la nuit passée ensemble. Il s'était réveillé de bonne heure mais était resté comme un idiot à la regarder dormir. Lorsqu'elle s'était étirée comme un chat, elle lui avait souri, un peu comme elle le faisait maintenant, avec cette lueur dans les yeux qui lui réchauffait le cœur. Il était alors trop tard. Il fallait qu'elle se dépêche de retourner dans sa chambre avant que les jumeaux et les autres habitants du manoir se réveillent.

Ce n'était pas autour de la table du petit déjeuner, devant toute la maisonnée, qu'il avait pu aborder la question du mariage, même s'il était très confiant à présent. Après cette nuit, comment pourrait-elle refuser ?

Heather s'était montrée si passionnée, elle s'était si bien accordée avec lui, comme si elle était le pendant féminin de l'homme qu'il était. Ses actes, son désir, reflétaient ce qu'il ressentait, à tel point qu'il avait fait tomber toutes les barrières en se contentant d'être lui-même.

Quelle terrifiante liberté, liberté qu'il avait embrassée de tout son être. Or, maintenant, dans la lumière froide du matin, le sentiment de vulnérabilité, l'impression d'en avoir trop dit sans même avoir prononcé un mot, le hantait.

Heather n'avait peut-être pas remarqué cette révélation. Sa vérité.

Il s'arrêta devant elle, le sourire aux lèvres, et plongea les yeux dans ses prunelles bleu-gris.

Heather soutint son regard, et il sentit son cœur fondre. C'était le bon moment : l'attente serrait sa poitrine comme un étau.

Depuis qu'elle avait quitté sa chambre, elle avait passé chaque minute à se demander ce qu'il lui dirait. Elle n'avait plus besoin de déclaration, juste d'une caresse, d'une allusion à ce qu'ils avaient partagé cette nuit. Un mot, un geste, suffiraient à reconnaître leur nouvelle réalité. Car ils pouvaient à présent aller de l'avant vers leur nouvelle vie.

Luttant pour maîtriser son impatience, pour ne pas agripper le pendentif entre ses seins et, voyant qu'il ne parlait pas, elle prit les devants.

— Je dois aller rejoindre Algaria dans le jardin d’herbes. Je vous l’ai dit hier. Elle a vraiment besoin de mon aide.

Un éclair différent traversa le visage de Breckenridge et modifia subtilement son expression habituellement indéchiffrable. Il baissa les yeux et inclina la tête, dans un mouvement évoquant sa grâce habituelle.

— Oui, bien sûr. Je ne voudrais pas vous retenir.

Il hésita puis, d’une voix mal assurée, presque désinvolte, ajouta :

— Je réfléchissais à notre retour à Londres. Nous allons devoir annoncer nos fiançailles et affronter l’inévitable tapage que cette nouvelle va déclencher.

Il fit une pause. Il attendit sa réponse mais Heather resta muette.

Prenant une courte inspiration, il continua :

— Je vais rédiger un faire-part pour la *Gazette*. Je peux même l’envoyer avant notre arrivée pour planter le décor. Nous devons aussi envoyer des lettres à nos familles. Il va falloir les préparer à la nouvelle.

Il se tut, et patienta encore.

Heather savait que ses traits s’étaient figés pour masquer l’accès de colère qui venait de l’envahir. Elle avait envie de hurler.

Que fallait-il qu’elle fasse pour qu’il admette qu’il l’aimait ? Car il l’aimait. Après la nuit qu’ils venaient de passer, elle en était sûre...

Elle vacilla légèrement. Elle avait l’impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

Breckenridge était un expert. Leur dernière nuit pouvait-elle être un leurre, un simulacre, quelque chose qu’il avait mis au point pour la satisfaire ? Sachant ce qu’elle attendait de voir en lui, s’était-il contenté de le lui donner, même si ce n’était pas vrai ?

Cette nuit n’avait-elle été qu’une nouvelle conquête pour lui, mais dans un but différent ?

Elle avait fait sa déclaration la première — une confession muette de son amour pour lui. L’avait-il ensuite dupée ?

Une douleur inouïe la transperça.

Elle cligna les yeux, scruta désespérément le regard de Breckenridge, mais ne vit rien.

Rien du tout.

Aucune lueur de l’amour qu’elle espérait y voir briller.

Cela ne voulait pas dire que ce maudit homme ne ressentait rien pour elle, mais il contrôlait toujours aussi fortement ses émotions. La nuit dernière, Heather avait voulu le rassurer, l’encourager, lui donner l’occasion de lui donner un mot, un indice, même détourné, de son amour pour elle.

S’il ne le faisait pas... elle avait déjà exprimé clairement sa position. Elle ne pourrait pas aller de l’avant tant qu’il n’aurait pas avoué son amour.

Breckenridge paraissait de plus en plus nerveux.

— Réfléchissez-y et donnez-moi votre réponse plus tard.

Puis il commença à se tourner pour rebrousser chemin.

— Non... attendez.

Il pivota, les dents serrées, tandis qu’elle redressait le menton.

— Il semblerait qu’il y ait un malentendu. Je n’ai pas encore accepté de proposition. En fait, il ne m’en a été faite aucune, pas sous forme de paroles recevables.

Breckenridge se durcit. Heather le dévisagea en retenant son souffle. Elle s’efforça de lui dire clairement ce qu’elle attendait de lui.

— Vous savez ce que je veux. Tant que vous ne me donnerez pas la garantie dont j’ai besoin, je

n'accepterai pas de me marier, et encore moins avec vous.

Elle n'attendit pas de savoir ce qu'il en pensait et disparut dans le couloir.

Breckenridge resta figé sur place et la regarda partir. Puis il sentit son cœur se serrer, au point de ne plus pouvoir respirer.

La nuit dernière, il avait fait ce qu'elle voulait et lui avait dévoilé son cœur. Et ce n'était pas suffisant ?

« Encore moins avec vous. » Breckenridge reçut ces mots comme un coup de poing dans le ventre. Il les avait déjà entendus par le passé.

Evidemment, la dernière fois — quinze ans plus tôt —, Helen Maitland avait ri en l'entendant lui déclarer son amour.

Etouffant un juron, le visage dur comme de la pierre, il tourna les talons et s'éloigna à grands pas.

Comme il l'avait fait quinze années plus tôt.

Il avait quitté Helen Maitland sans un dernier regard.

Mais avec Heather Cynster, c'était autre chose.

Elle était différente.

Sa proposition n'était pas la même non plus.

* * *

Breckenridge était parti se promener à cheval avec Richard en espérant que l'air frais et l'exercice l'apaiseraient, mais en vain.

Il sortit des écuries et se dirigea vers la cour à l'arrière du bâtiment, puis se souvint des propos de Heather et fit un détour par le jardin d'herbes.

Il s'arrêta à l'ombre des murs du manoir et scruta les terrasses en pente. Il aperçut aussitôt Heather qui coupait des bouquets d'herbes avec des cisailles. Il balaya du regard le reste du jardin et remercia sa bonne étoile : Algaria n'était pas là.

Il remonta le sentier sinueux. Heather lui tournait le dos et ne l'avait pas encore vu.

Malgré l'intransigeance dont elle faisait preuve, Breckenridge n'était pas prêt à renoncer. Et même s'il trouvait que cette insistance à rechercher cette « assurance » n'était qu'une lubie typiquement féminine, cela ne le mènerait nulle part.

« Vous savez ce que je veux », avait-elle dit.

C'était justement ce point qui le contrariait le plus.

Elle devait se douter qu'une déclaration d'amour de sa part — lui, le plus grand libertin de la société — était impensable. Même sans cette fâcheuse expérience avec Maitland, dont Heather ignorait tout, tous ses badinages constants avec les femmes mariées de la société — chose que Heather savait — lui avaient donné une idée très précise de la valeur de l'amour.

Personne ne devait s'y fier.

Pour lui, le mot « amour » n'avait pas vraiment de sens. Ou alors, il n'évoquait en lui rien de bon, de beau ou de souhaitable.

Aucune dame de la société ne croirait jamais en la promesse d'un amour éternel de la part d'un gentleman de sa réputation.

De plus, Heather avait été avec lui la nuit dernière, jusqu'à la dernière minute. Elle était intelligente et observatrice. Elle ne pouvait pas ne pas avoir remarqué la vérité qui lui était apparue. Il fallait qu'elle soit honnête, au moins sur ce point. Elle devait connaître à présent la profondeur de

ses sentiments pour elle, et comprendre la véritable nature de son engagement. Il avait dévoilé son cœur de façon indiscutable ; elle devait l'avoir vu et compris.

Elle aussi avait exposé et dévoilé ses sentiments. S'il avait bien observé et interprété ce qu'elle avait fait — et comment elle s'était comportée — en tant que reflet de ses véritables sentiments pour lui, elle n'avait alors pas pu être aveugle et ne pas remarquer la réciprocité de leur déclaration muette. Les femmes étaient beaucoup plus sensibles à de telles subtilités, et les actes parlaient bien plus que les mots dans ce domaine.

Cette question était donc réglée.

Mais que devait-il donc faire pour la rassurer ?

« Encore moins avec vous. »

Elle avait certainement fait allusion à sa réputation, mais dans quel but, pourquoi ? Il l'ignorait.

Les femmes comme Heather Cynster feraient mieux de se présenter avec un manuel pour que l'on puisse les comprendre.

Il fallait qu'elle accepte de l'épouser et, par conséquent, il fallait qu'il trouve un moyen de la rassurer par tous les moyens qu'elle jugerait nécessaire.

Ce qui voulait dire qu'il devait d'abord découvrir ce qu'elle voulait entendre.

Heather entendit des bruits de pas et se tourna dans sa direction, de grandes branches d'herbes duveteuses dans une main et une cisaille dans l'autre.

Il s'arrêta à deux pas d'elle.

Elle lui lança un regard interrogateur.

Il hésita, puis partit s'asseoir sur un muret qui bordait la terrasse où elle se tenait.

Heather se pencha de nouveau vers l'armoise qu'elle coupait.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour prendre le soleil, dit-elle.

— Non, même si cette idée ne m'est pas désagréable.

Elle eut envie de sourire mais se retint en pinçant les lèvres.

— N'essayez pas de me charmer, cela ne fonctionnera pas.

Il poussa un soupir presque exagéré.

Elle coupa une nouvelle feuille. Elle n'était pas prête à lui simplifier la tâche.

— Lorsque nous nous sommes entretenus ici, nous avons abordé les principaux éléments nécessaires à un mariage.

Sa voix était douce, détendue, comme s'il parlait de tout et de rien.

— La position sociale, la fortune, les biens et les enfants. Le rôle que je joue maintenant, celui dont j'hériterai en tant qu'héritier de Brunswick, et le rôle que vous pourriez jouer à mes côtés. De plus, il y aurait la fonction sociale associée au fait d'être comtesse. Dans ces moments-là, nous résiderions à Londres, où vous auriez de multiples occasions de briller. A condition que vous le vouliez, bien sûr.

Elle le dévisagea d'un air ouvertement perplexe.

— Pourquoi pensez-vous que cela soit important pour moi ?

Il ne fronça pas les sourcils, mais elle distingua une ombre dans ses yeux.

— Je croyais que c'était quelque chose qui vous tenait à cœur.

Elle lui lança un regard désespéré puis se remit à couper les plantes.

Après une courte pause, il reprit :

— Il vous faudra redécorer la maison, ou plutôt les maisons, maintenant que j'y pense. Celle de Londres ainsi que celle de Baraclough. Ma mère est morte il y a dix ans environ, et Constance et Cordelia ont fondé leur propre foyer depuis bien plus longtemps encore. Ces deux endroits ont

cruellement besoin de l'empreinte d'une femme. Vous aurez carte blanche...

Elle poussa un soupir exaspéré puis se tourna brusquement vers lui.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

Un pli sombre barra le front de Breckenridge.

— J'essaie de vous dire tout ce que vous voulez entendre.

Elle le toisa avec colère.

— Est-ce que je m'en approche ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Non ! s'écria-t-elle.

Il se leva.

Ses traits étaient durs comme de l'acier, la paupière inférieure de son œil tressautait tandis qu'il se penchait au-dessus d'elle d'un air menaçant.

— Que diable voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-il en dressant ses bras vers le ciel. Pour l'amour du ciel, dites-le moi et je le ferai !

C'était bien ce qu'elle craignait.

Animée par une rage qu'il avait suscitée, elle pinça fortement les lèvres sans le quitter des yeux, et tenta d'ignorer la sensation de vide qui l'avait envahie.

Il lui avait dit tout ce qu'elle ne voulait pas entendre, et rien de ce qu'elle désirait. Elle redoutait de plus en plus d'avoir commis une erreur tactique la nuit dernière : manifestement, il avait interprété correctement sa déclaration muette et, maintenant qu'il savait qu'elle l'aimait, il croyait que tout était réglé...

Et cela l'aurait été s'il n'avait pas été aussi expérimenté. Même après mûre réflexion, Heather n'avait aucun moyen d'être certaine de sa sincérité. Peut-être que la nuit dernière, il n'avait fait que lui donner, que lui dire, ce qu'il imaginait qu'elle voulait entendre ?

Dire qu'il croyait qu'elle l'épouserait sans discussion...

Soutenir le regard de Breckenridge n'était pas chose aisée, d'autant qu'à cette distance, chacun de ses sens ne faisait que lui rappeler leurs ébats de la veille.

— Si vous ne le savez pas...

— Non, je ne le sais pas.

— ... alors, ajouta-t-elle d'un ton furibond, vous le dire ne servira à rien.

Breckenridge semblait irrité au plus haut point.

— Si vous refusez de me dire ce que vous voulez, comment puis-je vous le donner ?

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce dont j'ai besoin.

— A savoir ?

De son cœur, idiot. Elle avait besoin de son cœur.

Ils se tenaient nez contre nez. Serrant les dents, elle fit l'effort de préciser.

— Je vous ai dit que pour me marier, j'avais besoin d'une véritable... affection.

Elle grinça des dents pour ne pas prononcer le mot fatidique, mais il était inutile de le harceler pour qu'il lui dise qu'il l'aimait. Même s'il le faisait maintenant, cela ne ferait que la conforter dans l'idée qu'il ne le pensait pas vraiment.

Qu'il allait dans son sens uniquement pour l'amener à l'épouser afin de sauver leurs réputations... D'ailleurs, se serait-il comporté comme il l'avait fait la nuit dernière et lui aurait-il demandé dès le lendemain matin de fixer une date de mariage si tel n'avait pas été son but ? Elle n'avait pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir que la réponse était oui.

En insistant suffisamment, il serait même peut-être capable de murmurer le mot « amour », juste pour qu'elle accepte de l'épouser.

Plus elle y réfléchissait, et moins elle croyait que cela pouvait fonctionner. Mais elle devait essayer.

— Et je veux que cette profonde affection me soit offerte librement, non en raison de ma position sociale, de mon nom, ou parce que ma réputation doit être sauvée, mais pour moi-même.

Il lui cachait le soleil. Elle n'en fut pas certaine mais elle crut le voir pâlir. Reprenant son souffle, elle conclut :

— Voilà ce que je veux et si...

— C'est ce que je croyais vous avoir fait comprendre la nuit dernière.

Son ton neutre la prit de court.

Elle étudia le visage de Breckenridge et n'y lut rien d'autre qu'une implacable détermination.

— Je croyais, continua-t-il sur le même ton froid et détaché, que la nuit dernière ne parlait que de véritable affection. Je croyais qu'elle était un échange d'opinion, sinon de promesses, sur le sujet. Je croyais que nous nous étions penchés hier soir sur notre affection, faisant ainsi un pas de plus vers le mariage.

Oh ! Seigneur. Elle fouilla désespérément son regard en essayant de se convaincre qu'elle n'avait pas sous son nez la confirmation de ses pires craintes.

Ainsi, il avait vu ce qu'elle avait fait et, avec une froide détermination — la même avec laquelle elle était venue vers lui —, il lui avait donné ce qu'elle désirait. Il n'avait pas été emporté par la passion, n'avait pas été ému par sa déclaration muette — il avait tout aussi délibérément qu'elle utilisé cet acte pour lui dire ce qu'elle voulait entendre... Il était venu à elle exactement pour cela.

Il lui avait fourni la réponse qu'elle cherchait, et maintenant, elle n'avait plus aucune raison de croire en sa sincérité. Elle savait qu'il avait saisi cette occasion pour atteindre avec certitude son objectif.

Son sentiment de vide s'amplifia.

Breckenridge la transperça du regard, et sa voix devint plus grave.

— Etes-vous en train de me dire que ce qui s'est passé entre nous hier soir n'était pas la manifestation d'une véritable affection ?

Heather se détourna et haussa légèrement les épaules en relevant le nez.

— Hier soir... était une nuit comme les autres, n'est-ce pas ?

Elle lui lança un regard fugace, ne vit rien d'autre que ses traits de plus en plus durs, baissa les yeux et ajouta rapidement :

— Ce fut, je vous l'accorde, un peu plus intense mais...

Pourquoi diable lui avait-elle dévoilé son cœur de cette façon ? Elle souffrait terriblement. Le simple fait de penser qu'il avait délibérément voulu s'engager avec elle, la convaincre de cette manière alors que, de toute évidence, il ne l'aimait pas, transperça son cœur comme une dague.

Prenant une courte inspiration, haussant davantage la tête, elle mentit effrontément.

— Je n'avais pas conscience que nous avons vécu quelque chose de spécial. De mon côté, ça ne l'était pas.

Un lourd silence accueillit ses propos.

Elle n'osait pas le regarder. Si elle le faisait, il verrait par trop clairement ses émotions.

— Je vois..., dit-il sur un ton qu'elle ne lui avait jamais entendu.

Elle voulait lever les yeux vers lui, mais la partie trop exposée, trop vulnérable de son être n'en était pas capable.

Elle l'entendit prendre une longue inspiration.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit-il d'une voix plus sèche, presque neutre, je viens de me

souvenir que j'avais quelque chose à faire.

Avant qu'elle puisse se tourner vers lui, Breckenridge avait pivoté et s'éloignait à grands pas sur le chemin en direction de l'arrière du manoir, suivant le même itinéraire par lequel il était venu.

Il garda les épaules droites.

Il avait déjà été rejeté auparavant.

Mais il avait oublié à quel point c'était douloureux.

La nuit dernière n'avait rien signifié de spécial pour Heather. Ce qu'il avait vu en exposant son cœur, et aussi son âme, ne signifiait rien pour elle.

Il réprima à grand-peine l'envie de jurer, de cogner sur quelque chose.

L'effort le distrairait.

Il savait bien qu'il ne fallait pas monter un cheval que l'on ne connaissait pas lorsque l'on était d'une telle humeur, si bouleversé. Il continua de marcher. Il passa devant les écuries et emprunta un sentier entre deux barrières.

Accélérant le pas, il avança à grandes et furieuses enjambées. Il ne s'arrêta que lorsqu'il perdit de vue les tourelles du manoir. Les mains sur les hanches, le souffle court, il baissa la tête et ferma les yeux.

Puis les releva vers le ciel d'un bleu profond.

Il avait cru qu'elle l'aimait. Mais il s'était trompé.

Pour une raison qu'il ignorait, il était impossible d'aimer le plus grand débauché de la société.

Peut-être était-ce dû à son statut... mais il l'avait acquis suite au rejet de Helen Maitland. Il avait voulu lui montrer ce à quoi elle avait renoncé en devenant le gentleman que toutes les dames rêvaient d'avoir dans leur lit...

Et, en cours de route, il était devenu impossible à aimer.

Il ignorait comme cela était arrivé. S'il l'avait su, il aurait pu essayer de changer.

Mais il était trop tard. Il était ce qu'il était. Indépendamment de ce qui s'était passé au cours de leur longue nuit passionnée, Heather Cynster n'était pas prête à lui donner son cœur.

* * *

Heather se tenait immobile au milieu du jardin, à l'endroit même où Breckenridge l'avait laissée, le regard braqué vers le point où elle l'avait perdu de vue.

Il était parti.

Il avait simplement tourné les talons et était parti... parce qu'il avait compris que son stratagème n'avait pas fonctionné. L'avait-il abandonnée pour mieux réfléchir à d'autres moyens de faire pression sur elle ?

Probablement.

Elle avait repensé aux paroles qu'ils avaient échangées, mais sa conclusion était la même. La nuit dernière, il avait délibérément emprunté la voie dont elle avait voulu se servir pour lui montrer son amour, mais uniquement pour aller dans son sens. Elle était véritablement amoureuse de lui, alors que lui non.

Breckenridge ne désirait l'épouser que par devoir et avait décidé que ce mariage ne lui était pas si désagréable.

Après ce qu'elle venait d'apprendre, il allait falloir qu'il revoie ses plans.

Quant à elle, elle allait devoir l'accepter : elle n'avait aucun avenir avec lui.

Ils n'étaient pas destinés à être ensemble.

Il avait fini par comprendre ce que signifiait le fait de perdre son cœur.

Sa poitrine était vide, creuse. Il ne pouvait pas réfléchir, et pouvait à peine afficher un semblant de normalité.

Non, il ne pouvait pas l'accepter, il ne pouvait pas laisser Heather partir. Il se sentait obligé d'aller au-delà du raisonnable pour la retenir...

Même si Heather ne l'aimait pas, lui l'aimait.

Il le savait et dans un recoin obscur de son esprit l'avait toujours soupçonné. Mais aujourd'hui, il ne pouvait plus se cacher la vérité. Pas après la nuit dernière, après avoir été convaincu sans l'ombre d'un doute qu'elle l'aimait. Il avait accueilli et célébré avec joie cette idée, et ce faisant, il avait enfin admis ce qu'il attendait vraiment de la vie.

Il avait irrémédiablement reconnu qu'il n'avait jamais ressenti, et ne ressentirait jamais pour une autre femme, les sentiments qu'il avait pour elle. Elle était la seule femme qu'il aimerait jamais.

Et si en général l'amour méritait que l'on se batte pour lui, la chance de pouvoir aimer était encore plus précieuse pour un homme comme lui.

Ce furent ces pensées qui l'incitèrent à poursuivre sa quête.

* * *

Le déjeuner fut pris comme à l'accoutumée dans la grande salle, avec toute la maisonnée.

Heather ne s'assit pas à côté de Breckenridge. Ils étaient séparés par les jumeaux et Algaria. Ni l'un ni l'autre ne firent l'effort de se parler, ni par des mots ni par des regards. Si les autres trouvèrent quelque chose d'anormal, ils ne dirent rien.

A la fin du repas, chacun s'éparpilla dans diverses directions en fonction de la tâche qui l'attendait. Breckenridge suivit Heather. Il la rattrapa dans un renfoncement en haut de l'escalier qui conduisait aux oubliettes.

Heather entendit le bruit de ses bottes. Elle s'arrêta pour lui faire face.

Il avait la ferme intention d'être succinct.

— Je vais partir à cheval avec Richard.

Pendant le repas, il avait entendu Heather prendre rendez-vous avec Algaria pour préparer les herbes qu'elle avait cueillies le matin même.

— Mais avant, continua-t-il, je voulais vous dire que j'en avais assez. Assez de fuir la réalité.

Il ne put empêcher ses traits de se durcir encore plus.

— Je vous ai laissé du temps pour vous y habituer, autant de temps que possible, autant que nous pouvons nous en accorder. Autant que la situation nous le permet. Quoi qu'il en soit, rien n'a changé, et les faits nous contraignent à nous marier.

Il soutint son regard orageux.

— Vous devez accepter que nous n'avons pas le choix, vous devez vous faire à cette idée, et commencer à prévoir de partir pour Londres. Nous ne pouvons pas nous cacher ici éternellement.

Heather le contempla d'un œil vide, indéchiffrable, qui ne montrait rien d'autre qu'une volonté implacable et inébranlable.

Sa colère monta d'un cran. Elle ouvrit la bouche pour lui servir une réponse cinglante...

— Breckenridge !

Richard l'appelait depuis le hall d'entrée.

Ils se tournèrent de concert, puis Heather regarda de nouveau Breckenridge.

Il pivota en lui adressa un signe de tête poli.

— Je vous verrai à mon retour, dit-il. Nous pourrons alors prendre des décisions.

Sur ces mots, il partit.

Heather le vit s'éloigner à grands pas dans le couloir. Et sentit sa colère s'atténuer, pour laisser place à un vide effrayant.

Et elle se demanda à quel moment de leur relation les choses avaient si mal tourné par sa faute.

* * *

Heather était bouleversée.

Elle commençait à voir Breckenridge sous son vrai jour — avec sa volonté implacable de lui mettre la bague au doigt, au mépris de l'amour.

L'amour — sa « véritable affection » — n'était pour Breckenridge qu'un moyen d'atteindre son but.

Après son départ, elle était descendue dans l'atelier de Catriona. Algaria l'avait rejointe juste le temps de lui montrer ce qu'elle devait faire avec l'armoise, la rue et la tanaïse qu'elle avait cueillies ce matin. Algaria l'avait laissée confectionner des bouquets et était retournée faire la classe aux jumeaux.

Dans l'atelier paisible et frais, Heather triait méthodiquement les plantes et les nouait. Elle sépara habilement les feuillages délicats avant de les lier soigneusement avec de la ficelle. Mais son esprit était ailleurs, ressassant les arguments, les conversations avec Breckenridge, essayant de voir, d'examiner la situation sous un nouveau jour dans l'espoir désespéré d'être passée à côté d'un élément essentiel, d'avoir mal interprété un propos... mais non.

Derrière leurs mots, et derrière tous leurs actes, une chose restait inchangée.

Elle l'aimait et, pour cette raison, parce qu'elle était la femme qu'elle était et qu'il était l'homme qu'il était, il fallait qu'elle soit certaine de son amour.

Oui, c'était un besoin d'ordre émotionnel, né de la peur et d'un rêve.

La peur qu'il puisse la tromper, si elle acceptait de l'épouser sans avoir la certitude de son amour. Qu'il se détourne d'elle pour toutes ces femmes qui chercheraient sans cesse à l'attirer dans leur lit.

Cette peur était bien réelle, et difficile à contrôler. Pourtant, son rêve faisait plus intrinsèquement partie d'elle, encore. Pour elle, le mariage signifiait une seule chose : un partenariat dans lequel les deux parties s'engageaient, librement, d'aimer l'autre sans retenue. Sans réserve et sans limites.

Un tel mariage ne pouvait se produire que si les deux parties visaient sincèrement cet idéal, ne pouvait fonctionner sans l'adhésion des deux personnes concernées.

Heather avait mis de l'ordre dans ses pensées et réaffirmé ses décisions quand, deux heures plus tard, elle entendit le bruit des bottes de Breckenridge qui descendait lentement, d'un pas volontaire, l'escalier.

Elle ne leva pas les yeux quand il se présenta sur le seuil de la porte.

Breckenridge passa la tête sous l'arche voûtée. Heather se tenait de l'autre côté de la table en pin, face à un tas de feuillage étalé devant elle et continuait de nouer méthodiquement les herbes.

Il s'immobilisa et contempla les mains de Heather.

Sa tactique était risquée. Mais c'était sa dernière chance de remettre leur mariage à l'ordre du

jour, et il ne savait pas quoi faire d'autre.

Il n'aimait pas son visage fermé, et ne vit rien qui puisse lui donner espoir.

Il ne s'était jamais senti aussi impuissant, aussi peu confiant. Réprimant l'envie de se passer la main dans les cheveux, il enfonça les poings dans les poches de sa culotte et prit une profonde inspiration.

— Donc... quand partons-nous ? demanda-t-il d'une voix plus sèche qu'il l'aurait souhaité.

Heather continua calmement son travail, assemblant tige après tige.

— Cela m'est égal de savoir quand vous partez, mais quant à moi, j'ai décidé de rester ici quelque temps.

— Heather...

— Non... écoutez-moi. Et, s'il vous plaît, ne me dites pas ce que je dois faire. Vous m'avez demandé de me décider et je l'ai fait : je ne vous épouserai pas.

Il resta debout, accusant l'impact de ses mots, la détermination qu'ils cachaient, et sentit une flèche lui traverser le cœur.

— Toutefois...

Heather posa le bouquet qu'elle venait de terminer, saisit d'autres feuilles et fit une dernière tentative désespérée : les hommes comme lui étaient possessifs et combatifs, au moins avec les femmes qu'ils aimaient.

— ... vous n'avez pas besoin de craindre la moindre répercussion sociale. Si plus tard, je découvre qu'un mariage est nécessaire pour faire ce que je veux de ma vie, dans la mesure où je suis une héritière avec des relations et que je suis assez séduisante, je serai certaine de trouver un gentleman prêt à fermer les yeux sur cette aventure, d'autant que ma famille doit sans aucun doute avoir inventé une histoire pour justifier mon absence de Londres. Vous pouvez donc partir la conscience tranquille.

Elle fit une pause, attendit, mais Breckenridge ne dit rien. Heather inspira puis se força à poursuivre.

— Vous n'avez aucune raison de rester plus longtemps. Plus rien ne vous retient ici.

Un lourd silence s'installa.

Breckenridge se sentait glacé, glacé jusqu'aux os, comme engourdi.

Il était aveugle et sourd, paralysé à l'idée que, si Heather devait se marier un jour, elle préférerait choisir n'importe quel autre homme plutôt que lui.

C'était exactement ce qu'elle venait de lui dire, de manière irréfutable.

La pointe du couteau s'enfonça plus loin dans son cœur et tourna. La douleur qu'il ressentit faillit le mettre à genoux.

Essayant de respirer et au prix d'un énorme effort — avait-il déjà éprouvé pareille douleur ? — il rassembla les restes de son cœur, de sa fierté en lambeaux et se força à ne plus penser.

A ne plus s'attarder sur ce qu'il avait cru, espéré et à quoi il avait osé rêver...

Il aurait dû être habitué à être utilisé par les femmes, à ce qu'elles s'engagent avec lui uniquement pour le plaisir, sans véritables sentiments. Heather ne l'avait pas plus mal traité que beaucoup d'autres avant elle. Il ne pouvait pas lui en vouloir.

Tout comme il ne pouvait lui en vouloir de ne pas l'aimer comme il l'aimait.

Il fallait qu'il se sorte de cette impasse avant de perdre le contrôle de lui-même.

Où en étaient-ils ? Oui, il était venu avec l'idée lumineuse de lui poser un ultimatum, et elle lui avait répondu...

Elle ne lui avait laissé qu'une seule option.

Celle de repartir. Mais seul.

— Très bien, dit-il d'une voix qui parut distante à Heather, pas seulement détachée mais plate et sans âme. Si c'est ce que vous souhaitez, qu'il en soit ainsi, conclut-il.

Il ordonna à ses pieds d'avancer. A son grand soulagement, ils obéirent. Sa vue était voilée lorsqu'il se dirigea vers le seuil de la pièce. Là, il s'arrêta et lui lança par-dessus l'épaule.

— Je vais faire le nécessaire par partir dès demain.

Seul, inutile de le préciser.

Envers et contre tout bon sens, malgré tout ce qui s'était passé entre eux, il s'immobilisa, attendit, espéra, pria pour qu'elle comprenne son erreur, qu'elle lui parle et qu'elle en décide autrement...

— C'est en effet préférable, dit-elle.

Tous ses espoirs s'évanouirent.

Prenant une courte inspiration, il passa la tête sous la voûte et monta lentement les marches.

Heather entendit ses pas s'éloigner.

Et se demanda si elle serait un jour capable de se réchauffer : elle était glacée jusqu'aux os.

Il allait partir, vraiment, et reprendre sa vie d'antan dans la capitale.

Il allait la laisser ici, seule et malheureuse... comme elle l'avait demandé. Mais elle avait fait le bon choix, n'est-ce pas ?

Si elle avait un jour nourri le moindre doute sur l'amour immuable et profond qu'elle ressentait pour lui, elle était à présent fixée. Aucun autre sentiment que l'amour ne pouvait être assez fort pour susciter une douleur aussi froide et sourde.

Mais elle avait tous les éléments en mains, et savait que cela n'aurait jamais fonctionné, qu'il n'y avait jamais vraiment eu d'autre solution pour elle. Pour eux deux.

Elle ressentait encore ce tiraillement, cette envie insensée mais réelle de s'élancer derrière lui et de lui dire qu'elle avait changé d'avis et qu'elle était prête à l'épouser malgré tout... mais non. Si, après leur mariage, Breckenridge se tournait vers une autre femme, elle serait incapable de le supporter.

Elle se força à nouer les dernières tiges. Sa bouche s'était emplie d'un goût amer tandis que des larmes brûlantes envahissaient ses yeux.

Elle essaya de se convaincre que les larmes et le froid n'étaient pas trop cher payés comparés à l'anéantissement qu'elle aurait pu vivre.

Elle aimait Breckenridge jusqu'au tréfonds de son âme, sans être aimée en retour. Si elle avait accepté de s'unir à lui par les liens du mariage... lorsque l'inévitable se serait produit, peut-être n'en serait-elle pas morte, mais au fond de son être le résultat aurait été le même.

Malgré sa douleur, malgré sa rage et son désespoir, elle avait fait le bon choix, et elle le savait.

Mieux valait que leur histoire se termine ainsi.

* * *

L'après-midi touchait à sa fin quand, au fin fond des Highlands, le *laird* pénétra dans l'enceinte de son château.

Peut-être revenait-il seul, mais il était heureux de rentrer chez lui.

Il descendit du dos d'Hercules, sourit et salua joyeusement le jeune garçon venu saisir les rênes de son grand hongre.

— Bouchonne-le bien et donne-lui une portion d'avoine. Il a fait du bon travail pendant ce long

voyage. Et donne les sacoches à Mulley.

— Oui, m'sieur.

Après une dernière tape sur le cou de son cheval, il se dirigea vers la forteresse. Il monta les marches en pierre et leva les yeux vers le sommet de l'arche cannelée qui s'élançait au-dessus de l'immense porte cloutée.

Les armoiries de la famille, qui étaient désormais les siennes, étaient gravées sur un bouclier en pierre.

« L'honneur par-dessus tout. »

La devise était à peine lisible à présent. Il espérait que cela ne soit pas un mauvais présage.

Il poussa la lourde porte, passa le seuil et sentit de nouveau peser sur ses épaules le poids invisible des responsabilités.

Pendant ces longs jours d'absence, il n'avait pourtant jamais oublié ce fardeau.

Il entendit aussitôt le bruit rapide des pas de sa mère qui descendait de sa tour. Il s'arrêta dans la grande salle, salua son intendant avec lequel il échangea quelques mots. Puis il l'aperçut.

Elle s'avança vers lui à grands pas, ses longues jupes noires flottant derrière elle.

— Eh bien ? demanda-t-elle. Où est-elle ?

Elle essaya de regarder derrière lui comme s'il avait pu ligoter Heather Cynster comme un paquet.

Il alla droit vers l'estrade à l'autre bout de la pièce.

— Elle n'est pas ici, mais il se peut que vous ayez obtenu ce que vous vouliez.

Il l'espérait sincèrement, mais...

Après s'être assurée qu'il n'y avait effectivement aucune prisonnière cachée derrière lui, elle courut après lui.

— Que veux-tu dire ? Que s'est-il passé ?

Montant sur l'estrade, il contourna la longue table en chêne en direction de l'immense fauteuil de bois sculpté qui faisait face à la grande salle.

— Je vous ai dit que les hommes que j'avais embauchés l'avaient emmenée jusqu'à Gretna, et qu'ils la retenaient là-bas comme je le leur avais demandé.

Il se hissa sur le grand fauteuil et sentit le contact familier du bois usé dans son dos et sous ses cuisses. Sensation qui lui rappela qu'il était chez lui.

S'arrêtant à deux pas de lui, sa mère le regarda d'un air mauvais, les sourcils froncés.

— Oui, c'est pour cette raison que tu es parti dans le Sud. Mais que s'est-il passé quand tu es arrivé ?

— Le temps que j'arrive, elle s'était enfuie.

Il se tourna pour décocher un sourire reconnaissant à sa gouvernante qui venait d'arriver, un plateau à la main.

— Merci, Mme Mack, vous me sauvez la vie.

— Oui. Vous êtes parti depuis plus d'une semaine.

Elle s'empressa de poser devant lui une chope de bière, un bol de ragoût et une assiette contenant une demi-miche de pain.

— Mangez, dit-elle. Cela vous tiendra au ventre jusqu'à l'heure du dîner.

Il hocha la tête en coupant le pain. Il s'abstint de demander des nouvelles des garçons. A côté de lui, sa mère avait du mal à se retenir de crier.

— Enfuie ? dit-elle dès que Mme Mack fut partie.

Il acquiesça en mâchonnant un bout de pain.

— Oui, mais pas seule. Avec un homme.

Il ne vit pas la nécessité de lui dire que, d'après lui, cet homme était un gentleman, ou un noble de la même catégorie sociale que la sienne.

Sa mère s'était raidie. Un éclair malin éclaira ses yeux autrefois beaux.

— Un homme ?

Elle réfléchit quelques instants, et finit par murmurer :

— La réputation de cette stupide fille est donc néanmoins ruinée ?

Il opina à contrecœur.

— Très probablement.

Avec un peu de chance, cette fille était même probablement prête à se marier.

— De plus, depuis son enlèvement, elle est restée seule entre les mains de ses ravisseurs, comme tout le monde à Londres le sait, pendant au moins dix jours. Ce qui est plus que nécessaire pour souiller irrémédiablement sa réputation.

Il interrogea sa mère d'un mouvement de tête.

— C'était bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? Il n'était pas vraiment nécessaire d'amener la fille ici. Du moment qu'elle souffre... n'était-ce pas votre souhait ?

— Non ! s'écria-t-elle en croisant les bras et en faisant la moue. Je veux la voir souffrir !

Elle le fusilla du regard.

— Vous, les hommes, vous ne comprendrez jamais !

Il ne pouvait que lui donner raison.

— Pourtant, hormis le fait de ne pas assister à sa disgrâce sociale et au scandale, vous obtiendrez certainement ce que vous souhaitez.

Elle émit un rire cynique.

— Il n'y aura pas de scandale. Sa maudite famille aura sûrement couvert son absence.

— Pendant quelques jours, pourquoi pas. Mais pendant une semaine ? C'est déjà difficile en temps normal, mais en pleine Saison ? Elle avait probablement des engagements et sa famille n'a pas toujours pu donner la même excuse. Les gens auront immanquablement posé des questions, et émis des soupçons.

Il finit son pain et porta la dernière bouchée de ragoût à sa bouche, puis baissa les yeux.

— D'après ce que je sais, et ce que vous savez, elle peut très bien s'être évanouie de la surface de la terre à l'heure qu'il est.

Il en doutait sérieusement. Il gardait à l'esprit l'image de l'homme qui accompagnait Heather Cynster sur les terres de sa famille. C'était étrange de ressentir une telle confiance pour un étranger, et encore plus pour un Anglais. Et pourtant, dans certaines situations, il arrivait que des associations improbables se fassent.

Il repoussa sa chaise et se leva. Puis il considéra sa mère d'un air aussi encourageant que possible.

— Quoi qu'il en soit, et jusqu'à ce que nous ayons la certitude que sa réputation est bien ruinée, notre marché reste en suspens.

Il passa devant elle et se dirigea vers sa tour.

— Attends ! dit-elle.

Sa mère se précipita derrière lui et agrippa sa manche.

— Tu pourrais aller en chercher une autre.

Voyant qu'il ne ralentissait pas, elle sautilla pour rester à sa hauteur et bredouilla.

— Amène-m'en une ici, et je te rendrai la coupe. Tu souhaites la récupérer aussi vite que

possible, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta et la toisa.

— Madame, s'il s'avère que j'ai déjà ruiné l'une des sœurs Cynster, je considérerai que notre marché est rempli.

Il scruta ses yeux noirs puis, calmement mais avec vigueur, déclara :

— Tant que rien ne vient me contredire, je n'entreprendrai rien contre d'autres filles Cynster.

Il parvint à ne pas sourire, se dégagea de sa prise et prit congé.

En ce qui concernait Heather Cynster, le sort en était jeté. Mais en attendant, il passerait chaque heure de son temps libre à fouiller de fond en comble le château à la recherche de la coupe que sa mère lui avait volée. Où diable l'avait-elle cachée ? Ni lui ni ses fidèles domestiques n'en avaient la moindre idée. Elle devait être là, quelque part, mais le château était immense. Une coupe de cérémonie de vingt centimètres de hauteur et douze de circonférence, et incrustée de pierres précieuses, pouvait être cachée dans un millier d'endroits.

Il devait absolument la récupérer. Dans le cas contraire, il perdrait le château, toutes ses terres, et tous ceux qui dépendaient de lui perdraient tout ce qu'ils avaient. Leur maison, leur emploi, leur héritage. Ils resteraient sans aucune ressource et si, à titre personnel, il possédait assez d'argent pour s'en sortir, il ne pourrait pas les aider. Les regarder se disperser, quitter cette vallée et ce lac, le détruirait tout autant qu'eux.

Ce château était sa demeure. Ses racines étaient ici, profondément ancrées dans cette terre riche des Highlands.

Perdre son château, ses terres et ses gens... il aurait été capable de mourir pour les protéger, car leur perte serait encore pire que la mort.

Il monta l'escalier en colimaçon qui menaient vers sa tour.

Il était presque certain que le seul moyen d'éviter d'enlever et de ruiner la réputation d'une autre fille Cynster était de retrouver cette maudite coupe que sa mère brandissait, telle une épée de Damoclès, au-dessus de sa tête.

Chapitre 19

A mesure que la nuit tombait, le ciel au-dessus du Val se teintait de rose et de violet. Catriona était debout derrière la fenêtre de sa chambre à coucher, les bras croisés, regardant Heather s'éloigner à pas lents du manoir.

Elle avançait d'un pas las, comme si la journée l'avait harassée.

— Quelque chose ne tourne pas rond du tout.

Au côté de Catriona, Algaria affichait un air soucieux.

— Tout allait si bien. Que diable font-ils ?

— C'est difficile à dire, dit Catriona. J'ignore de quoi il s'agit, mais la question est de savoir ce qui va se passer, maintenant.

Elles s'étaient exprimées d'une voix calme, parfaitement conscientes de la présence attentive de Lucilla et de Marcus qui jouaient aux osselets par terre, à quelques mètres derrière elles.

Au même moment, Heather passa devant les écuries avant d'emprunter le chemin qui conduisait aux paddocks.

— Que des personnes intelligentes puissent se conduire de manière aussi stupide dès qu'il s'agit d'amour m'étonnera toujours, soupira Algaria, du moins lorsqu'elles sont entre ses griffes.

Catriona bougonna un peu en se souvenant de ses propres souffrances lorsqu'elle-même endurait les affres de l'amour. Elle vit Heather s'arrêter à côté de la haute barrière du paddock puis, toujours à la manière d'une vieille femme, se hisser en haut et regarder en direction du manoir. Catriona secoua la tête.

— Peu importe ce qui s'est passé entre eux, ils doivent changer d'avis.

— Tu en es sûre ? demanda Algaria. Il n'y a pas d'erreur ?

— Aucune. Je n'étais pas certaine au début, mais je le suis maintenant. Ils sont destinés l'un à l'autre.

Elle se mordilla les lèvres puis ajouta après quelques instants :

— Si seulement je savais quoi faire.

— Tu ne le sais pas ?

— Je n'ai reçu aucune instruction... pas encore.

Assis sur le tapis à quelques pas derrière elles, Lucilla et Marcus étaient absorbés par leur jeu.

Marcus, assis confortablement en tailleur, passa son tour et tendit les osselets à sa sœur. Voyant qu'elle ne les prenait pas, il leva les yeux vers elle puis soupira doucement.

Il posa les osselets, mit les coudes sur ses genoux et appuya le menton dans la paume de ses mains. Puis attendit.

Assise sur ses talons, Lucilla se tenait étrangement immobile. Son regard était absent et lointain. Marcus connaissait ce regard.

Il ne fut pas surpris de voir sa sœur cligner bientôt des yeux, retrouver sa vision normale et se lever.

Désignant la porte, elle murmura :

— Viens.

Lançant un coup d'œil prudent vers leur mère, elle ajouta :

— Nous sommes censés faire quelque chose.

Marcus ne discuta pas, ce n'était pas son rôle. Après leur mère, Lucilla serait la prochaine Dame du Val. Même s'il était voué à devenir le Gardien de la Dame, il savait où était sa place.

Sans un bruit, il suivit Lucilla hors de la chambre et ferma doucement la porte.

* * *

Assise en équilibre sur la balustrade d'un enclos à bétail, Heather regardait le manoir sans le voir.

Elle se sentait vide, désespérée, abattue. Elle s'était réveillée avec tellement d'espoir, certaine qu'un avenir heureux les attendait.

Et maintenant... elle se sentait morte de l'intérieur, seule et dévastée.

Que faire maintenant ? Y avait-il une solution ?

Ou bien était-ce vraiment la fin ?

Il allait partir et elle allait rester. Ils allaient se séparer et probablement ne jamais se revoir.

Cette fois, Catriona et la Dame s'étaient trompées. Même le charme du collier n'avait pas fonctionné.

Les mains posées de chaque côté de son corps, se retenant légèrement à la balustrade, Heather contempla le beau bâtiment en pierre grise, teinté d'or par les rayons déclinants du soleil. C'était une demeure remplie d'amour et d'une belle énergie, d'une atmosphère riche et bienveillante qui enveloppait tous ceux qui y vivaient.

C'était là l'œuvre, le résultat, la manifestation extérieure de l'amour de Richard et de Catriona. Une maison pleine d'éclats et de rires, et qui donnait aux visiteurs une impression vibrante de vie. De vie passée, présente et future.

De famille, de joies et de devoirs partagés.

C'était exactement ce que Heather avait souhaité créer avec Breckenridge. Ils en avaient parlé, certes, mais elle n'avait pas vraiment laissé cette réalité prendre forme dans son esprit.

Maintenant, le manoir se dressait devant elle comme un exemple concret, et ce qu'il évoquait était trop fort pour être nié. Pas plus qu'elle ne pouvait nier le rêve qu'elle avait nourri d'un avenir avec Breckenridge, un rêve ancré dans son cœur et dans son âme, qui faisait partie de son être depuis si longtemps qu'elle n'en avait jamais pris conscience avant ce jour. Elle n'avait jamais eu de raison de le faire.

Mais elle ne pouvait plus l'ignorer à présent.

Si elle laissait Breckenridge partir seul et sortir de sa vie, ce rêve s'évanouirait, faute de pouvoir le concrétiser avec l'homme qu'elle aimait.

Sans lui, son avenir serait désespérément sombre, dépourvu d'amour, sans cette étincelle de vie essentielle.

Il était tentant de sombrer dans le désespoir, de se lamenter. Et pourtant, dans un recoin de son

esprit, elle entendait de petites voix la réprimander.

Celle de sa tante Helena, de lady Osbaldestone, de sa tante Horatia et de sa mère. Puis, de façon moins nette, celle de toutes les autres.

Était-elle en train d'abandonner ? Voulait-elle vraiment atteindre son rêve ? Dans ce cas, qu'était-elle prête à mettre en jeu pour cela, ou à sacrifier ? Sa fierté, par exemple ? Pouvait-elle vraiment laisser Breckenridge partir et laisser l'avenir merveilleux dont elle avait rêvé lui glisser entre les doigts ?

Ou bien allait-elle se battre pour obtenir ce qu'elle voulait ?

Dans son esprit, elle voyait déjà les mines choquées, les regards atterrés et déçus qui accompagneraient les questions qu'on lui poserait si jamais elle renonçait.

Elle resta assise sur la balustrade un long moment, et, contemplant le manoir, laissa son cerveau faire le tri.

Peu à peu, son esprit s'éclaircit.

Toutes les questions inutiles s'évanouirent, jusqu'à ce qu'elle se sente confiante et sûre d'elle.

Jusqu'à ce qu'elle voie clairement la route à suivre pour rester fidèle à ses rêves, à l'ambition qui l'avait poussée dans le salon de lady Herford ce soir-là.

Car tout avait commencé là, et elle n'avait pas encore atteint le bout du chemin.

Non, elle ne pouvait pas, ne devait pas abandonner à ce stade, juste parce que le chemin en était devenu extrêmement difficile. Il fallait qu'elle se batte pour réussir.

Le pendentif en quartz rose niché contre sa poitrine semblait avoir un impact sur ses sens.

Catriona lui avait dit qu'elle allait devoir risquer son cœur pour gagner celui de Breckenridge. Dans son innocence, elle avait compris qu'elle allait devoir lui montrer d'abord son amour avant qu'il le lui rende. Mais c'était beaucoup trop facile.

Elle était confrontée maintenant au véritable test : celui de prendre son courage à deux mains, de retourner avec lui à Londres, d'accepter sa proposition, de l'accepter lui, et éventuellement son amour, puis de continuer à se battre pour l'amener à l'aimer comme elle l'aimait, afin de consolider l'avenir radieux qu'elle envisageait pour eux deux.

C'était le risque ultime à prendre, le dernier lancé de dés.

Il fallait qu'elle s'en remette au destin.

Ou, comme il semblerait que ce soit le cas, à la Dame.

Elle prit une courte inspiration. Elle ignorait comment s'y prendre et pourtant... elle se sentait déterminée au plus profond d'elle-même, forte d'une certitude qui la revigorait et l'ancrait en même temps.

Que faire à présent ?

Elle était perdue dans ses pensées, occupée à réfléchir aux différentes façons de dire à Breckenridge qu'elle avait changé d'avis, lorsque des voix aiguës attirèrent son attention.

C'était Lucilla et Marcus.

Sortant de l'ombre projetée par les murs du manoir, ils l'aperçurent et la montrèrent du doigt. À l'homme qu'ils tenaient par la main.

Breckenridge.

Tout en bavardant avec lui de leurs petites voix d'enfant, les jumeaux le tiraient dans sa direction.

Heather les regarda fixement, horrifiée à l'idée que les jumeaux puissent jouer les entremetteurs, et les réunissent Breckenridge et elle pour leur faire la leçon...

— Oh ! non, murmura-t-elle.

C'était certain, il fallait qu'ils parlent, qu'elle dise à Breckenridge qu'elle avait changé d'avis et qu'elle trouve le moyen de combler le fossé qui s'était creusé entre eux. Mais de là à une confrontation forcée avec lui, et devant témoins... non, non, non.

Elle pouvait difficilement descendre de la barrière et s'enfuir.

Le trio approchait doucement. Breckenridge paraissait vraiment réticent, mais, compte tenu de sa faible expérience avec les enfants, et de la paire de jumeaux à qui il avait affaire, il avait été incapable de trouver le moyen de leur échapper.

De plus, Lucilla bavardait sans arrêt, ce qui ne laissait guère à son prisonnier l'occasion de protester. Lucilla et Marcus atteignirent l'entrée du chemin à une vingtaine de mètres de Heather. Ils lâchèrent brusquement la main de Breckenridge d'un air ravi, et partirent en courant à sa rencontre.

Heather ne quittait pas des yeux Breckenridge, qui la fixait en retour.

Il ralentit et s'arrêta au début du chemin. Comme s'il n'était pas certain de l'accueil qu'elle lui réservait.

Cette incertitude le privait à tel point de son arrogance habituelle que Heather en eut le cœur serré.

Lui aussi souffrait.

Les jumeaux l'avaient rejointe. Ils levaient les bras en l'air au-dessus de leurs têtes, comme s'ils voulaient lui prendre les mains.

Elle lâcha la balustrade en leur souriant faiblement. En équilibre précaire — pendant l'espace d'une seconde — elle leur tendit les deux mains.

Elle sentit celles des jumeaux entrer en contact avec ses paumes et, instinctivement, projeta le poids de son corps en arrière, s'attendant à ce qu'ils prennent sa main et qu'ils la tirent vers eux. Mais ils n'en firent rien.

L'impact la fit basculer en arrière et elle se sentit tomber.

Elle cria.

Battant l'air avec les bras, elle dégringola de l'autre côté de la balustrade.

Elle entendit Breckenridge crier son nom pendant sa chute.

Puis elle s'effondra sur un gros tas d'herbe.

De l'autre côté de la barrière, le sol était légèrement plus bas que sur le chemin. Heather repoussa en soufflant les cheveux qui barraient son visage. Heureusement, elle n'avait rien de cassé. L'épais tapis d'herbe près de la barrière, moins attaqué par les animaux, l'avait sauvée. Heather était choquée et bouleversée, mais rien de plus. Elle se redressa sur les coudes et aperçut deux petits visages pâles et horrifiés qui la regardaient.

Elle leur adressa un pâle sourire.

— Je ne suis pas blessée, les rassura-t-elle.

Le sol trembla sous les pas de Breckenridge qui arrivait en courant. Rassemblant ses jupes, Heather se leva et dit d'une voix forte :

— Je vais bien.

Elle se raidit en voyant l'expression sur le visage des jumeaux...

Ce n'était pas elle qu'ils regardaient.

Ils semblaient fixer autre chose derrière elle, et paraissaient de plus en plus terrifiés...

Son inquiétude monta d'un cran. Elle se tourna lentement en frissonnant et aperçut l'immense bœuf laineux des Highlands arriver tête baissée, les cornes en avant, dans sa direction. Il la regardait de ses yeux jaunes et menaçants. La bête frappa le sol à une vingtaine de pas seulement et souffla violemment.

Breckenridge sauta par-dessus la barrière et atterrit à côté d'elle.

— Vite, dit-il en la soulevant.

Il la fit basculer par-dessus la clôture de bois. Elle vacilla lorsqu'il la lâcha mais se retourna aussitôt et vit que le bœuf avait commencé à charger. Tandis qu'il arrivait à toute vitesse vers la barrière, ses lourds sabots faisaient trembler le sol.

Breckenridge passa un bras par-dessus la balustrade.

Heather saisit sa manche à deux mains et tira.

— Vite, allez ! cria-t-elle.

Il mit le pied sur une barre...

Le bœuf heurta la clôture qui trembla et vacilla.

Breckenridge haleta, les yeux écarquillés par la douleur...

Heather sentit son cœur s'arrêter.

Elle vit une corne tachée de sang plantée dans la barrière.

— Oh ! non, gémit-elle.

Poussant un grognement furieux, le bœuf tira un coup sec et recula.

Breckenridge ferma les yeux et commença à glisser.

— Non ! cria Heather.

Le bœuf faisait demi-tour. Montant à moitié sur la barrière, Heather saisit la veste de Breckenridge par le dos et tira désespérément.

— Allez ! Il faut que vous passiez par-dessus.

Au prix d'un terrible effort, il se ressaisit. Ses muscles tremblaient mais il parvint à se hisser sur une autre barre.

Tirant de toutes ses forces, Heather regarda les jumeaux qui se tenaient immobiles, la bouche ouverte et l'air terrorisés.

— Aidez-moi ! cria-t-elle.

Marcus fut le premier à se ressaisir. Il escalada à toute vitesse la barrière, prit Breckenridge d'un côté et le tira vers lui.

Lucilla le suivit, mais au lieu de les aider directement, elle se hissa plus haut sur la balustrade, pointa un doigt impérieux vers le bœuf, puis entonna une étrange chansonnette.

L'animal fixa Lucilla. Il paraissait distrait et ne semblait plus avoir envie de charger.

— Dieu soit loué. Ou plutôt la Dame, murmura Heather.

Breckenridge perdait des forces. Même avec l'aide de Marcus et celle de Heather, il n'avait réussi qu'à atteindre la deuxième barre de la clôture. Puis il s'affaissa et se pencha au-dessus de la barrière. Heather passa les deux bras autour de lui et, grâce à Marcus, parvint à freiner sa descente et l'étendit de tout son long sur le chemin couvert d'une fine couche d'herbe.

Elle vit la blessure sur son flanc.

— Oh ! Seigneur, dit-elle à voix basse.

Du sang coulait par la plaie béante. Heather tomba à genoux, posa les deux mains sur l'entaille et appuya très fort. Un seul regard vers son visage crispé, ses paupières serrées et les lignes blanches autour de sa bouche, suffit à lui faire comprendre qu'il était toujours conscient.

Elle se tourna vers les jumeaux.

— Courez vite à la maison et ramener votre mère et Algaria, dit-elle. Dites-leur ce qui s'est passé. Dépêchez-vous !

Les jumeaux s'élancèrent avant qu'elle ait fini sa phrase. Ils coururent aussi vite qu'ils le purent sur le chemin, puis bifurquèrent au niveau de l'écurie, vers la porte à l'arrière de la demeure.

Heather reporta son attention sur Breckenridge, sur le sang qui coulait entre ses doigts. Ses deux paumes jointes suffisaient à peine à couvrir la blessure. Elle avait besoin de tissu pour arrêter l'hémorragie.

N'ayant pas de châle et ne pouvant ôter ses mains pour défaire la cravate de Breckenridge, elle saisit le pan de la veste qu'il portait et le pressa sur la blessure. Puis elle se redressa et déchira son jupon avant de se laisser de nouveau tomber à genoux à côté de lui. Elle froissa la pièce de coton et, soulevant la veste de Breckenridge, comprima fermement le tissu sur la plaie.

C'était beaucoup mieux. La pression sur le pansement ralentissait l'hémorragie.

Heather observa alors le visage de Breckenridge. Ses lèvres étaient serrées ; il était toujours conscient. Était-ce préférable pour lui ? Elle se pencha sur les traits tant aimés, et sentit un frisson glacial la pénétrer au plus profond de son âme.

Il pouvait mourir.

— Ne vous méprenez pas, mais pourquoi avez-vous risqué votre vie ? Que diable aviez-vous dans la tête en bondissant de cette manière ? Vous auriez pu rester de l'autre côté et m'aider à passer la barrière.

Sous ses doigts, le tissu blanc commença à rougir.

Sa voix se brisa.

— Pourquoi avoir stupidement risqué votre vie ? continua-t-elle.

Elle appuya plus fort sur le pansement et prit une nouvelle inspiration.

Breckenridge toussa faiblement.

— Je ne vous laisserai pas mourir pour moi ! s'écria-t-elle.

Breckenridge contracta les lèvres mais garda les yeux fermés.

— Mais si je meurs, dit-il dans un souffle, vous n'aurez plus besoin de m'épouser, ni moi ni personne d'autre. Même pour les personnes les plus sévères de la société, ma mort mettra fin au scandale. Vous serez libre.

— Libre ?

Elle réagit alors à ces dernières paroles.

— Si vous mourez ? Je vous ai prévenu : vous n'avez pas le droit de me faire ça ! Je ne vous laisserai pas faire, vous m'entendez, je vous l'interdis. Comment pourrai-je me marier si vous mourez ? Et comment diable pourrai-je vivre si vous n'êtes pas en vie ?

Au moment où ses mots sortaient de sa bouche, pleins d'hystérie et d'émotion, elle comprit que c'était la vérité. Sa vie ne méritait pas d'être vécue s'il n'était pas là pour la partager avec elle.

— Que ferai-je de ma vie si vous mourez ? gémit-elle.

Il rit doucement, comme s'il n'était ni impressionné ni conscient de la panique de Heather.

— Vous épouserez un autre pauvre bougre, comme vous en aviez l'intention.

— *Vous* êtes le pauvre bougre que j'ai l'intention d'épouser, répondit-elle d'une voix cinglante.

Sa réponse acerbe avait été provoquée par un accès de peur grandissante. Elle regarda tout autour d'elle mais ne vit personne. L'aide n'était pas encore arrivée.

Elle se tourna de nouveau vers lui, et ajusta la pression sur le pansement qui rougissait lentement.

— Non seulement j'ai l'intention de vous épouser, mais aussi de vous mener par le bout du nez pour le restant de vos jours, dit-elle. C'est le moins que je puisse faire pour vous rendre la pareille, pour la frayeur que j'ai eue. Bien avant ce petit incident, sachez que j'avais déjà décidé de revenir sur ma décision. Je veux devenir votre vicomtesse et vous traîner dans tellement de bals et de salons que, dans moins de deux ans, vos cheveux seront blancs.

Il grogna doucement, avec dédain, mais il l'écoutait. Heather l'observa et comprit que ses paroles absurdes le distrayaient de sa douleur. Elle laissa libre cours à son imagination.

— J'ai décidé de redécorer Baraclough dans le style Empire, avec des meubles aux pieds blancs, dorés et fins et des chaises si délicates qu'on osera à peine s'y asseoir. Et puisque nous parlons de votre, ou plutôt de notre maison de campagne, j'ai une idée de l'attelage que j'aimerais conduire, celui que vous allez m'acheter comme cadeau de mariage...

Elle continua de parler, sans réfléchir à ce qu'elle disait, laissant jaillir pêle-mêle les images dont elle avait rêvé. Elle décrivit un tableau vibrant, magique et pourtant très précis de ses espoirs et de ses aspirations. De sa vision de leur vie ensemble.

Lorsque l'hémorragie commença à se tarir, lorsque sa voix commença à s'érailler à l'idée qu'ils ne puissent plus jamais profiter de tout ce qu'elle lui avait décrit, elle conclut :

— Vous ne pouvez absolument pas mourir maintenant.

La peur l'ébranla. Elle s'écria d'un air presque rageur :

— Pas au moment où j'étais sur le point de me raviser et d'accepter de revenir à Londres avec vous !

Il s'humecta les lèvres et murmura :

— Vraiment ?

— Oui !

Sa voix de plus en plus faible la fit paniquer. Elle haussa le ton.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez été assez idiot pour risquer ainsi votre vie ! Vous n'aviez pas besoin de vous exposer à un tel danger pour me sauver.

— Si, il le fallait.

Il s'était exprimé d'une voix ferme mais étouffée entre ses dents serrées.

Elle vit qu'il était en colère, mais était-ce bon pour lui ? Cette émotion l'aiderait-elle à le retenir dans ce monde ?

Breckenridge fronça les sourcils.

— Vous ne pouvez pas être assez stupide pour croire que j'allais rester sans rien faire après avoir passé autant de temps à vous protéger, à vous éloigner de tout danger, à vous surveiller sans répit. Que pouvais-je faire d'autre ?

Elle le regarda fixement tandis que, soudainement, tout devenait clair.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle d'une voix si basse qu'il ne l'entendit pas.

Elle venait de tout comprendre, tout ce qu'elle avait toujours tenu pour acquis.

Les hommes comme lui protégeaient ceux qu'ils aimaient, sans penser à eux, implacablement, même si c'était au prix de leur vie.

Cette révélation la fit chanceler. Elle vit tout à coup s'imbriquer tous les morceaux du puzzle lui permettant de comprendre Breckenridge.

Il était sur le point de perdre conscience. Il fallait qu'elle sache, et tous les boucliers, toutes les protections de Breckenridge étaient baissés maintenant.

Le pansement était presque saturé de sang. Elle chercha des indices dans ses paroles et dans sa voix.

— Ma mort, continua-t-il, ou même une grave blessure, vous libérerait de l'obligation de m'épouser. La société aurait elle aussi accepté cette issue.

Il se tordit de douleur. Elle retint son souffle, comme si sa souffrance était aussi la sienne. Il enroula alors ses longs doigts autour de son poignet et le serra très fort.

Si fort qu'elle eut l'impression qu'il se servait d'elle comme d'un point d'ancrage pour rester

conscient.

Il reprit d'une voix dure.

— Oh ! oui... après avoir déployé tellement d'efforts pour vous protéger pendant toutes ces années, y compris de moi-même, je n'allais pas rester debout à vous regarder vous faire encorner par un vulgaire bœuf.

Il grogna doucement. Faiblement. Puis il souffla, les lèvres serrées par la douleur, mais bien décidé à poursuivre.

— Vous croyez que j'allais permettre à cet animal de vous blesser, juste au moment où, après tant d'années, j'avais fini par comprendre que si vous m'agaciez autant, c'était parce que vous étiez la seule femme que je désirais réellement épouser. Vous croyez que j'aurais pu rester debout sans rien faire ?

Il prit un air maussade.

— Je vous le demande, était-ce possible ? Est-ce seulement rationnel ?

Il continua d'une voix de plus en plus inintelligible, de plus en plus faible. Elle l'écouta, tendit l'oreille pour saisir chaque mot à mesure qu'il sombrait dans son délire. Ses phrases étaient décousues, incohérentes, mais elle les but pour les conserver dans son cœur.

Il lui parla à son tour de ses rêves, remodelés et affinés.

— Pas de style Empire, mais du bon vieux chêne anglais. Vous pouvez choisir les couleurs de votre choix, mais pas de doré. Je vous l'interdis.

Finalement, il alla encore plus loin qu'elle.

— Et je veux au moins trois enfants, et pas seulement un héritier et un autre enfant. Au moins trois, ou plus si vous êtes d'accord. Il nous faudra deux garçons évidemment. Mes horribles sœurs nous harcèleront dans ce sens. Mais ensuite... autant de filles que vous voudrez... à condition qu'elles vous ressemblent. Ou peut-être à Cordelia. C'est la plus jolie des deux.

Il aimait ses sœurs, ses horribles sœurs. Heather l'écouta avec des larmes dans les yeux tandis qu'il divaguait et que sa voix s'affaiblissait peu à peu.

Elle avait finalement eu sa déclaration d'amour, pas avec les mots qu'elle espérait mais de manière plus sincère, plus forte encore.

Il avait été son fidèle protecteur, toujours présent. Pour un homme comme lui et une femme comme elle, ce comportement revenait à crier son amour sur les toits. Elle avait voulu qu'il le reconnaisse alors que la manifestation de ses sentiments avait toujours été là, sous ses yeux, tous les jours, et elle ne l'avait pas vue.

Tout simplement parce que son attention était attirée ailleurs, parce qu'elle avait été conditionnée pour s'opposer aux attitudes protectrices et possessives de ses frères et de ses cousins. Elle n'avait donc pas apprécié celles de Breckenridge à leur juste valeur, et n'avait pas compris que ce comportement pouvait être l'expression de ses sentiments pour elle.

Jusqu'à aujourd'hui.

Jusqu'à ce jour où il avait presque donné sa vie pour elle.

Il l'aimait, il l'avait toujours aimée. Elle le voyait maintenant à travers ses larmes. Il l'avait aimée dès l'instant où elle était tombée amoureuse de lui, dès l'instant où ils s'étaient rencontrés au mariage de Michael et de Caro dans le Hampshire, quatre ans plus tôt.

Il s'était tenu à distance, et l'avait tenue à distance aussi, croyant dur comme fer, mais à tort, qu'il ne pouvait pas faire un bon mari pour elle.

Elle comprenait tout. Et tandis que les larmes roulaient sur ses joues, elle sut au plus profond de son âme à quel point il était fait pour elle. Elle accueillit avec joie cette révélation.

Et avec peur.

La voix de Breckenridge n'était plus qu'un souffle. Elle ne comprenait plus ses propos.

Les doigts autour de son poignet se desserraient lentement.

Elle regarda désespérément autour d'elle.

— Mais où diable sont-ils ?

Au moins les saignements s'étaient atténués mais, d'après ses estimations, il avait perdu beaucoup trop de sang.

Elle prit une inspiration, retint son souffle puis, rassemblant ce qui lui restait de raison et de force, elle se pencha vers Breckenridge et effleura ses lèvres.

— Chut, raccrochez-vous à moi, n'abandonnez jamais.

Sa voix menaça de se briser. Elle essaya désespérément de respirer, cligna des yeux pour chasser ses larmes, puis ajouta :

— Ils ne vont plus tarder à arriver. Je veux que vous vous battiez, que vous restiez avec moi. Vous devez tenir pour moi parce que je ne peux pas vivre sans vous.

Elle continua de lui parler d'une voix douce. Elle désirait tant qu'il vive, et pourtant elle le sentait glisser lentement.

Elle entendit à peine les bruits de pas précipités, le tourbillon d'énergie qui accompagnait les personnes à l'approche.

A leur arrivée, Breckenridge sombra dans l'inconscience.

Catriona, Algoria, Richard et ceux qui les avaient suivis entourèrent Heather et l'écartèrent doucement pour s'occuper de Breckenridge.

Richard posa ses grosses mains sur ses épaules et l'aida à se lever, puis l'éloigna de la scène.

— Laissez-les le soigner, dit-il.

Heather opina, mais lorsque Richard la mit entre les mains de Mme Broom, qui lui proposa gentiment de retourner dans la maison, elle refusa en secouant sèchement la tête.

— Je reste avec lui, déclara-t-elle d'une voix catégorique.

Elle ne voulait pas le quitter des yeux.

Catriona avait apporté des bandages. Les hommes soulevèrent Breckenridge, et les deux dames travaillèrent efficacement, découpant ses vêtements, nettoyant la plaie et la pansant.

Heather inspira profondément et recouvra son calme, aussi fragile fût-il. Elle remercia Mme Broom en la gratifiant d'un sourire qui ressemblait davantage à une grimace, puis se dirigea de nouveau vers le corps immobile étendu au sol.

Elle s'arrêta à côté de Catriona.

— J'ai besoin de vous aider. Dites-moi ce que je peux faire.

Algoria et Catriona la regardèrent attentivement, comme si elles voulaient la percer à jour. Puis elles lui désignèrent des pots d'onguent.

— Celui avec le couvercle bleu. Cela ne sera que provisoire, mais nous devons faire tout notre possible pour éviter une infection.

Heather ouvrit le pot et le tint prêt.

Breckenridge l'avait sauvée.

Maintenant, c'était à son tour.

Chapitre 20

Les hommes transportèrent Breckenridge sur une civière. Les dernières lueurs du jour s'estompaient déjà dans le ciel quand Heather les suivit vers la porte latérale de la demeure. Catriona et Algaria avaient bifurqué vers le jardin d'herbes à la recherche d'autres ingrédients pour réaliser des potions et des tisanes. Quant à Mme Broom et Henderson, ils étaient partis devant pour préparer le lit de Breckenridge.

Des lampes étaient allumées partout dans la maison. En traversant le hall d'entrée, quelqu'un tendit à Heather une petite lanterne. Un valet marchait devant la civière avec une grande lampe pour leur éclairer le chemin.

L'escalier principal, assez large, tournait légèrement. Après avoir prudemment négocié la montée, les hommes se dirigèrent vers la tourelle dans laquelle se trouvait la chambre de Breckenridge, à l'étage. Mais Mme Broom les attendait pour les accompagner vers une autre porte.

— Vous ne pourrez jamais monter l'escalier de la tourelle sans le remuer terriblement, expliqua-t-elle. Nous avons préféré faire son lit ici.

Ils pénétrèrent dans une pièce qui faisait à la fois office de salon et de chambre à coucher. Deux bonnes étaient occupées à tirer les draps et à tapoter les oreillers d'un grand lit à baldaquin. De son côté, Henderson et un valet alimentaient une cheminée qui crépitait déjà.

Richard et les trois hommes qui l'accompagnaient portèrent Breckenridge du côté du lit le plus près de l'âtre. Ils posèrent la civière au sol puis, sur les ordres de Richard, transférèrent doucement le grand corps lourd de Breckenridge sur un drap en coton, disposé par-dessus les couvertures et les oreillers.

Dès que Breckenridge fut installé, les trois hommes quittèrent la pièce. Richard se pencha au-dessus de Breckenridge.

Heather était venue se placer au pied du lit et ne le quittait pas non plus des yeux.

Catriona arriva bientôt avec Algaria et trois vieilles femmes. Elle se dirigea directement vers Breckenridge, saisit brièvement la main de son mari puis la lâcha.

— A partir de maintenant, nous nous occupons de tout, dit-elle.

Richard jeta un coup d'œil furtif en direction de Heather.

— C'est grave ? demanda-t-il à son épouse. Dois-je demander à Caro et Michael de venir ?

Catriona observa Breckenridge et posa le dos de la main contre sa joue. Elle hésita, puis soupira.

— Il s'est beaucoup affaibli. Il ne mourra peut-être pas mais... oui, je pense que tu peux demander à Caro de venir.

— Il a deux sœurs aussi — Constance et Cordelia, ajouta Heather d'une voix qui lui parut lointaine. Ils sont assez proches. Caro saura comment faire pour les joindre.

Richard la regarda quelques instants, puis il hocha la tête.

— Je vais envoyer un message pour prévenir Michael sur-le-champ.

Il salua sa femme puis s'éloigna. Arrivé près de Heather, il posa la main sur son épaule et la pressa doucement.

— Il est en vie. Il y a donc de l'espoir.

Sans se détourner du visage livide de Breckenridge, elle acquiesça, et Richard quitta la pièce.

Autour d'elle, les trois vieilles femmes disposaient des bandages, des bouteilles, des pots et des instruments un peu partout dans la chambre. Un valet se présenta sur le seuil de la porte avec un brasero. En l'apercevant, Catriona lui désigna le centre de la pièce.

— Posez-le ici, dit-elle.

Algaria était postée à côté du lit, en face de Catriona, pendant que celle-ci soulevait les paupières de Breckenridge pour l'examiner.

— Allez vous laver les mains, dit-elle à Heather.

Heather fronça les sourcils et baissa les yeux. Ses mains étaient couvertes de sang séché.

— Allez dans votre chambre, lavez-vous bien, et passez des vêtements chauds et confortables, conseilla Algaria d'une voix calme, sûre et pleine de compassion. Ensuite, vous irez dans la cuisine et demanderez à la cuisinière de vous servir à manger. Lorsque ce sera fait, revenez ici. Nous avons déjà accompli ces gestes de nombreuses fois, nous n'avons pas besoin d'aide. Vous ne pouvez rien faire pour lui pendant la prochaine heure à venir mais ensuite... il aura besoin de sentir votre présence. Il vaut mieux que vous soyez d'attaque pour lui apporter votre aide.

Heather ne vit pas de raison de discuter ses conseils. Elle prit une courte inspiration puis hocha la tête.

— Très bien.

Après un long regard vers la silhouette immobile de Breckenridge, elle quitta la pièce.

* * *

Elle revint une heure plus tard. Elle s'était lavée, avait mangé et enfilé une robe en laine qu'une servante attentionnée avait trouvée pour elle, ainsi qu'un châle en tricot qu'elle avait passé autour de ses épaules.

Elle se sentait physiquement mieux mais, au fond d'elle-même, n'avait jamais éprouvé une terreur aussi grande.

En entrant dans la chambre du blessé, elle aperçut les trois vieilles femmes qui ramassaient les draps, les restes des vêtements de Breckenridge, les bandages couverts de sang et les bassines d'eau rouge. Elles travaillaient avec zèle et affichaient un air grave. Les bras chargés, elles quittèrent bientôt la pièce.

Dans le silence qui s'était installé, Heather s'approcha du lit. Algaria était accroupie devant l'âtre et nourrissait le feu. Les rideaux près de la porte et au pied du lit étaient tirés afin de protéger le blessé des courants d'air. Heather se dirigea vers Breckenridge.

Il gisait sur le dos, sous les couvertures, le corps droit et les bras posés de chaque côté de son torse. Son visage était pâle et ses traits gracieux mais sévères étaient immobiles. Ses lèvres étaient fermées, sans expression.

Il avait les paupières closes et ses longs cils noirs projetaient des stries inquiétantes sur ses

joues aussi blanches qu'un parchemin. Ses boucles noires avaient été repoussées sur son front.

Il ressemblait à une statue.

Catriona était assise près du lit, les bras croisés. Elle regardait Breckenridge.

Heather dévisagea sa cousine d'un air effrayé, implorant.

— Il est en vie, dit Catriona.

Immensément soulagée, Heather faillit se mettre à genoux.

Catriona avait levé les yeux vers elle.

— Nous avons arrêté l'hémorragie, expliqua-t-elle. Vous aviez déjà fait du bon travail. Nous nous sommes occupées du reste et, louée soit la Dame, la corne du taureau n'a pas touché d'organes vitaux.

— Il va donc guérir ?

Catriona hésita quelques secondes avant de répondre.

— Il ne devrait pas mourir de sa blessure. D'ailleurs, il devrait s'en remettre plutôt bien. Mais l'infection est la principale menace. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Les cataplasmes que nous lui avons appliqués sont les plus puissants que je connaisse. Nous les renouvelerons deux fois par jour, chaque fois que nous changerons ses pansements. Mais pour combattre l'infection, ce sera sa force et sa volonté qui en décideront.

Elle plongea plus profondément ses prunelles dans celles de Heather.

— Nous n'avons plus qu'à attendre et prier. Nous l'aiderons autant que nous pourrons, conclut-elle.

Heather inspira profondément et acquiesça.

— Je serai là, dit-elle fermement.

Catriona la considéra quelques instants avec ce regard perçant qui semblait la sonder, puis contourna le lit en faisant signe à Heather de venir prendre place à côté de Breckenridge.

— La sonnette se trouve sur le manteau de la cheminée. Si jamais il se réveille ou si vous avez besoin de quelque chose, prévenez-nous. N'hésitez pas à demander de l'aide.

— Ou un conseil, intervint Algaria en se levant.

Elle observa elle aussi attentivement Heather, puis hocha la tête comme pour signifier qu'elle avait confiance en elle.

— Rappelez-vous, la foi est la clé, continua Algaria. C'est tout ce que nous pouvons leur apporter lorsqu'ils se réveillent, qu'ils s'agitent, lorsque dans leur délire, ils nous cherchent. Nous devons croire. Nous devons les convaincre de notre foi. Seule une foi absolue, inébranlable, est assez forte pour les inciter à rester avec nous et leur donner à eux aussi la force de croire.

Heather croisa le regard plein de sagesse d'Algaria. Parlait-elle de la vie, de l'amour ? Ou des deux ?

Peut-être que, dans ce cas, la vie et l'amour ne faisaient plus qu'un.

Heather acquiesça.

— Je comprends, dit-elle.

— Parfait.

Algaria se tourna pour suivre Catriona qui s'apprêtait déjà à quitter la pièce. Mais elle ajouta :

— L'une de nous viendra vous rendre visite de temps en temps, au cas où il y aurait du changement. Il ne se réveillera peut-être pas cette nuit, mais tant qu'il respire il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Les deux femmes refermèrent doucement la porte derrière elles, laissant Heather reconnaissante et rassurée

Une chaise à dossier droit était posée entre le lit et la cheminée.

Heather la tira vers la couche, s'y assit et posa les coudes sur les couvertures pour prendre la main de Breckenridge, froide et sans vie, dans la sienne.

Elle souhaitait plus que tout au monde qu'il vive.

Ignorant le chagrin et la désolation de son cœur, elle concentra toute son énergie vers un seul but.

Il fallait qu'il vive. Par tous les moyens possibles.

Il était tout pour elle. Elle le savait maintenant, elle y croyait vraiment — avec sa tête, avec son cœur, avec son âme, avec chaque fibre de son être.

Quoi qu'il lui en coûte, elle ne l'abandonnerait pas.

* * *

Il ne se réveilla pas. Ni pendant cette première et interminable nuit, ni le jour d'après.

Heather ne quitta que très brièvement son chevet. Durant les longues heures de la nuit, elle s'était hissée sur le lit et s'était allongée à côté de lui. Elle avait dormi, ou plutôt somnolé, en lui tenant la main, au cas où il se réveillerait.

Il ne bougea même pas.

La journée qui suivit était grise et froide. Des rafales de pluie frappaient les carreaux. Catriona et Algaria passèrent régulièrement pour surveiller l'état de Breckenridge et changer les pansements et les cataplasmes dont elles se servaient pour lutter contre l'infection.

Heather les aida. A elles trois, elles réussirent à le soulever, à le laver et à refaire une fois de plus ses bandages.

Elle parla peu. Il n'y avait pas grand-chose à dire.

A ses yeux, la blessure paraissait plus propre, mais la plaie béante sur son flanc était toujours aussi terrible à voir. Elle renouvela ses prières à Dieu, à la Dame et à toutes les divinités qui voulaient bien l'écouter, heureuse que Breckenridge soit encore vivant, désespérant de le voir survivre.

Catriona et Algaria échangèrent à voix basse leurs observations. Heather n'avait pas besoin de les écouter pour savoir ce qu'elles se disaient. Le ton de leurs voix, leurs expressions, exprimaient tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

Breckenridge se trouvait littéralement aux portes de la mort.

La nuit venue, il gisait toujours silencieux et immobile. Le manoir s'était tu. Catriona vint rendre visite à Breckenridge une dernière fois avant d'aller se coucher. Après l'avoir examiné, elle se redressa en soupirant puis posa une main sur l'épaule de Heather.

— Aie la foi, lui dit-elle.

Puis elle quitta la pièce.

Heather reprit sa place sur la chaise près du lit, les yeux rivés sur le visage de Breckenridge. Inconsciemment, elle leva la main vers le pendentif en quartz rose sous son corsage.

Croire, et avoir la foi.

C'était ce qu'elle faisait.

Elle comprenait à présent ce que le destin lui demandait de faire : d'avoir la force de tenir bon, envers et contre tout. D'admettre que, même si Breckenridge mourait, même s'il la quittait, elle

continuerait de l'aimer jusqu'à son dernier souffle.

L'amour n'était pas conditionné aux circonstances. Il se contentait d'être.

L'amour était inconditionnel ; il était toujours plus.

Heather avait foi en l'amour. Elle croyait en lui.

Elle était prête à aimer Breckenridge dans la vie comme dans la mort.

Si elle en avait un jour l'occasion, elle tâcherait de l'en convaincre.

Tandis que la nuit se refermait sur elle, elle ferma les yeux et pria.

* * *

Breckenridge retrouva ses sens, mais d'une étrange manière. Il était comme... détaché. Distant. Il faisait toujours partie de la réalité mais c'était comme si un voile mince le séparait du monde réel.

Il flottait.

Libéré de la douleur qui le tenaillait depuis des jours.

Libéré de l'enveloppe qu'il avait habitée pendant trente-cinq ans. Son corps était étendu, faible et tourmenté par l'agonie, dans un grand lit.

Ce corps — le sien — était glacé jusqu'aux os.

Il voyait mais pas avec ses yeux. Il sentait mais il ne savait ni comment ni pourquoi. Il ignorait quels étaient les sens qui l'informaient à présent.

Le froid et la douleur... l'avaient chassé hors de son corps.

Dans la nuit.

De l'autre côté du voile.

Il sentait comme un tiraillement qui l'invitait à s'abandonner et à continuer de flotter, loin de ce monde, loin de la douleur, du froid et de cette horrible agonie.

Il suffisait qu'il le décide, qu'il s'en fasse une raison et qu'il s'abandonne. Les liens qui le retenaient à ce monde se déferaient et il retrouverait la paix.

La paix l'attendait, à un battement de cœur seulement.

Lui — ce corps étendu sur le lit — prit une profonde et douloureuse inspiration... et il songea à prendre cette décision.

Sa dernière décision.

Pour quelles raisons devait-il vivre ?

Qu'est-ce qui le retenait en ce monde ?

Les réponses arrivèrent en vrac.

Pour son père.

Pour ses deux horribles et très chères sœurs.

Pour Heather.

Il s'arrêta sur cette dernière idée et se demanda pourquoi elle faisait encore partie de sa liste. Elle ne l'aimait pas, elle lui avait demandé de partir, de s'en aller... pourquoi se sentait-il toujours lié à elle ?

Dans cet étrange état qu'il vivait, il pouvait presque sentir ce lien avec elle. Comme une corde étincelante, tendue et forte, qui brillait dans son inconscient, vitale et authentique, puissante et vivante.

Réelle.

Il croyait qu'il était seul, glacé, agonisant dans le silence de ce grand lit. Mais cette corde brillante... l'entraînait quelque part. Elle était reliée quelque part et le retenait dans ce monde, dans

la vie.

Un autre murmure venu de l'au-delà l'appela, lui fit signe.

Mais Breckenridge avait vu ce qui vivait en lui et avait été ébloui par sa beauté. Il fallait qu'il sache, maintenant. Surtout avant de prendre cette dernière décision irréversible, et de tourner le dos à cette merveille, à ce bonheur.

A l'incomparable beauté de l'amour.

Il déploya ses sens — pas ceux de la vue ou du toucher, mais ceux dont il disposait dans son état — et comprit aussitôt où cette corde brillante l'amenait.

Heather était à son chevet. Elle avait posé la tête sur ses bras croisés. Sa main fine était nichée au creux de sa paume ouverte. Ses cheveux étaient éparpillés autour de son visage et formaient un voile doré sur les draps, tandis que des mèches dorées barraient sa joue comme un filet d'or.

Elle dormait.

Il songea aussitôt qu'elle ne devait pas être dans une position confortable, qu'il devait la soulever et la mettre dans le lit...

Puis il réfléchit.

Il se souvint qu'elle l'avait rejeté.

Il se souvint qu'il avait pourtant risqué sa vie — ce qui l'avait conduit ici, aux portes de la mort — pour la sauver.

S'il vivait, il serait prêt à recommencer.

Son amour pour elle faisait intrinsèquement partie de son être, de la meilleure partie de lui-même. Il n'aurait pu extraire cet amour pour Heather de son cœur, pas plus qu'il n'aurait pu vendre son âme... il préférerait d'ailleurs vendre son âme plutôt que de perdre son amour, ou la perdre, elle.

Même si elle ne lui appartenait pas, dans le sens habituel du terme.

Dans tous les sens qui avaient de l'importance pour lui, il était toujours prêt à la protéger.

A l'aimer.

Il la regarda, l'étudia depuis cette distance, à travers l'étrange déformation de ce voile.

Elle lui avait dit que cela lui était égal qu'il parte... pourquoi était-elle donc là ?

Pourquoi était-elle... ? Il élargit ses sens, ce qui lui confirma qu'elle était seule, à son chevet, veillant sur lui au beau milieu de la nuit.

Il se concentra de nouveau sur elle et sentit ce qu'il restait des larmes qu'elle avait versées.

Cela ne faisait pas de doute : elle les avait versées pour lui. Elle avait des sentiments pour lui.

D'autres paroles résonnèrent dans un coin de son esprit. Il se concentra et se souvint. A l'extérieur de l'enclos, alors que la vie le quittait doucement et qu'il avait si froid, elle lui avait dit qu'elle avait changé d'avis, qu'elle voulait l'épouser. Ils avaient parlé de leur vie ensemble et de leurs projets.

Les souvenirs revinrent d'un coup.

Elle l'aimait.

Emerveillé par cette révélation, tandis qu'il savourait le nouvel aspect de cette réalité étincelante, son esprit distrait revint en flottant à son état précédent.

Entre la vie et la mort.

Il ressentit de nouveau ce tiraillement, plus insistant cette fois, l'incitant à abandonner. Abandonner la vie et quitter le monde qu'il connaissait.

Quitter Heather et leur amour.

Il contempla de nouveau de manière détachée et froide son corps sur le lit. Ses blessures étaient graves. Sous les herbes et les potions qu'on lui avait administrées, son être corporel souffrait le

martyre. S'il revenait dans ce corps, il allait devoir affronter des jours de souffrance, des semaines de douleurs terribles.

Il reporta ses étranges sens sur Heather. Il la vit comme elle était vraiment en cet instant, vulnérable, perdue, sans protection. Et c'était son amour pour lui, son acceptation, qui l'avait ainsi exposée. Qui l'avait laissée sans bouclier émotionnel.

S'il partait... qui serait là pour la soutenir et veiller sur elle ? Qui serait là pour l'aimer et la protéger ?

Non, il ne pouvait pas partir. Qu'importait la douleur, qu'importait le prix à payer, il ne pouvait pas l'abandonner, pas s'il y avait un espoir de pouvoir rester près d'elle, à ses côtés.

Les injonctions à quitter son corps revinrent, plus fermes cette fois. Il fallait faire un choix : partir ou rester.

Il n'eut pas besoin de chercher très longtemps la réponse. Il se contenta d'ouvrir sa conscience et de dire un seul mot : « Rester ».

Aussitôt, il retourna dans son corps.

Aussitôt, les affres de la douleur s'abattirent sur lui.

* * *

— Il est brûlant, constata Heather en levant les yeux vers Catriona. Qu'allons-nous faire ?

Le regard inquiet de Catriona ne fit qu'accentuer la peur qu'elle ressentait. Breckenridge avait d'abord été glacé. La première nuit, sa peau était froide. Mais ce matin, lorsqu'elle s'était réveillée, elle avait observé le visage de Breckenridge et avait vu un soupçon de couleur rosir ses joues. Sa main était chaude dans la sienne.

Dans son innocence et son inexpérience des blessures graves, elle avait cru qu'il était en train de guérir. Elle lui avait parlé d'une voix calme, lui avait raconté tout ce qu'ils allaient faire dès qu'il irait mieux, et avait attendu avec impatience qu'il se réveille.

Mais la fièvre était montée, toujours plus, jusqu'à cette fin d'après-midi où elle avait atteint des sommets de température qui menaçaient de le dévorer de l'intérieur.

Elles lui avaient tamponné le front avec de l'eau glacée, l'avaient recouvert de draps froids en les changeant constamment, mais rien n'avait permis de stabiliser sa température.

La fièvre continuait de monter.

Les bras croisés, Catriona regarda Breckenridge puis, comme si elle était arrivée au bout d'un débat intérieur, hocha sèchement la tête.

— Il lui faut un bain glacé. Nous avons tout essayé, sans succès. Il ne reste donc plus que cette solution.

Elle hésita puis se tourna vers Heather.

— C'est risqué avec sa blessure, mais si nous ne parvenons pas à faire baisser sa température, nous risquons de le perdre.

— Maintenant ? bredouilla Heather.

Catriona donna aussitôt des instructions. En quelques minutes, Henderson arriva avec deux valets et une grande baignoire en étain. Sous les ordres de Catriona, ils la posèrent de l'autre côté de la pièce, loin de la cheminée, même s'ils avaient depuis longtemps éteint le feu.

Le premier valet revint cinq minutes plus tard avec deux seaux de glace.

Algaria revint de sa salle de classe et supervisa les opérations. Puis Richard se présenta avec Henderson et deux autres hommes. Ils se tinrent prêts à soulever Breckenridge et à le porter du lit à la

baignoire.

— Il faut le plonger dans l'eau glacée, ordonna Catriona.

Ils fabriquèrent une civière avec un drap. Lorsque Algaria estima que la glace était prête, les hommes firent glisser Breckenridge sur le drap, le hissèrent et le déposèrent dans la baignoire.

Les bras étroitement serrés sur sa poitrine, Heather les regarda faire en frissonnant.

Les hommes s'éloignèrent, laissant Breckenridge dans le mélange de glace et d'eau, et Heather vint s'agenouiller à ses côtés pour lui prendre les mains.

De l'autre côté, Catriona s'approcha et observa. Quelques minutes plus tard, Heather comprit que Catriona étudiait les lèvres de Breckenridge.

Dès qu'elles commencèrent à pâlir, elle ordonna d'une voix forte :

— Il faut le sortir. Maintenant.

Heather recula d'un pas et laissa les hommes s'approcher.

Ils soulevèrent de nouveau Breckenridge puis l'allongèrent sur un drap glacé posé sur un tas de serviettes à même le sol. Catriona et Algaria remplacèrent à la hâte ses bandages par des pansements secs.

Avant minuit, ils durent renouveler l'opération deux fois.

Les horloges du manoir venaient de sonner douze coups. Breckenridge était de nouveau allongé sur le lit, le corps couvert d'un drap humide. Heather était assise sur une chaise à côté de lui. Elle lui avait pris la main et le regardait dormir.

De l'autre côté du lit, assise sur une chaise à bascule, un épais châle autour de ses épaules, Catriona veillait, elle aussi.

A travers l'épais silence, Heather trouva enfin le courage de poser la question qui lui avait trotté dans la tête toute la journée.

— Pourquoi ne s'est-il pas réveillé ? demanda-t-elle.

Catriona se balança un peu et répondit :

— C'est à cause de tout le sang qu'il a perdu. Pas assez pour le tuer mais assez pour... le plonger dans un état d'hibernation, on peut dire. Ça, plus l'infection.

Sans quitter Breckenridge des yeux, elle continua.

— L'esprit et le corps ont des moyens de se protéger. L'esprit en particulier est capable de plonger le corps dans cet état d'inconscience semblable à un sommeil très, très profond, et ce afin de mieux guérir.

Catriona remit son châle en place.

— Je ne vois pas comme un mauvais signe le fait qu'il ne se réveille pas. Pas encore, bien au contraire. Cela indique que son corps réagit comme il se doit, et que Breckenridge est en train de reprendre des forces. La fièvre est le signe que le corps lutte contre l'infection.

Heather hocha la tête. Les paroles de Catriona étaient réconfortantes et elle s'y accrocha.

Catriona tendit la main et saisit le poignet de Breckenridge entre ses doigts.

— Son pouls est toujours régulier, dit-elle. Pas aussi fort que je l'aurais aimé, mais rien n'indique qu'il s'affaiblit. En ce moment, sa température est bonne. Pourtant, connaissant la fièvre, je m'attends à ce qu'elle remonte avant le lever du soleil.

Catriona se cala dans le fauteuil et enroula le châle autour de ses épaules.

— Je suggère que nous prenions des tours de garde. L'une de nous doit rester éveillée au cas où la température remonterait, comme je m'y attends, ou si, au contraire, il se met à frissonner.

Elle se recroquevilla dans le fauteuil.

— S'il se met à frissonner ou s'il devient brûlant, réveille-moi immédiatement.

— D'accord.

Heather se pencha sur le lit et prit la main de Breckenridge dans la sienne.

Deux heures après, Catriona s'étira et insista pour que Heather se repose. Heather savait qu'il était inutile de discuter. Elle posa la tête sur le lit et ferma les yeux.

* * *

Un peu plus tard, Catriona la secoua pour la réveiller. Heather cligna des yeux et regarda autour d'elle. Il faisait encore nuit. Sous sa paume, la main de Breckenridge était brûlante.

— Nous devons le refroidir de nouveau.

Catriona l'aida à se lever et l'écarta du lit.

Heather fit un pas de côté et fut surprise en voyant Richard et les autres hommes arriver dans la pièce. Ils avaient déjà rempli la baignoire de glace.

Ils recommencèrent le processus qu'ils connaissaient bien maintenant.

Lorsque Breckenridge fut de nouveau dans le lit, la peau froide et humide, et que Richard et ses hommes se furent retirés, Heather se laissa tomber sur la chaise.

En face d'elle, Catriona prit le pouls de Breckenridge.

— Je vais retourner dans mon lit, déclara-t-elle. Sa température ne devrait plus remonter avant le matin.

Elle croisa les bras et considéra Breckenridge d'un air soucieux.

— S'il commence à frissonner, ou s'il a de nouveau de la fièvre, promets-moi de venir me chercher sans tarder.

Heather hocha gravement la tête.

— Je te le promets.

— Essaie de dormir si tu peux, dit Catriona en partant.

Heather soupira, reprit la main de Breckenridge et se prépara à le veiller.

* * *

Les heures qui suivirent furent les plus noires de sa vie. Même s'ils n'eurent plus besoin de bains froids, la température de Breckenridge restait fluctuante, montait de manière imprévisible, réveillant chaque fois les peurs de Heather.

Breckenridge devint de plus en plus agité, rabattait les couvertures, et se tordait dans le lit, assez pour se faire gémir.

Heather ne quittait que rarement son chevet. Elle fut récompensée à la fin du troisième jour, lorsqu'elle parvint à l'apaiser considérablement avec ses mots, sa voix.

— C'est bien ce que je pensais, dit Catriona en assistant à la scène, il n'est pas vraiment inconscient. Il est en train de guérir.

Catriona semblait rassurée.

De son côté, Heather n'éprouvait pas le même soulagement. Elle voulait voir de nouveau ses yeux, y lire de la reconnaissance et de la compréhension.

Dans un coin de son esprit était tapie la peur qu'après tant de jours passés à « hiberner », il ne se souvienne de rien en revenant à lui. Ni d'elle, ni de tout le reste.

Pour contrer ses peurs, dès qu'elle était seule avec lui, elle lui parlait du passé, du présent, de l'avenir. Elle laissait son cœur s'exprimer, sans restrictions, et laissait l'amour la guider.

Plus que tout, ce furent ces moments où elle laissa leur amour briller entre eux qui lui permirent de s'accrocher.

Tout le monde apportait son aide à sa manière. La cuisinière faisait monter des plateaux régulièrement, et Algaria s'assurait que Heather mangeait. Lucilla et Marcus, anormalement sages, venaient lui rendre visite et s'enquérir de l'état de Breckenridge, mais ils ne restaient jamais bien longtemps. Richard venait souvent bavarder avec elle, et lui donnait des nouvelles du monde.

Mais c'était Catriona qui lui apportait le plus grand soutien, particulièrement pendant les longues heures de la nuit, même si, depuis qu'il était clair que l'état de Breckenridge s'améliorait, elle dormait de nouveau dans son lit. Elle venait régulièrement surveiller Breckenridge, rassurer Heather et lui offrir un peu de compagnie et de répit.

A la fin d'une de ses visites, tandis que Heather était à sa place habituelle près du lit, la main de Breckenridge dans la sienne, Catriona s'assit dans le fauteuil à bascule en face d'elle et la contempla avec cet air pensif qui semblait percer son âme.

— Breckenridge et toi avez-vous réussi à surmonter vos différends ? demanda-t-elle après un long moment. Etes-vous d'accord pour partager votre avenir ?

Heather n'avait pas anticipé cette question. Leur avenir... Catriona s'était exprimée comme si un avenir ensemble était le seul qu'ils pouvaient avoir et que rien ne venait l'entraver.

— Oui... Enfin, je crois.

Catriona lui montra son étonnement, mais Heather continua.

— Juste après l'accident, avant l'arrivée de tout le monde, nous avons parlé, nous nous sommes dit des choses. Mais tout était si confus. Au final, j'ignore s'il... J'ignore à quel point il se souviendra de notre discussion.

— Hm, dans ce cas, je te conseille vivement de lui dire sans ambiguïté quelle est ta position sur le sujet dès qu'il se réveillera et qu'il sera en mesure de t'entendre.

Catriona soutint son regard.

— C'est important, Heather. Je n'ai pas l'habitude de dire ce genre de choses — nous ne sommes pas censés exercer une quelconque influence sur les gens — mais vous êtes destinés à être ensemble. En revanche, pour pouvoir récolter les fruits qui t'attendent, tu dois croire. De tout ton cœur et de toute ton âme, tu dois croire en ton idéal pour qu'il se concrétise. Tu dois laisser cette croyance te guider en tout : dans tes actes, tes paroles et chacune de tes pensées.

Catriona fit une pause, puis continua, l'air grave.

— J'ignore pourquoi c'est si important. Je sais juste que ça l'est. Pour que ce qu'il y a entre lui et toi puisse se concrétiser, tu dois croire, afin que lui aussi puisse le faire.

Heather but ses paroles et sentit leur vérité. Elle avait appris que la logique et la raison n'avaient pas toujours leur place lorsque l'amour entrait en jeu. Sans doute la foi — la foi en l'amour — était-elle la base de tout.

Il était peut-être risqué d'avoir une foi aveugle en un sentiment, mais Heather n'avait plus rien à perdre.

— Oui, je le ferai, dit-elle enfin.

A sa grande surprise, sa réponse sembla apaiser Catriona, qui, visiblement détendue, lui sourit presque tristement.

— Parfait.

Catriona se leva en ajustant son châle puis regarda Breckenridge.

— Je ne pense pas que tu aies le moindre problème ce soir. Tu peux dormir. Il ne va pas te quitter.

Sur ces mots, elle partit retrouver sa chambre.

Heather repensa à leur conversation puis, apaisée, vint se blottir sur le lit à côté de Breckenridge. Elle posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

* * *

Les jours et les nuits se confondaient ; Heather avait perdu la notion du temps.

L'après-midi qui suivit, elle s'autorisa à se détendre dans un bain. Elle lava ses cheveux, enfila des vêtements propres et refit son chignon. Elle prit aussi un bon repas.

Revigorée, elle retourna au chevet de Breckenridge pour soulager Algaria. Bien que la fièvre ait baissé et que Breckenridge paraisse moins agité, il ne s'était pas encore réveillé. Mais Catriona et Algaria pensaient que c'était pour bientôt.

Heather venait tout juste de s'asseoir sur sa chaise lorsqu'elles entendirent un martellement de sabots et un grondement de roues en provenance de l'avant-cour.

— Quelqu'un vient d'arriver, dit Algaria.

Cinq minutes plus tard, une dame mince et élégante, aux cheveux châains et brillants, entra dans la pièce.

— Caro, dit Heather en se levant, le sourire aux lèvres.

Caroline Anstruther-Wetherby se dirigea directement vers le lit. Elle regarda fixement la silhouette immobile, contourna le lit pour venir près de Heather, puis leva vers elle ses yeux bleugris avant de l'envelopper dans ses bras parfumés.

— Ma chère ! s'écria-t-elle. Dès que nous avons appris la nouvelle, nous sommes venus.

Elle lâcha Heather et se tourna de nouveau vers Breckenridge.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle.

— Bien mieux qu'il ne l'a été, répondit Heather.

Caro se pencha et saisit la main molle que Heather avait tenue avant son arrivée. Elle la frotta doucement, comme si, par ce contact, elle pouvait dire à Breckenridge qu'elle était là. Puis elle la posa pour s'adresser à Heather.

— Dites-moi tout, dit-elle.

— Dites-*nous* tout.

Heather et Caro pivotèrent de concert et virent arriver Michael Anstruther-Wetherby. C'était par son mariage avec Michael que Caro était liée aux Cynster. La sœur de Michael, Honoria, était en effet la duchesse de St. Ives, l'épouse de Devil Cynster, le chef du clan Cynster. Devil était le frère aîné de Richard et donc le cousin de Heather.

Michael était un homme grand aux cheveux noirs. Il avait beaucoup de relations et était très impliqué dans la politique. Il serra chaleureusement Heather dans ses bras et lui tapota l'épaule.

— J'ai été chargé de représenter tes frères et ton père, sans compter Devil et tous les autres. Comme Caro insistait pour venir aussi vite que possible, et que Breckenridge était apparemment si faible, nous avons cru bon que les autres contiennent leur impatience et restent à Londres jusqu'à ce que nous comprenions mieux ce qui se passe ici.

Heather ferma brièvement les yeux de soulagement.

— Merci, dit-elle du fond du cœur.

Devoir gérer les élans protecteurs de ses frères en ce moment lui aurait demandé des efforts et un tact qu'elle n'avait pas. Elle sourit à Michael. Il était un politicien jusqu'au bout des ongles.

— Je vous suis vraiment reconnaissante, ajouta-t-elle.

— C'est bien ce que je me suis dit, lui répondit-il en lui rendant son sourire. En contrepartie, vous devez tout nous dire. Depuis le début.

— D'accord.

Elle regarda Breckenridge et vit qu'il était toujours « endormi ». Elle désigna le canapé et les fauteuils à l'autre bout de la pièce.

Lorsque Michael et Caro furent confortablement installés, elle fit ce qu'ils lui avaient demandé, en commençant par le commencement — la demeure de lady Herford. Elle leur raconta tout.

Elle n'oublia rien et leur raconta leur voyage étape par étape. Ni Michael ni Caro n'étaient lents à comprendre. Ils suivirent le récit compliqué de son enlèvement, les raisons qui l'avaient décidée à rester avec ses ravisseurs pour en savoir plus, et les difficultés qu'ils avaient rencontrées pour qu'elle puisse enfin s'échapper.

Lorsqu'elle arriva au moment de leur arrivée dans le Val pour trouver refuge dans le manoir, elle fit une pause, puis déclara :

— Breckenridge et moi avons parlé de notre avenir, mais je préfère ne pas en dire plus sur le sujet avant son réveil.

Caro et Michael échangèrent un regard indéchiffrable, puis Caro acquiesça.

— Très bien. Mais comment a-t-il été blessé ? Encorné par un bœuf, m'a dit Richard ?

Il était plus facile de répondre à cette question. Pourtant, en revivant les moments qui avaient conduit à l'accident, Heather fut frappée — comme elle l'avait été sur le moment, mais les événements qui avaient suivis le lui avaient fait oublier — par l'attitude étrange des jumeaux, comme s'ils l'avaient poussée au lieu de lui prendre la main. Qu'avaient-ils derrière la tête ?

— Comment va Breckenridge depuis son accident ? demanda Caro.

Heather lui décrivit alors sa frayeur initiale.

— Catriona dit que le choc a été violent. La fièvre est arrivée après.

Michael fronça les sourcils en direction du lit.

— Il n'a pas encore repris conscience ?

— Selon Catriona, répondit Heather, il n'est pas inconscient mais juste plongé dans un sommeil réparateur très profond. La fièvre est en train de tomber, mais sa température reste élevée. Catriona et Algaria pensent qu'elle va bientôt se stabiliser, et qu'ensuite il se réveillera.

— Au moins, il était ici quand c'est arrivé, entre des mains expertes.

Caro se leva.

— Si vous voulez, je peux rester avec vous un moment. Je dois envoyer des messages à mes sœurs et à ma mère. Nous pouvons bavarder pendant que nous veillons sur lui.

— Oui, bien sûr, répondit Heather en se dressant à son tour.

Michael les imita. Il regarda Caro et lui sourit avant de se tourner vers Heather.

— Puisque ma présence n'est manifestement plus requise, je vais aller retrouver Richard.

Il les salua puis se dirigea vers la porte, laissant Heather accompagner Caro au chevet de Breckenridge.

* * *

Plus tard cette nuit-là, Heather était assise sur la chaise à côté du lit. Elle contemplait le visage de Breckenridge, ses traits toujours immobiles, plutôt sévères dans le repos. Elle songea alors à ses espoirs, à ses craintes, repensa à tout ce qu'elle avait observé des autres unions, de la vie des autres couples.

Comme elle n'avait pas voulu quitter son chevet, les autres — Caro, Michael, Catriona et Richard — avaient pris leur dîner dans la chambre. Les conversations étaient allées bon train et certains avaient même ri. Heather avait espéré que le bruit sorte Breckenridge de son sommeil, mais il n'avait pas même bougé.

Son état n'avait pas changé, mais Heather avait l'esprit plus clair.

Ayant grandi au sein de sa famille, avec des mariages fortement basés sur l'amour, elle avait cru savoir comment ces unions fonctionnaient. Aujourd'hui, certainement en raison de son désir de contracter une telle union basée sur le partage et l'amour avec Breckenridge, Heather avait une conscience plus aiguë des courants qui passaient entre Michael et Caro, entre Richard et Catriona. Ce flux constant, naturel, le plus souvent muet et inaperçu qui consistait à partager, donner et recevoir.

Elle avait remarqué que, d'ordinaire, tout commençait par le don.

Et celui-là était fait sans condition, sans penser à une quelconque réciprocité même si, entre les couples habitués à partager, il y en avait forcément.

Elle comprenait à présent que le don de l'amour dépassait tout, et que le reste était secondaire par rapport à ce don inconditionnel.

Elle prit la main de Breckenridge et murmura :

— Si vous revenez à moi, que vous m'aimiez ou non, je vous épouserai et je vous aimerai sans réserve jusqu'à la fin de mes jours.

Le fait de prononcer ces mots, de s'engager ainsi, changeait tout : elle avait l'impression d'avoir gagné en stabilité émotionnelle, comme si ses sentiments reposaient sur du roc.

Elle savait où elle était.

Elle avait compris que, même si elle ne recevait rien en retour, respecter l'amour qu'elle avait la chance de ressentir et de vivre était la seule véritable façon de réussir sa vie.

Le corps penché vers lui, les coudes sur le lit, elle prit la main de Breckenridge dans la sienne et ferma les yeux.

Elle pria Dieu, ainsi que la Dame.

— Si vous me donnez la chance d'avoir un avenir avec lui, je la prendrai avec joie et je vivrai cette vie du mieux que je peux. Je resterai fidèle à ce vœu, à lui, et à l'amour que je lui porte, pour toujours. Amen.

Chapitre 21

Elle se réveilla à l'aube dans une lueur argentée teintée de rose. L'espace d'un instant, elle se demanda ce qui l'avait éveillée, puis elle regarda Breckenridge... et vit ses yeux noisette.

— Vous êtes réveillé ! s'écria-t-elle.

Elle se retint pour ne pas crier. La joie qu'elle ressentait était presque impossible à contenir.

Il lui sourit faiblement puis ses paupières tombèrent.

— Je le suis depuis quelque temps, mais je ne voulais pas vous réveiller.

Sa voix était à peine plus forte qu'un murmure.

Elle réalisa que c'était la légère pression de ses doigts qui l'avait tirée de son sommeil. Ces doigts, cette main, n'étaient plus bouillants. Elle tendit le bras pour toucher son front.

— Votre température est normale, dit-elle. La fièvre est tombée. Dieu soit loué.

Elle ôta sa main et contempla son visage. Elle sentit une immense vague de soulagement s'abattre sur elle et en fut désorientée.

— Vous devez vous reposer, dit-elle.

C'était impératif. Il fallait à tout prix qu'il comprenne.

— Vous êtes en bonne voie de guérison, expliqua-t-elle. Maintenant que la crise est passée, vous allez vous porter mieux de jour en jour. Catriona dit qu'avec le temps, vous serez aussi bien qu'avant.

Algaria lui avait demandé de le rassurer sur ce point.

Il déglutit, ferma les yeux puis bougea la tête dans un geste qu'elle interpréta comme un acquiescement.

— Je me reposerai dans quelques minutes. Mais d'abord... pensiez-vous vraiment ce que vous m'avez dit là-bas, près de l'enclos ? Que vous vouliez vraiment partager votre avenir avec moi ?

— Oui, dit-elle en serrant sa main. Je pensais chaque parole que je vous ai dite.

Il incurva très légèrement les lèvres puis soupira. Les paupières toujours closes, il murmura.

— Parfait, parce que je pensais aussi tout ce que je vous ai dit.

Elle sourit à travers les larmes qui lui étaient soudain montées aux yeux.

— Y compris que vous vouliez que vos filles ressemblent à Cordelia ?

Il eut un sourire plus large.

— J'ai vraiment dit ça ? Oui, je le pensais mais, pour l'amour du ciel, ne lui dites rien, Constance risque de me sauter à la gorge.

Il marmonnait de plus en plus : il glissait de nouveau dans un sommeil réparateur.

Les paroles de Catriona, son avertissement, résonnèrent en elle. Elle se souvint de sa promesse.

Elle se redressa et se pencha sur Breckenridge. La main dans la sienne, elle l'embrassa tendrement.

— Dormez et guérissez, dit-elle, mais avant cela, je dois vous dire quelque chose. Je vous aime. Je vous aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Je n'espère pas que vous m'aimiez en retour, car cela n'a plus d'importance. Même ainsi, vous avez mon amour, et vous l'aurez toujours.

Elle l'embrassa de nouveau, vit qu'il l'avait écoutée mais qu'il était stupéfait. Il ne répondit rien.

Elle recula d'un pas.

— Maintenant, continua-t-elle, vous devez vous mettre dans la tête d'aller mieux. Notre mariage nous attend.

Elle savait qu'il l'avait entendue car ses traits paraissaient plus détendus.

Breckenridge sombra de nouveau dans le sommeil, un très léger sourire aux lèvres.

* * *

Breckenridge revint enfin parmi les vivants avant midi. Il ouvrit les yeux et vit Algaria assise à son chevet.

Elle était occupée à tricoter consciencieusement lorsqu'elle avait senti son regard. Elle affichait cette expression déroutante qu'elle avait en commun avec Catriona.

— Vous voilà de retour, dit-elle en posant son ouvrage.

Elle se leva alors.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle.

Surpris et contrarié, Breckenridge s'aperçut qu'il était aussi faible qu'un nouveau-né. La blessure sur son flanc, en cours de guérison, le lançait encore violemment parfois, et l'arrêtait dans son élan.

Pourtant, avec l'aide de Henderson, il put se redresser, répondre aux besoins de la nature et prendre un bain. Ensuite, il parvint à se tenir debout suffisamment longtemps pour se raser. Enfin Algaria lui refit son bandage.

Catriona, que l'on avait appelée, était venue l'examiner. Elle partit lui chercher une chemise de nuit de Richard.

— Inutile de vous habiller, lui dit-elle. Vous ne pouvez pas quitter cette chambre, et vous ne pourrez pas quitter ce lit avant longtemps. Il vous faut d'abord recouvrer des forces, et cela ne se fera pas en une nuit.

Breckenridge, qui avait déjà été blessé auparavant, savait qu'elle avait raison. Il leva vers elle une main soumise.

— Ne vous inquiétez pas, je saurai me tenir.

Après avoir enfilé la chemise de nuit, il retourna avec l'aide de Henderson se coucher dans le lit paré de draps frais. Catriona et Algaria s'entretenaient à l'autre bout de la pièce.

— Où est Heather ? demanda-t-il en regardant vers la porte.

— Elle dort, répondit Catriona. Elle est restée nuit et jour à votre chevet pendant six jours. Maintenant que vous êtes sur le chemin de la guérison, j'ai insisté pour qu'elle se repose. Je la réveillerai pour le dîner, pas avant.

Il hocha la tête d'un air absent.

— Six jours ? Ce n'est pas possible.

— Puisque vous êtes bien éveillé, je vais demander à Caro de venir vous tenir compagnie.

— Caro ? Si Caro est ici, c'est qu'il s'est bien écoulé six jours alors.

— Elle est arrivée hier avec Michael, précisa Catriona.

Se tournant alors vers Algaria, elle fit un dernier commentaire puis se dirigea vers la porte.

Algaria reprit son tricot.

— Caro ne va pas tarder, dit Algaria. Elle est en train de terminer son déjeuner. Je vais demander que l'on vous apporte un plateau. Qu'aimeriez-vous manger ?

Il était affamé, mais il savait par expérience qu'il ne pourrait presque rien avaler dans un premier temps. Algaria approuva son choix quand il commanda un bouillon de légumes avec du pain.

Cinq minutes après le départ d'Algaria, la porte s'ouvrit de nouveau et Caro pénétra dans la pièce. Elle posa aussitôt ses prunelles bleu pâle sur lui et lui sourit.

— Grâce à Dieu, vous allez bien.

Il haussa une main faible pour désigner le fauteuil à bascule.

— Bienvenue dans la chambre du malade. J'ai compris que j'allais devoir la garder encore quelque temps.

— En effet.

Elle releva légèrement ses jupes et vint s'asseoir près de lui, les yeux brillants. Le sourire qui planait sur ses lèvres indiquait qu'elle était heureuse de le voir ainsi.

— Vous avez l'air d'aller beaucoup qu'hier. Vous avez fini par vous réveiller de votre sommeil comateux.

Breckenridge lui rendit son sourire et se cala contre les oreillers.

— Je dois vous informer que vous devriez m'être immensément reconnaissant. En me déplaçant moi-même, je vous ai évité d'endurer les bons soins de vos sœurs. Constance et Cordelia voulaient venir dès qu'elles ont appris la nouvelle. Il a fallu que j'use de toute ma force de persuasion pour les dissuader.

— Et je vous en remercie sincèrement, dit Breckenridge avec un air amusé. J'ai beau les aimer beaucoup, elles sont très envahissantes et, comme vous pouvez le voir, je ne suis pas actuellement en état de me défendre.

Caro eut un rire compréhensif.

— Je leur ai promis de les tenir informées et leur ai déjà envoyé des nouvelles. Je pense qu'il n'y a pas de danger qu'elles viennent vous harceler, pas dans l'immédiat.

— Hm, d'ailleurs, je pense que Michael et vous avez une dette envers moi pour la dernière fois. A l'époque, vous m'avez abandonné à mon sort.

Quatre ans plus tôt, Breckenridge avait reçu une balle alors qu'il essayait de protéger Caro avec Michael.

Elle hocha la tête.

— A ce moment-là, nous étions à Londres : nous ne pouvions pas faire grand-chose.

Il grogna mais garda son sourire.

Caro l'étudia quelques instants.

— Je suis heureuse, très heureuse, que vous ayez fini par vous décider. Il était temps de revenir à la raison.

Il haussa les sourcils.

— Même s'il a fallu un enlèvement pour cela ?

Elle acquiesça d'un air sage.

— Oui, dit-elle. C'est la femme qu'il vous faut, n'est-ce pas ?

Il soutint son regard puis opina.

— Oui, absolument.

Il sembla hésiter avant d'ajouter :

— Je ne pourrais pas vivre sans elle.

Caro lui fit un sourire radieux.

— Formidable ! C'est exactement ainsi que les choses doivent se passer.

Breckenridge n'avait peut-être pas besoin de l'entendre : il fallait qu'il s'habitue à ce sentiment de vulnérabilité et de dépendance, et il n'était pas encore sûr de savoir le faire.

— Malheureusement, j'ai l'impression que dès que je suis à l'aube d'un mariage, je suis blessé. Avec Michael et vous, j'ai reçu une balle et j'ai failli mourir. Cette fois, avec Heather, j'ai été encorné par un taureau et j'y ai presque perdu la vie. Je devrais m'estimer heureux que Constance et Cordelia soient déjà mariées.

Caro rit de bon cœur.

— Vous y avez échappé car elles sont bien plus âgées que vous. Vous n'étiez qu'un enfant quand elles se sont mariées.

Elle fit une pause, inclina la tête sur le côté et l'observa. Sans se départir de son sourire, elle continua :

— Vous êtes un protecteur, vous savez. C'est ce que vous êtes, et ce que vous faites. Et aujourd'hui, vous avez trouvé la dame que vous êtes censé protéger pour le reste de votre vie.

Elle sourit plus largement encore.

— Dès que vous l'aurez épousée, vous serez en sécurité.

Il grommela, mais elle garda sa mine ravie et il ne voulut pas discuter.

Car elle avait raison. Heather était la dame qu'il voulait protéger pour le reste de ses jours.

* * *

Cinq jours plus tard, Breckenridge était sur pied mais toujours confiné dans sa chambre. Il descendait dans la grande salle pour prendre ses repas avec la maisonnée, cependant Catriona et Algaria lui avaient fortement recommandé de ne pas faire d'exercices plus importants.

Il avait la ferme intention de recouvrer sa santé de cheval aussi vite que possible, afin que Heather et lui puissent enfin se marier. Il avait donc serré les dents, tenu sa langue et accepté de se plier à ces contraintes.

Ainsi, la réunion qui devait avoir lieu entre Richard, Michael et lui se déroula dans sa chambre à coucher. Au moins, il était habillé. Caro avait apporté avec elle des malles contenant ses habits et ceux de Heather. Vêtu d'une ample chemise et d'une culotte, ainsi que d'un peignoir de soie colorée, il était confortablement étendu au bout du canapé. Richard occupait l'autre bout, tandis que Michael avait pris place dans un fauteuil face à eux.

— Très bien, commença Michael en se tournant vers Breckenridge. Que savons-nous exactement de cette canaille ?

Breckenridge fit la grimace.

— Malheureusement, pas grand-chose.

Richard s'agita un peu.

— Nous savons qu'il s'agit d'un *laird* écossais. C'est pratiquement certain.

Breckenridge acquiesça.

— Il est grand, imposant, avec des cheveux noirs, d'allure élégante. Ses yeux bleu pâle sont la partie la plus distinctive de son visage. Il s'agit au moins d'un gentleman, et plus probablement d'un aristocrate. Mais je pense que nous avons plutôt affaire à un noble des Highlands.

— Et il s'est arrangé pour enlever Heather à Londres et la conduire à Gretna Green, intervint Michael d'un air grave, afin qu'elle lui soit livrée.

— Ce n'est pas tout à fait cela, dit Breckenridge. Il a organisé l'enlèvement « d'une des sœurs Cynster ». Il en visait au moins trois et, d'après Heather, cet élément est particulièrement intéressant.

— Pourquoi cela ? demanda Richard.

— Parce que si Eliza et elle sont des héritières, Angelica ne l'est pas. Et Heather ignore si Henrietta et la jeune Mary ne pourraient pas être des cibles.

— Donc, dit Richard en fronçant les sourcils, quelles que soient ses motivations, il ne s'agit pas d'argent.

Breckenridge acquiesça.

— Et, étant donné tout ce qu'il a investi pour organiser cet enlèvement — les honoraires versés et les frais pris en charge —, nous pouvons en conclure qu'il est loin d'être démuné.

— En effet, ce n'est donc pas une histoire d'argent, dit Richard en croisant le regard de Breckenridge. Je voulais vous poser une question : pensez-vous que le choix de Gretna Green comme lieu de rencontre soit important ?

— Qui sait, il avait peut-être l'intention d'épouser Heather. Mais il se peut que le lieu ait été choisi pour des questions pratiques que nous ignorons.

Richard acquiesça.

— L'homme que j'ai envoyé pour enquêter à Gretna est revenu hier. Personne là-bas, y compris le magistrat, ne peut rien ajouter à la description que nous avons déjà. Fletcher et Cobbins ont été libérés par le *laird* en échange de nombreux pots-de-vin. Ils ont disparu très vite en prenant la direction du sud.

— Je doute que nous les retrouvions facilement, grommela Breckenridge. Je parie même qu'ils ont été grassement payés pour se faire discrets. De plus, je ne suis pas certain qu'ils en sachent plus que nous-mêmes. Heather a fait du bon travail en leur soutirant toutes ces informations.

— Nous pouvons donc supposer que cet homme est assez intelligent, intervint Michael, et qu'il dispose d'assez de ressources pour bien dissimuler ses traces. Où cela nous mène-t-il ?

— Nous ne savons rien sur son identité, et encore moins sur ses motivations, répondit Breckenridge d'un air grave. Et nous ne devons pas oublier qu'il en sait assez sur la famille pour décrire les filles, et éviter d'entrer dans le Val. Dès qu'il nous a vus y pénétrer, sachant qu'il s'agissait des terres des Cynster, il a battu en retraite.

Les trois hommes restèrent silencieux.

— Nous ne pouvons rien en déduire d'autre, conclut Richard. Nous avons une description qui pourrait correspondre à celle de nombreux *lairds* des Highlands et assez d'éléments pour comprendre que l'argent n'est pas sa motivation première. L'homme est intelligent, plein de ressources et habile mais, hormis cela, nous ne savons rien de plus.

— Le point qu'il nous reste à résoudre, dit Breckenridge, est le fait qu'à Londres se trouvent deux autres sœurs Cynster, et peut-être même quatre si nous considérons que Henrietta et Mary peuvent être des cibles. Ayant échoué avec Heather, notre mystérieux *laird* va-t-il s'en prendre à elles ?

— Tant que nous ne savons pas ce qu'il y a derrière toute cette histoire et que nous n'avons pas écarté toutes les menaces, nous devons considérer que le danger est toujours présent, dit Michael en regardant tour à tour Richard et Breckenridge. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons prendre la situation très au sérieux.

Richard opina.

— J'ai déjà prévenu Devil, mais en des termes très vagues.

— Caro et moi, nous partirons dès demain, annonça Michael. Nous irons d'abord à Grosvenor Square, où nous dirons à Devil tout ce que nous savons. Il fera en sorte de protéger les filles et demandera au reste de la famille de se tenir sur ses gardes.

— Je vois déjà les lignes de bataille se former, dit Richard en faisant la grimace. Le fait de nous tenir sur nos gardes ne va pas faire bon ménage avec le caractère de ces jeunes filles.

Breckenridge haussa les épaules.

— Faites-vous discrets sur le sujet. Et, bon sang, enrôlez Wolverstone. Il saura comment s'y prendre.

Richard secoua la tête.

— C'est une riche idée, mais nous ne pouvons pas. Tout comme moi, il s'est installé dans le Nord. Il se terre dans son château à Northumbria, et aucune de ces grandes dames, ni personne d'autre, n'est parvenu à l'en extraire cette Saison.

— Il peut toujours nous aider, dit Breckenridge. Et qui sait, beaucoup de ses collègues déjà mariés peuvent aussi le faire.

Michael acquiesça.

— C'est très vrai. Je vais lui proposer. Je vais m'assurer que tout le monde comprenne bien la gravité de la situation. Pour une raison que nous ignorons, les filles Cynster sont en danger.

* * *

Deux nuits plus tard, Breckenridge, allongé sur le dos, contemplait la tenture de son lit à baldaquin.

Michael et Caro étaient partis la veille et emportaient avec eux la nouvelle de ses fiançailles avec Heather, ainsi que le faire-part qu'il avait rédigé pour la *Gazette* et que Heather avait approuvé.

Sur ce front, tout allait bien.

Il n'avait même pas eu besoin de murmurer les mots qu'il ne voulait pas prononcer, ni de formuler des vœux qu'il ne voulait pas faire.

Ni de reconnaître des sentiments qu'il ne voulait pas avouer.

Heather l'avait épargné et il lui en était immensément reconnaissant.

Si Catriona ne lui avait pas fait promettre de ne pas quitter son lit, ni sa chambre, avant le lendemain, il serait déjà parti retrouver Heather afin de lui manifester l'ampleur de sa gratitude.

Les bandages qu'il avait portés pendant ces deux dernières semaines avaient été enlevés définitivement le jour même. Les points que Catriona lui avait faits étaient minuscules, et les soins qu'elle lui avait dispensés avaient été exceptionnels. La cicatrice ressemblait à une petite couture froncée sur son flanc et ne le faisait plus du tout souffrir. Néanmoins, Catriona avait insisté pour qu'il reste dans sa chambre jusqu'au lendemain. Elle voulait examiner sa blessure avant de le laisser aller dans le vaste monde.

Mais dès le lendemain, il serait libre. Libre de se promener dans les jardins, puis dans la campagne avoisinante. Ses jambes retrouveraient bientôt leur vigueur et il serait libre de chevaucher. Libre de se livrer à toutes sortes d'activités dont sa blessure l'avait privé.

Inévitablement, son esprit se focalisa sur une activité bien précise. Les mains croisées sous la nuque, il regarda d'un œil vide le plafond, incapable de contrôler son imagination... ce qui ne lui était pas d'un grand secours car il avait donné sa parole qu'il ne quitterait pas cette chambre.

Une agitation croissante s'était emparée de lui, comme jamais auparavant. Il était impatient.

Impatient d'aller de l'avant, de prendre la main de Heather et de marcher vers son, ou plutôt *leur* avenir.

Ce n'était peut-être pas si surprenant. Depuis qu'il avait repris connaissance, ils avaient passé d'innombrables heures à parler de leur future vie commune. A plaisanter et à se taquiner tout en affinant point par point leurs envies et en planifiant leur mariage — leur vie à venir.

Il savait qu'il devait dormir, que Catriona ne serait pas satisfaite de lui trouver des cernes le lendemain, mais son impatience mêlée à son appétit sexuel le tenaient éveillé.

Soudain, il vit le loquet de sa porte se soulever. En tournant la tête, il eut une impression de déjà-vu.

Une réminiscence qui devint réalité lorsque Heather se glissa dans sa chambre.

Elle lui sourit en fermant la porte et se dirigea vers lui.

Comme auparavant, elle portait son peignoir de soie.

Comme auparavant, elle s'arrêta près du lit, tira sur les rubans de son vêtement et le fit glisser sur ses épaules, ne révélant rien d'autre qu'elle-même, Heather, avec sa peau nacrée et ses courbes alléchantes.

Il avait peut-être promis à Catriona de ne pas quitter son lit, mais il n'avait rien dit sur ce qu'il ferait si quelqu'un venait l'y rejoindre. Un large sourire aux lèvres, il décroisa les doigts et souleva les couvertures pour l'y accueillir. Heather le devança et vint se glisser très vite à côté de lui.

Dès qu'il se tourna vers elle, elle posa une main impérieuse sur son épaule.

— Non, dit-elle, vous devez rester tranquille, dans cette position, sur le dos.

— Vraiment ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Oui, tout le temps.

Tout en parlant, elle passa une cuisse fine par-dessus ses hanches, puis se hissa sur lui. Le contact de sa peau sur la sienne, les souvenirs qu'il évoquait, était comme un nectar sur ses sens. Cette distraction envahit momentanément son esprit. Il ne put que poser ses mains avides de la toucher sur sa taille, et empêcher que le désir violent dont il était devenu l'esclave échappe à son contrôle.

S'accoudant sur son torse, elle le regarda dans les yeux.

— Catriona dit que rien de grave ne peut arriver tant que vous restez sur le dos. Vous ne devez même pas essayer de vous lever, ni faire un geste qui puisse tirer sur vos points, mais sinon...

Elle s'inclina et lui donna un long baiser langoureux, chargé de promesses. Le collier qu'elle portait toujours était chaud contre sa peau.

Lorsqu'elle se redressa pour reprendre son souffle, il lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Vous avez parlé de cela à Catriona ? s'étonna-t-il.

Elle effleura légèrement ses lèvres et sourit.

— Pas exactement, pas en nous citant directement. Je lui ai simplement demandé quelles étaient les contraintes physiques d'un homme avec une blessure comme la vôtre. Elle a aussitôt compris de quoi je voulais parler.

Oui, il imaginait très bien...

— Eh bien, murmura-t-il en posant sur sa peau une série de baisers délicieux, cela explique pourquoi elle tenait tellement à examiner ma blessure demain matin, pour voir si son ouvrage avait résisté à l'épreuve.

— Hm, marmonna Heather, visiblement peu encline à parler.

Elle posa ses lèvres sur les siennes pour le faire taire, ravie à l'idée d'avoir cette capacité. Ravie qu'il lui retourne son baiser et la suive dans cette danse. Ravie d'avoir ce pouvoir sur lui, qu'il consente que ce soit elle qui dirige et que lui, le plus grand libertin de la société, accepte de la suivre là où elle le conduirait.

Le moment était venu pour elle de réaffirmer, sans un mot mais dans un langage qu'ils comprenaient tous les deux, tout ce qu'elle lui avait dit cette fameuse nuit, avant qu'ils s'égarent. Avant qu'ils réfléchissent trop, qu'ils en disent trop, et peut-être qu'ils attendent trop l'un de l'autre.

Mais c'était du passé à présent. Tous les malentendus avaient été balayés par le geste désintéressé de Breckenridge et par la réponse de Heather face à son acte de bravoure et à sa blessure.

Son engagement à l'égard de Breckenridge et de leur couple était beaucoup plus fort ; il avait été éprouvé, testé et forgé par le traumatisme d'avoir failli le perdre.

En le repoussant contre les oreillers moelleux, en laissant ses mains, ses lèvres, frôler sa peau, elle lui ouvrit son cœur et laissa tout ce qu'elle ressentait, tout ce qu'elle savait, s'exprimer dans ses caresses. Elle laissa son amour imprégner chacun de ses gestes, parce que c'était cela qu'elle faisait, en réalité : elle était en train de l'aimer.

L'aimer vraiment, de tout son cœur reconnaissant, dans chaque souffle, chaque caresse et chaque battement de son cœur plein de désir.

Chaque parcelle de son âme.

Lorsqu'elle se redressa et l'accueillit dans son corps, lorsque, avec passion, elle le chevaucha pour lui donner du plaisir, elle rendit hommage à cette réalité et la laissa transparaître au grand jour. Elle la laissa la remplir et l'envahir, les envahir tous les deux.

Breckenridge saisit ses hanches à pleines mains et la maintint sur lui pendant qu'elle bougeait avec dévotion. Les yeux presque aveuglés, il ne voyait et ne sentait qu'elle et les courants qui faisaient rage en eux, transporté par les délicieuses sensations, le plaisir intense qu'elle lui prodiguait. Pendant qu'elle l'aimait.

Il sentit monter une bouffée d'émotions — en elle et en lui — qui fusionnèrent en un puissant torrent qui les emporta tous les deux.

Il était de nouveau avec elle, de nouveau engagé dans ce don de soi, dans cette communion de l'esprit. Mais en cet instant, il y participa de bon gré, le désirant non pour une fois mais pour toujours. Avidé de cette communion transcendante pour ce qu'elle était, sans aucune arrière-pensée.

Quand il vit Heather rejeter la tête en arrière et sentit son corps se raidir, il répondit à son appel. Il vit alors ce qui les guidait — il n'y avait pas de résolution, pas de désir en dehors de ce profond amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, durable, puissant, triomphant et merveilleux.

Elle saisit ce sentiment à bras-le-corps et s'y accrocha, et Breckenridge vint l'y rejoindre.

Ensemble, ils atteignirent le sommet, goûtèrent et savourèrent les splendeurs de l'amour, les laissant inonder leurs sens, se propager et gonfler jusqu'à ce qu'ils explosent, se fragmentent et soient projetés dans le vide.

L'extase les emporta, les envahit, les noya dans un océan de délices et de plaisir, puis les rejeta sur des rivages lointains, épuisés mais repus, en sécurité dans les bras l'un de l'autre.

La nuit referma ses douces ailes autour d'eux.

Enfin, après de doux baisers et quelques murmures apaisants, ils se désunirent. Fort de la promesse de ce bel avenir teinté d'amour qui brillait dans leurs cœurs, dans leurs esprits, ancré dans leurs âmes, Breckenridge ferma ses bras autour de Heather et ils s'endormirent.

— Catriona dit que la rougeole que j'ai attrapée est guérie, et que nous sommes libres de retourner tous les deux à Londres quand nous le voulons, dit Heather en prenant le bras de Breckenridge.

Le sourire aux lèvres, il secoua la tête d'un air incrédule.

— La rougeole... Je suis étonné que votre mère ait consenti à servir aux gens une telle histoire.

Libéré de sa chambre et de toutes les restrictions par Catriona le matin même, Breckenridge se promenait lentement avec Heather, au grand air, dans le jardin d'herbes. Il avait beau marcher d'un pas sûr, la présence de Heather à ses côtés pour l'aider à garder l'équilibre était rassurante. Il aurait besoin d'un jour ou deux pour que ses muscles retrouvent leur force.

— Je sais que vous auriez aimé dire que nous étions venus ici pour voir si nous pouvions nous entendre loin de la foule, mais ma mère et les autres ont décidé que cette histoire ne permettait pas de justifier une absence aussi longue.

Elle leva les yeux vers lui et lui sourit.

— Vous devriez être heureux, continua-t-elle. L'histoire selon laquelle vous m'avez courageusement accompagnée ici le temps de ma convalescence, loin de la société, peint de vous le portrait d'un homme beaucoup plus romantique.

Breckenridge grommela, puis ajouta après quelques instants :

— Cette prétendue rougeole vous a au moins tenue à l'écart des commérages.

— Ma mère m'a dit que personne n'était au courant de mon enlèvement.

Elle lui adressa un regard doux et rassurant.

— Et la nouvelle de nos fiançailles balayera toutes les autres pensées de leurs têtes.

— Vous avez raison.

Breckenridge ne pouvait ignorer cette bouffée de satisfaction masculine qui le remplissait à la vue de ce sourire si éminemment féminin. Lorsqu'il avait entraîné Heather loin du salon de lady Herford cette nuit fatidique, elle était... comme une chrysalide sur le point d'éclore. Pendant son enlèvement et leur voyage, au fil des épreuves qu'ils avaient traversées, elle s'était transformée pour devenir une belle femme radieuse et pleine d'assurance : sa future vicomtesse.

Sa maîtresse, son épouse.

Elle inclina la tête et l'étudia.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Elle avait tellement grandi... et lui ?

Il réfléchit à la question. Il s'immobilisa. Prenant une courte inspiration, il lui prit la main.

— Vous m'avez donné de vous tout ce dont j'avais besoin, dit-il en plongeant les yeux dans les siens. Grâce à vous, je possède tout ce à quoi mon cœur aspire, tout ce que je croyais ne jamais avoir. Tout ce qu'il me faut pour envisager un bel et riche avenir. Et j'ai bien failli tout perdre.

Elle soutint son regard, mais eut la sagesse de ne pas l'interrompre.

— Le fait d'avoir frôlé la mort m'a éclairci les idées, continua-t-il. Lorsque vous êtes entre la vie et la mort, les choses vraiment importantes sont faciles à voir. Ce que j'ai vu et enfin compris, c'était que seuls les idiots et les lâches ne disaient pas la vérité sur leurs sentiments. Seuls les faibles n'avouent pas leur amour.

Perdu dans le bleu de ses yeux brillants, il porta la main de Heather à ses lèvres et y déposa un baiser.

— Heather, ma chérie, même si vous le savez déjà, laissez-moi vous dire avec des mots la

vérité, *ma* vérité. Je vous aime. De tout mon cœur, et du fond de mon âme. Je vous aimerai toujours, jusqu'à l'heure de ma mort.

Heather eut un sourire radieux.

— Moi aussi, dit-elle simplement.

Rayonnant de bonheur, elle pressa doucement ses doigts.

— Et je prévois de rester à vos côtés tous les jours, jusqu'à la fin de ma vie, et bien au-delà par l'esprit. Je suis à vous pour l'éternité, ajouta-t-elle.

Heureux, il lui prit la main.

— Et moi, je vous protégerai pour l'éternité qui est la nôtre.

Oui. Ce mot ne fut pas prononcé, mais son sens vibra dans l'air tout autour d'eux.

Des rires aigus vinrent briser le charme.

Ils se tournèrent de concert vers le chemin.

Lucilla et Marcus jaillirent de derrière un muret et vinrent à eux en courant.

Arrivés près du couple, les enfants leur tourbillonnèrent autour en poussant des cris joyeux.

Heather regarda à droite puis à gauche pour suivre leur course. Elle ignorait pourquoi ils étaient aussi excités. Si hilares.

Comme s'ils réagissaient aux émotions qui la traversaient elle, et probablement aussi Breckenridge. Son futur mari.

— Vous allez vous marier ! chantonna Lucilla.

Heather réussit à croiser les yeux de Lucilla tandis que les jumeaux ralentissaient leur danse.

— Oui, nous allons nous marier, approuva Heather. Et je pense que vous allez devoir venir à Londres pour être notre demoiselle et notre garçon d'honneur.

Lucilla afficha une expression de pur bonheur, puis s'adressa à son frère :

— Tu vois ? Je te l'avais dit... la Dame ne se trompe jamais, et si tu fais ce qu'elle te dit, tu seras récompensé.

— Probablement, répondit Marcus en se tournant vers Breckenridge. Londres doit être une ville fabuleuse.

Il fixa tout à coup sa sœur.

— Viens ! lança-t-il. Allons le dire à papa et maman !

Les jumeaux partirent en courant sur le chemin couvert d'herbe.

Heather resta debout à côté de Breckenridge pour les voir partir. Puis elle se souvint...

— Je voulais vous demander, commença Breckenridge, comment vous en étiez venue à tomber de cette barrière. Entre une chose et l'autre, la question m'était sortie de l'esprit.

— Du mien aussi.

Il tenta de déchiffrer son expression puis, haussant les sourcils d'un air étonné, leva les yeux dans la direction des jumeaux.

— Ah, dit-il, peut-être est-ce une question qu'il vaut mieux ne pas se poser.

— En effet, approuva Heather en lui prenant la main.

Ils reprirent leur promenade. Breckenridge garda le silence quelques instants, puis demanda :

— Voyez-vous un inconvénient à quitter le Val et votre troublante famille par alliance dès que cela sera possible ?

— Que diriez-vous de demain ? proposa Heather.

— Après le petit déjeuner. Il est trop tard pour partir aujourd'hui.

— En effet. En outre, j'ai déjà des projets pour ce soir.

— Vraiment ?

— Oui, tout à fait.

Elle croisa son regard. Le sien était plein d'amour et de pertinence.

— L'aveu que vous venez de faire mérite une réponse appropriée, vous ne croyez pas ?

Il hocha la tête.

— Indubitablement.

Après une minute, il ajouta :

— Qui sait ? Avec la bonne réponse, vous pouvez même m'amener à prononcer de nouveau ces mots.

Heather rit de bon cœur.

— Un véritable défi. Défi que nous pouvons essayer de relever jusqu'à la fin de nos jours.

— Tout à fait.

Il porta les doigts de Heather à ses lèvres.

— Jusqu'à la fin de nos jours, répéta-t-il.

Epilogue

Une semaine plus tard, le *laird* pénétra dans la grande salle de son château.

Il restait encore une heure avant le déjeuner. Il se demandait s'il n'allait pas rejoindre son bureau, lorsqu'il vit sur le buffet l'exemplaire de la *Gazette* d'Edimbourg parue la veille. Il saisit le journal, se servit une chope de bière et se dirigea vers son fauteuil de bois sculpté.

Il lisait tranquillement les nouvelles quand un hurlement de fureur déchira l'air. Heureusement, le bruit était suffisamment lointain et étouffé par les épais murs en pierre pour qu'il puisse l'ignorer. Il se demanda vaguement ce qui, cette fois, avait pu tant déplaire à sa mère puis, décidant qu'il ne tarderait pas à le savoir, se replongea dans la lecture du journal.

Moins d'une minute plus tard, il entendit des bruits de pas dans l'escalier de sa tour. Sa mère surgit dans la pièce et avança comme une furie vers l'estrade, puis lança la *Gazette* de Londres sur le journal d'Edimbourg étalé devant lui.

— Sa réputation n'est pas ruinée ! grinça-t-elle en pointant du doigt un faire-part dans la rubrique mondaine. Cette stupide fille n'est pas ruinée : elle est fiancée ! hurla-t-elle. A Breckenridge !

Il saisit le journal et lut le texte rédigé sur un ton insipide annonçant les fiançailles de Heather Cynster et de Timothy Danvers, vicomte de Breckenridge. Fouillant sa mémoire à la recherche d'un souvenir de cet homme, l'image de celui qui avait accompagné Heather Cynster dans le Val lui revint à l'esprit... Oui, Breckenridge pouvait être cet homme-là. Celui qui avait si bien perturbé ses plans.

— Intéressant, murmura-t-il.

Il regretta aussitôt sa remarque.

— Intéressant..., reprit sa mère. Intéressant ? Ce n'est pas intéressant, tempêta-t-elle, c'est rageant ! C'est...

Il ferma ses oreilles à la diatribe de sa mère et préféra s'en remettre à son propre point de vue.

Il se remémora ses impressions face à cet homme, ce Breckenridge, et à ce qu'il avait vu de sa relation avec la fille... Il pensa à la chance qu'il avait eue lui-même. Les choses étant ce qu'elles étaient, il ne voyait pas pourquoi il en voudrait à Breckenridge et trouverait quelque chose à redire au fait qu'il ait choisi de revendiquer ses droits sur la fille Cynster.

Il souleva sa chope et porta un toast silencieux au couple. Il leur souhaita bonne chance. Eux, au moins, avaient échappé à ce cauchemar.

— Toi ! dit sa mère en plantant ses ongles dans son avant-bras, ce qui le ramena brutalement à la réalité.

Elle se pencha vers lui et le menaça :

— Tu étais censé l’amener ici et t’assurer que sa réputation soit ruinée. Ruinée aux yeux de toute la société. A la place, elle se marie avec l’un des gentlemen les plus convoités d’Angleterre ! Tu as échoué avec elle, mais tu connais le prix à payer. Mon prix non négociable. Que comptes-tu faire ?

Voyant qu’il prenait son temps pour lui répondre et qu’il avait de nouveau levé sa chope pour boire une longue gorgée, elle se pencha plus près de lui encore.

— Corrige-moi si je me trompe, mon cher...

Ce mot doux était empreint de mépris et de rage.

— ... mais pour toi, le temps presse.

Elle avait raison, mais il ne voulait pas laisser transparaître le frisson d’effroi qu’il ressentait à l’idée du sort qui l’attendait. Essayant de garder son calme, il haussa les épaules avec nonchalance.

— Tu vas devoir aller chercher une autre de ses sœurs, conclut sa mère. C’était le terme de notre marché. N’importe laquelle d’entre elles fera tout aussi bien l’affaire.

En attendant de savoir ce que Heather Cynster était devenue, il avait passé chaque heure à chercher dans tous les recoins la coupe que sa mère lui avait volée. La coupe dont il avait besoin pour sauver tout ce qui lui était cher. Sa mère n’avait jamais réussi à le faire plier à ses volontés, pas plus qu’elle n’avait réussi à influencer son père. Mais elle avait eu vent de la coupe et de son importance pour lui, et avait saisi sa chance.

Elle disposait à présent d’une merveilleuse arme qu’elle pouvait brandir, et dont elle avait l’intention de se servir pour obtenir ce qu’elle voulait.

Son souhait, son obsession, étaient insensés, et il le savait.

Tout comme il savait qu’il n’avait pas d’autre choix que d’obéir à ses diktats obsessionnels.

Et pourtant... tout en sirotant sa bière, il s’imagina de nouveau lui disant d’aller au diable...

Soudain, il entendit une porte s’ouvrir bruyamment. De petits pieds martelèrent les dalles.

Il se redressa et posa sa chope tandis que deux petites têtes aux cheveux ébouriffés arrivaient vers lui, apportant avec elles l’air frais du lac, des odeurs de pin et trois épagneuls qui couraient derrière.

Les garçons le virent et lui décochèrent de larges sourires.

S’ils aperçurent sa mère à son côté, ils n’en montrèrent rien. Ils traversèrent la salle en poussant de grands cris, montèrent sur l’estrade et vinrent se jeter sur lui.

Il repoussa suffisamment son fauteuil pour les prendre dans ses bras, puis il les installa sur ses genoux.

Ils s’accrochèrent à lui comme deux petits singes, sans cesser de parler, lui remplissant les oreilles de l’excursion qu’ils avaient faite ce matin avec Scanlon, leur garde-chasse.

La chaleur dont ils l’enveloppèrent se propagea jusque dans ses os et dissipa le frisson suscité par sa mère.

La femme, de son côté, considéra les enfants d’un air mauvais, furieuse d’avoir été interrompue, et encore plus de constater que son fils avait porté toute son attention sur eux. Mais elle savait qu’il valait mieux ne pas dire un mot contre eux. C’étaient les seuls survivants d’une famille qui lui était chère. Son cousin Mitchell avait grandi à ses côtés, mais lui et sa douce femme Krista étaient morts, et les enfants, âgés de cinq et six ans, étaient tout ce qu’il restait de cette lignée...

Il prit une profonde inspiration et lutta contre la rage soudaine qui venait de s’emparer de lui — rage à l’idée que sa mère ose menacer ces enfants, leur avenir et celui de toutes les autres personnes sous sa protection.

Les chiens s’agitèrent et grondèrent, plus sensibles à ses émotions cachées que les enfants qui se tortillaient sur ses genoux. L’un des épagneuls, Gwarr, vint s’asseoir entre sa mère et lui et la fixa de

ses yeux noirs, laissant pendre sa langue entre ses longues mâchoires plantées de dents puissantes.

Sa mère recula d'un pas, les lèvres serrées.

Le sourire qu'il avait réservé aux enfants s'évanouit. Afin ne pas les troubler, il haussa pourtant les épaules avec indifférence.

— Amener ici l'une des sœurs Cynster, et ruiner sa réputation, voilà quel était notre marché. Je le respecterai. Et vous respecterez le vôtre, conclut-il en soutenant son regard.

Le nez plissé et l'air revêche, comme à son habitude, elle le dévisagea pendant un long moment, puis grommela avant de quitter la pièce.

Le *laird* recouvra aussitôt son calme.

Il caressa machinalement la tête de Gwarr, puis contempla les deux petits diables assis sur ses genoux. Leurs yeux bleus et brillants tournaient vers le monde leur regard confiant.

Il aurait donné cher pour leur assurer la meilleure vie possible.

Il lança un coup d'œil à la grande horloge circulaire accrochée au mur, et vit qu'il lui restait encore une demi-heure avant le déjeuner. Avec son plus bel accent irlandais, il interrogea les garçons.

— Nous pourrions aller dehors voir les chevaux, qu'en pensez-vous ?

Il songerait plus tard à l'enlèvement d'Eliza Cynster.

Il ne fallait surtout pas qu'il oublie pourquoi il devait le faire.

* * *

*Retrouvez les sœurs Cynster dans cet extrait exclusif
du prochain tome de la série, à paraître en mai 2016.*

En tant que jeune lady, membre du clan Cynster, bien née, bien éduquée et munie d'une dot considérable, Eliza n'avait jamais été à court de Roméo. Malheureusement, elle n'avait jamais eu les moindres velléités de devenir leur Juliette.

A l'instar de sa sœur Angelica, Eliza était persuadée qu'elle reconnaîtrait aussitôt l'homme de sa vie — peut-être pas dès le premier regard, mais au moins après avoir passé quelques heures en sa compagnie.

Eliza leva la main à son cou et effleura sa fine chaîne parsemée de petites perles d'améthyste. Un pendentif en quartz rose qui y était accroché était niché entre ses seins. La chaîne était cachée sous le fichu qui ornait le profond décolleté de sa robe en soie dorée. Ce bijou, offert par sa cousine Catriona à sa sœur Heather, était censé aider son propriétaire à trouver le véritable amour. Et effectivement, Heather avait trouvé le sien.

A présent, le bijou appartenait à Eliza. Mais où était donc le héros qu'il devait lui permettre de reconnaître ?

Manifestement, il n'était pas au bal organisé par sa mère. Malgré la foule qui se pressait sur la piste de danse, aucun héros potentiel ne lui était miraculeusement apparu ce soir. Ce n'était d'ailleurs pas ce à quoi elle s'était attendue en évoluant ici, au beau milieu de la bonne société où elle évoluait depuis toujours. Malgré tout, elle se sentait un peu déçue et abattue.

— Que vais-je faire ? se lamenta-t-elle.

Soudain, un valet qui déambulait autour de la salle de bal avec un plateau en argent l'entendit et se tourna vers elle. Eliza le regarda à peine mais lorsque l'homme la vit, ses traits se détendirent et il s'avança vers elle.

— Mademoiselle Eliza ? demanda-t-il avec soulagement.

Le valet s'inclina vers elle et lui tendit le plateau.

— Un gentleman m'a demandé de vous livrer ceci, mademoiselle, il y a de cela une bonne demi-heure. Nous n'arrivions pas à vous trouver dans cette foule.

Se demandant quel ennuyeux gentleman se donnait maintenant la peine de lui envoyer des messages, Eliza tendit la main vers le billet soigneusement plié.

— Merci, Cameron, dit-elle.

Le valet était au service de ses parents, mais il était venu seconder le personnel de la demeure des St. Ives à l'occasion de ce grand bal.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle. Le connaissiez-vous ?

— Non, mademoiselle, on m'a remis ce billet par l'intermédiaire d'une autre personne.

— Merci, répondit Eliza en congédiant le valet.

Cameron se retira avec un hochement de tête.

Eliza déplia le billet sans grand enthousiasme. L'écriture était vive, composée d'une série de petits traits noirs et agressifs sur du papier blanc.

Le style était très masculin.

Eliza inclina la feuille vers la lumière et lut :

Retrouvez-moi dans le petit salon si vous l'osez. Non, nous ne nous connaissons pas. Je n'ai pas signé cette lettre car mon nom ne vous dira rien. Nous n'avons pas été présentés, et aucune des grandes dames ici présentes ne me rendra ce service. Toutefois, le fait que je sois ici, à ce bal, témoigne assez bien de ma position sociale et de mes ascendants. Et je sais où se trouve le petit salon.

Je pense qu'il est temps que nous fassions connaissance, afin de savoir si nous pouvons ressentir l'un pour l'autre quelques affinités.

Je terminerai cette lettre comme je l'ai commencée : retrouvez-moi dans le petit salon, si vous l'osez.

Je vous attendrai.

Eliza ne put contenir un sourire. Quelle... impertinence. Quelle audace de lui envoyer une telle lettre dans la maison de son cousin, au nez et à la barbe des grandes dames et de toute sa famille.

Quelle que soit l'identité de cet homme, il était de toute évidence ici, dans la demeure, et il savait où se trouvait le petit salon...

Elle lut de nouveau le billet et réfléchit. Pourquoi ne pourrait-elle pas se rendre dans le petit salon pour découvrir l'identité de l'homme qui avait osé lui envoyer cette lettre ?

Sortant de sa cachette, elle se glissa aussi discrètement que possible parmi la foule qui envahissait toujours la salle. Elle était certaine que l'expéditeur du message avait raison : elle ne le connaissait pas, ils ne s'étaient jamais rencontrés. Aucun gentleman de sa connaissance n'aurait jamais songé à lui envoyer une invitation aussi scandaleuse à un rendez-vous privé à l'intérieur même de St. Ives House.

Un sentiment d'excitation l'envahit. Le moment était peut-être venu pour elle de rencontrer son héros.

Eliza se faufila par une petite porte et avança d'un pas rapide dans le couloir avant de bifurquer vers un autre, puis encore un autre de moins en moins bien éclairé. Elle se dirigea progressivement vers l'arrière de la grande demeure, dans les parties privées, loin des salles de réception et de leur agitation. Le petit salon donnait sur les jardins à l'arrière de la demeure ; Honoria venait s'y asseoir l'après-midi et surveillait les enfants qui jouaient sur la pelouse, en contrebas de la terrasse.

Eliza atteignit finalement le bout du dernier couloir. La porte du salon se trouvait juste devant

elle. Elle n'hésita pas. Elle tourna le bouton de la poignée, ouvrit le battant et pénétra dans la pièce.

Les lampes n'étaient pas allumées mais les rayons de la lune filtraient par les fenêtres et les portes vitrées qui donnaient sur la terrasse. Elle regarda autour d'elle mais ne vit personne. Elle referma la porte et avança jusqu'au milieu de la pièce. Peut-être que l'homme l'attendait, assis sur l'un des fauteuils qui faisaient face aux fenêtres.

En s'approchant, elle vit qu'ils étaient vides. Elle s'arrêta et fronça les sourcils. Avait-il renoncé à la rencontrer et était-il déjà parti ?

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle en commençant à se tourner.

Un bruit de pas furtif s'éleva derrière elle.

Elle fit volte-face. Trop tard.

Un bras solide l'enlaça par la taille et la plaqua contre le corps musclé d'un homme.

Elle ouvrit la bouche...

Une large paume s'abattit sur elle et écrasa un chiffon blanc sur sa bouche et son nez.

Eliza se débattit, tenta de respirer. L'odeur était écœurante et douceâtre.

Ses muscles commencèrent à se détendre.

Tout en s'affaissant, elle tenta de tourner la tête, mais la lourde paume suivit son mouvement et maintint l'horrible chiffon sur son visage...

Jusqu'à ce que la réalité s'évanouisse et que les ténèbres s'abattent sur elle.

TITRE ORIGINAL : VISCOUNT BRECKENRIDGE TO THE RESCUE

Traduction française : Emmanuelle Sander

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2011, Savdek Management Proprietary Ltd.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Femme : © ANNA MUTWIL/ARCANGEL

Réalisation graphique couverture : ATELIER DP.COM

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-6147-7

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.

Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !

Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



STEPHANIE LAURENS

Audacieuse Heather

Heather Cynster n'avait qu'un rêve : pimenter sa vie de jeune héritière. Mais elle n'entendait pas être enlevée au sortir d'une soirée mondaine et jetée sans ménagement dans un fiacre ! Pour couronner le tout, le seul homme qui vient à son secours est ce prétentieux de lord Breckenridge. Mais, avant de s'échapper à ses côtés, elle compte bien percer le mystère de ce ravisseur anonyme déterminé à s'en prendre à ses sœurs et elle...

Dans ce premier volet de sa nouvelle série, Stephanie Laurens nous entraîne dans une course-poursuite passionnée à travers la campagne anglaise.

#1 sur les listes de best-sellers du *New York Times*, **Stephanie Laurens** a commencé à écrire pour fuir l'austérité du monde scientifique, mais bientôt, ce passe-temps est devenu une véritable carrière. Ses romans situés à l'époque de la Régence ont captivé les lecteurs du monde entier, faisant d'elle l'un des auteurs de romance les plus populaires au monde.

Série La fierté des sœurs Cynster